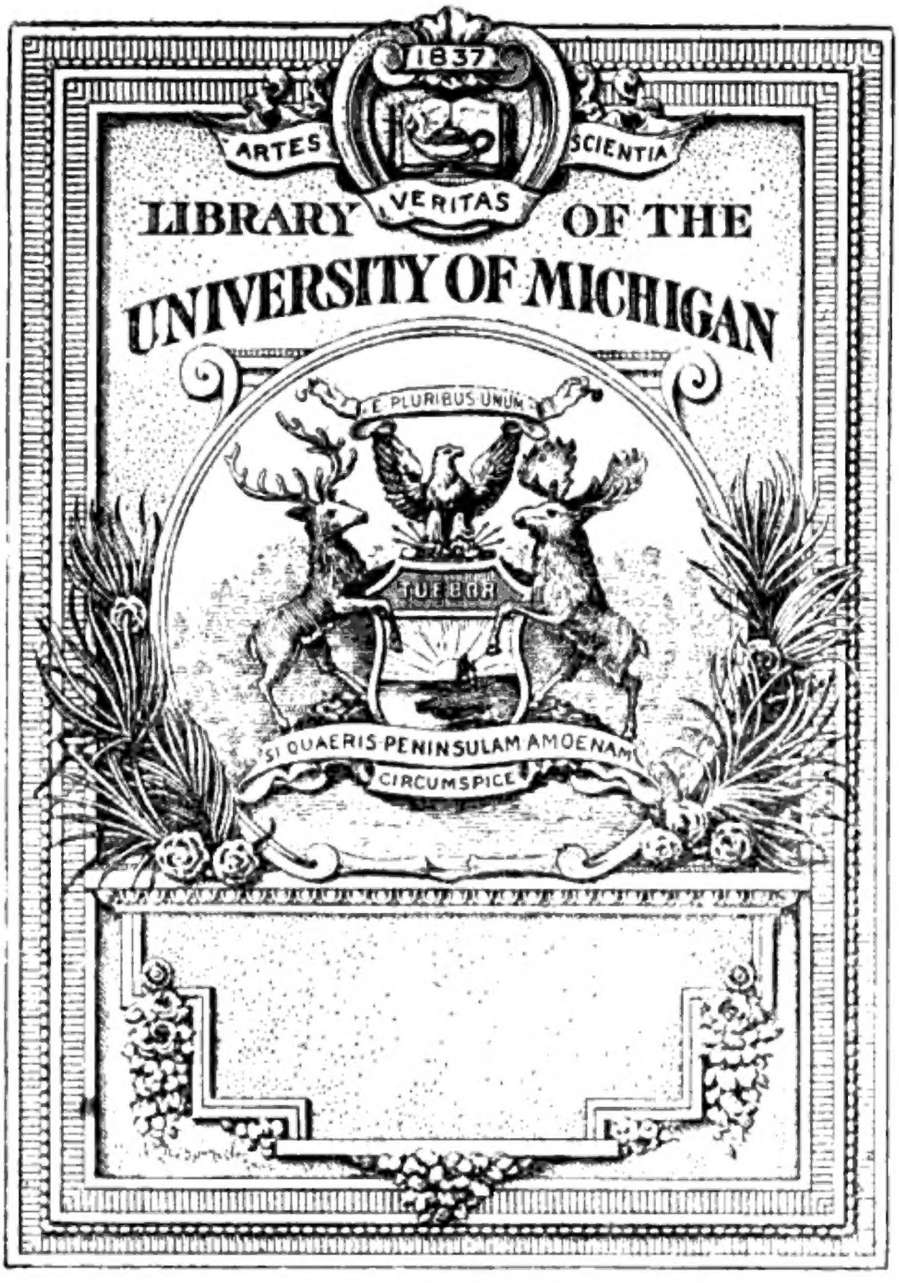
A 940,323

Digitized by Google


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

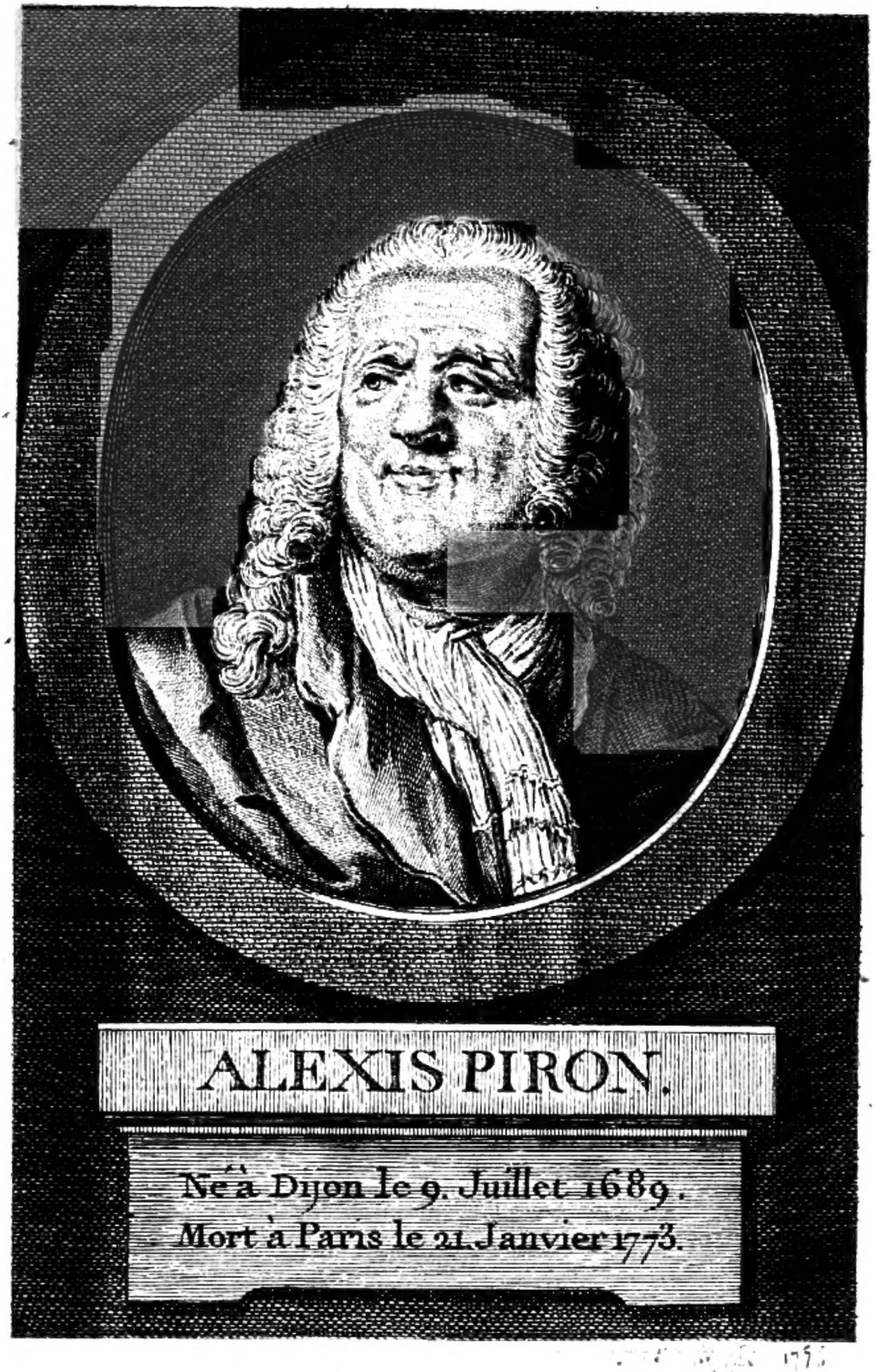
Digitized by Google

Digitized by Google

848
P667
R57

ŒUVRES
DE PIRON.

Digitized by Google



ALEXIS PIRON.

Né à Dijon le 9. Juillet 1689.
Mort à Paris le 21. Janvier 1773.

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLETTES D'ALEXIS PIRON, PUBLIÉES

PAR M. RIGOLEY DE JUVIGNY,

Conseiller honoraire au Parlement de Metz; de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon.

TOME PREMIER.

A LIEGE,

Chez CLÉMENT PLOMTEUX, Imprimeur de Messeigneurs les Etats.

M. DCC. LXXVI.

Digitized by Google

dans quelques notes qu'il a miſes ſur pluſieurs endroits des premières ſcènes, la franchiſe, avec laquelle il avoue les défauts de ſa pièce, & comme il ſe plaiſante lui-même, en ſe ſoumettant au jugement précipité du Parterre. Exemple d'une modeſtie rare, & qui contraſte merveilleuſement avec l'uſage que l'on ſuit aujourd'hui, de faire ſoi-même l'éloge de ſes propres Ouvrages, ou d'avoir des Prôneurs affidés, dont on le devient à ſon tour.

Ce ton n'eſt pas celui des Préfaces de M. PIRON. S'il y règne un certain égoïſme, on conviendra du moins que ce n'eſt pas l'égoïſme de la vanité. Ces Préfaces ont pourtant trouvé des Cenſeurs. Elles ont paru trop longues, & l'on n'en a pas goûté le ſtyle. Les uns m'ont conſeillé de les ſupprimer; les autres m'ont engagé à les laiſſer ſans y toucher. Pour concilier ces avis contraires, j'ai peut-être témérairement porté la main ſur ces Préfaces, auxquelles j'ai fait, à regret & en tremblant, des retranchemens conſidérables; car il s'en faut que j'aye la préſomption de me croire aſſez habile pour trancher en maître. J'ai reſpecté la ſeule Préface de la *Métromanie*. Comme elle eſt un récit naïf & abrégé de la vie de

l'Auteur, je me ſerois fait un ſcrupule d'en altérer le moindre détail.

M. PIRON travailla d'abord pour les Théâtres de la Foire, & ſur-tout pour celui de l'Opéra-comique, ſpectacle qui avoit alors la plus grande vogue, par la gaîté & la malignité du vaudeville qui en étoit l'ame. Les Opéra-comiques de ce Poëte n'ont point encore été imprimés, & c'eſt pour la première fois qu'ils voient le jour. Quoiqu'ils ne ſoient pas tous également bons & de la même force, je n'en ai rejetté aucun. La raiſon qui m'a déterminé, eſt fondée, premièrement, ſur ce que ces productions ne ſont pas aſſez ſérieuſes, pour influer ſur la réputation de l'Auteur, qui ne les a pas regardées lui-même, comme des titres propres à l'établir. Secondement, ſur la perſuaſion où je ſuis que le plus médiocre de ces Opéra-comiques eſt plein de ces ſaillies originales, qui n'appartiennent qu'à PIRON, & ſur-tout de cette gaîté qu'on ne connoit plus depuis que nos inſipides *Dramaturges*, ſecondés de leurs Brodeurs Italiens, ont chaſſé Momus & Thalie du domaine qui leur étoit conſacré de tout temps. L'ancien Opéra-comique eſt né parmi nous; nous en avons créé le genre: il tient au ca-

Digitized by Google

ractère de la Nation par ſa gaîté, comme le genre qu'on lui a ſubſtitué, tient au goût anti-national qu'on s'efforce d'établir, par la deſtruction méditée de tout ce qui porte le caractère François ; car notre ſiècle peut être appellé le ſiècle deſtructeur par excellence.

Il eſt certain que nous avions, en France, une Muſique & une Poëſie Lyrique, avant que des Etrangers vinſſent nous dire que nous n'en avions point : il eſt certain que *Lulli*, *de Lalande*, *Deſtouches*, *Campra*, *Mouret* & *Rameau*, étoient regardés, à juſtes titres, comme d'excellens Maîtres dans l'Art de la Muſique, avant que ces mêmes Etrangers euſſent oſé dire que ces grands hommes n'avoient qu'une légère teinture de leur art. Comment s'y eſt-on pris pour nous le prouver ? En livrant la ſcène Lyrique Françoiſe à de pitoyables Bouffons uniquement faits pour les tréteaux d'Italie, & en oppoſant aux inimitables & majeſtueux chef-d'œuvres d'*Armide*, de *Roland*, de *Caſtor & Pollux*, des ſcènes & une muſique du plus bas comique. Telle eſt l'origine de la révolution que nous éprouvons. On eſt enfin parvenu à dégoûter le François de la ſeule muſique qui convienne

au génie de la Langue Françoiſe & à ſa vraie proſodie, qu'on mutile, qu'on eſtropie, qu'on déchire & qu'on ne peut prononcer qu'en bégayant, lorſqu'on l'adapte à la muſique nouvelle. Mais que nous importent les paroles, dit-on, froidement, on ne les entend pas? A la bonne heure, pour celles que l'on fait aujourd'hui. Mais on entendoit, on retenoit celles de *Quinault* & de pluſieurs autres Poëtes Lyriques qui l'ont ſuivi; on chantoit preſque tous les airs de *Lulli*, de *Campra*, de *Deſtouches*, de *Mouret*, & même de *Rameau*, en ſortant de la repréſentation de leurs Opéra. Voilà ce qui n'arrive point aux productions de nos Poëtes & de nos Muſiciens modernes. La raiſon en eſt ſimple; c'eſt que la Muſique Françoiſe eſt faite pour le cœur, & la Muſique Italienne pour les oreilles. Or il y a à parier que les oreilles ont plus de part à l'enthouſiaſme de la nouveauté, que le ſentiment. Auſſi ſommes-nous bientôt réduits à n'avoir plus de Spectacle Lyrique; &, ſuppoſé que nous revenions de l'erreur où nous nous ſommes laiſſés entraîner, & qu'on remette les anciens Opéra, pourront-ils être exécutés, chantés par des Acteurs qui auront perdu le goût du chant Fran-

Digitized by Google

çois & plié leurs organes à des inflexions purement Italiennes ?

Il faut pourtant être juſte. La Muſique Italienne, malgré ſes charmes, qu'elle proſtitue ſouvent aux plus ſottes & plus ridicules paroles, n'a pas empêché qu'on ne ſoit accouru en foule aux repréſentations d'*Acajou* & des *Nymphes de Diane*, excellens Opéra-comiques en vaudevilles, du célèbre M. FAVART. Nos Prudes philoſophes, tout en criant à l'indécence, n'ont pas laiſſé que de remplir les loges, munies à la vérité de fort grands éventails, preſque à jour, avec une petite lorgnette artiſtement adaptée aux bâtons de l'éventail, pour ne rien perdre du jeu des Acteurs. Le genre de l'ancien Opéra-comique eſt, ſans doute, un peu libre; mais il faut conſidérer que c'eſt un ſpectacle ambulant & forain, qui ne reſpire que la gaîté, & qui, par conſéquent, doit être néceſſairement moins châtié qu'un ſpectacle régulier & permanent. Cependant, quelque liberté qui règne dans les vrais Opéra-comiques, ils me paroiſſent bien moins dangereux pour les mœurs, que certains Drames dont l'intrigue & le dénouement ne ſont pas d'un trop bon exemple. On s'y porte pour-

Digitized by Google

tant en foule, & ces mêmes Prudes, qui ſe ſervent ſi fréquemment de leurs éventails aux repréſentations d'*Acajou* & *des Nymphes de Diane*, n'ont ni aſſez d'yeux, ni aſſez d'oreilles pour *Iſabelle & Gertrude*; ſur-tout dans la ſcène nocturne, bien capable de donner à rêver aux jeunes filles qu'on y mène ſans ſcrupule, & de leur faire naître l'envie d'avoir auſſi, à l'exemple de leurs mères, une de ces *Intelligences qui rendent les gens heureux* (1).

Quoiqu'il en ſoit, on doit regretter la perte de l'ancien Opéra comique, qui commençoit à ſe perfectionner ſous les pinceaux riants & faciles de M. FAVART; car ce Spectacle étoit encore au berceau, lorſque M. PIRON y travailla. J'eſpère donc qu'on ne jugera pas à la rigueur ces légères productions d'une imagination riante & badine, dont, malgré

(1) Voyez dans la Comédie *d'Iſabelle & Gertrude*, la ſcène, où la jeune fille, venant reſpirer le frais de la nuit, & appercevant de la lumière dans le Pavillon de ſa mère, qu'elle croyoit couchée, s'approche, écoute, & entend diſtinctement ſa mère *ſoupirer* & parlant à M. Dupré du bonheur qu'elle éprouve avec lui. *Voyez ſcènes VIII. IX. X.*

tous leurs défauts, le Lecteur peut s'amuſer.

Les Contes ne ſont pas la partie la moins intéreſſante de ce Recueil. M. PIRON a excellé dans ce genre, où il eſt le ſeul qui approche de LAFONTAINE, ſans être ſon imitateur. Sa manière de raconter eſt à lui : il n'a pas les heureuſes négligences de ſon inimitable Prédéceſſeur; mais il en a toutes les graces, & toute la naïveté. Les Fables de LAFONTAINE rendent inſipides preſque toutes celles des Fabuliſtes qui ont oſé marcher après lui; ſes Contes n'ôtent rien aux charmes qu'on trouve à la lecture des Contes de PIRON. Il n'en a compoſé qu'un très-petit nombre. Preſque tous ceux qu'on lui a attribués dans différentes éditions furtives, ſoit qu'ils bleſſent, ou non, la décence & les mœurs, ne ſont point de lui. J'en fais ici la déclaration formelle, pour que le Public n'y ſoit point trompé; & c'eſt d'après l'Auteur lui-même, que je la fais. Sa bonne foi, ſa ſincérité ne peuvent être ſuſpectes. Il a eu ſoin de mettre à côté des Contes imprimés furtivement ſous ſon nom & qui lui ſont étrangers, cette apoſtille de ſa main : *Ce Conte n'eſt pas de moi.* Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt

Digitized by Google

que des deux ſeuls Contes qu'il ait avoués être de lui, où il règne un peu trop de liberté, on ne lui en a dérobé qu'un, qui ſe trouve imprimé; mais avec des altérations ſenſibles & groſſières. Telle eſt la deſtinée d'un Auteur, qui, comme le dit PIRON, dans ſa *Préface de la Métromanie*, a donné priſe ſur lui, par une heure ou deux de feu mal employé, dans ſa première jeuneſſe. Quarante années d'une conduite irréprochable, paſſées à ne compoſer que des écrits ſages & décens, ne le mettent point à couvert des reproches durables, ni ſouvent même de la punition que méritent & qu'entraînent une foule d'écrits impies ou ſcandaleux qu'on lui attribue témérairement, & qu'on imprime effrontément ſous ſon nom. Il ſuffit qu'il ait été coupable une ſeule fois en ſa vie, pour qu'on le croye toujours coupable. Voilà, en deux mots, l'hiſtoire de M. PIRON. Ce n'eſt point ſon apologie que je fais : mais je me dois à la vérité; & je la préſente ici pour faire taire la calomnie.

Ce que je viens de dire des Contes de M. PIRON, doit s'appliquer auſſi à ſes Epigrammes. Je les ai toutes raſſem-

blées avec ſoin : j'aurois voulu pouvoir ſupprimer entièrement celles qui ſont dirigées contre quelques Auteurs eſtimés ; mais outre qu'elles ſont trop connues &, que l'on m'auroit reproché mon infidélité, une raiſon plus forte m'a déterminé à les inſérer toutes dans cette édition. Je n'ai pas voulu enhardir la haine, la vengeance ou l'audace de quelques Ecrivains obſcurs, leſquels ſe ſeroient joués de la crédulité du Public, en lançant leurs traits, à l'abri du nom de PIRON. Il ne faut, pour s'en convaincre, qu'ouvrir le prétendu *Recueil des Poéſies, ou Œuvres diverſes de M. PIRON*, imprimé à Lauſane, en 1773. On le trouvera rempli d'une quantité de mauvaiſes & méchantes Epigrammes, contre les Auteurs diſtingués dont PIRON prétendoit avoir à ſe plaindre, & cependant elles ne ſont point de lui : mais il ſuffit qu'il en ait fait, pour qu'on lui attribue celles qu'il n'a pas faites. Je voudrois, pour ſa propre gloire, qu'il n'eût jamais fait uſage de cette arme légère qu'il manioit ſi bien ; auſſi ne chercherai-je pas à le juſtifier ſur ce point : je dirai ſimplement qu'il n'a point vomi d'injures groſſières, ni en vers ni en proſe ; que la calomnie n'a point empoiſonné ſes traits ; que le

Digitized by Google

fiel n'a point coulé de ſa plume à la plus légère offenſe ; qu'il n'a intéreſſé dans ſa querelle ni les Grands, ni les Petits ; mais qu'il s'eſt égayé ſur ſes rivaux, & que ſa malice étoit dans ſon eſprit & non dans ſon cœur. Ce que je ne peux ni ne dois paſſer ici ſous ſilence, eſt l'atroce calomnie conſignée dans la *Lettre d'un* prétendu *Théologien* (1) *à l'Auteur du Dictionnaire des trois Siécles*, où l'on attribue à M. PIRON, l'Epigramme la plus horrible & la plus impie. Non-ſeulement cette Epigramme n'eſt pas de lui ; mais je ſoutiens, que dans le peu de pièces qui lui ſont échappées, aucune ne reſpire l'impiété. Je ſuis en état de le prou-

---

[1] Voyez pag. 12. Cette Brochure, ſans ſtyle & ſans eſprit, eſt une œuvre de ténèbres, une rapſodie anti-morale, une diatribe qui n'a d'autre mérite que d'être anti-Chrétienne. Tout y reſpire le ſectaire impie. Elle eſt remplie de blaſphêmes contre Dieu & contre la Religion & d'injures contre le Parlement, qui y eſt traité de fanatique. On y vomit des horreurs contre deux Magiſtrats recommandables & reſpectables à plus d'un titre ; & contre M. l'Evêque d'Amiens, mort l'année dernière (1774) en odeur de ſainteté. On peut dire à l'Auteur de ce mauvais écrit, quel qu'il ſoit : *Novimus & qui te*, &c.

ver, par l'examen ſcrupuleux que j'ai fait de tous les ouvrages qu'il m'a laiſſés, & qui comprennent généralement tout ce qu'il a compoſé pendant le cours de ſa vie. Jamais l'Anonyme qui le calomnie ſi gratuitement & ſi indignement, n'auroit haſardé de le faire du vivant de PIRON. Le Poëte n'auroit pas repouſſé cette injure avec ſes armes ordinaires, il auroit invoqué la ſévérité des Loix contre le Calomniateur. Quoi! c'eſt dans un ſiècle auſſi éclairé, dit-on, que le nôtre, que des Auteurs impies uſurpent les noms les plus reſpectables, leur imputent leurs ſottiſes & leurs blaſphêmes, & jouiſſent de l'impunité, à la faveur du voile dont ils ſe couvrent : Eſt-ce donc là le fruit de nos lumières? Quoi qu'il en ſoit, je le répète, j'ai publié toutes les Epigrammes de M. PIRON, pour oppoſer un frein à ceux qui oſeroient en publier d'autres ſous ſon nom, & flétrir ainſi ſa mémoire. Je déclare, en même-temps, que je ſuis loin d'adopter ce genre de Satire, innocent ou non, ſérieux ou badin; & que je reſpecte autant les perſonnes, que les talens qui y ſont attaqués. Heureuſement leur renommée n'en eſt ni moins étendue, ni moins célèbre.

Digitized by Google

Quant aux Poéſies fugitives de M. PIRON, quoiqu'elles ſoient en grand nombre, il y en a très-peu de connues. La légèreté, l'aiſance, l'harmonie, les graces, les caractériſent preſque toutes. Il ſemble même qu'il ait emprunté, tantôt le pinceau de *l'Albane*, tantôt celui du *Corrège*, & toutes reſpirent cette gaîté qui ne l'abandonnoit jamais. Il eſt agréable dans ſes Epîtres, ſublime dans ſes Odes, plein de force & de choſes dans ſes Poëmes divers. Il a parcouru tous les genres; & juſques dans ſes Chanſons, tout eſt marqué au coin du génie. La traduction des *ſept Pſeaumes de la Pénitence*, par laquelle je termine les Poéſies, ne ſe reſſent point de l'âge avancé dans lequel il l'a compoſée. Elle eſt encore animée par ce feu poétique qu'il a conſervé, pour ainſi dire, juſqu'au dernier moment de ſa vie. Mais ce qui lui fera le plus d'honneur, auprès des honnêtes gens, eſt l'expreſſion du repentir ſincère qu'il y témoigne du ſcandale qu'il a donné dans ſa jeuneſſe.

J'ai ajouté à cette collection quelques productions, en proſe, de M. PIRON, dont pluſieurs ſont déja con-

nues, & ont été bien reçues du Public. En un mot, je n'ai rien négligé pour rendre, comme je l'annonce, cette édition complette. Si quelqu'un, par cupidité, ou par un motif plus bas encore, par méchanceté, reſpectoit aſſez peu le Public & la vérité, pour ajouter d'autres pièces à celles que renferme cette Edition; j'affirme qu'elles ne ſont point de PIRON. Je ſupplie le Lecteur de m'en croire ſur ma parole. Je n'ai aucun intérêt, quel qu'il ſoit, à déguiſer la vérité. L'auteur a été aſſez malheureux & aſſez puni de ſon vivant ſans encore chercher à rendre ſa mémoire odieuſe, en perpétuant le ſcandale après ſa mort.

J'ai écrit la vie de cet homme célèbre. J'aurois pu m'y borner à l'énumération de ſes ouvrages, comme on le doit en traitant la vie d'un homme de lettres ordinaire, & de la plûpart des gens à talens; mais la vie d'un homme de génie, d'un homme rare en tout genre, exige de plus longs détails. Rien n'eſt plus ſatisfaiſant que de voir l'expoſition des cauſes & des circonſtances, qui ont produit les premières étincelles du génie, dans les modèles que nous nous propoſons d'imi-

ter. Rien ne provoque autant notre ardeur, que le portrait au vrai de ces hommes que le Public a couverts de lauriers : nous ne pouvons admirer leurs chef-d'œuvres, ſans nous intéreſſer à leurs perſonnes. On deſire des vertus à tous ceux dont on eſtime les talens. On voudroit que l'homme moral fût grand dans le grand homme ; & il faut convenir, malgré le nombre des exceptions, que ſi la noble ſimplicité fait la grandeur de l'homme moral, elle ſe trouve ordinairement réunie à l'élévation du génie. Je me ſuis donc permis, dans la vie de feu M. PIRON, tous les détails qui pouvoient donner une idée juſte de ſa candeur, de ſa franchiſe, de ſon déſintéreſſement & de l'excellence de ſon caractère, que ſes rivaux affectoient de méconnoître, lors même qu'ils avouoient ſes talens. Voilà mon excuſe ou mes raiſons ſur l'étendue que j'ai donnée au récit de la vie du plus célèbre Poëte de nos jours.

VIE

Digitized by Google

VIE
D'ALEXIS
PIRON.

VIE
D'ALEXIS PIRON.

ALEXIS PIRON, né le 9 Juillet 1689, à Dijon, étoit fils d'Aimé PIRON, Apothicaire, & d'Anne DUBOIS, ſa ſeconde femme. Une probité inaltérable, & reconnue dans toute la Province, leur tenoit lieu de fortune. Des mœurs antiques & pures entretenoient la paix & l'union qui régnoient au ſein de cette honnête famille, où les Muſes n'étoient point étrangères. Le père d'Alexis les cultivoit; elles aimoient à parler quelquefois avec lui le langage de l'ancienne Rome, & ſe prêtoient même ſouvent au patois du pays, qu'elles embelliſſoient de leurs charmes. Eſtimé, chéri, conſidéré de ſes concitoyens, il parvint à l'Echevinage de Dijon. Quelques affaires qu'il eut à traiter pour les intérêts de la ville, le firent connoître, & lui donnèrent accès auprès de M. le Prince de CONDÉ, dont il gagna la bienveillance & la protection par ſa naïveté, la franchiſe & l'enjouement ſingulier de ſon caractère. Il eut également le bonheur de plaire aux deux auguſtes ſucceſſeurs de M. le Prince, qui l'admettoient familiérement à leur cour; car c'étoit encor le tems où les Grands prenoient plaiſir à rechercher la ſociété des Gens de lettres, parce qu'alors le

Digitized by Google

ſavoir étant joint aux mœurs, l'eſtime accompagnoit toujours l'accueil honorable & les ſuffrages flatteurs qu'ils obtenoient, ſans les briguer.

Dans ce tems-là même, un Poëte célèbre, l'ornement du Parnaſſe Latin, *Santeul*, avoit accompagné M. le Prince aux Etats de Bourgogne. Aimé PIRON ne fut pas plutôt informé de l'arrivée de Santeul, qu'il courut ſur le champ lui rendre hommage. Mais ce Poëte, qui portoit à l'excès l'ivreſſe orgueilleuſe de ſon art, le reçut avec tant de hauteur, qu'il révolta le Poëte Bourguignon. Bientôt les humbles égards ſe changèrent en railleries pleines de ſel; aux complimens ſuccéda l'ironie; les propos devinrent enfin ſi vifs & ſi plaiſans de part & d'autre, qu'il ſe paſſa, en préſence du Prince, une ſcène des plus comiques, dont le Poëte Latin fut plus piqué qu'humilié. Ils ſe brouillèrent donc à leur première entrevue; mais cette brouillerie ne dura qu'un moment. Un ami commun, le bon vin du pays, les réconcilia le jour même. Devoit-on s'attendre au ſort funeſte que *cet ami* préparoit à Santeul? Tout le monde ſait qu'une colique de *miſerere* (1) l'enleva, pour ainſi dire, au milieu d'un repas. L'Apothicaire Poëte fut en vain appellé au ſecours; les reſſources de ſon art devinrent inutiles; le malheureux Santeul étoit frappé du coup mortel.

---

(1) On remplit ſon verre d'une forte doſe de Tabac d'Eſpagne, & on le lui fit avaler.

Cet événement répandit un deuil général ſur le Parnaſſe. Aimé PIRON y fit entendre ſes regrets à ſa manière, c'eſt-à-dire, en vers Bourguignons. Nous avons de lui, dans ce dialecte, une infinité de petits Poëmes, de Chanſons, de Harangues & de Piéces fugitives charmantes dont la plûpart ont été imprimées. Il célébroit tantôt les événemens intéreſſans pour la Nation, tels que la *Naiſſance du Duc de Bourgogne* (1), *les Victoires du Grand Condé* (2), *le Retour de la ſanté du Roi* (3), & tantôt les événemens particuliers à ſa Province. Pluſieurs autres piéces, en vers françois, pourroient encore lui faire honneur. Mais les Noëls qu'il compoſoit, en patois Bourguignon, étoient l'objet de ſon occupation favorite. Il en publia, tous les *Avents*, pendant trente ans de ſuite. Ces Cantiques reſpirent l'onction la plus tendre. Il y faiſoit quelquefois alluſion aux événemens du jour; comme dans celui où il parle de la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, & dans celui où il forme les vœux les plus touchans pour la proſpérité de Louis XV, qui ne faiſoit que de naître. Bernard *de la Monnoye*, avec lequel Aimé PIRON fut lié de l'amitié la plus étroite, pendant l'eſpace de 80 ans (4),

(1) L'Ebaudiſſement Dijonnoi ſu lai naiſſance du Duc de Brégogne.

(2) Guillaume Encharbotai.

(3) Joyeuſetai ſur le retor de lai ſantai du Roi.

[4] Aimé PIRON, étoit né le premier Octobre 1640, & mourut le 9 Décembre 1727, âgé de 87

le plaiſantoit ſouvent, & lui reprochait de ne pas tirer tout le parti qu'on pouvoit de la naïveté, de la fineſſe & de l'énergie du patois Bourguignon; ce ſavant littérateur le poſſédoit éminemment. Auſſi PIRON, dont l'amour-propre étoit de la meilleure compoſition du monde, paſſoit-il condamnation: il s'excuſoit néanmoins ſur l'importunité du Libraire, & ſur l'impatience des bonnes gens, qui ne croyoient jamais avoir aſſez-tôt ſes Noëls, pour les vendre ou les chanter; mais ſon ami ne goûtant point cette excuſe, Aimé PIRON le preſſa ſi vivement *po l'aimor de Dieu & de fran Barôzai*, d'en compoſer d'autres, que la Monnoye ſe rendit à ſes inſtances. De-là naquirent les fameux Noëls Bourguignons de cet illuſtre Académicien, leſquels accompagnés de ſon ingénieux & docte commentaire paſſeront à la poſtérité.

D'après ce que je viens de rapporter de l'eſprit & du caractère d'Aimé PIRON, on peut dire que les Muſes aſſiſtèrent à la naiſſance d'*Alexis*, ſon fils, & que la Gaîté le reçut en venant au monde, pour ne le quitter jamais.

Son éducation fut, comme on la donnoit dans ce tems-là, ſavante, utile & ſévère. Malgré la vivacité de ſon âge, Alexis en profita & fit d'excellentes études. On voit par ce

---

ans, 2 mois, 8 jours: Et M. de la Monnoye étoit né le 15 Juin 1641, & mourut le 15 Octobre 1728, âgé de 87 ans 4 mois.

qu'il dit lui-même dans ſa préface de la Métromanie, avec quelle avidité il écoutoit ſes Maîtres, & de quel enthouſiaſme il étoit ſaiſi à la lecture des bons ouvrages & à la vue des beautés que préſentent les grands modèles de l'antiquité Grecque & Latine. Mais comme il falloit ſonger à prendre un état utile & conforme à la médiocrité de ſa fortune, ſes parens s'efforcèrent par toutes ſortes de voies, même par des châtimens, d'étouffer en lui cet amour poëtique qui déceloit déja le feu de ſon génie.

Si le jeune PIRON parut ſe rendre aux inſtances de ſa famille, ce ne fut pas ſans ſe faire une extrême violence. Il trouvoit des inconvéniens à tous les partis qu'on lui propoſoit. L'état Eccléſiaſtique étoit celui que ſes Parents auroient deſiré qu'il choisît, comme le plus avantageux. Il ne voulut point l'embraſſer, parce que, diſoit-il, l'homme le plus pur ne l'eſt jamais aſſez pour remplir dignement cet état. Qu'on ne s'imagine pas que nous lui prêtions ce langage ; nous avons trouvé, plus d'une fois, cette façon de penſer conſignée dans ſes écrits. Au défaut de l'état Eccléſiaſtique, l'art de la Médecine lui offroit encore, en perſpective, un chemin, à la vérité, difficile & laborieux ; mais un but utile. Il n'y vit que des obſtacles inſurmontables. Réfléchiſſant ſur le prix de la vie des hommes, il s'étonnoit qu'on l'abandonnât ſi facilement aux incertitudes & aux conjectures haſardeuſes d'un Art, auquel les maux, comme des Protées, échappent malgré l'attention

la plus ſcrupuleuſe & l'expérience la plus conſommée. Il ne lui reſtoit donc que la profeſſion d'Avocat : il crut que c'étoit celle qui lui convenoit le mieux. Ce n'eſt pas qu'il n'y vît auſſi des écueils : il ſavoit que le défenſeur des biens, de l'honneur, de la vie même des citoyens, avoit beſoin d'être doué de grands talens & de grandes vertus : mais il penſoit qu'à un jugement ſain, un eſprit actif & pénétrant, une ame élevée & ſenſible, une droiture de cœur & un déſintéreſſement à toute épreuve, joignant une étude approfondie & raiſonnée des loix, on pouvoit riſquer de s'engager dans leur labyrinthe, en ſortir triomphant, & mériter un nom parmi les plus célèbres Orateurs du Barreau. Ainſi, déterminé à ſuivre l'étude de la Juriſprudence, il partit pour Beſançon où il prit ſes degrés.

De retour à Dijon, il ſe fit recevoir Avocat, bien réſolu pourtant, à la premiere bonne cauſe qu'il perdroit, de renoncer à la profeſſion. Mais au moment même où il ſe préparoit à ſon début, un dérangement ſubit & imprévu arrivé dans la fortune déjà fort médiocre de ſa famille, l'éloigna, pour jamais, d'un état qui ſuppoſe au moins l'honnête néceſſaire. Ce revers qui influa ſur tout le reſte de ſa vie, le toucha moins que le plaiſir de pouvoir ſe conſacrer tout entier au ſervice des Muſes : leurs charmes trompeurs, de ſon propre aveu, l'avoient ſéduit au point, qu'il ne voyoit pas de gloire plus brillante & de bien plus deſirable, que d'être couronné de leurs mains.

Digitized by Google

Ainſi PIRON, ſans expérience, s'abandonna à la douce illuſion qu'il s'étoit faite. Son caractère franc & honnête, ſa converſation pleine de ſel & d'ingénuité, ſa gaîté naturelle & ſoutenue, ſes ſaillies toujours neuves & intariſſables, que le bon vin du pays rendoit quelquefois plus piquantes & plus vives, le firent rechercher, ſurtout par ces ſociétés formées ſous les ſeuls auſpices du plaiſir & de la liberté. Il y fut introduit par un de ſes camarades de Collége, M. Jehannin, depuis Conſeiller au Parlement de Dijon. C'eſt-là qu'il oublioit, en apparence, ſes malheurs domeſtiques; car malgré ſon humeur enjouée, il ne le livroit pas au plaiſir autant qu'on l'auroit deſiré. Auſſi ſe déroboit-il ſouvent à l'empreſſement qu'on lui témoignoit de l'avoir. S'il aimoit la diſſipation, il aimoit encore davantage l'étude & la retraite.

Il étoit alors dans l'âge où l'amour triomphe aiſément d'un cœur, & le ſien tendre & ſenſible s'étoit déjà rendu aux charmes d'une de ſes parentes, dont il n'éprouva que des rigueurs. Cette paſſion malheureuſe, qui fit le tourment de ſes plus beaux jours, fortifioit encore ſon goût pour la ſolitude.

Le jeune Jehannin qui joignoit à l'eſprit le plus naturel & le plus aimable, beaucoup de talent pour la poëſie, étoit au contraire entièrement livré à la ſociété; une indolence voluptueuſe formoit le fond de ſon caractère, qu'il ne ſurmonta jamais. Il ſouffroit impatiemment la conduite ſauvage de ſon camarade, qu'il avoit ſouvent ſurpris égaré dans le bois,

& fuyant tout commerce avec les humains. Comme il s'aviſoit un jour de lui en faire des reproches; PIRON, à ſon tour, voulut lui faire honte de ſa pareſſe, & prenant un ton grave & ſérieux, il lui démontra avec beaucoup de vivacité, & encore plus de fermeté, combien ce vice étoit dangereux, par la léthargie dans laquelle il retient les facultés de l'ame, par le déſordre qu'il porte dans la fortune la mieux établie, par le dégoût qu'il répand ſur les devoirs les plus indiſpenſables; en un mot, par tous les inconvénients qui en réſultent pour nous-mêmes & pour les autres.

JEHANNIN crut devoir répondre à la morale de PIRON, par une Ode, dans laquelle il chantoit les douceurs de la pareſſe, & les plaiſirs de l'Amour. PIRON reçoit cette Ode: mais quelle eſt ſa ſurpriſe, de la trouver remplie d'images indécentes & laſcives, de maximes dangereuſes & libertines, de vers heureux & pleins d'harmonie; enfin l'Ode lui tombe des mains à la dernière ſtrophe, terminée par la penſée la plus licencieuſe & le mot le plus obſcène. Sortant tout-à-coup de ſon étonnement, par un grand éclat de rire, piqué d'une folle émulation & croyant que ſon ami lui faiſoit un défi, il lui répond ſur le champ, lui rend Ode pour Ode, & trouve plaiſant de commencer ſa pièce par le même mot qui terminoit celle qu'il venoit de lire. Son imagination le ſervit trop bien; il mit en très-peu de tems la dernière main à l'ouvrage, l'envoya à Jehannin, & lui écrivit que c'étoit moins pour le braver & lui montrer un maître, qu'il avoit

composé cette pièce, que pour lui prouver combien il étoit facile de réuſſir dans ce genre, & pour le détourner, lui & toute Muſe libertine, de la criminelle démangeaiſon de s'y livrer : il le prioit ſurtout avec inſtance de jetter l'Ode au feu, dès qu'il l'auroit lue, & de ne la communiquer à perſonne. Le premier ſoin de Jehannin fut de violer le ſecret. Il la donna à quelques jeunes conſeillers de ſes amis, qui ne ſe firent point un ſcrupule de la lire, à huis clos, & même en préſence de l'illuſtre Préſident *Bouhier*. Le Procureur-Général en fut informé, & crut devoir mander PIRON, qui, ſaiſi d'effroi & ſe doutant qu'il étoit trahi, courut chez Jehannin pour l'accabler de reproches. Celui-ci également alarmé, vole chez le Préſident Bouhier, pour implorer, dans cette délicate & fâcheuſe circonſtance, ſa protection en faveur de PIRON, laquelle lui devenoit d'autant plus néceſſaire, qu'alors le Miniſtère public ſéviſſoit avec la plus grande rigueur contre tout auteur qui inſultoit, dans ſes écrits, à la Religion & aux bonnes mœurs. « Raſſurez PIRON, (dit le Préſident Bouhier) » qu'il » ſe rende ſans tarder aux ordres de M. le » Procureur-Général ; qu'il déſavoue ſon ou» vrage ; & pour peu que M. le Procureur» Général inſiſte à ce que PIRON lui déclare » qui en eſt l'auteur, qu'il me nomme hardi» ment, la choſe en demeurera-là, & je ſaurai » rendre à PIRON, en tems & lieu, ſes droits » de propriété ».

Armé de cette bonne réponſe, PIRON ſe préſenta devant M. le Procureur-Général, non

ſans rougir, lorſqu'interrogé quel étoit l'auteur des vers, il nomma le Préſident Bouhier. A ce nom reſpectable, M. le Procureur-Général ſe mit à ſourire, & après avoir fait une ſévère réprimande à PIRON, le congédia, en lui diſant, qu'il n'éviteroit pas la punition que méritoit une pareille production, ſi jamais il ſe rendoit coupable de ſa publicité. Il finit par l'exhorter à mieux employer déſormais ſes talens.

Telle fut, dans la plus exacte vérité, l'origine de ce fameux chef-d'œuvre de génie & de licence, devenu malheureuſement trop célèbre & trop répandu. L'auteur, par ſoixante ans & plus de repentir & de regrets, s'étoit flatté d'en avoir effacé juſqu'au moindre ſouvenir : mais ſes ennemis n'en ont que trop abuſé pour rendre ſes mœurs ſuſpectes ; quoique cette Ode ne fût ni le fruit d'une honteuſe orgie, ni la ſuite d'un libertinage réfléchi, & encore moins le ſujet d'un prix propoſé par un grand Prince, comme on a oſé le débiter. L'Auteur en avoit conſervé la date ; je l'ai trouvée écrite de ſa main ; elle eſt de l'année 1710 & détruit tous ces faux bruits ; PIRON n'avoit alors que vingt ans. Néanmoins nous ne cherchons point ici à le juſtifier d'une faute que l'envie lui a trop ſouvent reprochée. Nous voulons ſeulement arrêter le progrès de la calomnie, afin que, ſi elle ne l'a pas épargné pendant ſa vie, elle reſpecte du moins ſa mémoire.

La réprimande ſévère de M. le Procureur-Général eut ſon effet ; PIRON s'efforça de ſe

concilier l'eſtime des honnêtes gens, en faiſant oublier par ſa conduite, la coupable erreur d'un moment, à laquelle ſon cœur n'avoit point eu de part. On l'aimoit, & c'étoit avec peine qu'on le voyoit dans l'inaction & ſous le poids de l'infortune. La nature l'avoit affligé d'une vue très-foible & très-baſſe : ſans ce défaut, il auroit pu tirer un grand avantage d'un petit talent qu'il poſſédoit ſupérieurement. Son écriture étoit preſque auſſi belle que le burin ; mais il ſe fatiguoit beaucoup le corps & les yeux en écrivant : il fallut néanmoins faire uſage de cette miſérable reſſource. Le hazard avoit conduit à Dijon un financier fort riche ; tout le monde s'empreſſa de lui parler en faveur de PIRON. Le financier le prit en qualité de ſecond Secrétaire, & Piron lui fit le ſacrifice de ſes talents & de ſa liberté, pour 200 livres par an. Il ſubit ſans murmurer, ſa triſte deſtinée, & ſuivit le financier dans une tournée, eſpérant que, lorſque il ſeroit mieux connu, il en obtiendroit un meilleur traitement. Cette eſpérance lui paroiſſoit d'autant mieux fondée, que ce Financier, du côté de la naiſſance & de l'éducation, n'avoit rien de commun avec le financier de ce tems-là. Au deſir d'amaſſer des richeſſes, il joignoit le goût des lettres, & avoit de plus des prétentions au bel eſprit : on l'a vu même quelquefois ſuſpendre ſes calculs lucratifs, pour deſcendre un moment ſur l'arêne, entrer en lice & diſputer le prix : en un mot, il étoit *Métromane*. PIRON qu'il occupoit le plus ſouvent à copier ſes vers, n'étoit ni aſſez bas

flatteur, pour les trouver bons, ni même assez politique, pour se taire. Quelques procédés peu convenables lui firent voir qu'on étoit blessé de sa franchise, & qu'il étoit tems de se retirer. Il le fit sans regret, & rentra dans le sein de sa famille, avec un commencement d'expérience bien propre à lui faire comprendre, pourquoi les demi-talens, & même l'ignorance, trouvent des protecteurs en foule, tandis que le vrai mérite, le savoir modeste, & les talens réels en manquent presque toujours. Il en vit clairement la raison; c'est qu'on ne protége pas ce qu'on n'a point, ce qu'on ne peut avoir, & ce qu'on ne connoît pas: ajoutons encore que l'ignorance & la médiocrité, plus accoutumées aux bassesses, par conséquent plus souples & moins délicates sur les moyens de parvenir, affrontent aisément les obstacles & ne sont humiliées de rien; au lieu qu'une noble fierté, naturelle à toute ame élevée, empêche l'homme honnête d'avilir son talent, en l'offrant à l'idole devant laquelle il seroit contraint de se courber, & par conséquent écarte loin de lui les protecteurs dont il auroit à rougir.

Piron revint donc à Dijon, où, malgré l'extrême rigueur de son sort, il rapporta sa gaîté toute entiere, & continua, comme auparavant, d'y mener tantôt une vie studieuse & solitaire, & tantôt agréable & dissipée. Quelque-temps après son retour, en 1715, les Chevaliers de l'Arquebuse de Dijon, rendirent le prix d'usage, & y inviterent les compagnies de l'arquebuse des villes voisines. Dans

Digitized by Google

cette fête, la victoire favorisa les Chevaliers Beaunois. La Muse de PIRON s'égaya sur les Vainqueurs, & célébra leurs exploits dans une Ode burlesque & satyrique. Quoiqu'il eût pris la précaution de garder l'anonyme, personne ne s'y trompa; il passa constamment pour en être l'auteur, & la guerre s'alluma.

Les Hostilités commencèrent par un déluge de couplets dont on accabla PIRON : mais malheureusement les Muses de Beaune, malgré leur organe (1) bruyant, n'étoient pas de la force de la Muse Dijonoise, dont les traits plaisans & malins, rangeoient toujours les rieurs de son côté. Jamais la scène n'étoit vuide; PIRON l'occupoit, sans cesse, aux dépens de ses ennemis. Il alloit dans la campagne des environs de la ville, coupant, abbattant, arrachant tous les chardons qui s'offroient à sa vue. « Eh! parbleu répondoit-il aux passans qui l'interrogeoient, étonnés de la fureur avec laquelle il moissonnoit ces chardons, » je suis » en guerre avec les Beaunois, je leur coupe » les vivres ». On auroit pû de part & d'autre, en demeurer là. D'ailleurs, cette pièce satyrique étoit à tous égards, peu digne de son auteur, & PIRON avoit eu le plus grand tort de livrer indistinctement au ridicule tous les

(1) On dit, en Bourgogne, les *Asnes de Beaune*, parce que ces animaux sont très-beaux & fort communs à Beaune. Ils y sont de la plus grande utilité, pour le service des vignes du canton. C'est-là ce qui a donné lieu au Sobriquet, qui n'est qu'une plaisanterie, puisqu'on trouve dans cette jolie ville, autant d'esprit qu'ailleurs.

Digitized by Google

habitans d'une ville qui a fourni pluſieurs hommes célèbres.

Quoiqu'il en ſoit, le reſſentiment de l'injure dura juſqu'en 1717, que les Beaunois rendirent à leur tour, le prix de l'Arquebuſe. PIRON voulut y aller. On l'avertit envain du danger qu'il couroit : rien ne l'intimida, ni ne put le détourner de ſon deſſein. Le jour arrivé, il partit à pied de Dijon, pour ſe rendre à Beaune, & après s'être recommandé à la Dame de ſes penſées, il s'abandonna à ſon deſtin. Son ami Jehannin l'accompagna juſqu'à une demi-lieu de la ville, & PIRON continua ſa route, ſeul, juſqu'à Vougeot, où il s'arrêta pour en goûter le bon vin. Là de nouveaux compagnons de voyage ſe joignirent à lui; on ſe remit en chemin & l'on marcha le reſte de la nuit. Jamais nuit ne fut plus orageuſe & plus noire. PIRON en tira un mauvais augure, & n'en fut pas moins de bonne humeur.

Il étoit cinq heures du matin, lorſque la joyeuſe caravane arriva aux portes de Beaune. Déjà les rues de la ville étoient remplies d'un peuple nombreux, que les préparatifs de la fête avoient éveillé bien avant l'aube du jour. Dès que PIRON ſe vit ſur les terres ennemies, il ne fut pas le maître d'une certaine émotion qui le ſaiſit; mais il reprit bientôt courage à la vue de la maiſon où il étoit attendu, & où il s'étoit ménagé des intelligences ſecrettes, en cas de ſurpriſe. Il s'y délaſſa juſqu'à cinq heures du ſoir, qu'un bruit d'inſtrumens guerriers, qui annonçoit l'ouverture du prix, le fit ſortir de table, où il étoit encore avec ſes

Digitized by Google

amis. Il deſcendit dans la rue pour être plus à portée de voir défiler les Chevaliers. Ceux de l'Arquebuſe de Dijon ouvroient la Marche.

A peine eurent-ils apperçu PIRON qu'ils s'arrêtèrent, & l'ayant entouré, le preſſèrent de venir ſe ranger ſous leur drapeau. Les propos qu'ils avoient entendus, les effrayoient pour lui. On lui dit que ſon arrivée avoit fait du bruit dans la ville ; que ſon nom voloit de bouche en bouche, & que déjà une joie perfide éclatant de toutes parts, donnoit le ſignal de la vengeance. PIRON n'écouta rien : Il ne fut ſenſible qu'aux inſtances de ſes compatriotes, & à l'amitié qu'ils lui témoignoient dans cette circonſtance critique. Il les en remercia, en leur diſant,

Allez, je ne crains point leur impuiſſant courroux,
Et quand je ſerois ſeul, je les *Bâterois* tous.

Les Chevaliers Dijonnois voyant l'impoſſibilité de le déterminer à les ſuivre, reprirent leurs rangs, & le quittèrent à regret. Toutes les compagnies paſſèrent ainſi en revue devant lui. Les Beaunois fermoient la marche. Comme ils l'avoient reconnu de loin, dès qu'ils furent près de lui, ils firent briller à ſes yeux quarante épées nues ; mais chaque Cavalier, en lui préſentant la pointe baiſſée, l'honora d'un ſalut, auquel il répondit par une profonde inclination, deux doigts appuyés ſur ſes lèvres, en leur faiſant entendre par ce ſigne, qu'il ſeroit déſormais plus circonſpect.

Ces Cavaliers étoient ſuivis d'une troupe de jeunes fantaſſins, le fuſil ſur l'epaule, mar-

Digitized by Google

chant ſur une colonne de cinq hommes de front. Un très-large ruiſſeau couloit dans la ville. Le Fantaſſin qui ſe trouvoit ſur la ligne du milieu, craignant de ſe mouiller, & ne voulant pas néanmoins rompre la file, marchoit les jambes ridiculement écartées ſur l'un & l'autre bord du ruiſſeau. Cette attitude plaiſante frappa PIRON, & penſa lui faire enfreindre le traité de paix qu'il venoit, pour ainſi dire, de jurer dans l'inſtant même. Il ſe permit quelques ſaillies, qui lui attirèrent, de la part de cette brave Infanterie, des regards mènaçans, dont il ne fit pas ſemblant de s'appercevoir. La marche terminée, chacun ſe rendit au lieu où devoit s'adjuger le prix; & la journée ſe paſſa ſans aucune déſaſtreuſe aventure.

Le lendemain les plaiſirs recommencèrent avec le jour. PIRON fut réveillé par le bruit des inſtrumens qui rappeloient les Chevaliers au drapeau, & à de nouveaux divertiſſemens. Il ſe contenta de ceux dont il avoit été témoin la veille, & alla paſſer la journée chez les Prêtres de l'Oratoire qui l'avoient invité à dîner, & où il avoit un frère. On l'y traita ſplendidement. Il égaya ſi bien la pieuſe Congrégation, que pour la première & la dernière fois, peut-être, le repas fut prolongé bien au-delà du temps ordinaire, tant on prenoit de plaiſir à l'entendre & à le faire cauſer. Il ne ſortit de la communauté qu'à huit heures du ſoir, pour aller à la Comédie.

Les Beaunois n'avoient rien épargné pour rendre la journée plus brillante. Ils avoient

Digitized by Google

arrêté une troupe de Comédiens, & fait dreſſer un théatre dans une vaſte grange. PIRON arrivé à la porte du ſpectacle, ne ſachant pas quelle Piéce on alloit jouer, s'adreſſa au plus apparent de ceux qui faiſoient foule, & qui, par un air plus avantageux que les autres & donnant des ordres, paroiſſoit devoir être plus inſtruit : *les fureurs de Scapin*, lui dit gravement le jeune Beaunois : *Ah ! Monſieur*, répondit PIRON, en le remerciant, *je croyois que c'étoient les fourberies d'Oreſte ;* & tout de ſuite entra ſe placer dans le parterre.

A peine fut-il dans la ſalle, que tous les regards ſe tournèrent vers lui. L'aſſemblée étoit nombreuſe : on lui lança mille brocards, qu'il repouſſa toujours avec ſa ſupériorité ordinaire. Enfin la toile ſe lève, & le bruit ceſſe juſqu'au troiſiéme acte : mais au moment où Scapin enferme Géronte dans le ſac, un petit maître, qui, ſans doute, trouvoit cette ſcène attendriſſante, apoſtropha tout-à-coup le parterre, qui étoit fort tranquille, d'un *paix-là, paix Meſſieurs, on n'entend pas !* (Ce n'eſt pas faute d'oreilles) cria PIRON ! mot cruel qui penſa faire enſanglanter la ſcène & terminer la Comédie par la cataſtrophe la plus tragique. A ce mot, il s'elève un murmure confus : l'indignation éclate dans tous les yeux fixés ſur PIRON ; on eſt prêt à fondre ſur lui : déja le petit Maître tranſporté de fureur, alloit, ſuivi de beaucoup d'autres, s'élancer du théatre au milieu du parterre, l'épée à la main, lorſqu'un Génie bienfaiſant rétablit heureuſement le calme. Le Petit-Maître remit ſon

épée dans le fourreau, reprit ſa place, Scapin ſon rôle, & Géronte, qui, par prudence & à tout évenement, étoit ſorti de ſon ſac, y rentra au grand contentement des Spectateurs.

La Piéce finie, PIRON jugea bien, qu'il n'y avoit de ſalut pour lui que dans la fuite. Il n'attendit pas que la toile fût baiſſée : il s'empreſſa de ſortir, eſpérant ſe ſauver à la faveur de la nuit. Il s'échappa donc avec la viteſſe d'un homme qui ſe ſent pourſuivi. Il l'étoit en effet, car dans l'inſtant il fut atteint par une troupe de jeunes gens l'épée à la main : alors il redouble ſa courſe & fait bientôt perdre la trace de ſes pas. Comme il n'entend plus de bruit, il croit ſes ennemis bien loin : il s'arrête un moment pour reſpirer, & ſe félicite déjà d'avoir échappé au plus grand danger, lorſque le voilà de nouveau aſſailli, par cette jeuneſſe furieuſe, prête à le percer de mille coups. PIRON voit le péril qui le menace : fort & vigoureux il ſoutient le choc avec courage, rompt deux ou trois épées ; mais accablé par le nombre, il alloit infailliblement ſuccomber, ſi le Maire de la ville, devant la maiſon duquel cette ſcène ſe paſſoit, ne fût accouru à ſon ſecours, & ne l'eût arraché des mains de ſes ennemis. Il le retira chez lui, où il paſſa le reſte de la nuit, & ſortit de Beaune auſſi-tôt qu'on en eut ouvert les portes.

Ainſi ſe termina cette fameuſe aventure, dont le héros ſe plaiſoit, encore long-temps après, à raconter, en riant, les détails :

aventure qui auroit pû néanmoins devenir funeſte, ſi ſa conduite & ſes mœurs euſſent prêté des armes à la vengeance. On fit encore des couplets contre lui; mais comme il n'y a que des coups à gagner dans ce genre d'eſcrime, & que PIRON devenoit de plus en plus à charge à ſes parents; après avoir, en vain, employé tous les moyens de ſe paſſer d'eux, il réſolut enfin de venir à Paris pour y tenter fortune.

Il abandonna donc, en 1719, avec le plus grand regret, les foyers paternels, & ſe rendit à Paris, ſous les ſeuls auſpices de la providence, c'eſt-à-dire, ſans argent, ni crédit. Avant que de quitter Dijon, M. de Berbiſey, alors Premier Préſident du Parlement, & M. le Marquis de Montmain lui donnèrent des lettres de recommandation pour différentes perſonnes. Mais on ſait, par expérience, combien il eſt rare que ces ſortes de recommandations produiſent leur effet. Les lettres de M. de Montmain étoient adreſſées à ſes deux beaux-frères, le Comte (1) & le Chevalier de Belle-Iſle.

PIRON ſe préſenta d'abord chez le Comte. La réception qu'il lui fit fut courte. A peine

---

(1) Il eſt mort Duc de Belle-Iſle, Maréchal de France & Miniſtre de la Guerre. Il avoit eu un fils digne, par ſes vertus, de la plus longue & de la plus brillante carrière; mais il fut moiſſonné à la fleur de ſon âge, ayant trop peu vécu pour le bonheur des ſiens, mais ſans doute aſſez pour ſa gloire.

Digitized by Google

eut-il lu la lettre de ſon beau-frère, qu'il dit à PIRON d'aller trouver le Chevalier; que, pour lui, il n'avoit beſoin de perſonne. Le Comte & le Chevalier de Belle-Iſle étoient alors occupés des projets de fortune & d'élévation, que leurs talens, leur mérite perſonnel & les circonſtances réaliſèrent depuis.

Le Comte & le Chevalier de Belle-Iſle, mettoient à profit l'intervalle du repos que la paix laiſſoit à la France, & chacun de ſon côté l'employoit à s'inſtruire, ſoit dans l'art de la guerre, ſoit dans l'art de la politique. Ils concertoient enſemble l'objet de leurs études, & dans le ſilence du cabinet, ils approfondiſſoient la ſcience ſi difficile de connoître les hommes; ſcience qui fait ſeule les habiles Négociateurs & les excellens Miniſtres. En un mot, tous leurs travaux tendoient à ſe rendre utiles à leur Patrie, & à mériter par-là les honneurs & les dignités auxquels ils aſpiroient.

Le Chevalier de Belle-Iſle, avoit raſſemblé une multitude de mémoires Manuſcrits, de projets, de négociations, de traités, &c. PIRON ſe préſenta chez lui, comme il commençoit à faire tranſcrire cette immenſe collection; mais il ne put pénétrer juſqu'à lui. Le Chevalier, ſans avoir égard à la lettre de ſon beau-frère, qu'on lui remit, ſans s'informer autrement de PIRON & ſans le voir, lui fit dire que ſon écriture lui convenoit, & qu'il lui payeroit ſon travail ſur le pied de quarante ſols la journée.

Qu'on juge de l'étonnement ou plutôt de

Digitized by Google

l'abattement de l'ame de PIRON, à cette propoſition! Néanmoins il l'accepta, preſſé par la néceſſité. Un valet de chambre le mena prendre poſſeſſion de ſon nouvel état, le conduiſit dans une eſpèce de galetas, à peine lambriſſé, & l'inſtalla vis-à-vis d'un de nos Céſars à quatre ſols par jour. C'étoit un très-honnête Soldat aux Gardes-Françoiſes, qui écrivoit aſſez paſſablement bien, & auquel vingt ſols que lui donnoit le Chevalier de Belle-Iſle, ajoutés à ſa paye ordinaire, faiſoient un bien-être qui le rendoit heureux.

PIRON pour ſe conſoler de ſon ſort, ſe reſſouvint ſans doute en ce moment, qu'Apollon étant exilé de l'Olympe, fut forcé, tout Dieu qu'il étoit, de faire le métier de maçon chez Laomédon. Il s'arma donc de courage, & ſe mit à copier. On s'apperçut aiſément de la beauté de l'écriture, & l'on remarqua ſur-tout, l'intelligence & la correction du nouveau Copiſte; ce qui mettoit une grande différence entre lui & ſon Compagnon de Cabinet. Cela ſuppoſoit encore une éducation ſoignée & quelques études. Cependant on n'en fut pas plus curieux de s'informer quel pouvoit être cet écrivain. On ſe contenta ſeulement de renvoyer le Soldat aux Gardes, & de charger PIRON de toute la beſogne : on lui en donna même pour l'occuper au moins pendant dix ans.

Déjà ſix mois s'étoient écoulés, ſans que PIRON eût entendu parler encore du ſalaire d'un travail ſi rebutant & ſi triſte pour un homme de génie, qui s'y voit condamné.

Digitized by Google

Cependant, ſes beſoins augmentoient & ſon crédit diminuoit. Il réſolut enfin de ſolliciter ſon payement, & fit demander à cet effet, au Chevalier, qu'il n'avoit pû voir encore, une audience qui lui fut refuſée. Déſeſpéré de ce refus, il eut recours au Chien favori du Chevalier. Il s'étoit attaché à PIRON, de façon qu'il ne le quittoit preſque pas de la journée. PIRON imagina d'entourer le collier du Chien d'une piéce de vers, dans l'eſpérance que le Chevalier jetteroit au moins les yeux deſſus, & ſeroit, peut-être, curieux d'en connoître l'Auteur. Il fut encore trompé dans ſon attente : huit jours ſe paſſèrent, ſans que le fidèle animal lui apportât la moindre nouvelle conſolante. Alors réduit aux abois, preſſé de toutes parts, ſon hôte lui refuſant & l'aſyle & la ſubſiſtance, PIRON chargea de nouveau le Chien, ſon ſeul ami, d'une autre pièce de vers, où il peignoit ſi vivement ſa détreſſe, que pour cette fois le moyen réuſſit; il fut payé. Croira-t-on que ni le Chevalier, ni ſon Secrétaire ne ſoupçonnèrent PIRON d'avoir fait ces vers ? Il paroît du moins qu'ils n'y firent aucune attention, puiſque le Secrétaire du Chevalier, en apportant à PIRON ſon ſalaire, garda ſur ces vers le plus profond ſilence. PIRON ne chercha pas davantage à ſe faire connoître ; & vraiſemblablement il eût été toujours ignoré, ſans une occaſion où ſon ſecret lui échappa tout naturellement.

Le Secrétaire du Chevalier de Belle-Iſle, ſe croyoit Poëte; & ſon coup d'eſſai n'étoit pas

pas moins qu'une Tragédie. Comme il étoit très-empreſſé de la lire à quelques-uns de ſes amis, il pria PIRON de lui prêter, pour une matinée, la chambre où il travailloit, & l'invita même à la lecture de ce chef-d'œuvre. L'Auteur n'y avoit appellé que des gens qui ne ſe connoiſſoient guères mieux en Piéces de théâtre, que tant d'autres qui s'arrogent tous les jours le droit de juger, en dernier reſſort, des ouvrages d'eſprit, & dont les ſuffrages font éclore tant de réputations éphémères. Le ſeul auditeur qu'il eût à craindre, étoit PIRON, & il ne s'en doutoit pas. Auſſi ſe mit-il à lire avec la plus grande confiance.

Dès la première ſcène, PIRON l'interrompit, pour lui en faire remarquer les défauts. L'Auteur, d'un air dédaigneux, fit ſigne au critique de ſe taire, & continua ſa lecture juſqu'à la fin du premier Acte. Alors PIRON, profitant du moment d'intervalle, reprit ſa critique, & après avoir démontré en quoi péchoit le ſtyle & la conduite des ſcènes qu'il venoit d'entendre, il parla ſi diſertement de l'art des Vers & des règles du Théâtre, qu'il étonna toute l'aſſemblée. L'Auteur confondu, mais ſentant toute la force & la juſteſſe de la critique, ferma ſon cahier à la hâte, prit congé de ſon Ariſtarque, ſans lui répondre, & ſortit avec ſes amis qu'il emmena. Si ce Poëte eut eû malheureuſement l'orgueil ordinaire des demi-talens, avec quelle hauteur n'eut-il pas traité PIRON ? Il vint au contraire le trouver le ſoir même, & lui dit : » Je rougirai toute ma vie du mauvais rôle

» que j'ai joué devant un homme de mérite » tel que vous. Vous m'avez ouvert les yeux » ſur les défauts de ma Tragédie : elle eſt au » feu : je vous prie de l'oublier, & de m'en » garder un ſecret éternel ». PIRON touché de cette noble franchiſe, guérit du mieux qu'il put la bleſſure qu'il avoit faite à l'amour-propre de l'Auteur; & celui-ci, qui étoit encore plus honnête homme que Poëte, devint ſon ami pour toujours. Une circonſtance lui fournit l'occaſion de prouver à PIRON l'eſtime qu'il avoit conçue pour lui, & l'idée qu'il avoit de ſon talent. Le feu avoit conſumé, au mois de Décembre 1719, une partie de la ville d'Arcy-ſur-Aube; & le même malheur arrivé au mois d'Avril 1727, l'avoit entiérement détruite. Un particulier (1) généreux, la rétablit à ſes dépens. Les habitans d'Arcy voulant témoigner leur gratitude à leur bienfaiteur, avoient fait élever une colonne, afin de perpétuer à jamais la mémoire d'un pareil bienfait. Ils s'adreſſèrent à M. Blin (c'étoit le nom du Secrétaire du Chevalier de Belle-Iſle) pour leur compoſer l'inſcription qu'ils vouloient graver ſur cette colonne. Mais loin de ſe faire valoir, M. Blin leur propoſa PIRON, comme le Poëte le plus capable de remplir leurs vues. PIRON ſollicité, ſe défendit long-temps; enfin il ſe rendit aux inſtances des habitans de la ville d'Arcy, auxquels il donna cette bel-

(1) M. GRASSIN.

Digitized by Google

le inſcription qu'on ne ſe laſſe point d'admirer.

La flamme avoit détruit ces lieux;
GRASSIN les rétablit par ſa munificence.
Que ce marbre à jamais ſerve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait & la reconnoiſſance.

PIRON demeura quelque tems encore chez le Chevalier de Belle-Iſle, travaillant beaucoup & gagnant peu. La méfiance continuelle où il étoit de ſes talents, lui rendoit néceſſaire ſon malheureux eſclavage. Mais enfin preſſé par M. Blin & par quelques autres amis, d'eſſayer ſon génie, il laiſſa copier à d'autres les rêveries politiques du Comte de Boulainviliers, qui l'avoient ſi peu enrichi, & ſi mortellement ennuyé.

Il eſt bien rare qu'un homme de génie ſonge à faire fortune. Si PIRON eut été tourmenté par la ſoif des richeſſes, il l'auroit peut-être ſatisfaite auſſi facilement que tant d'autres; car c'étoit le temps du fameux ſyſtême de Law, où la Fortune conduite par la folie, s'étoit élevé un temple fantaſtique au milieu de la rue Quincampoix. Ce temple fut bientôt aſſiégé par une foule innombrable d'adorateurs de tout pays, de tout ſexe, de tout rang & de tout état. C'eſt-là qu'en un inſtant l'aveugle Déeſſe dépouilloit, avec le plus cruel caprice, les uns de leurs propres biens, & combloit les autres de richeſſes; & que, dans le délire inoui dont elle avoit frappé la multitude, elle élevoit au plus haut, ou précipitoit au plus bas de ſa Roue ceux qui le méritoient le moins.

PIRON vit tout ce déſordre; il entendit les plaintes & les gémiſſemens des malheureux, & fut témoin de la joie inſenſée des nouveaux parvenus, ſans ſe douter d'où pouvoit provenir un renverſement ſi étrange. Libre & rendu à lui-même, il ne ſongea qu'à tirer parti de ſes talens.

La Foire Saint-Germain étoit alors fort fréquentée. Le jeu, les parties de plaiſir qui s'y formoient, les différents Spectacles, & ſurtout l'Opéra Comique, y attiroient beaucoup de monde. L'Opéra & le Théâtre François étoient preſque déſerts: les Comédiens Italiens ſe morfondant ſur celui de l'hôtel de Bourgogne, étoient venus chercher fortune à la foire, & en occupoient le Préau. Rivaux jaloux, ils mirent tout en uſage, pour nuire à leur voiſin, l'Opéra Comique, dont ils uſurpoient le domaine. Mais le ſuccès de ce dernier ſpectacle, où la gaîté étoit encore aiguiſée par la malignité des vaudevilles courans, rendoit inutiles tous les efforts des différens théâtres, ligués contre les Entrepreneurs. Envain ſur les clameurs de leurs ennemis, leur avoit-on interdit la parole; les acteurs ſavoient en éluder la défenſe, tantôt en faiſant deſcendre du ceintre leurs rôles, tantôt en les portant au haut d'une perche, écrits en gros caractères, avec les airs des Vaudevilles notés: les violons donnoient le ton, & des gens gagés, & répandus, ſans qu'on s'en doutât, dans le Parquet, l'Amphithéâtre & les Loges, ſe mettoient à chanter, accompagnés de l'orcheſtre, & entraînoient ainſi le public qui faiſoit *chorus* avec eux.

On ne doit point être étonné de l'affluence de monde qu'attiroit la ſingularité de ce ſpectacle. Si l'on abandonnoit, pour courir aux folies de Momus, les chefs-d'œuvres de Corneille, de Racine, de Molière & de Crébillon, cette préférence avoit du moins alors ſon excuſe dans l'yvreſſe de l'extrême gaîté que ce ſpectacle faiſoit naître; au lieu que rien ne peut excuſer aujourd'hui le mauvais goût qui préfère aux productions du génie, les Drames inſipides, nés du cerveau glacé du bel eſprit moderne.

Enfin, les comédiens François obtinrent, en 1722, un arrêt qui reſtreignoit l'Entrepreneur de l'Opéra Comique, au ſeul jeu des Voltigeurs & des Danſeurs de Corde. Franciſque en avoit alors l'entrepriſe; & au moment même où cet arrêt lui fut ſignifié, il arrivoit de Lyon, preſque ruiné, par un incendie conſidérable, dans lequel il avoit perdu tous ſes effets. L'eſpérance de rétablir ſes affaires, fondée ſur la recette que devoit lui produire la Foire de cette année, s'évanouit à la vue du fatal Arrêt. Cependant à force de ſollicitations & de protections, on lui accorda pour toute grace, un ſeul Acteur parlant ſur la ſcène. Cette grace n'en étoit point une, par la difficulté, l'impoſſibilité même de trouver d'une part un auteur capable de compoſer une pièce raiſonnable, en un ſeul monologue; & de l'autre, un Acteur qui pût la jouer à lui ſeul.

Les auteurs attachés à ce Spectacle, étoient principalement *Le Sage*, qu'on appelloit le

Molière de la Foire, *Lafond*, *Autreau*, *d'Orneval* & *Fuzelier*. Deux de ces Auteurs, *Le Sage* & *Fuzelier*, avoient préparé des pièces pour l'ouverture de l'Opéra comique; mais inſtruits de la défenſe portée par l'Arrêt, ils avoient donné leurs Pièces aux Marionnettes. Franciſque eut en vain récours à eux, dans ces circonſtances : ils refuſèrent impitoyablement de travailler pour ſon Théâtre. Plus embarraſſé que jamais, & ne ſachant plus à qui s'adreſſer, il ſe rappelle qu'on lui a parlé de PIRON : il vole chez lui, ſe préſente & lui dit : » Je ſuis Franciſque, Entrepreneur de l'Opéra » Comique : la Police me défend de faire pa- » roître plus d'un Acteur parlant ſur la ſcène ; » MM. Le Sage & Fuzelier m'abandonnent ; » je ſuis ruiné, ſi vous ne venez à mon ſe- » cours ; vous êtes le ſeul homme qui puiſ- » ſiez me tirer d'affaires ; tenez, voilà cent » écus, travaillez & comptez que ces cent écus » ne ſeront pas les ſeuls que vous recevrez ». Il dit & ſans attendre de réponſe, ſort de la chambre, tire la porte & s'enfuit, laiſſant PIRON dans une ſurpriſe aiſée à concevoir.

Comme l'Opéra Comique étoit la ſeule reſſource ſur laquelle PIRON avoit d'abord jetté les yeux, il ne balança pas à ſaiſir l'occaſion que le hazard lui préſentoit. Il commença par mettre à part les cent écus que Franciſque lui avoit laiſſés, ne voulant point en diſpoſer, qu'il ne fût certain de les avoir gagnés : enſuite rêvant un moment au ſujet qu'il vouloit choiſir, celui d'*Arlequin Deucalion* lui parut propre à remplir exactement les con-

Digitized by Google

ditions impoſées par l'Arrêt, & les vues de l'Entrepreneur. La Pièce fut achevée en deux jours : les moments étoient précieux, & Franciſque n'en avoit point à perdre. Le troiſième jour il vient ſavoir ſi l'on ſonge à lui : » Te- » nez, lui dit PIRON, voilà la pièce & votre » argent. Si l'ouvrage eſt bon, vous ſerez » toujours à temps de me payer ; s'il eſt » mauvais, jettez-le au feu ». Franciſque loin de le prendre au mot, le força non-ſeulement de garder les cent écus, mais en ajouta cent autres, & le pria de venir ſur le champ, avec lui, diſtribuer les rôles.

A ce trait de généroſité, de juſtice même, de la part d'un hiſtrion, PIRON réflechit, en ſoupirant, ſur le ſort qu'il avoit ci-devant éprouvé, & vit bien que ce n'eſt pas toujours des gens riches, ou de ceux qui jouent les premiers rôles dans le monde, que le mérite doit attendre ſa récompenſe & ſa conſidération. Il ſe livra donc à Franciſque, qui n'eut point à ſe repentir de ſon généreux procédé. *Arlequin Deucalion* eût le plus grand ſuccès, & fut cauſe que PIRON conſacra, pour un tems, ſes travaux, à l'Opéra Comique. Quelques-unes des Pièces qu'il donna par la ſuite, eurent l'avantage d'être embellies par pluſieurs morceaux de muſique de ſon illuſtre compatriote, RAMEAU, ce grand & profond Muſicien, auquel tous les efforts de ſes détracteurs injuſtes, le fol enthouſiaſme des Novateurs, & leurs ridicules échos, ne pourront jamais arracher le ſceptre de l'harmonie, ni ravir la gloire d'être l'Orphée de notre ſiècle.

Digitized by Google

ARLEQUIN DEUCALION contenoit une critique ingénieuſe & comique de toutes les nouveautés dramatiques & lyriques du jour. Il falloit l'imagination riante & féconde, & peut-être même tout le génie de PIRON, pour jetter tant de traits brillants & une variété ſi piquante, dans un ſujet qui paroît en être ſi peu ſuſceptible, ſurtout traité en un ſeul monologue diviſé en trois actes.

Comme PIRON traverſoit le théâtre, à la fin de la premiere repréſentation, la Marquiſe de Mimeure & la Marquiſe de Colandre l'appellèrent, pour lui faire compliment ſur le ſuccès de ſa pièce; & lui demander, en même temps, comme certain Cardinal à l'Arioſte, où il avoit pris tant de folies. Il alloit leur répondre, lorſqu'il apperçut par deſſus la tête de ces deux Dames, un Auteur élevant ſubitement la ſienne, & qui l'apoſtropha ainſi: „ Je me félicite, Monſieur, d'être „ pour quelque choſe dans votre chef-d'œu- „ vre „. Vous, Monſieur? lui répondit PIRON. Eh! quelle part s'il vous plaît pouvez-vous y avoir? " Quelle part? Qu'eſt-ce que » ces deux vers (1) que vous faites dire à » votre Arlequin, lorſque vous le faites tom- » ber de deſſus Pégaze „? Je l'ignore, dit PIRON; je les poſſédois de réminiſcence, &

(1) Oui, tous ces conquérans raſſemblés ſur ce bord,
Soldats ſous Alexandre, & Rois après ſa mort.

Eryphile Tragédie de M. A. de V. Voyez tome III. page 34 au II. Acte d'Arlequin Deucalion.

Digitized by Google

craignant d'en fâcher l'Auteur, avant de les employer, j'ai demandé à tout venant d'où ils étoient, à qui ils appartenoient, & perſonne, je vous jure, n'a pu me le dire, ni voulu ſe les approprier : je les ai haſardés comme deux inconnus. Seroient-ils malheureuſement de » vous ? " Quittons le ſarcaſme, Monſieur, » interrompit l'Auteur en colère, dites-moi ce » que je vous ai fait pour me tourner ainſi en » ridicule »? Pas plus, répondit PIRON, que la Motte à l'Auteur du *Bourbier* (1). A cette réplique, l'Auteur baiſſa la tête & diſparut en diſant : *Ah ! je ſuis embourbé !*

Cette légere vengeance de la part de PIRON, étoit une ſuite de ce qui lui étoit arrivé chez la Marquiſe de Mimeure, où il étoit reçu & traité avec amitié; car ſon honnêteté, ſes mœurs ſimples & douces, & ſon excellent caractère l'avoient fait admettre depuis long-temps dans la bonne compagnie; & d'ailleurs, il avoit été honoré de l'amitié de feu M. le Marquis de Mimeure.

PIRON avoit coutume d'aller preſque tous les matins au bois de Boulogne, pour y rêver à ſon aiſe. Ses diſtractions l'entraînoient ſouvent dans les endroits les plus écartés du bois, & ſa mauvaiſe vue l'empêchoit de reconnoître ſon chemin, enſorte qu'il étoit quelquefois quatre ou cinq heures du ſoir quand il le retrouvoit. C'eſt ce qui l'avoit engagé à prendre la précaution de porter toujours

(1) Pièce ſatyrique, de M. A**, contre Lamotte.

avec lui un morceau de pain & un flacon de vin, qui lui ſervoient de reſſource, lorſqu'il lui arrivoit de s'égarer.

Un jour qu'il paſſoit devant l'hôtel de la Marquiſe de Mimeure, pour ſe rendre à ſa promenade ordinaire; il voit qu'il eſt heure de pouvoir faire ſa cour à la Marquiſe. Il entre : on l'annonce. " Soyez le bien venu, lui » dit la Marquiſe; vous deſiriez depuis long- » temps de faire connoiſſance avec A** : le » haſard vous ſert à merveille; il eſt ici; en- » trez dans ma chambre, vous le trouverez » auprès du feu qui m'attend ». PIRON y court tout joyeux, apperçoit M. A** plongé juſqu'aux épaules dans un large fauteuil, les jambes écartées, & les talons poſés ſur l'un & l'autre chenet. Une légère inclination de tête fit les frais du ſalut qu'il rendit à PIRON, pour cinq ou ſix révérences de la part de celui-ci, qui ne laiſſa pas, quoiqu'un peu humilié de cet accueil ſauvage, de tirer un fauteuil & de s'aſſeoir le plus près qu'il put de la cheminée.

Après un aſſez long ſilence, PIRON qui avoit la plus grande envie d'entendre & de faire cauſer M. A** pour l'admirer, rompit le ſilence le premier. Il entama la converſation. A deux ou trois réponſes nonchalamment & comme à regret prononcées, ſuccède un nouveau ſilence : quelques paroles jettées au haſard & de loin en loin ſeulement : la converſation tombe enfin tout-à-fait. PIRON veut en vain la ranimer par quelque trait intéreſſant. Soin inutile : on ne lui répond rien : il ne peut

Digitized by Google

tirer M. A** de ſa diſtraction ou de ſa profonde taciturnité. Leur entretien commence à prendre alors toute la tournure de celui de Panurge (1) avec l'Anglois. L'un tire ſa montre ; l'autre ſa tabatière : celui-ci prend les pincettes ; celui-là du tabac : l'un éternue, l'autre ſe mouche : enfin l'un ſe met à bâiller d'une ſi grande force, que PIRON en alloit faire autant, lorſque M. A** tire de ſa poche une croute de pain, & la broie ſous ſes dents, avec un bruit ſi extraordinaire, qu'il étonne PIRON, lequel ſans perdre de temps, tire ſon flacon de vin & l'avale d'un trait. Loin d'applaudir à cet heureux impromptu, & de s'écrier comme l'Anglois : *Ecce pluſquam Salomon hic ;* M. A** s'en trouve offenſé, & dit d'un air ſec à PIRON : « J'entends, Monſieur, rail-» lerie tout comme un autre ; & votre plai-» ſanterie, ſi c'en eſt une, eſt très-déplacée „. Ce n'en eſt point une, Monſieur, répondit PIRON, le pur haſard a part à tout ceci. M. A** l'interrompit alors pour lui dire, qu'il ſortoit d'une maladie, qui lui avoit laiſſé un beſoin continuel de manger. *Mangez*, Monſieur, *mangez*, répliqua PIRON, *vous faites bien ; & moi je ſors de Bourgogne, avec un beſoin continuel de boire, & je bois.* M. A** ſourit, ſe leva & ſortit.

PIRON demeuré ſeul réfléchit tout à ſon

(1) Voyez Œuvres de Rabelais, tome II. Liv. II. Chap. XIX. *Comment Panurge fait quinault l'Anglois qui arguoit par ſignes.*

aiſe ſur les caprices des grands hommes, qui mêlent toujours à leur grandeur quelques petits grains de ſingularité. La Marquiſe de Mimeure vint interrompre ſes réflexions. A** en ſortant d'avec vous m'a demandé, dit-elle, quel étoit ce grand fou d'ivrogne, que j'avois auprès de mon feu? Auriez-vous bu ſi matin? Oui, Madame, répondit-il, témoin cette bouteille vuide, en lui montrant ſon flacon renverſé. Il lui raconta tout de ſuite la ſcene qui venoit de ſe paſſer. La Marquiſe s'en amuſa, & fit remplir le flacon de PIRON qui s'en alla gaiement retrouver ſa muſe au bois de Boulogne.

Ce jour-là même, il s'égara dans le Bois, & n'en ſortit qu'à quatre heures du ſoir, ſi las de ſa promenade, qu'il fut obligé de ſe repoſer ſur un banc tenant à un des piliers de la Porte de la Conférence (1). A peine eſt-il aſſis, que de droite & de gauche, il eſt ſalué par tous les paſſans qui entroient & ſortoient, à pied, à cheval ou en voiture. PIRON d'ôter ſon chapeau plus ou moins bas, ſuivant la qualité apparente des perſonnes. Oh! oh! diſoit-il en lui-même, je ſuis beaucoup plus connu que je ne le penſois! Que M. A** n'eſt-il ici, pour être témoin de la conſidération dont je jouis dans ce moment, lui, devant lequel je me ſuis preſque proſterné ce matin, ſans qu'il ait daigné autre-

(1) Cette porte étoit au bout du Quai de la terraſſe des Tuileries, & a été détruite depuis.

Digitized by Google

ment y répondre que par un léger mouvement de tête ! Pendant qu'il faiſoit ces réflexions, le monde alloit & venoit à la fois, tant qu'à la fin l'exercice du chapeau devint très-fatiguant pour PIRON : il l'ôta tout-à-fait, ſe contentant de s'incliner devant ceux qui le ſaluoient. Une vieille femme ſurvient, qui ſe jette à ſes genoux les mains jointes. PIRON ſurpris & ne ſachant pas ce qu'elle veut, relevez-vous, lui dit-il bonne femme, relevez-vous : vous me traitez en faiſeur de poëme épique ou de tragédie ; vous vous trompez ; je n'ai pas encore cet honneur-là ; je n'ai fait parler juſqu'à préſent que des marionnettes. Mais la vieille reſtant toujours à genoux, ſans l'écouter, PIRON croit appercevoir qu'elle remue les lévres & qu'elle lui parle. Il ſe baiſſe, s'approche & prête l'oreille. Il entend en effet qu'elle marmotte quelque choſe entre ſes dents ; c'étoit un *Ave* qu'elle adreſſoit à une Image de la Vierge, placée directement au deſſus du banc où PIRON étoit aſſis. Alors il léve les yeux & voit que c'eſt à cette Image que s'adreſſoient auſſi tous les ſaluts qu'il avoit pris pour lui. Voilà bien les Poëtes, dit PIRON en s'en allant : ils croyent que toute la terre les contemple, ou qu'elle eſt à leurs pieds, quand on ne ſonge ſeulement pas s'ils exiſtent.

Depuis la première entrevue de PIRON avec M. A**, celui-ci avoit rendu pluſieurs viſites à la Marquiſe de Mimeure, laquelle chaque fois qu'elle en trouvoit l'occaſion, diſoit du bien de PIRON. M. A**, par un petit reſſentiment du paſſé, l'écoutoit impatiemment,

feignoit de douter, & s'échappoit en propos peu flatteurs pour l'abſent, auquel ils étoient rendus dans toute leur candeur. PIRON les prenoit toujours en riant. A la fin, il ne lui fut plus poſſible de s'en amuſer.

Un jour M. A** arrive chez la Marquiſe, d'un air triomphant, tenant à la main le ſcandaleux chef-d'œuvre dont PIRON s'étoit rendu coupable, & qu'il croyoit enſeveli depuis quinze ans dans l'oubli le plus profond. Dès la porte de l'appartement de la Marquiſe, M. A** s'écrie : » Madame, voici du neuf : il y » a bien un peu de gravelure, mais un bon » eſprit comme le vôtre n'eſt pas à cela près ». Et de ſuite, il ſe met à déclamer la première ſtrophe, continue hardiment la lecture de la ſeconde, malgré l'étonnement de la Marquiſe qui lui ordonne en vain de ſe taire. Il n'en fait rien : elle ſe bouche les oreilles, il élève ſa voix davantage; elle appelle ſes gens, il en rit, pourſuit juſqu'à la fin, gagne la porte, en diſant à la Marquiſe : » C'eſt pourtant l'ouvrage de cet innocent » que vous appellez votre grand benêt »

M. A** n'avoit pas fait encore trois pas dans la rue, qu'il rencontra PIRON face à face. Celui-ci charmé de cette rencontre, lui dit qu'il venoit de chez lui, pour lui porter une Epître en vers marotiques ſur ſa convaleſcence. « Je la crois bonne, répondit M. » A**, car je n'ignore pas ce que vous ſa- » vez faire. Je viens dans le moment même » d'en entretenir la Marquiſe : entrez-y, vous » ſerez bien reçu ».

Digitized by Google

PIRON entre en effet, & à peine l'a-t-on annoncé : » Je ſongeois à vous faire fermer » ma porte, lui-dit la Marquiſe en le » voyant ». A moi, Madame ! Qu'ai-je donc fait qui ait pû m'attirer votre diſgrace ? » » Une Ode abominable, que ce fou d'A**, » à qui je ne le pardonnerai jamais, vient » d'oſer me réciter toute entière ». Ah le traître ! s'écria PIRON, frappant des mains & courant comme un furieux par la chambre... » Écoutez, reprit la Marquiſe d'un ton » plus radouci, vous voilà pour vous juſ- » tifier : vous êtes franc & naïf : peut-être » cette Ode n'eſt-elle pas de vous ; A** eſt » malin : je croirai ce que vous m'en direz ; » car je me ſens diſpoſée, ſur la connoiſ- » ſance que j'ai de vos deux caractères, à » croire que ce n'eſt qu'une impoſture. ». Dites une méchanceté, Madame. Plût à Dieu que ce ne fût qu'une impoſture : oui, je le voudrois pour toutes choſes au monde : mais pour rien je ne voudrois vous avoir menti ! Ne me diſgraciez pas pour une première folie de ma jeuneſſe, hélas ! bien criminelle. Je ne l'ai que trop expiée, & par le déſaveu que la peur & la honte m'arrachèrent devant notre Procureur-Général, & par le repentir ſincère que j'en conſerve depuis quinze ans. En prononçant ces mots, il étoit ſi pénétré, ſi ému, ſi tremblant que la Marquiſe en fut touchée. » Aſſeyez-vous là, grand nigaud, » lui dit-elle ; dans le fonds, j'en dois plus » vouloir au délateur, qu'au pénitent. Il eſt » vrai, je l'avoue, qu'à votre air de ſim-

» plicité, je ne vous aurois jamais crû ca-
» pable d'un pareil écart, & il ne me falloit
» pas moins que votre aveu pour me déſa-
» buſer ». PIRON acheva de ſe juſtifier plei-nement, en racontant à la Marquiſe, ce qui avoit donné lieu à cette pièce ſcandaleuſe, qui faiſoit & feroit toujours le tourment de ſa vie.

PIRON ne diſoit que trop vrai, comme on le verra par la ſuite : & ſi Monſieur A** s'en étoit ſervi, uniquement en plaiſantant, & pour déſabuſer la Marquiſe ſur la bonhomie & la ſimplicité de PIRON, des ennemis plus cruels en ont abuſé pour le perdre de réputation. Mais n'anticipons point ſur ce qui nous reſte à dire de la vie de cet homme célebre. Content du pardon qu'il venoit d'obtenir de la Marquiſe de Mimeure, & des témoignages de bonté dont elle l'honora dans cette circonſtance, il reprit ſa belle humeur, & parvint à effacer, ſans peine, les impreſſions fâcheuſes qu'elle auroit pu conſerver ſur ſon compte.

Il continua de travailler pour l'Opéra Comique ; & ſi les lauriers que lui offroit cette carrière étoient moins dignes d'être cueillis, il y trouvoit du moins de quoi ſatisfaire les beſoins de la vie. Il n'avoit point d'ailleurs cette bonne opinion de ſoi-même, qui donne de l'audace aux ſots. Sa modeſtie au contraire étoit ſi grande, qu'il fallut toutes les ſollicitations & les encouragemens de ſes amis, & ſurtout du grand Crébillon, pour lui faire prendre un eſſor digne de ſon génie.

Digitized by Google

Il abandonna donc les jeux de Momus, pour parcourir une plus noble carrière; mais ce ne fut pas ſans crainte & ſans inquiétude. La Comédie des *Fils Ingrats*, qu'il donna en 1728, & dont il changea depuis le titre en celui de *l'École des Pères*, fut ſon premier eſſai ſur la ſcène Françoiſe. Cette Pièce qui eſt reſtée au Théâtre, reſpire une excellente morale, & eſt remplie d'heureuſes ſaillies & de vers dignes d'être retenus. Le Public l'accueillit favorablement & conçut les plus grandes eſpérances des talens de l'Auteur.

Le principal défaut qu'on ait à reprocher à cette Comédie, eſt celui du *Comique larmoyant*, défaut dans lequel le ſujet a peut-être entraîné PIRON malgré lui : & il eſt étonnant qu'avec l'heureux naturel dont le ciel l'avoit doué, il ſe ſoit ſi fort écarté du véritable caractère de Thalie. Il eſt vrai qu'il abjura bientôt cette erreur, car il ne ceſſa depuis de verſer à pleines mains le ridicule ſur un genre, tranchons le mot, non-ſeulement inſipide, mais dégoutant, devenu la reſſource de l'impuiſſante médiocrité, & l'aliment de l'admiration des ſots : genre inconnu juſqu'à nos jours, entiérement oppoſé au ton de la bonne Comédie, & qui ne doit être regardé que comme une ſuperfétation du froid bel-eſprit qui domine en ce ſiècle.

PIRON, en 1730, fit paroître *Calliſthène*, Tragédie. Il y avoit long-temps que le génie de Sophocle & d'Euripide avoit ſuivi Corneille & Racine au tombeau : le ſeul eſprit de Sénèque ſembloit revivre parmi nous; &

Digitized by Google

ſous le nom d'eſprit philoſophique, il commençoit à s'emparer de la ſcène Françoiſe : plus occupé de ſoi que des perſonnages qu'il avoit à peindre & à faire parler, il ne ſe laiſſoit preſque jamais perdre de vue; c'étoit toujours ſon langage, & non celui qu'ils devoient tenir, qu'il leur prêtoit : à l'aide de quelques faux brillans, il cherchoit à plaire à la multitude; il l'accoutumoit inſenſiblement à ces tirades pompeuſes, inuſitées juſqu'alors, où l'Acteur, s'arrêtant à point nommé, ſemble dire, applaudiſſez : il y jettoit, au haſard, des maximes iſolées, capables de ſurprendre par leur hardieſſe, & en même-temps de révolter par leur témérité; enfin la tragédie, qui n'étoit plus qu'un mêlange bizarre de lieux communs de morale, de centons de poëſie, & de coups de théâtre, avoit perdu le caractère de ſa majeſtueuſe ſimplicité.

PIRON, nourri de la lecture des modèles de l'antiquité, & formé par l'étude qu'il en avoit faite, ne ſe laiſſa point entraîner par le torrent de la nouveauté. Enviſageant la tragédie ſous ſon vrai point de vue, il choiſit un ſujet ſimple; mais le caractère ſtoïque de Calliſthène, quoique majeſtueux, n'étoit pas fait pour inſpirer la pitié ni la terreur : il ne pouvoit donc émouvoir profondément l'ame du ſpectateur; ainſi l'Auteur avoit manqué ſon but. La pièce n'eut qu'un médiocre ſuccès. Elle fut retirée à la dixième repréſentation. Néanmoins il faut convenir qu'il y a de grandes beautés dans cette Tragédie, & qu'elle eſt marquée au coin du génie. PIRON n'a jamais pû ſe dé-

partir de la préférence qu'il lui donnoit ſur ſes autres Pièces de théâtre. Peut-être trouverions-nous la raiſon de cette prédilection, dans l'honnêteté de ſon cœur reconnoiſſant & ſenſible. Pouvoit-il oublier qu'il devoit à cette Tragédie le bonheur d'avoir connu M. le Comte *de Livry ?* Elle fut en effet l'heureuſe époque de l'utile & conſtante amitié dont l'honora, juſqu'à ſa mort, ce digne & généreux bienfaiteur.

Piqué du jugement qu'on avoit porté de Calliſthène, PIRON s'en vengea gaiement, comme à ſon ordinaire, par une Pièce charmante, intitulée la *Calotte du Public.* Quoiqu'il eût gardé l'anonyme, on le reconnut aiſément, à ce tour d'eſprit original qui lui étoit propre, à une foule d'épigrammes & de traits plus vifs & plus plaiſants les uns que les autres, dont cette innocente ſatyre étoit aſſaiſonnée. Comme il s'en défendoit, dans un ſoupé avec ſes amis, ils lurent cette Pièce devant lui, en y mêlant malicieuſement, des fautes groſſières, que PIRON corrigeoit à meſure, avec un mouvement d'humeur qui déceloit trop bien l'amour propre affligé d'un Auteur; mouvement que ſaiſit ſur le champ l'un des convives, M. *Collé*, auquel PIRON avoua qu'il étoit en effet l'Auteur de cette Calotte.

M. COLLÉ (1), plein de feu, d'eſprit & de

(1) M. Collé, Lecteur de S. A. S. Mgr. le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang. *Dupuis & des Ronais, la Partie de Chaſſe de Henri IV, le Théâtre de*

gaîté, fort jeune alors, content d'être le favori d'Erato & le Chantre des plaiſirs, ne ſongeoit point encore aux lauriers qu'il a cueillis depuis, ni à la réputation qu'il s'eſt acquiſe dans la République des Lettres. Le haſard lui avoit fait lier la connoiſſance la plus intime avec PIRON. Leurs caractères ſympathiſoient ſi bien, qu'ils ne ſe ſéparoient guères, lorſqu'il s'agiſſoit de quelque partie de plaiſir. Ils alloient ſouvent dîner enſemble chez *Gallet*, Marchand Epicier, le meilleur chanſonnier que la France ait eu depuis l'origine du Vaudeville, juſqu'à ſa deſtruction, arrivée vers le milieu du ſiecle, ſous le deſpotiſme des Bouffons d'Italie.

GALLET, qui ſavoit balancer ſon intérêt & ſon plaiſir, également ardent & pour l'un & pour l'autre, invitoit fréquemment PIRON & M. *Collé*, & ne manquoit jamais de leur aſſocier quelques-uns des Commerçants avec leſquels il étoit en relation d'affaires. Il y trouvoit ſon compte; ſes confrères ſortant de table, animés par la bonne chère & par la joie, riant encore des contes, des bons mots & des ſaillies de PIRON, étoient moins difficiles, mieux diſpoſés, & les négociations s'entamoient ou ſe terminoient toujours à l'avantage de l'Amphitrion. PIRON s'apperçut un jour de ce manége, & avant que de ſe mettre à ta-

---

Société, & pluſieurs autres Pièces charmantes, lui ont aſſigné une place diſtinguée parmi nos meilleurs Ecrivains.

Digitized by Google

ble, tirant M. *Collé* à l'écart, il lui dit à l'oreille : " Mon cher ami, je crois que cet homme-ci me prête ſur gages. „. D'après cette idée, il monta ſi bien ſon imagination, que le crédit de *Gallet* hauſſa, en raiſon du plaiſir qu'il avoit procuré à ſes convives.

L'eſprit & le génie ſont de toutes les conditions : il ſuffit de les cultiver pour ſe diſtinguer, & pour ſe mettre même au-deſſus de la profeſſion, à laquelle ſouvent la néceſſité, plutôt que le goût & l'inclination, nous attache & nous lie. *Gallet*, Marchand Epicier, étoit en même-temps le nourriſſon des Muſes. A ce titre on l'avoit admis dans une Société de Gens de Lettres, dont étoient auſſi PIRON & M. *Collé*. Ils ſe raſſembloient, deux fois la ſemaine, à ſouper chez une Dame, belle autrefois, mais qui n'ayant plus d'autre rôle à jouer dans le monde, que celui de dévote ou de bel eſprit, avoit préféré ce dernier, comme plus amuſant.

Un jour que PIRON, *Gallet* & M. *Collé* s'étoient fait attendre pour ſouper, on ſe mit à table, plus tard qu'à l'ordinaire, & avec un plus grand appétit. Tout annonçoit la préſence du plaiſir, & tout invitoit à s'y livrer ſans contrainte. La gaîté s'empara des Convives, dès le premier ſervice : la chère étoit délicate & fine ; les vins excellents, de toute eſpèce. L'Hôteſſe, qui avoit réellement de l'eſprit, faiſoit les honneurs du repas, avec des graces, qui ajoutoient encore à ſes attentions ; & ſes yeux ſembloient reprendre leur empire par mille propos aimables qu'ils inſpiroient. Ja-

mais PIRON ne fut plus brillant, plus varié, plus fertile en bons mots : c'étoient des éclairs continus, entremélés des joyeux couplets, & des impromptus de *Gallet* & de M. *Collé*, qui s'attaquoient & ſe répondoient alternativement. Pour intermède, un Champagne mouſſeux & frais pétilloit dans les verres, remplis auſſitôt que ſablés, faiſoit oublier l'heure, & ranimoit à chaque inſtant le plaiſir & la joie.

La nuit étoit déjà fort avancée, & l'on ne ſongeoit pas encore à ſortir de table. Enfin, on ſe lève & l'on ſe ſépare, en ſe faiſant les plus tendres adieux, avec promeſſe de renouveller ſouvent cette joyeuſe orgie. Les trois amis ſortirent enſemble. Quand ils furent au coin de la rue de Harlay, ſur le quai des Orfèvres, PIRON voulant congédier ſes deux Compagnons, s'arrête tout-à-coup, & leur montre le chemin qu'ils doivent prendre, pour gagner le quartier Saint-Euſtache, où ils logeoient, & ſe diſpoſe à s'en aller ſeul dans le Fauxbourg Saint-Germain, où il demeuroit. Loin d'y conſentir, *Gallet* & M. *Collé* s'obſtinent à ne le point quitter, & veulent le reconduire malgré lui : grand débat des plus comiques, de part & d'autre; ils lui repréſentent tous les dangers auxquels il s'expoſe, lui racontent mille hiſtoires de voleurs, cherchent à l'intimider, lui rappellent l'heure qu'il eſt, lui font remarquer la profonde obſcurité de la nuit : vaines repréſentations, il perſiſte ſous divers prétextes, à s'en aller ſeul. Il leur donne, ſur-tout pour raiſon, qu'il a dans la

Digitized by Google

tête, une pièce de vers qu'il veut compoſer en chemin. Nouvelles inſtances de la part des deux amis. „ Songe donc, mon cher PIRON, lui dirent-ils, avec une effuſion de cœur, que le vin rendoit encore plus tendre : « Songe » donc, que tu as un habit de velours tout » neuf ; qu'au premier coin de rue, le pre- » mier voleur qui te rencontrera, trompé par » l'apparence, en te voyant ſi bien vêtu, te » prendra pour un Financier, t'attaquera, & » te tuera pour avoir ton argent & ton ha- » bit. Quelle douleur d'apprendre demain ma- » tin que.... » Ah ! Meſſieurs, interrompit bruſquement PIRON, c'étoit mon habit que vous vouliez reconduire ! Que ne le diſiez-vous plutôt ? Tenez le voilà : quand les voleurs me verront en chemiſe, ils ne m'attaqueront plus. En un clin d'œil l'habit eſt à bas, tombe aux pieds de *Gallet* & de M. *Collé*, & PIRON part comme un éclair. Après un inſtant de ſurpriſe, ils ramaſſent l'habit, ſe mettent à courir après PIRON, lui criant qu'il va s'enrhumer : mais le temps qu'ils avoient perdu à s'étonner, PIRON l'avoit employé à gagner le bout du Quai. Il revenoit même ſur ſes pas, eſcorté d'une eſcouade du Guet, qui voyant un homme en chemiſe, courant à toutes jambes, l'avoit interrogé, & ſur ſes réponſes, le crut effectivement dépouillé par des voleurs.

L'eſcouade en fut convaincue dans l'inſtant même, à la rencontre de deux hommes courans avec un habit qu'ils emportoient. On les entoure : on demande à PIRON, ſi ce

ne ſont pas là les voleurs qui l'ont dépouillé. Oui, répondit-il. Auſſitôt on reprend l'habit, qu'on lui rend, & l'on arrête *Gallet* & M. *Collé*. *Gallet*, auquel, une nuit paſſée au Châtelet, pouvoit faire grand tort dans ſon commerce, ne ſe ſoucioit point de ſuivre l'aventure juſqu'au bout; il veut expliquer le fait : mais la Garde eſt ſourde, & lui dit de marcher. Il réſiſte; on lui préſente les menottes : cette offre lui fit prendre ſon parti; il marcha. Quant à M. *Collé*, le Guet lui ayant demandé ſon épée, il la remit entre les mains de l'Officier, avec la même fierté, & en prononçant les mêmes paroles que le Comte d'*Eſſex*, dans la Tragédie, lorſqu'il remet la ſienne. Auſſitôt on les conduit chez le Commiſſaire.

PIRON, en pleine liberté, marchoit à la tête de l'eſcouade, à côté du Sergent, qu'il queſtionnoit comiquement, en chemin, ſur le ſort des deux voleurs; & le Sergent lui répondoit très-ſérieuſement : *ils ſeront pendus, s'il ne leur arrive pas pis.* Cependant voyant qu'il étoit temps de ne pas pouſſer plus loin l'aventure, PIRON voulut changer de ton, & perſuader, tant au Sergent qu'à l'eſcouade, que ces deux Meſſieurs étoient ſes amis, qu'ils venoient de ſouper enſemble, & que c'étoient de très-honnêtes gens. Le Guet n'en veut rien croire : PIRON ſe fâche, & ſe met en devoir de faire relâcher les deux priſonniers. Maintenant que vous avez votre habit, lui dit-on, ce ſont d'honnêtes gens, & vos amis : vous voulez ſauver des voleurs : patience;

tience; vous allez voir que M. le Commiſſaire va envoyer vos amis en priſon. Comme ce colloque finiſſoit, on arrive à la porte du Commiſſaire, qui étoit couché, mais ſon Clerc ne l'étoit pas encore.

Qu'on ſe figure, en préſence de ce Clerc, nos trois perſonnages, diſpos, gaillards, aimant à rire, ſortant de faire bonne chère, & ayant la tête un peu échauffée; on aura l'idée de la ſcène qui ſe paſſa. D'abord le Sergent commence ſon rapport; mais il eſt ſi plaiſamment interrompu, & à tant de fois, par PIRON, qu'il ne peut l'achever. Alors PIRON prenant la parole, fait un récit fidèle & ſuccint du prétendu délit. Malheureuſement le Clerc, difficile à perſuader, traite l'hiſtoire de menſonge, & l'Hiſtorien d'impoſteur, prend ſa plume, ordonne qu'on réponde, & qu'il va dreſſer Procès-Verbal. » Tout comme il vous plaira, dit PIRON; » dépêchez-vous, je vous aiderai à le mettre » en vers, ſi vous voulez. » Parler de vers à ce Clerc, c'étoit lui parler Hébreu; auſſi répliqua-t-il : *Pas tant de verbiage; procédons, & commençons par vous : Votre nom ?* — Et le vôtre ? — *Ah vous plaiſantez la Juſtice !* Je ne plaiſante point la Juſtice, pourſuit PIRON, mais je vous trouve plaiſant de vouloir ſavoir mon nom, avant que je ſache le vôtre; Le Clerc, dont l'eſprit n'étoit pas des plus déliés, traite le propos de *rébellion à Juſtice* ! & menace PIRON de l'envoyer en priſon : à la fin, PIRON ſe nomme. Le Clerc continue de l'interroger, & lui demande : *Quel eſt vo-*

tre état ? Que faites-vous ? — Des vers — *Qu'eſt-ce que des vers ? Vous mocquez-vous encore de moi ?* — Je ne me mocque point, je fais des vers, & pour vous le prouver, j'en vais faire, tout-à-l'heure, ſur vous, pour ou contre, à votre choix. *Je vous ai déjà dit que je n'entendois rien à tout ce verbiage, & ſi vous me pouſſez à bout, vous pourrez bien vous en repentir.*

Le Clerc ayant ceſſé d'interroger PIRON, entreprit *Gallet*, auquel il fit également décliner ſon nom. Puis élevant la voix : *Quelle eſt votre profeſſion ? Que faites-vous ?* Des chanſons, Monſieur, lui répond modeſtement *Gallet.* — *Oh ! pour le coup je vois qu'il faut néceſſairement éveiller M. le Commiſſaire.* Ne troublez point, Monſieur, le repos de M. le Commiſſaire, repartit reſpectueuſement *Gallet ;* laiſſez-le dormir : vous êtes ſi fort éveillé, que vous valez, à vous ſeul, ſans compliment, un Commiſſaire, deux Commiſſaires, trois Commiſſaires enſemble. Au reſte, rien n'eſt plus vrai, je fais des chanſons, & vous devez même, ſi vous avez du goût, ſavoir, par cœur, la dernière, qu'on chante depuis un mois dans les rues, dont voici le refrain ; & tout de ſuite *Gallet* chante :

Daphnis m'aimoit,
Le diſoit,
Si joliment,
Qu'il me plaiſoit
Infiniment.

Vous voyez, ajouta-t-il, que je ne vous en impoſe point : je ſuis réellement Chanſonnier,

Digitized by Google

& de plus (en faiſant au Clerc une profonde révérence) Marchand Epicier, en gros, pour vous ſervir, rue de la Truanderie.

A peine *Gallet* eut-il ceſſé de parler, que M. *Collé*, ſaiſiſſant la parole, pour ne pas donner le temps au Clerc de l'interroger. « Je vais, » lui dit-il, vous éviter la peine de me faire » des queſtions : je m'appelle *Charles Collé*; » je demeure rue du Jour, Paroiſſe Saint-» Euſtache; ma profeſſion eſt de ne rien faire; » dont ma famille enrage : mais lorſque les cou-» plets de Monſieur ſont bons, je les chante ». Auſſitôt M. *Collé* ſe met à chanter :

Avoir dans ſa cave profonde,
Vins excellens, en quantité;
Faire l'amour, boire à la ronde,
Eſt la ſeule félicité.
Il n'eſt point de vrais biens au monde,
Sans vin, ſans amour, ſans gaîté.

Puis, en montrant PIRON : & quand Monſieur fait de bons vers, je les déclame. Et ſoudain il déclame avec emphaſe :

J'ai tout dit; tout, Seigneur; cela doit vous ſuffire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.

En achevant ces mots, M. *Collé* s'avance en héros, vers la Garde, qui rioit, à gorge déployée, de ce burleſque interrogatoire. Le Clerc ſeul, loin de rire, pâliſſant de colère, devient furieux, ſe lève, & court éveiller le commiſſaire. PIRON lui crie, d'un ton railleur : *Eh ! Monſieur, ne nous perdez pas, nous ſommes des enfans de famille !*

Le commiſſaire étoit ſi profondément endormi, qu'on eut toutes les peines du monde à le tirer de ſon lit. Pendant qu'on l'attendoit, la ſcène avoit changé de lieu, & ſe paſſoit dans la cour. PIRON, le principal héros de la Pièce, ſoutenoit merveilleuſement ſon caractère, & ne laiſſoit point refroidir l'action. Il y jettoit, à toute minute, l'intérêt le plus vif & le plus piquant. Les voiſins, depuis le haut de la maiſon juſqu'en bas, étoient à leurs fenêtres, une lumiere à la main, & faiſoient, avec les gens du Guet, retentir l'air de ſi grands éclats de rire, que ce bruit, mieux que les efforts du Clerc, réveilla le Commiſſaire. Il deſcend, tout chancelant, bâillant encore & ſe frottant les yeux. Sa maiſon illuminée du haut en bas; ſa cour remplie de monde, les rires immodérés des voiſins, hommes, femmes, enfans & domeſtiques, tous en chemiſe (1); la garde preſque pâmée, & ſe tenant les côtés à force de rire; nos trois Acteurs au milieu, debout, dont l'un parlant, avec une admirable volubilité, & les deux autres l'écoutant, dans des attitudes groteſques & comiquement ſérieuſes; tout cela lui paroît un ſonge; il ne ſait où il eſt, ſe frotte de nouveau les yeux, les ouvre de toute leur grandeur, promène ſes regards incertains à droite, à gauche, de tous les côtés, bâille pour la dernière fois, & ſe réveille enfin tout-à-fait. « Ouf! voilà

(1) Cette ſcène ſe paſſoit vers la fin du mois de Mars en 1731.

Digitized by Google

» bien du bruit! Qu'eſt-ce que tout ceci? Voyons. Alors s'adreſſant à PIRON : » *Qui êtes-vous ?* » *votre nom ?* — PIRON : — *Quel eſt votre état ?* — Poëte. — *Poëte !* — Oui, Monſieur, Poëte. Eh! où vivez-vous donc pour ne pas connoître le Poëte PIRON ? Je le paſſois à votre Clerc. Quelle idée aurai-je de vous, d'ignorer mon état quand je me nomme ? Oui, Monſieur, mon état eſt d'être Poëte, état le plus grand, le plus noble, le plus ſublime que les hommes puiſſent embraſſer, quand c'eſt du génie qu'ils le tiennent! Quelle honte pour un Officier public, de ne pas connoître le Poëte PIRON, Auteur des *Fils Ingrats*, applaudis, ſi juſtement, de tous Paris; de *Calliſthène*, qu'il a ſi injuſtement ſifflé, comme je viens de le prouver au public; par des vers qui valent une démonſtration ?... PIRON auroit pouſſé plus loin cette véhémente tirade, ſi le Commiſſaire, avec une ſorte de vivacité, aſſez plaiſante, ne l'eût interrompu, en lui diſant : *Que parlez-vous des pièces de Théâtre ? Savez-vous que Lafoſſe eſt mon frère, qu'il en fait d'excellentes & qu'il eſt l'auteur de la belle Tragédie de Manlius ? Comment la trouvez-vous ? Hem ? Oh ! mon frère eſt un homme de beaucoup d'eſprit !* — » Je » le crois, Monſieur, car le mien n'eſt qu'une.. » bête, quoique prêtre de l'Oratoire, & que » je faſſe des Tragédies, répond PIRON, avec une ſorte d'enthouſiaſme riſible, & ſe donnant au même-tems des louanges outrées. Ce trait, aſſez vif, & très-cavalièrement exprimé, ne fâcha point le commiſſaire *Lafoſſe*, qui le prit en galant homme. A la contenance des

Digitized by Google

Acteurs, à la gaîté de leurs propos, il ne fut pas long-temps à percer le myſtère de toute cette aventure. Il ſe la fit raconter par PIRON, & s'en amuſa beaucoup. Après quoi il renvoya ces Meſſieurs, en leur faiſant la politeſſe de les prier de venir chez lui le ſamedi ſuivant, dîner & manger des huîtres. *Ah ! mes amis*, dit PIRON, en ſortant de la maiſon du Commiſſaire : *Rien ne manque plus à ma gloire, j'ai fait rire le Guet.*

La nouvelle de cette joyeuſe nuit ſe répandit bientôt par toute la ville. Le Commiſſaire *Lafoſſe* en fit, le lendemain, ſon rapport à M. *Hérault*, alors Lieutenant de Police. Ce Magiſtrat connoiſſoit beaucoup PIRON, avec lequel il avoit dîné quelques jours auparavant. Il le manda, pour ſavoir juſqu'aux plus petites particularités de l'hiſtoire, & voulut en divertir ſa famille. PIRON ſe rendit aux ordres de M. *Hérault*, lequel, affectant un air grave & ſévère, en le voyant paroître, le traita d'abord de *Tapageur*, & lui ordonna de rendre compte de ſa conduite, & du bruit qu'il avoit fait la nuit précédente. PIRON ne ſe démonta pas. Sa mauvaiſe vue l'empêcha de reconnoître les perſonnes qui étoient dans le cabinet, & s'imaginant être devant un Juge aſſis dans ſon tribunal, il commença & pourſuivit ſi comiquement ſon récit juſqu'à la fin, que la gravité de ſes Auditeurs ſe démentit, de manière qu'un éclat de rire général ſe fit entendre ; & M. *Hérault*, après avoir ri tout à ſon aiſe, dit : *C'eſt fort bien, mon cher* PIRON ; *mais convenez que vous*

Digitized by Google

mériteriez une bonne calotte pour cette folie? « Eh, » qui ſeroit aſſez hardi, Monſieur, répliqua » PIRON, de m'en donner une; quand votre » chapeau m'en tient lieu? » Effectivement il préſenta, dans le moment même, le chapeau de M. *Hérault*, qu'il avoit pris, par mégarde, pour le ſien, le jour qu'il avoit eu l'honneur de dîner avec ce Magiſtrat.

C'eſt ainſi que tout offroit également à PIRON l'occaſion de déployer ſon extrême gaîté : gaîté franche & naturelle, doux bienfait de la Providence, avec lequel il ſupportoit les rigueurs du ſort, & vivoit content de ſon travail, & du produit de ſes Pièces de Théâtre. Il eût réuſſi, peut-être, à rendre par la ſuite, ce produit plus utile pour lui, & même pour ſes confreres, s'il eût voulu ſuivre, à l'occaſion de *Calliſthène*. les conſeils de *la Motte* & de M. *de Voltaire*. Tout le monde ſait la modicité du prix qu'on met aux veilles d'un Poëte Dramatique, même le plus accrédité : *Brutus* & *Inès* devoient ſuivre immédiatement *Calliſthène*. Les célèbres Auteurs de ces deux Tragédies, murmuroient depuis longtemps, comme bien d'autres, de l'inégalité d'un partage, où le profit demeuroit entiérement aux Comédiens. M. *de Voltaire*, que ſon admirable & prodigieuſe fécondité rendoit plus intéreſſé qu'aucun autre, à faire ceſſer l'injuſtice, ne voulut pas, néanmoins, haſarder la première tentative. Il invita, par écrit, PIRON à ſe trouver chez M. *de la Motte*. PIRON s'y rendit. M. *de Voltaire* lui fit part de ſon projet, qu'il lui détailla, & après l'avoir

inſtruit de la conduite qu'il devoit tenir avec les Comédiens, le ſollicita de ne point leur livrer ſa Tragédie de *Calliſthène*, qu'il ne les eût forcés à prendre des arrangemens plus convenables aux intérêts des Gens de Lettres. Il mit beaucoup de chaleur, ainſi que *la Motte*, dans les raiſons qu'ils alléguèrent, pour lui perſuader que c'étoit à lui à entamer cette affaire. PIRON les écouta froidement tous deux, & parut étonné qu'on l'eût choiſi pour faire cette démarche, lui qui n'avoit encore qu'une réputation naiſſante; tandis que *la Motte*, & M. *de Voltaire* ſur-tout, comme ſeul poſſeſſeur de la Scène Tragique, pouvoit parler en maître & donner la loi. Il déclara donc formellement, qu'il ne ſe chargeroit point de cette propoſition. M. *de Voltaire* inſiſta vainement, en lui diſant qu'il ne devoit pas négliger ainſi ſon propre avantage; *car*, ajouta-t-il, *vous n'êtes pas riche, mon pauvre* PIRON. Cela eſt vrai, répliqua PIRON, mais je m'en.... c'eſt comme ſi je l'étois. Sur quoi il prit congé de ces Meſſieurs, en vrai Poëte, plus avide de gloire que d'argent.

Il étoit lié alors avec une Société de gens de Lettres, qui ſe réuniſſoient régulièrement, toutes les ſemaines, pour ſouper, à frais communs, chez *Landel*, Traiteur, rue de Buſſy : le *Caveau* étoit le nom qu'ils avoient donné au lieu de leur aſſemblée. On peut ſe former une juſte idée de ce lieu, d'après l'agréable deſcription qu'en a faite, comme témoin, M. *Saurin*, aujourd'hui de l'Académie Françoiſe, dans ſa charmante Epître à M. *Collé*.

Digitized by

Là, s'étoit formé une eſpèce d'Aréopage, que le haut rang qu'occupoient, dans la République des Lettres, la plupart de ceux qui le compoſoient, rendit bientôt célèbre. Quelques Amateurs y étoient admis; mais l'entrée n'en étoit pas accordée, indiſtinctement, à tout le monde. Elle étoit principalement interdite aux talens vains, faux, orgueilleux & jaloux. Comme on n'y élevoit point d'idole, le peu d'encens qu'on y brûloit étoit toujours pur. La louange y étoit auſſi ſévère que la critique : on y liſoit ſes Ouvrages, non avec l'emphatique impudence de l'orgueil; mais avec le ton de la modeſtie & de la méfiance de ſoi-même : on vous écoutoit ſans prévention, & l'on vous jugeoit ſans partialité : malheur au mauvais Ouvrage ſoumis à la cenſure de ce tribunal! L'appui des femmes, quelque puiſſant qu'il ſoit, devenoit inutile, & le zèle enthouſiaſte des Prôneurs gagés, intéreſſés ou prévenus, n'en impoſoit point : on ne laiſſoit aucun repos à l'Auteur, qu'il n'eût, ou tout-à-fait condamné lui-même ſon Ouvrage à l'oubli, ou qu'il ne l'eût rendu digne de voir le jour, par les corrections indiquées néceſſaires. Il falloit que l'amour-propre le plus fier, ſe tût, & pour peu qu'il osât ſe révolter, il étoit auſſi-tôt aſſailli, confondu par une grêle d'Epigrammes, plus vives les unes que les autres. Au reſte, l'amitié ſi ſévère dans l'intérieur de cet Aréopage, déployoit, au-dehors, toute ſa ſenſibilité, à la nouvelle d'un ſuccès mérité. Avec quelle joie il étoit partagé! De quels éloges

on accompagnoit ceux du public ! Avec quel intérêt, quelle chaleur on repouſſoit les critiques injuſtes ? Quels ſoins on apportoit à excuſer, & non à ſoutenir les défauts qu'il eſt quelquefois impoſſible, à un Auteur, d'éviter ! En un mot, il ne s'agiſſoit plus de juger, d'éclairer ſon ami, ſon rival, ſon concurrent ; il s'agiſſoit de le ſoutenir, de l'encourager, de le défendre, & de l'applaudir avec le public. Tel étoit l'eſprit de cette Société, où régnoient une gaîté, une franchiſe, une bon-hommie même, dont on ne trouvera point d'exemple ailleurs.

C'eſt-là que l'illuſtre Auteur de *Rhadamiſte* & *Zénobie* (1), que ſon fils, le Pétrone du ſiécle (2), que le Peintre de l'Amour & des Graces (3), que l'Emule de *Quinault* (4), le Chantre ingénieux & charmant de *Ververt* (5), l'Anacréon de nos jours (6), & une infinité d'autres gens de Lettres diſtingués, entouroient PIRON, l'animoient, faiſoient éclore de ſon imagination, cette foule de bons mots, ces ſaillies pleines de feu, qu'on ne ſe laſſoit point d'entendre. C'eſt là, que docile à la critique de ſes égaux, il ne rougiſſoit point d'avouer qu'il en profitoit. Il dut en effet pluſieurs de ſes ſuccès, aux avis qu'on lui don-

(1) De Crébillon, le Tragique.
(2) M. Crébillon, le fils.
(3) M. Bernard.
(4) La Bruère.
(5) M. Greſſet.
(6) M. Collé.

Digitized by

na. Combien d'autres que lui y trouvoient le même avantage? Lanoue & la Bruère y lûrent, l'un ſa Tragédie de *Mahomet II*, l'autre ſon Opéra de *Dardanus*; & les changemens qu'on leur indiqua, aſſurèrent le ſuccès des deux Pièces.

N'imaginons pas, néanmoins, qu'on mît un appareil pédanteſque ou de l'importance, dans out ce qui ſe paſſoit ou ſe diſoit au Caveau. Le ton dominant de cette Société, étoit une gaieté vive & piquante. Tout ce qui interrompoit, mal-à-propos, cette gaîté, étoit puni du ridicule. Parloit-on trop longtemps de ſoi, s'aviſoit-on de diſſerter du ton d'un bel-eſprit, ou d'entamer un conte languiſſant & ſans ſel : on appelloit auſſi-tôt le garçon Traîteur, auquel on verſoit razade, pour boire à la ſanté du fat, du bel eſprit, ou du conteur ennuyeux; & cette ſanté, portée, terminoit la louange, la diſſertation & le conte. Comme il n'y avoit point là d'Amphitrion auquel il fallût plaire, on ne s'efforçoit point d'avoir de l'eſprit ou de faire parade de ſcience; un trait, une ſaillie, une vérité naïve étoient mille fois mieux accueillies, que toutes les penſées philoſophiquement alambiquées, ou exprimées en jargon emphatique. La critique étoit, à la vérité, ſévère, mais enjouée. Le plaiſir & la liberté étoient les Divinités Tutélaires du Caveau. On y célébroit, ſans excès, & Comus & le Dieu du vin. S'élevoit-il, par hazard, quelque diſpute, ce qui arrivoit très-rarement : elles étoient appaiſées auſſi-tôt,

Par les accens les plus harmonieux. Jélyote (1) chantoit; & le carme renaiſſoit à ſa voix.

Les talens, l'eſprit, les autres agrémens naturels ou acquis, qui pouvoient faire illuſion ailleurs, ne ſuffiſoient pas pour être admis ou conſervé dans cette Société; il falloit y joindre encore une réputation ſans tache, & ſe comporter d'une manière à ne pas s'expoſer à la perdre. La moindre action mal honnête, en excluoit pour toujours. Un des Aſſociés en fit la triſte épreuve. Convaincu d'avoir prêté à uſure, il reçut un billet conçu en ces termes : » Monſieur*** eſt prié de » dîner tous les Dimanches, *par-tout ailleurs* » *qu'au Caveau* ». M. *de Crébillon*, le fils, fut l'inventeur de cette ſingulière invitation.

On continua de s'aſſembler comme à l'ordinaire : mais le Caveau, devenu trop fameux, ayant excité la curioſité de la ville & de la Cour, ne ſubſiſta guères que juſqu'à la fin de 1739. Quelques Seigneurs de la Cour voulant s'amuſer, formèrent un jour la partie d'y venir. Ils arrivèrent comme on étoit à table. La Société les invita d'y prendre place. Mais par hauteur, ils refuſèrent de s'aſſeoir; & à leur attitude & leur contenance, ils ſembloient dire : *allons*, *commencez*, *divertiſſez-nous*. Leur dédain fut puni par le ſilence le plus

(1) M. Jélyote, qui joint à ſon art enchanteur, un ſavoir agréable, des connoiſſances utiles & beaucoup d'eſprit, faiſoit un des principaux agrémens de cette Société.

abſolu ; & ils ſe virent forcés de s'en aller, ſans avoir joui de la ſatisfaction qu'ils s'étoient promiſe. Ils devoient pourtant bien penſer que chaque membre du Caveau étoit plutôt fait pour rire des ſots, que pour les faire rire. Le déſagrément qu'on venoit d'eſſuyer, déplut ſi fort, que la Société ceſſa de ſe réunir, & dès ce moment le Caveau fut détruit pour toujours.

Tant que ſubſiſta ce joyeux Comité, où l'on faiſoit, à table, & en riant, la guerre aux ſots écrits, il fut utile à PIRON, qui loin de ſe décourager du peu de ſuccès de Calliſthène, fit de nouveaux efforts pour la Scène Tragique. L'heureuſe ſimplicité du ſujet, comme nous l'avons remarqué plus haut, ne ſuffit pas pour réuſſir ; il faut encore que l'objet en ſoit intéreſſant. Mais PIRON, toujours perſuadé que cette ſimplicité ſeule avoit nui à ſa Piéce, en imagina une plus compliquée, & où il eut l'art de réunir, à la fois, ſans trop bleſſer les vraiſemblances, les coups de Théâtre les plus imprévus, & les ſituations les plus intéreſſantes.

Il déploya donc, dans *Guſtave*, toutes les reſſources de ſon génie ; & prit, dès-lors, ſa place parmi les meilleurs Poëtes Tragiques. En vain la critique voudroit-elle la lui diſputer, & lui enlever le mérite de la poëſie de ſtyle : ſi les noms durs de *Stockolm*, de *Dannemarck*, de *Chriſtiern*, de *Rodolphe*, néceſſairement rapprochés les uns des autres, dans les cinq ou ſix premiers vers de la première ſcène, frappent déſagréablement une oreille dé-

Digitized by Google

licate; par combien de beaux vers, & de ſcènes écrites avec la plus grande pureté, jointe à la plus grande force, ces taches légères ne ſont-elles pas effacées, ſans parler encore de l'intérêt vif & touchant des ſituations? mérite ſeul capable de faire diſparoître des défauts beaucoup plus eſſentiels que ceux de la proſodie. Pour être autoriſé à faire un pareil reproche à PIRON, il falloit avoir autant de génie que lui, écrire mieux en vers, ou ne pas ſe hazarder à lutter, avec des armes inégales, contre un Rival redoutable, & dont le triomphe étoit aſſuré. Au reſte, PIRON a été bien vengé de ſon vivant, & l'eſt encore après ſa mort, par les applaudiſſemens que ſa Tragédie de Guſtave reçoit, toutes les fois qu'elle reparoît ſur la Scène, & qu'elle y recevra toujours, tant que le vrai ton de la Tragédie régnera ſur le Théatre François.

Quoi qu'il en ſoit, notre Poëte berna ſes Critiques, & à ſa manière, les terraſſa, avec les armes legères de l'Epigramme. Glorieux des ſuffrages conſtans du public impartial, il ſaiſit cette occaſion de rendre ce même public, le confident & le dépoſitaire, de la reconnoiſſance éternelle qu'il conſacroit à ſon illuſtre bienfaiteur, en dédiant, ſa Tragédie de Guſtave, à M. le Comte *de Livry*. Il ne ſe contenta pas même de cette première dédicace: ſon cœur s'épancha de nouveau, longtemps, après la mort de cet homme bienfaiſant, dans une *Epître à ſa Mémoire*, qu'il mit à la tête de cette Tragédie, lorſqu'il publia une partie de ſes ouvrages, en 1758. Cette

Epître, pleine de feu & de ſentiment, montre quels étoient l'eſprit & l'ame de PIRON, & combien il étoit digne d'être aimé.

M. le Comte *de Livry*, qui ſe l'étoit particulièrement attaché, par des bienfaits, avoit voulu que PIRON choiſît un appartement dans ſon château de Livry, & avoit ordonné qu'on lui obéît, & qu'on le regardât comme le maître du château. La première fois qu'il prit poſſeſſion de cet appartement, ne voulant pas manger ſeul, & cherchant à égayer ſon repas, PIRON engagea la Concierge, Janſéniſte outrée, à lui tenir compagnie à table. On imagine aiſément quel devoit être le ſujet de leur converſation. Notre Poëte affectoit d'être le plus décidé Moliniſte, & la diſpute s'échauffoit au point, que ſouvent les domeſtiques accouroient au bruit. La Concierge, aſſez inſtruite, s'étoit mis en tête de le convertir. Plus elle le preſſoit, plus il la contrarioit, & lui faiſoit, coup-ſur-coup, les raiſonnemens les plus comiques & les objections les plus plaiſantes, dont le refrain étoit toujours : *chacun a ſon goût, Madame Lamarre ; pour moi je veux être damné.* A peine huit jours s'étoient écoulés, que le Comte *de Livry*, ennuié de ne pas voir PIRON, & voulant ſavoir s'il ſe plaiſoit à Livry, vint le ſurprendre à l'heure du dîner, & arriva dans l'inſtant même que la diſpute ordinaire finiſſoit. *Hé bien !* BINBIN 1, (c'étoit un nom

(1) Nom mignard en Bourguignon, qui ſignifie *Bénigne, Benin.*

d'amitié qu'il lui donnoit ordinairement), *Hé bien! Binbin*, lui dit-il, après l'avoir embraſſé, *comment te trouves-tu ici? Es-tu content? Te ſert-on bien?* Oui, Monſieur le Comte, répondit PIRON, mais Madame *Lamarre* ne veut pas.... » *Comment morbleu elle ne veut pas! Je prétends que tu ſois ici le maître, comme moi-même; entendez-vous, Madame? Et ſi Monſieur me porte la moindre plainte... En un mot, je veux....* « Calmez-vous, Mon-» ſieur le Comte, lui dit PIRON, & daignez, » je vous prie, m'entendre juſqu'au bout : » Madame *Lamare* ne veut pas que je ſois » damné.... » *Eh! pourquoi, s'il vous plaît, Madame*, reprit le Comte? *n'eſt-il pas le maître? De quoi vous mêlez-vous? Encore une fois, je vous le répète, je veux qu'il faſſe ici ſa volonté : ce n'eſt pas à vous à y trouver à redire.* Madame *Lamarre* n'oſa pas répliquer, & ſe contenta de prier pour la converſion du Poëte Moliniſte.

L'Aſtrée de d'*Urfé*, avoit fait autrefois les délices de PIRON. Le ſéjour champêtre de Livry lui en rappella le ſouvenir, & réveilla ſon goût pour la Poéſie paſtorale. Ce genre, le plus ancien de tous, eſt uniquement conſacré aux images douces, ſimples & naturelles, & ne peut être animé, que par une chaleur toute de ſentiment. C'eſt-là, ſans doute, ce qui rend ſi difficile, au Théâtre, le ſuccès d'un ſujet purement champêtre. Les nuances trop délicates, & trop légèrement variées de l'innocence, les contraſtes inſenſibles des mœurs de ceux qui vivent ſous ſes loix,

Digitized by Google

échappent au ſpectateur le plus attentif. Alors ces mœurs lui paroiſſent fades ou monotones, groſſières ou ridicules : delà, le dégoût & l'ennui, dont il ne peut ſe défendre, & qu'il a l'injuſtice de rejetter ſur le genre paſtoral, plutôt que ſur le peu de talent du Poëte, ou ſur le peu d'innocence de nos mœurs.

PIRON voyoit, avec peine, ce dégoût s'accroître de plus en plus; & par une inſpiration ſecrette, il cherchoit les moyens de le faire ceſſer. Il aimoit à ſe repréſenter le bonheur des Bergers, la pureté de leurs feux, la conſtance de leurs amours, & le calme de leur ame. Il regrettoit ſincèrement cet âge d'or, dans lequel il auroit été digne de vivre : car malgré la licence & la liberté qui règnent dans un petit nombre de ſes écrits, nous pouvons affirmer, ſans craindre d'être démentis, que ſes mœurs ont toujours été pures, ſes ſentimens pleins de candeur, & ſa conduite conſtamment irréprochable. Ainſi entraîné par ſon goût naturel, & ſon génie ſe prêtant au penchant de ſon cœur, il haſarda, ſur le Théâtre François, la Paſtorale des *Courſes de Tempé*.

Il accompagna cette Pièce Champêtre de la Comédie de l'*Amant myſtérieux* ; Comédie compoſée, d'abord pour l'amuſement de la Société de M. le Comte *de Livry*. Jamais inquiétude n'égala la ſienne, à la première repréſentation de ces deux Pièces, qui virent le jour en même-temps, avec un ſuccès bien différent. Sa crainte redoubla davantage à la chûte de l'*Amant myſtérieux*, qui précédoit les

Digitized by Google

Courſes de Tempé. Mais le public couronna la Paſtorale, avec la même équité qu'il venoit de condamner la Comédie, dont l'original étoit peint d'après un homme de qualité, vivant dans la ſociété de M. le Comte *de Livry*, homme très-eſtimable, mais qui avoit la manie de mettre du myſtère par-tout. Alloit-il quelque part, à la ville ou à la campagne? Ce n'étoit jamais le chemin direct qu'il prenoit : il faiſoit un détour plus ou moins long, pour qu'on ne devinât pas où il alloit & où il pouvoit avoir été. Arrivoit-il dans un appartement? Dès l'antichambre, ſes yeux inquiets ſe portoient de tous côtés ; il cherchoit à lire ſur le viſage des domeſtiques, s'ils ne pénétroient pas le motif de ſa viſite ; puis marchant ſur la pointe du pied, il paroiſſoit ſe gliſſer, plutôt qu'entrer dans l'appartement. S'il s'entretenoit avec quelqu'un, c'étoit toujours à l'écart, ou dans l'embrâſure d'une croiſée, après s'être aſſuré de n'être entendu de perſonne. Enfin, s'il donnoit une commiſſion à ſes domeſtiques, il s'expliquoit ſi myſtérieuſement, qu'il falloit qu'ils le devinaſſent, ou qu'ils fiſſent la commiſſion de travers. En un mot, il étoit de ces gens :

Qui, juſques au bon jour, diſent tout à l'oreille.

On propoſa à PIRON de traiter ce caractère. Il s'y refuſa d'abord : mais forcé, par des inſtances réitérées, qu'il regarda comme des ordres de la part de ceux qui le preſſoient, il s'en occupa ſérieuſement. D'ail-

Digitized by Google

leurs, cette Comédie n'étoit point deſtinée pour le Public : elle ne devoit être jouée qu'en ſociété, & en préſence même de l'original, qui en avoit fourni le caractère principal. Le ſujet ne plaiſoit point à l'Auteur ; & peut-être eſt-ce la raiſon qui l'empêcha de ſoigner, avec plus de ſévérité, ſon Ouvrage.

Dès que cette Comédie fut achevée, on la repréſenta pluſieurs fois dans la Société, & toujours avec un ſuccès marqué, ſuccès qui paroiſſoit d'autant moins ſuſpect, que les Spectateurs joignoient à l'uſage du grand monde, beaucoup d'eſprit, & par conſéquent, étoient en état de prononcer. Aucun d'eux n'héſita ; tous la trouvèrent digne de paroître au grand jour, & l'on engagea PIRON à la donner au Théâtre François ; enfin elle fut reçue, par les Comédiens, d'une voix unanime.

La perſonne de qui je tiens cette anecdote, amie intime de M. le Comte *de Livry*, jouoit, dans la Pièce, le rôle de l'*Amant myſtérieux*. PIRON lui avoit les plus grandes obligations, & s'en eſt reſſouvenu, toujours avec attendriſſement, juſqu'au dernier moment de ſa vie. Indépendamment des droits que cette perſonne avoit ſur ſon cœur, par ſes bons offices, elle en avoit encore de très-puiſſans ſur ſon eſprit, par les excellens conſeils qu'elle lui donnoit, au ſujet de ſes Ouvrages, conſeils dirigés & dictés par un jugement ſain, un diſcernement ſûr, & le goût le plus délicat.

Digitized by Google

Malgré tant de motifs, capables d'entretenir & de fortifier la ſécurité, trop ordinaire de l'amour-propre, un preſſentiment intime affligeoit PIRON, ſur le ſort de ſa Pièce. Il ne l'eut pas plutôt livrée aux Comédiens, qu'il en vit tous les défauts. Il la retoucha ſoigneuſement; mais pas aſſez heureuſement, pour la garantir d'un mauvais ſuccès décidé. Il ſe repentit, mais trop tard, de ſa complaiſance, & ſe hâta de prévenir le jugement ſévère du Public, en ſe plaiſant à prédire, comme il le dit lui-même dans ſon avertiſſement, la chûte de ſa Pièce, pluſieurs jours avant la première repréſentation.

Cependant il auroit pû, à l'exemple de tant d'autres Auteurs, s'autoriſer des éloges qu'on avoit prodigués à ſa Comédie, dans les lectures & les repréſentations particulières qui en avoient été faites, & ſoutenir, au Public, qu'il avoit eu tort de la condamner. Mais ſon amour-propre étoit trop raiſonnable & trop éclairé, pour ne pas ſentir que nos partiſans & nos amis, ſont toujours moins éclairés, plus prévenus, que ce Public incorruptible & redoutable, qui nous juge de ſang froid, & dont l'arrêt triomphe, tôt ou tard, malgré les cabales & l'intrigue. Auſſi, combien avons-nous vû de ces prétendus chef-d'œuvres tant lus & relus, tant prônés, tant vantés d'avance, comme des prodiges de génie, tomber preſque auſſi-tôt la toile levée, ſans que ces chûtes humiliantes & ſoudaines, aient rien rabattu de la ſuffiſance des protecteurs, & de l'orgueil des protégés!

Digitized by Google

On n'a point de ſemblable reproche à faire à PIRON. Il ſe ſoumit à la rigoureuſe déciſion du Public, en retirant ſa Pièce à la première repréſentation. Il alla, le ſoir même, trouver ſes amis au *Caveau*, & leur apprit la nouvelle du différent ſuccès de ſes deux Pièces, en leur diſant : *Mes amis le public m'a baiſé ſur une joue, & m'a donné un bon ſoufflet ſur l'autre.* On le plaignit, on le félicita, tour-à-tour, à la mode du Caveau, c'eſt-à-dire, avec beaucoup de plaiſanteries ſur ſa bonne & mauvaiſe fortune. PIRON s'y livra de bonne grace, & la ſoirée ſe paſſa délicieuſement. Le baiſer ſur la joue, avoit guéri la douleur du ſoufflet appliqué ſur l'autre.

Si la Comédie de l'Amant myſtérieux fit eſſuyer, à PIRON, les déſagrémens d'une chûte, il s'en releva, en 1738, avec le triomphe le plus complet & la gloire la plus durable. Malgré les Comédies de *Regnard*, le ſeul Auteur digne, depuis *Molière*, d'occuper ce qu'on appelle proprement la Scène Comique, Thalie regrettoit encore tous les jours la perte de ce grand homme, que perſonne ne remplacera jamais, lorſque PIRON conçut le deſſein de ſa *Métromanie*, ce chef-d'œuvre qu'on peut placer à côté des meilleures Pièces de *Molière*, & celui de tous les Ouvrages de notre Poëte, qui porte davantage l'empreinte du génie. Il eſt peu de Comédies où l'on trouve autant de fineſſe & de naturel dans le dialogue, d'aiſance & de perfection dans les vers, & de vrai-comique dans toutes les ſituations, où les caractères

Digitized by Google

ſoient mieux ſoutenus ; où l'intérêt, toujours vif & toujours nouveau, augmente de ſcène en ſcène, juſqu'à la fin ; en un mot, où tous les reſſorts de la Comédie ſoient plus heureuſement employés. Il falloit donc, je ne dis pas de l'eſprit, mais les plus grandes reſſources du génie, pour entreprendre un pareil ſujet & y réuſſir. Quoi qu'en diſe la critique, le ſuccès de la *Métromanie* ſera conſtamment le même, juſques dans la poſtérité la plus reculée, parce qu'il eſt, & ſera toujours indépendant de la petite anecdote de la Demoiſelle *Malcrais de Lavigne* (1) cette dixième Muſe prétendue, dont le ſexe, quand elle eut laiſſé tomber ſon maſque, déconcerta les Poëtes les plus renommés du temps, qui s'étoient paſſionnés pour elle, & l'avoient parfumée de tout l'encens du Pinde & de Cythère. Il eſt certain encore que ſi le ſujet de la Métromanie ſe fût préſenté, avec les mêmes circonſtances, à la féconde imagination de *Molière*, il l'auroit ſaiſi, & peut-être rendu de la même manière que PIRON.

(1) Nom ſuppoſé, ſous lequel M. Desforges Maillard, du Croiſſic, petite ville de Bretagne, ſe déguiſa long-tems, & envoya, régulièrement tous les mois, ſes productions poëtiques au Mercure, n'ayant pû jouir, ſous ſon propre nom, de cet avantage ineffable, que la Roque lui avoit refuſé durement. A la faveur de ſon ſexe ſuppoſé, il reçut les hommages les plus galans, & les déclarations les plus tendres. Mademoiſelle Malcrais de Lavigne devint une dixième Muſe. Mais l'enchantement ceſſa, quand M. Desforges Maillard vint à Paris, ſe montrer à ſes ſoupirans.

Digitized by Google

Au reſte, croira-t-on que cette admirable Pièce fut d'abord rejettée par les Comédiens; qu'elle éprouva les plus ridicules difficultés pour être reçue, & qu'il fallut enfin un ordre du Miniſtre pour la faire jouer? Croira-t-on encore qu'après le brillant ſuccès dont elle fut ſuivie, on ne daigna pas l'inſcrire ſur le répertoire; & qu'oubliée pendant dix ans, elle n'auroit, peut-être, jamais reparue ſur le Théâtre, ſans le ſieur *Granval*, qui, lors de ſa rentrée, en propoſa la repriſe à ſes camarades? Cet affront, fait plus au bon goût qu'à PIRON, étoit la ſuite des cabales excitées, par des Auteurs jaloux de l'éclat de ſon triomphe, qui bleſſoit leur orgueil.

La Métromanie triompha donc malgré l'envie. L'excellent Acteur qui devoit y jouer le rôle de M. *de l'Empirée*, & qui étoit de la plus belle figure du monde, embarraſſé de la manière dont il s'habilleroit, ne voulant pas repréſenter un Poëte, dans toute la rigueur du coſtume, conſulta PIRON, qui lui dit. « Tranquilliſez-vous : à la première ré» pétition, vous prendrez modèle ſur moi ». En effet il y parut avec un très-bel habit, richement galonné. A peine le reconnut-on, tant cet habit relevoit ſa bonne mine. On l'admira, on l'applaudit, & l'Acteur en fit faire un, à-peu-près pareil.

Au ſortir de la répétition, PIRON, ſuivant ſon uſage, entra au Café de *Procope*. On n'étoit point accoutumé à le voir ſi ſuperbement vêtu. Tout le monde l'entoura, & lui fit

compliment. L'Abbé *Desfontaines* étoit préſent. Il voulut plaiſanter PIRON, & ſoulevant, avec une curioſité affectée, & une feinte admiration, la baſque de l'habit, pour en faire mieux remarquer la richeſſe : *Quel habit*, s'écria-t-il, *pour un tel homme !* PIRON ſoulevant, à ſon tour, le rabat de l'Abbé, repartit ſur le champ : « Eh ! quel homme pour » un tel habit ». Cette vive & prompte répartie ferma la bouche à l'Abbé, & termina l'examen & l'éloge de l'habit du Poëte.

Tandis que la Métromanie manquoit au répertoire des Comédiens François, celui des Troupes de province en étoit utilement décoré,. La bonne recette que cette Comédie rapportoit aux Directeurs, les engageoit à la repréſenter ſouvent ; & ſans faire tort aux talens forains, on peut aſſurer que les rôles n'en étoient pas rendus, avec la ſupériorité de talent des Acteurs, qui faiſoient alors l'ornement du Théâtre de la Capitale. La *Métromanie* réuniſſoit tous les ſuffrages par-tout où elle étoit jouée : mais la ville, où cette Pièce excita la plus ſingulière ſenſation, fut Toulouſe, au mois de Février 1751.

Les Comédiens ayant annoncé le jour qu'ils devoient la donner, à peine la ſalle put-elle contenir l'affluence du monde qui s'y rendit. Un Capitoul, nouvellement en place, étoit au nombre des Spectateurs. Dès qu'on eut levé la toile, l'attention avec laquelle on écouta la Pièce, ne fut interrompue que par des applaudiſſemens : mais à l'endroit de la Scène où *Francaleu* dit à *Baliveau*,

Monſieur

Monſieur le Capitoul vous avez des vertiges!...
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat,
Anoblit bien autant que le Capitoulat,
Apprenez ....

Le nouveau Capitoul, qui n'avoit connu, ſans doute, de ſa vie, d'autres vers que ceux de ce vieux dicton Toulouzain,

Cil, de nobleſſe à grand titoul,
Qui de Tholoze eſt Capitoul.

prenant pour un guet-à-pens les vers adreſſés à Baliveau, & ſe croyant inſulté, ſe leva & voulut faire ceſſer la repréſentation. On eut la plus grande peine du monde à lui faire entendre raiſon; & l'on n'obtint la grace d'achever la Pièce, qu'après lui avoir donné la ſatisfaction de lui en nommer l'Auteur, pour le faire arrêter & mettre en priſon. En effet il envoya, ſur le champ, cinq ou ſix fuſilliers pour le prendre: mais PIRON étoit tranquille à Paris, & ne ſongeoit guères, en ce moment, qu'à près de deux cens lieues de lui, on voulût attenter à ſa liberté.

Cependant le Capitoul, informé par ſes gens, que le *délinquant n'avoit pû être appréhendé au corps, attendu qu'il étoit inconnu dans le pays*, déſeſpéré d'avoir manqué ſa vengeance, ne voulut pas en perdre entièrement le fruit. Il rendit une ordonnance, par laquelle il proſcrivit, à jamais, la Métromanie du Théâtre Touloufain. Anecdote remarquable de ſon Capitoulat, bonne à citer & à joindre à pareille aventure, qui lui arriva quelques jours après, à l'occaſion de l'*Avare* de

Molière. Il crut ſe reconnoître dans *Harpagon*, volé par ſon fils. La reſſemblance étoit, dit-on, frappante. Il s'imagina que des Auteurs, jaloux de ſa nouvelle dignité, s'étoient donné le mot, pour le jouer ſur le Théâtre. Il interrompit encore le ſpectacle, & demanda le nom de l'Auteur de la Pièce. On lui dit que c'étoit *Molière*. Pour cette fois il ſe contenta de décréter de priſe de corps le *nommé* Molière. Mais quand il fallut mettre à exécution le décret, on lui dit que *Molière* étoit mort depuis 80 ans. Etonné de ce contre-temps, il s'écria : *De quels diables d'Auteurs ſe ſert-on là? Que ne nous donne-t-on des Comédies de gens connus!* M. le Marquis *de Montgailhard* écrivit à PIRON, le danger qu'il avoit couru, ſans qu'il s'en doutât, & lui demanda, en même-temps, une Epigramme contre ce Capitoul. Il répondit que, *Marcial*, *Owen*, *Marot*, le grand *Rouſſeau*, ni lui, ne feroient jamais rien de mieux, contre ce Capitoul, que ce qu'il avoit fait lui-même.

La reconnoiſſance avoit déterminé PIRON, vers l'année 1735, à faire un voyage à Bruxelles, pour y voir un étranger, dont il avoit reçu une lettre de change aſſez conſidérable, en remerciment d'un exemplaire de la Tragédie de Guſtave, que PIRON lui avoit envoyé. Il crut ne pouvoir pas ſe diſpenſer d'aller lui en faire ſes remercimens ſincères, avec d'autant plus de raiſon, que cet étranger l'avoit toujours traité avec beaucoup de bonté, chez M. le Comte *de Livry*, où ils s'étoient vus anciennement.

Digitized by Google

Daus le peu de ſéjour qu'il fit alors à Bruxelles, il ſe lia d'une amitié intime avec l'illuſtre & trop malheureux *Rouſſeau*. Celui-ci, lui fit donner ſa parole de revenir le voir & le conſoler. Il entretint depuis, avec lui, un commerce de lettres réglé, & dans toutes, il le preſſoit d'exécuter ſa promeſſe. PIRON ſe rendit aux inſtances de *Rouſſeau* en 1740. Il l'avoit déjà bien obſervé dans ſon premier voyage. Il ſonda, pour ainſi dire, ſon cœur, dans le ſecond voyage qu'il fit à Bruxelles, & y réuſſit d'autant plus aiſément, que *Rouſſeau* ne pouvoit ſe ſéparer de PIRON, qu'ils paſſoient enſemble des journées entières, & qu'il le regardoit comme un Ange conſolateur, que la Providence lui avoit envoyé, dans une terre étrangère, pour adoucir l'amertume & les ennuis de ſon exil.

Le chagrin avoit aigri ce grand homme, mais ne l'avoit point abattu. PIRON, dans une lettre qu'il écrivit à la Marquiſe *de Mimeure*, dont les anciennes bontés pour *Rouſſeau*, ne s'étoient point refroidies, parle avec éloge de ſa piété, avoue qu'elle lui a paru ſolide & ſincère, & ſoutient qu'il n'étoit pas coupable des infâmes couplets qui cauſèrent ſes malheurs. Ce jugement de PIRON n'eſt point ſuſpect; car il ajoute, avec ſa franchiſe ordinaire, qu'il l'avoit étudié ſoigneuſement; *& malgré ſa dévotion*, continue-t-il, *j'ai vu qu'il tenoit encore un peu aux premières idées, dont il forma ſes Epigrammes; car il me donna la matière d'un Conte aſſez gaillard, que je mis en vers, par complaiſance pour lui, & dont il me parut content.*

PIRON, dont le cœur n'a jamais été ſouillé par le venin de l'envie, ni reſſerré par la baſſeſſe de la jalouſie, regarda conſtamment *Rouſſeau* comme le génie le plus rare & le plus grand Poëte lyrique de la France, & qui lui fera le plus d'honneur dans la poſtérité. Il le quitta, avec regret, & revint à Paris. *Rouſſeau*, de ſon côté, avoit conçu pour lui la plus haute eſtime. On le voit par les lettres qu'il lui écrivoit, & que PIRON avoit conſervées. On le voit encore par celles qu'il adreſſoit à ſes amis, & ſur-tout à M. *Racine*, le fils, auquel il parle du plaiſir qu'il avoit de poſſéder PIRON.

C'eſt à l'occaſion d'une de ces lettres, en date du 24 Juillet 1740, imprimée dans la ſuperbe édition *in*-4°. des Œuvres de *Rouſſeau*, (1) donnée par M. *Séguy* en 1743, que PIRON ſe brouilla avec l'Abbé *Desfontaines*. Ce célèbre Critique, en rendant compte de cette édition, rapporte ainſi la lettre : « Je poſſède ici, » depuis quelques jours, un de mes compatriotes au Parnaſſe, M. PIRON, que le Ciel » ſemble m'avoir envoyé, pour paſſer le temps » agréablement, dans un ſéjour, où je ne fais » qu'aſſiſter, triſtement, aux plus grands repas » du monde. M. PIRON eſt un excellent pré- » ſervatif contre l'ennui. Mais, &c. (2) ». Ce fatal *mais*, auquel, malicieuſement ou non,

(1) Tome III, page 419.

[2] Voyez Jugemens ſur quelques écrits nouveaux, Tome I, lettre C, page 69.

le Critique s'arrête, au lieu d'achever la phraſe : *Mais il retourne à Paris, & je vais retomber dans mes langueurs* : ce fatal *mais*, dis-je, irrita PIRON, & fut l'origine des Epigrammes ſanglantes, dont il accabla *Desfontaines*, & que tout le monde ſait par cœur. Ce qu'il y eût de plus plaiſant, c'eſt qu'après avoir répandu, dans le Public, la première de ces Epigrammes, PIRON alla voir l'Abbé *Desfontaines*. Il le trouva avec deux Jéſuites. Le Journaliſte, pâliſſant de colère en le voyant : *Comment*, s'écria-t-il, *êtes-vous aſſez hardi de vous préſenter à ma vue, après l'horrible Epigramme que vous avez fait contre moi?* » Horrible, dit PIRON ! Comment vous les » faut-il donc ? Elle eſt pourtant fort jolie ». Ce ſang froid redoubla la colère de l'abbé, & fit partir, d'un grand éclat de rire, les deux Jéſuites, qui étoient préſens. Point d'emportement ! ajouta PIRON. Crier & jurer ne remédie à rien ; l'Epigramme n'en eſt pas moins faite. Mais puiſqu'elle vous fâche, je vous propoſe un arrangement. — Eh ! quel eſt-il ? — Le voici : vous écrivez au Public toutes les ſemaines : mandez-lui, la première fois, que l'Epigramme en queſtion, a été faite, on ne ſait par qui, ni contre qui, il y a cinquante ans ; & tout ſera dit. — A la bonne heure. Donnez-la moi. C'eſt où PIRON l'attendoit. Je vais vous la dicter, lui répondit-il : & l'Abbé de l'écrire auſſi-tôt, commentant de ſon côté ; & le poëte du ſien, chaque vers de l'Epigramme. Je ne crois pas qu'il y ait, au Théâtre, une meilleure ſcène, une ſituation plus piquante & plus comique, que celle qu'offrirent alors nos

deux auteurs. Les commentaires ne finiſſoient point. Mais ce qui choquoit ſur-tout l'Abbé dans cette Epigramme, étoit ce vers :

Que fait le Bouc en ſi joli bercail ?

Y penſez-vous, diſoit-il à PIRON, *eſt-ce que je ſuis un Bouc ? ôtez, ôtez ce Bouc ?* » Cela ne » ſe peut, répliqua PIRON, ſans rompre la » meſure : mais vous êtes le maître de ne pas » écrire le mot tout entier. Mettez ſeulement ; » *Que fait ce B.* le vers y ſera toujours, & » le lecteur y ſuppléera ». Il fallut enfin que l'Abbé *Desfontaines* laiſſât l'Epigramme telle qu'elle étoit. PIRON le quitta, en lui promettant que tant qu'ils vivroient l'un & l'autre, il lui en apporteroit une tous les matins, & il lui tint parole.

La réticence dont s'étoit ſervi l'Abbé *Desfontaines*, en rapportant, par extrait, la lettre de *Rouſſeau* à *Racine*, le fils, avoit ſans doute, quelque malignité : mais devoit-elle lui attirer une correction auſſi ſanglante de la part de PIRON, lui qui n'avoit jamais été choqué des critiques, aſſez vives de quelques-uns de ſes Ouvrages, faites par ce même Journaliſte ? Il paroît qu'il ne fût donc offenſé que du double ſens que préſentoit cette réticence ; & il eſt certain que dans cette occaſion, il ſe montra plus jaloux de la réputation d'honnête homme, que de celle d'Auteur. Au reſte, malgré le ſel qu'il mettoit dans ſes Epigrammes contre l'Abbé *Desfontaines*, il ne l'en regardoit pas moins comme un bon Ecrivain, un excellent

Digitized by Google

Critique, plein de goût & de raiſon, auquel la République des lettres devoit la plus grande reconnoiſſance, pour avoir combattu, avec autant de courage que de ſuccès, le Néologiſme & les écarts du Bel-eſprit moderne. La mort de cet Ariſtarque célèbre, arrivée en 1745, peu de temps après ſa querelle avec PIRON, n'éteignit point la vengeance des autres Auteurs : ce Poëte eſt le ſeul qui n'ait point troublé ſa cendre, & qui l'ait même regretté.

Une forte conſtitution, une ſanté robuſte, une gaieté inaltérable promettoient à PIRON les plus longs jours : mais auſſi peu fortuné qu'il l'étoit, comment enviſager la vieilleſſe ſans la redouter ? La providence lui ménageoit une reſſource, dans un mariage avantageux, à conſidérer la poſition où il ſe trouvoit, qu'il contracta à ſon retour de Bruxelles, avec Demoiſelle *Marie-Thérèſe Quenaudon*, âgée de 53 ans, qu'il avoit connue chez la Marquiſe de Mimeure. Cette Demoiſelle jouiſſoit de deux mille livres de rentes viagères ou environ, auxquelles le généreux Comte *de Livry* ajouta, par le Contrat de mariage, ſix cens livres de rentes, auſſi viagères, au profit de PIRON.

Le lien qui ſerra leur union, fut celui de la ſimple & pure amitié. PIRON ſentit alors, pour la première fois, la douceur d'être à l'abri de l'inquiétude, dans un âge où l'on a le plus beſoin de ſecours, où tout le monde vous abandonne, ſur-tout quand on n'a rien à laiſſer à la cupidité, qui ne meurt point.

Jamais deux perſonnes ne furent mieux aſſorties. Madame PIRON avoit beaucoup d'eſprit & de gaîté. Elle étoit très-verſée dans la connoiſſance de nos anciens Romanciers, dont elle poſſédoit ſupérieurement, le vieux langage : elle imitoit leur ſtyle à s'y tromper. Les Beaux eſprits qu'elle voyoit chez la Marquiſe *de Mimeure*, conſultoient ſouvent ſon goût ſur leurs Ouvrages. Avec une compagne de ce caractère, PIRON ne pouvoit manquer d'être heureux.

Rien ne troubla ſon bonheur pendant les quatre premières années de ſon mariage. C'eſt dans ce temps qu'il compoſa ſa Tragédie de *Fernand Cortez*, le dernier de ſes Ouvrages Dramatiques; & qui fut jouée, pour la première fois, le 8 Janvier 1744. Ce ſujet eſt un des plus beaux qui ſoient au Théâtre. On voit, par pluſieurs morceaux de cette Tragédie, l'élévation à laquelle le génie de PIRON pouvoit atteindre. Cependant le Public ne la goûta point. Il eût été poſſible, & même facile, à PIRON, d'en faire diſparoître les défauts. Les Comédiens le preſſèrent vivement d'y faire des corrections, & lui citèrent l'exemple d'un de ſes plus célèbres confrères, qui corrigeoit, & refondoit même quelquefois juſqu'à des actes entiers. *Parbleu, Meſſieurs, je le crois bien*, dit-il, *il travaille en marqueterie, & moi je jette en bronze.* Cette réponſe n'eſt point vaine. Il eſt certain que l'homme de génie *jette en bronze*, & briſe ou abandonne, comme le ſtatuaire, tout ouvrage manqué à la fonte.

Digitized by Google

PIRON aimoit la gloire, ſans néanmoins en être jaloux au point d'en perdre le repos. Mais tandis qu'il ſe conſoloit du peu de ſuccès de *Fernand Cortez*, la fortune lui préparoit des peines autrement ſenſibles que celles qu'il avoit éprouvées juſqu'alors.

Il falloit uſer d'une grande économie, pour pouvoir vivre honorablement, avec le modique revenu dont PIRON & ſa femme jouiſſoient. La moindre dépenſe extraordinaire étoit capable, non-ſeulement de les gêner beaucoup, mais encore de les déranger. Forcés de déménager trois fois, en très-peu de temps, Madame PIRON regrettoit les frais que ces déplacemens ſucceſſifs & imprévus occaſionnoient. Le dernier déplacement ſurtout, lui cauſa le plus cruel chagrin, parce qu'il s'agiſſoit encore moins d'intérêt pécuniaire que de procédé.

Une eſpèce d'ami, homme de qualité, au bonheur & à la fortune duquel Madame PIRON avoit contribué, voyant ſa répugnance à changer ſi ſouvent de maiſon, lui offrit un appartement dans ſon hôtel : il mit, au loyer, un prix aſſez honnête. L'appartement demandoit quelques dépenſes indiſpenſables, & même aſſez fortes, avant que de pouvoir être occupé. M. & Madame PIRON firent ces réparations à leurs frais. A peine en avoient-ils joui ſix mois, que le propriétaire leur donna congé, ſous prétexte que ſa belle-mère trouvoit à redire qu'il logeât un Poëte chez lui. Il diſoit vrai : mais n'auroit-il pas dû combattre la ridicule averſion de cette

femme pour les Poëtes ? Il agit au contraire, avec ſes hôtes, comme s'ils euſſent été des étrangers, & les preſſa vivement de ſortir de leur appartement. Ce procédé fit une impreſſion ſi profonde ſur Madame PIRON, que de ce moment là-même, ſon eſprit ſe troubla. Son mari tenta vainement de la tranquilliſer : elle étoit frappée, & ſon triſte état, auquel ſe joignit, quelques jours après, une paralyſie, parut bientôt ſans remède.

C'eſt alors que PIRON connut, pour la première fois, la triſteſſe. Affligé de ce cruel accident, qui n'avoit pas altéré la douceur du caractère de ſa femme, il ne voulut jamais l'abandonner à des ſoins étrangers. Continuellement occupé d'elle, & ſecondé de ſa nièce (aujourd'hui Madame *Capron*), il lui adminiſtroit les ſecours dont elle avoit beſoin, & n'épargnoit rien pour lui rendre ſa ſituation moins malheureuſe.

Cependant ſon revenu, trop modique, ne pouvoit ſuffire à la dépenſe qu'exigeoient les remèdes & les ſoins néceſſaires à la malade. Il ſe voyoit à la veille de la perdre, & avec elle le revenu qu'elle avoit apporté, lorſque le Maréchal *de Saxe*, informé du ſort qui menaçoit PIRON, lui envoya cinquante louis. Il accompagna ce préſent d'une lettre ſi honnête & ſi obligeante, que PIRON ne put le refuſer ; car il étoit fort éloigné de mendier des bienfaits ; il conſervoit même une certaine fierté, qui, dans une ame naturellement élevée, loin de s'affoiblir, ſe fortifie par l'adverſité. On peut dire auſſi qu'il étoit accoutumé aux ſoins

que la Providence avoit toujours pris de lui, & il en eut bientôt de nouvelles preuves.

Au mois de Septembre 1750, il reçut un billet anonyme, par lequel on le prioit de se rendre chez *Doyen*, Notaire; il s'y rend. Le Notaire lui présente à signer la minute d'un contrat de 600 livres de rentes viagères, constituées à son profit, *comme en ayant fourni les fonds*. A ces mots PIRON s'imagine que le Notaire se trompe, & lui dit qu'il n'a fourni aucun fonds, & qu'il n'a même jamais possédé une somme aussi considérable. M. *Doyen* l'assure qu'il ne se trompe point, & il le prie de signer la minute du contrat, sans craindre aucune mépriſe. Notre Poëte étonné, le questionna en vain : il lui nomma toutes les personnes qui l'honoroient de leurs bontés. A toutes ces questions M. *Doyen* ne répond qu'en lui disant de ne pas chercher à pénétrer le mystère; qu'il l'ignore lui-même : & remet, entre ses mains, la grosse du contrat, & la première année d'avance de sa rente.

PIRON voulant connoître son bienfaiteur, court chez tous ses amis, ses protecteurs, ses connoissances, publier son agréable aventure, la raconte aux uns & aux autres, dans l'espérance que quelqu'un se trahiroit. Quinze jours se passent sans qu'il puisse rien découvrir. Enfin, désespéré de voir ses recherches inutiles, il prit le parti d'écrire, le 15 Septembre 1750, à l'Auteur du Mercure (1),

(1) Voyez le Mercure d'Octobre 1750, page 201.

en le priant de rendre ſa lettre publique, ainſi que ſa reconnoiſſance. Par ce moyen il laiſſoit à ſon bienfaiteur inviſible, le plaiſir de jouir, en ſecret, de toute la nobleſſe de ſon procédé, & en même-temps la ſatisfaction de voir qu'il n'avoit pas obligé un ingrat. Cette lettre ne produiſit aucun éclairciſſement ; & PIRON eſt mort, ſans avoir eu la conſolation de connoître l'auteur d'une ſi belle action. C'étoit M. le Marquis *de Laſſay*. Je le ſais de la perſonne même à laquelle il avoit remis les deux mille écus, formant le capital des 600 livres de rentes viagères. Cette perſonne reſpectable, à plus d'un titre, & qui m'honore de ſon amitié depuis long-temps, ne m'a révélé ce ſecret, qu'après avoir appris que PIRON, à ſa mort, m'avoit fait le dépoſitaire de ſes Ouvrages. Ce ſecret fait trop d'honneur à la mémoire de M. le Marquis *de Laſſay*, & ſon acte de bienfaiſance eſt ſi noble & ſi rare, que je me fais un devoir de le révéler, à mon tour, au Public.

Ce ſecours ineſpéré, qui aſſuroit à PIRON 600 livres de rente viagère, outre celle que lui avoit conſtituée M. le Comte *de Livry*, étoit une reſſource pour lui ſur le déclin de ſes jours. Rien ne prouve mieux l'intérêt qu'il inſpiroit à ceux qui le connoiſſoient particulièrement, que ces bienfaits multipliés, ſans être ſollicités ou achetés par de ſerviles hommages, puiſqu'on lui épargnoit même l'embarras du remerciment. Il n'eut pas la ſatisfaction de partager long-temps, avec ſa femme, cette petite augmentation de fortune.

Digitized by Google

Elle mourut le 17 Mai 1751, environ huit mois après. Tout le monde a été témoin de la douleur que cette perte lui cauſa, & des larmes ſincères & durables qu'elle lui fit répandre.

Il n'en eſt pas des peines du cœur comme de celles de l'eſprit : celles-ci ſont ſuſceptibles de ſoulagement. Le plus léger rayon d'eſpoir, le moindre événement heureux les ſuſpend où les diſſipe. Mais quand le cœur eſt profondément affligé, le calme ne s'y rétablit pas aiſément, & tout, juſqu'à la joie même, ſemble redoubler ſa triſteſſe, & nourrir ſa douleur. Il lui faut un long temps avant qu'il puiſſe goûter quelque conſolation. Tout ce que PIRON avoit ſouffert depuis ſa naiſſance, du côté de la fortune, n'avoit point altéré ſa gaîté naturelle ; ou du moins, s'il s'étoit livré quelquefois à de triſtes réflexions, ſon caractère original n'en avoit pas ſouffert. Mais le chagrin que lui cauſa la mort de ſa femme, abſorba ſon ame toute entière. Il étoit né pour ſentir, plus qu'un autre, combien il eſt difficile de ſupporter la privation des douceurs mutuelles, réſervées aux liens heureux d'une union fondée ſur l'amitié, l'eſtime & la reconnoiſſance.

Madame PIRON jouiſſoit d'une grande conſidération parmi les perſonnes qui aimoient ſon mari. Elle avoit gagné l'eſtime de Madame *de Tencin*, qui ſe connoiſſoit en mérite, & dont la maiſon étoit ouverte à quelques Gens de Lettres, qu'elle appelloit *ſes Bêtes*. PIRON étoit du nombre, & faiſoit les beaux jours de

cette *Ménagerie*. Chacun y parloit ſon langage. C'eſt-là que le Bel-eſprit, devenu Géomètre, expliquoit ſon ſyſtême des Mondes, quittoit & reprenoit, tour-à-tour, le compas & la lyre : que le Métaphyſicien analyſoit le cœur & l'eſprit, d'une manière ſi ſubtile & dans un jargon ſi précieux, qu'on ne l'entendoit pas, & qu'il ne s'entendoit peut-être pas lui-même ; c'eſt-là que l'Antiquaire vouloit fixer le temps, éclaircir les ténèbres des ſiecles fabuleux, & ne manquoit pas d'ajouter ſes propres conjectures, à d'autres conjectures plus antiques ; c'eſt-là que l'Hiſtorien, auſſi bruſque que la vérité, dont il affectoit d'être le partiſan, traçoit les portraits d'*Acajou & de Louis XI*, puis comme Philoſophe, méditoit les *Conſidérations ſur les mœurs* & *les Confeſſions du Comte de* *** : que le docte Médecin parloit la langue de tous les Savans, & très-peu celle de ſon art. Enfin, c'étoit-là que ſe raſſembloient les Beaux eſprits du temps, & les ſavans à prétentions. Madame *de Tencin*, digne de les préſider, n'y étoit point un perſonnage muet ; elle payoit, comme les autres, ſon tribut, par des Ouvrages pleins d'eſprit & d'agrément. Souvent même elle inſpiroit *ſes Bêtes*, & PIRON a compoſé, pour elle, pluſieurs Pièces charmantes.

Ce fut chez elle, que feu M. *Languet*, Curé de Saint Sulpice, rencontra PIRON, ſans le connoître. Elle le lui préſenta comme un compatriote, qui faiſoit honneur à la Bourgogne, & le nomma. *Quoi ! c'eſt vous*, M. PIRON, dit le Paſteur : *je ſuis ravi de vous*

voir ! N'êtes-vous pas le fils d'un Piron, *Apothicaire à Dijon, que j'ai beaucoup connu. Il avoit les bras ſi longs....* « Ah ! Monſieur le Curé, que vos mains n'étoient-elles au bout, » répartit PIRON ; mon ſort ſeroit bien diffé» rent ! M. *Languet* continua, en riant de l'exclamation : *Mais il y a long-temps que vous demeurez ſur ma Paroiſſe, & il eſt étonnant qu'à titre de compatriote & de Paroiſſien, vous ne ſoyez pas venu me voir, & que je ne vous connoiſſe point.* « Cela n'eſt pas ſi étonnant que vous » le penſez : c'eſt que vous connoiſſez mieux » vos vaches (1) que vos brebis, lui répondit » PIRON ». M. *Languet* trouva, comme les autres, la plaiſanterie très-bonne ; & invita PIRON à le venir voir ſouvent. Il n'en manqua pas l'occaſion ; & depuis il eût immortaliſé cet illuſtre & pieux Paſteur, par l'Ode qu'il a intitulée le *Temple de Saint Sulpice*, ſi les charités & les grands établiſſemens que ce Paſteur a faits pour la Religion, n'avoient pas irrévocablement aſſuré ſon immortalité.

Malgré les droits inconteſtables de PIRON, aux honneurs Littéraires, ſa modeſtie, autant que ſon indifférence, l'en avoit toujours éloigné ; mais ſes amis & ſes protecteurs s'en occupoient pour lui. La mort de l'Abbé *Terraſſon* laiſſa, en 1750, une place vacante à l'Académie Françoiſe. Pluſieurs Aca-

(1) Alluſion au revenu que la Communauté de l'*Enfant Jeſus*, fondée par cet illuſtre Paſteur, tire d'une certaine quantité de Vaches, dont le lait ſert à faire le plus excellent beure.

Digitized by Google

démiciens, & ſur-tout Meſſieurs *de Fontenelle*, *de Boze*, l'Abbé *Sallier*, *Crébillon*, engagèrent PIRON à ſe préſenter, quoiqu'ils n'ignoraſſent pas toutes les plaiſanteries qu'il ſe permettoit, & ſur-tout le propos qu'il tint un jour à un de ſes amis, en paſſant dans le Louvre: *Tenez, voyez-vous*, lui dit-il, en lui montrant l'Académie Françoiſe, *ils ſont là quarante, qui ont de l'eſprit comme quatre.* Ils étoient trop ſenſés pour lui en faire un crime, & ils rioient les premiers de ce bon mot. Ils le déterminèrent à faire les viſites d'uſage, en l'aſſurant, que ſi, contre leur attente, il n'avoit pas les voix à cette élection, il les auroit toutes à la ſuivante, ſans exiger de lui de nouvelles démarches.

Il remplit donc le cérémonial accoutumé, non avec cette gravité religieuſe, qu'obſervent ordinairement les Candidats, mais très-gaiement, & peut-être un peu trop cavalièrement, au gré de quelques Académiciens, auſtères ſur l'étiquette. Entre autres plaiſanteries, il laiſſa, chez un des trente-neuf Electeurs, (*Nivelle de la Chauſſée*), ſon billet, ſur lequel étoient écrits ces deux vers amphigouriques, tirés de je ne ſais quelle pièce de ce triſte père du *Comique larmoyant*:

En paſſant par ici j'ai cru de mon devoir,
De joindre le plaiſir à l'honneur de vous voir.

Des viſites ſi peu ſérieuſes, n'indiſpoſèrent ouvertement perſonne contre lui; du moins il le crut, on l'aſſura même que les ſuffrages ſe réuniſſoient en ſa faveur. Le Di-

Digitized by Google

recteur de l'Académie, lui-même, acheva de le perſuader, en lui diſant de prendre tout le temps néceſſaire pour compoſer ſon diſcours de réception. PIRON l'en remercia, & lui répondit, en riant : « Ne vous inquiétez point » de cette corvée. Nos deux diſcours ſont » déjà faits : ils ſeront prêts du jour au len- » demain de mon élection ». *Comment cela ?* lui demanda le Directeur, d'un air ſurpris. » » Comment cela ? répartit PIRON. Le voici : » je me leverai, j'ôterai mon chapeau ; puis, » à haute & intelligible voix, je dirai : *Meſ-* » *ſieurs, grand merci.* Et vous, ſans m'ôter » votre chapeau, vous me répondrez : *Mon-* » *ſieur, il n'y a pas de quoi* ». A ces mots le Directeur partit d'un faux éclat de rire, lui tourna le dos, & le laiſſa dans l'incertitude de ſavoir, s'il avoit bien ou mal pris la plaiſanterie, & s'il ne s'en ſerviroit pas, pour lui nuire auprès de ſes Confrères.

Quoiqu'il en ſoit, le jour de l'élection arrivé, on y procéda ; & contre toutes les apparences, qui étoient pour PIRON, l'Abbé *de la Bléterie* fut élu. PIRON de ce moment, ſe crut dégagé pour toujours : mais quelques heures après on vint lui dire que la nomination de l'Abbé *de la Bléterie* avoit déplu au Roi, & que l'Académie avoit ordre de procéder à une nouvelle élection. Comme l'excluſion n'avoit été donnée à l'Abbé *de la Bléterie*, que pour cauſe de Janſéniſme ; *Racine*, le fils, digne, à toutes ſortes de titres du fauteuil Académique, & qui faiſoit auſſi des démarches pour l'obtenir, ſe retira, dans la

Digitized by Google

crainte qu'étant également ſoupçonné d'être Janſéniſte, il n'eſſuyât le même déſagrément.

Ces deux concurrens écartés, le champ de bataille demeuroit à PIRON. On lui perſuada de ne pas déſemparer : il céda, mais à regret. L'excluſion de l'abbé de *la Bléterie* & la retraite de *Racine* firent du bruit. Les Agréables de la Cour & de la ville en plaiſantoient, & rioient ſur-tout, de voir l'Ecrivain licentieux l'emporter ſur deux Rigoriſtes avérés. Ces propos étant parvenus juſqu'à PIRON, il ſe hâta de fermer la bouche à ces mauvais plaiſans. Il écrivit à l'abbé *Sallier*, & lui envoya ſon déſiſtement, en le priant de le faire agréer à l'Académie. A peine ſa lettre étoit-elle partie, que M. *Melot*, ſon compatriote, Garde des Manuſcrits de la bibliothéque du Roi, l'un des plus ſavans hommes de l'Europe, le plus modeſte en même-temps & le plus eſtimable, arrive chez PIRON, preſque les larmes aux yeux, & lui apporte une lettre de M. *Boyer*, Evêque de Mirepoix, écrite à l'abbé *Sallier*, par laquelle il chargeoit cet Académicien *d'engager* PIRON *à renoncer à ſon droit, & d'attendre la première place vacante, & pour cauſe : qu'il pouvoit l'aſſurer, en même temps, qu'il ſeroit alors le premier à lui donner ſa voix.* M. *Melot*, porteur d'une nouvelle qu'il croyoit devoir affliger PIRON, fut bien ſoulagé, quand il lui dit : « J'ai » tout prévu : vous trouverez à votre re- » tour chez l'abbé *Sallier*, la lettre que je » viens de lui écrire, en lui envoyant mon » déſiſtement, & par-là, vous verrez que la

» prudence du poëte égale ici, la délicateſſe » du Prélat ». Les choſes en demeurèrent là, & M. *de Mairan* fut élû.

Il eſt aiſé de voir qu'on avoit deſſervi PIRON auprès de M. l'Evêque de Mirepoix. *Nivelle de la Chauſſée*, ennemi déclaré de PIRON, tint, ſur ſon compte au prélat, des propos plus que déſavantageux; il appuya ſur le ſcandale & l'indécence de ſes écrits licencieux, & eut la mauvaiſe foi de taire le repentir ſincère qui devoit les lui faire pardonner. La délation réuſſit, & PIRON s'en embarraſſa peu. Il n'imaginoit pas qu'il auroit encore à la redouter par la ſuite.

Trois ans après, au mois de Mai 1753, M. *Languet*, Archevêque de Sens, mourut. Nouvelle place vacante à l'Académie Françoiſe. PIRON étoit bien éloigné de ſonger à ſe remettre ſur les rangs, lui qui, dans tous les temps, avoit montré la plus grande indifférence pour les honneurs Académiques. Cependant ſes amis, ſes protecteurs, les Académiciens eux-mêmes, le ſollicitèrent, ſi vivement de reprendre ſes droits, qu'il eut la foibleſſe d'y conſentir. On lui dit au ſurplus, qu'il n'auroit aucune démarche à faire, & que toute l'Académie étoit ſi parfaitement d'accord à ſon ſujet, qu'elle l'exemptoit de faire les viſites accoutumées. Vaincu par tant d'inſtances, il attendit tranquillement ſon ſort, ſans le deſirer ni le craindre, & il fut élû d'une voix unanime.

Il y avoit néanmoins un faux frère, qui porta l'Ode licentieuſe de PIRON, à l'Evêque

Digitized by Google

de Mirepoix, lequel, déjà prévenu par *Nivelle de la Chauſſée*, alla ſur le champ chez le Roi, pour le ſupplier de faire caſſer l'élection. Le Roi lui en ayant demandé la raiſon : *La voilà, Sire, dans cet écrit ſcandaleux, que j'apporte à Votre Majeſté.* Le Prince ne ſachant pas ce que cet écrit contenoit, ordonna, au Prélat, de lui en faire la lecture, afin de condamner & d'exclure l'Auteur, en connoiſſance de cauſe. L'Evêque déploye l'écrit, en ſuppliant le Roi de le diſpenſer de faire la lecture d'une pièce, qui bleſſoit cruellement la pudeur. Sa Majeſté prit alors le papier, & dit à l'Evêque d'écrire à l'Académie, qu'elle eût à lui rendre compte de cette élection.

Le Préſident *de Monteſquieu*, Directeur de l'Académie, fut député vers le Roi. Sa Majeſté lui dit qu'il falloit nommer un autre ſujet, que l'Auteur de l'ouvrage licentieux qu'on lui avoit remis. M. *de Monteſquieu*, qui aimoit PIRON, & qui, depuis cette malheureuſe excluſion, n'a ceſſé de l'appeller ſon *cher confrère*, voulut haſarder de le juſtifier, mais le Roi ne répondit rien.

Déſeſpéré de ce mauvais ſuccès, qui perdoit à jamais PIRON, il vole chez la Marquiſe *de Pompadour*, où, après lui avoir cité pluſieurs exemples d'Académiciens, ſes confrères, qui n'auroient jamais été admis, ſi on les eût traités avec la même rigueur, après s'être cité lui-même pour exemple, il ajouta: *Quoi, Madame! en nommant, tout d'une voix, le pauvre* PIRON, *ſans qu'il y eût ſongé, nous avons cru lui faire un honneur extraordinaire, &*

Digitized by Google

nous ne lui aurions attiré qu'une disgrace affreuse, capable de le conduire au tombeau! Ah! daignez réparer le tort que l'envie lui a fait, & prenez-le sous votre protection, en diminuant, aux yeux du Roi, une faute que la haine a trop envenimée. La Marquise n'eut pas besoin d'être sollicitée davantage; elle en parla le même jour, avec l'intérêt le plus vif; & Sa Majesté ayant demandé ce que pouvoit valoir une place de l'Académie Françoise, accorda, sur sa cassette, à PIRON, une pension annuelle de mille livres. Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit passé, lorsqu'il reçut une lettre d'un de ses protecteurs, qui avoit montré le plus de zèle pour son élection. Cette lettre portoit: *Je vous félicite, mon cher PIRON, de ce que vous n'aurez point à vaincre votre répugnance; & je vous demande pardon de l'avoir combattue quelques moments. Vous aviez bien raison, & vous voilà ce que vous vouliez être; c'est-à-dire, libre. Que la joie que vous en aurez, vous rende aussi gai, que la crainte d'être élu vous avoit rendu triste & morne.* C'étoit lui annoncer, assez clairement, que sa nomination n'auroit pas lieu. Sur ces entrefaites arrive, chez PIRON, l'Abbé *Trublet*, qui lui confirme, en soupirant, qu'il n'a plus d'espérance. « Grand merci, l'Abbé, lui dit » PIRON, je vous ai enfin corrigé de la fureur » de porter de mauvaises nouvelles. Embras- » sez-moi, félicitez-moi, & me contez com- » ment les choses se sont passées ». L'Abbé commençoit à peine son récit, qu'on apporte, de la part du Président *de Montesquieu*, un billet à PIRON. Il s'empresse de l'ouvrir; le

Digitized by Google

lit, & tranſporté de joie : « Ah! dit-il à l'Abbé » *Trublet*, vous me cachiez la moitié de mon » bonheur! Tenez, liſez; Monſieur *de Mon-* » *teſquieu* m'annonce que le Roi m'a gratifié » d'une penſion de mille livres ſur ſa caſſet- » te, pour me dédommager de la place de l'A- » cadémie ». L'Abbé *Trublet* l'embraſſa, & le félicita ſur cette agréable nouvelle. Quelle douce ſatisfaction en effet pour PIRON! Ce bienfait, accordé par le meilleur des Rois, conſola le Poëte perſécuté, & pénétra ſon cœur d'une éternelle & reſpectueuſe reconnoiſſance.

A cette faveur Royale ſe joignit un honneur extraordinaire que l'Académie n'avoit encore accordé à perſonne. Senſible à tout ce qui étoit arrivé à PIRON, au ſujet de ſon élection, elle lui députa quatre Académiciens, Meſſieurs *de Mairan*, *Mirabeau*, l'Abbé *du Reſnel* & *Duclos*, pour lui témoigner l'intérêt qu'elle prenoit à la grace que le Roi venoit de lui accorder, & en même-temps le regret ſincère qu'elle avoit de ne pouvoir pas, ſuivant le vœu général de la Compagnie, le compter au nombre de ſes Membres. Les Députés eurent lieu d'être ſatisfaits de la manière reconnoiſſante & reſpectueuſe avec laquelle il les reçut; mais ils ne purent s'empêcher de lui marquer leur ſurpriſe de ſa ſérénité. « Elle » n'eſt point héroïque, Meſſieurs, leur dit-il, » puiſque tout ſe termine à une faveur Roya- » le, que je n'ai pas plus ſollicitée ni eſpérée » que ma nomination, & que j'ai encore moins » méritée que ma diſgrace ».

Digitized by Google

Peu de jours après cette députation, comme il étoit à dîner, on frappe à ſa porte : le domeſtique ouvre, & trouve un homme rangeant des bouteilles. PIRON ſe lève de table, voit les bouteilles, interroge le porteur. Une voix de Stentor, lui crie, du bas de l'eſcalier : *Prenez toujours & buvez ; ce ſont quarante bouteilles de vin d'Eſpagne le plus exquis.... Porteur achève & deſcend vîte ; je t'attends.* » Mais » encore faut-il ſavoir de quelle part, de» mande PIRON à la voix » ? Point de réponſe ; le porteur finiſſant de poſer les bouteilles, reprend ſa hotte & court encore.

Cette aventure jetta PIRON dans le plus grand étonnement : ce n'eſt pas qu'il ne fût accoutumé, comme on l'a déjà vû, à des bienfaits anonymes. Cependant il ſe baiſſe, compte les bouteilles : quarante bouteilles, s'écrie-t-il ! On en donne douze, vingt-quatre, cinquante ; mais quarante, ce nombre n'eſt point ordinaire ! il cache abſolument un myſtère qu'il faut que je devine. Quarante bouteilles ! Ce ne peut être qu'un préſent des Quarante de l'Académie, ou une galanterie Eſpagnole, faite à une Muſe Bourguignone. Parmi les quarante bouteilles il s'en trouva une dont le goulot étoit caſſé net, & cependant elle étoit bouchée comme les autres. Oh ! pour le coup, dit PIRON, cette bouteille confirme ma conjecture : elle eſt le contingent du Préſident de l'Académie naiſſante de Berlin, l'illuſtre Géomètre *Maupertuis*, lequel étant en froid avec moi, depuis quelque temps, aura voulu calculer la ſomme du plaiſir qu'il eſt forcé de me

procurer, à l'exemple de ſes Confrères, en me fourniſſant ſon quarantième, moins un goulot. Ce problème eſt aiſé à réſoudre.

Plein de ſon idée, il écrit à l'Académie, & commence ſa lettre par ces beaux vers, que *la Fontaine* met dans la bouche du payſan du Danube :

Romains, & vous Sénat, aſſis pour m'écouter;
Je ſupplie, avant tout, les Dieux de m'aſſiſter;
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne diſe rien qui doive être repris!
Sans leur aide il ne peut entrer dans les eſprits,
Rien qui ne gâte une harangue.

» Meſſieurs, depuis que, de votre mouve-
» ment, vous daignâtes m'honorer de vos
» ſuffrages ; & que, par vos officieuſes re-
» préſentations, il a plu au Roi, qu'on avoit
» indiſpoſé contre moi, de ſubſtituer, à l'hon-
» neur peu mérité que vous m'avez fait, des
» bontés encore moins méritées, je vous dois
» des remercîmens, & je les médite. Mais
» ſouffrez que je les differe encore quelque
» temps, & que je m'occupe aujourd'hui,
» tout entier, de l'objet qui me fait prendre
» la liberté de vous écrire. Je reçois, dans
» le moment, quarante bouteilles de vin d'Eſ-
» pagne, ſans avoir pû me procurer la ſatis-
» faction de ſavoir à qui je ſuis redevable
» d'un cadeau ſi galant, & ſi fort de mon
» goût. Je ſuis, à la vérité, dans la ſingu-
» lière habitude de cette eſpèce de torture ;
» en bon Philoſophe je tâche de m'y faire &
» je m'y fais. Mais ici, un peu fondé ſur les
circonſ-

» circonſtances, je m'aviſe, & je me plais » dans l'idée que c'eſt vous, *Meſſieurs*, qui » vous êtes divertis à faire cette galante- » rie Eſpagnole, à une Muſe Bourguignone. » Ma modeſtie néanmoins me jette dans l'in- » certitude, & c'eſt la premiere fois que je » ne veux point l'écouter. Je ſuis trop glo- » rieux des bontés que vous me témoignez. » Il ne me reſte qu'une grace à vous deman- » der : c'eſt de me continuer ces mêmes bon- » tés après ma mort. Daignez être les dé- » poſitaires de mes dernières volontés. Je les » joints ici telles que la franchiſe, dont j'ai » fait profeſſion toute ma vie, me les a dic- » tées. J'emporterai, dans le tombeau, la re- » connoiſſance éternelle que vous m'avez inſ- » pirée. Heureux de mourir, après vous avoir » donné des preuves du profond reſpect avec » lequel je ſuis, *Meſſieurs*, votre admirateur, » PIRON ».

Son Teſtament étoit la ſuite de cette lettre, le voici :

» Je me recommande à la poſtérité. J'eſ- » père plus dans ſon indulgence, que dans » celle de mes contemporains. Comme j'ai » toujours fui la vaine gloire, & que je » crains qu'une main amie ou ennemie, ne » barbouille mon tombeau d'une platte ou » méchante épitaphe, je veux qu'on n'y grave » que celle-ci :

Ci gît PIRON, qui ne fut rien,
Pas même Académicien.

» Je laiſſe mes Ouvrages en proie à tous

» les Journaliſtes, de quelque pays, profeſ-
» ſion, qualité & ſecte qu'ils ſoient, ſauf
» l'hypothèque des Satiriques, des Critiques,
» des Compilateurs, des Plagiaires & des
» Commentateurs. Le grand *Corneille* ne leur
» étant point échappé, il y auroit de l'in-
» décence à moi, du ridicule même, de ne
» pas me laiſſer tourmenter, fouiller & ſaiſir
» par ces Baragers.

» Je légue aux jeunes inſenſés, qui auront
» la malheureuſe démangeaiſon de ſe ſignaler
» par des écrits licentieux & corrupteurs ;
» Je leur laiſſe, dis-je, mon exemple, ma
» punition, & mon repentir ſincère & public.

» Je laiſſe enfin mon cœur à l'immortelle
» Académie Françoiſe, & la ſupplie de vou-
» loir bien recevoir ce petit diamant, aſſez
» précieux par ſa rareté, n'y ayant chez le
» Mogol même, aucuns joyaux qui vaillent
» un cœur vraiment reconnoiſſant.

Sa lettre & ſon teſtament écrits, il prend ſon verre, rempli de vin d'Eſpagne, & s'adreſſant à ſa nièce : « voilà, dit-il, mes gran-
» des affaires faites. Dût ce verre de vin ter-
» miner ma vie, j'aurai du moins eu le plai-
» ſir de la finir auſſi délicieuſement que ce
» drôle d'Anglois, qui, ayant le choix du
» genre de ſa mort, aima mieux ſe noyer
» dans une tonne de Malvoiſie, que de ſe
» faire ouvrir les veines, comme Sénèque ».
Puis après avoir bû la moitié de ſon verre : quel parfum ! s'écria-t-il :

Ah qu'il eſt bon ! c'eſt la liqueur choiſie ;
Le pur nectar, la céleſte ambroiſie,

Digitized by Google

Qu'on ſert aux Dieux dans leur félicité!
Boire à longs traits de cette Malvoiſie,
C'eſt partager leur immortalité.

La nièce rioit de tout ſon cœur, de la gravité comique, avec laquelle il rendoit ces actions de graces. Mais mon oncle, lui dit-elle, ſi ce n'eſt pas l'Académie qui vous a fait ce cadeau, voilà toutes vos belles actions de graces perdues. Non, ma fille, non ; que ce ſoit l'Académie, ou tout autre qu'elle, j'aimerois mieux ne boire que de l'eau toute ma vie, que de paſſer pour un ingrat.

Il perſiſta donc à vouloir que les quarante bouteilles de vin d'Eſpagne, fuſſent un préſent de l'Académie Françoiſe, & il envoya ſa lettre de remerciment & ſon teſtament, à l'Abbé *Sallier*, ſon compatriote & ſon ami. L'Abbé vint ſur le champ le déſabuſer, & rire avec lui de ſa plaiſante erreur. Dès que PIRON fut certain qu'il s'étoit trompé dans ſes conjectures, il jetta ſes ſoupçons de reconnoiſſance ſur M. le Comte de M***. Ils étoient d'autant mieux fondés, que ce Miniſtre, protecteur né des Sciences & des Lettres, avoit toujours honoré PIRON de ſes bontés.

Tant d'intérêts réunis en ſa faveur, le dédommageoient bien d'être privé d'une place à l'Académie Françoiſe, dont il ſuffit d'être reconnu digne, quand même on ne l'obtiendroit pas. Il eſt difficile d'ailleurs d'avoir de meilleurs titres, pour arriver au Temple de Mémoire, que ſon Guſtave & ſa Métromanie.

Au reſte, ſi la poſtérité, pour ſauver un nom de l'oubli, n'avoit jamais comſulté que les regiſtres de l'Académie, que ſeroient devenus tant de noms, vraiment immortels, qui ne s'y trouvent point inſcrits? Il en eſt ſouvent des honneurs Académiques, comme de certaines charges ou dignités, dont les droits & les prérogatives ne s'étendent pas au-delà de la vie du Titulaire. Ainſi, quoiqu'il ſoit glorieux d'obtenir les premiers honneurs de la République des Lettres; ſi l'on veut ſurvivre à cette gloire, il faut qu'elle ſoit acquiſe par un mérite réel, & des talens diſtingués. Elle eut été la récompenſe de PIRON, ſi la haine & la jalouſie ne la lui euſſent pas arrachée. La conduite que l'Académie tint à ſon égard, dans cette fâcheuſe circonſtance, fut bien flatteuſe pour lui, & digne de cette Compagnie également illuſtre & reſpectable. La diſpenſe qu'elle lui accorda de faire les viſites d'uſage, eſt une grace qu'elle n'avoit encore accordée, qu'à *de la Monnoie*, comme je l'ai remarqué dans les *Mémoires* que j'ai donnés ſur *la vie & les écrits* de ce célèbre & ſavant Littérateur.

La penſion de mille livres que le Roi venoit d'accorder à PIRON, le mettoit en état d'attendre d'autres graces. Il y avoit quarante ans, & plus, que ce Poëte étoit célèbre, lorſque le privilège du *Mercure* fut donné à *Boiſſy*, au mois d'Octobre 1754. Le feu Roi eut la bonté de ſe reſſouvenir du Poëte Bourguignon, & de lui aſſigner, ſur le produit du *Mercure*, une penſion annuelle de 1200 li-

Digitized by Google

vres, pour en jouir du premier Janvier 1755. Cette penſion fut portée à 1800 livres; en 1758; & fixée enfin à 2000 livres en 1761. Ces graces lui furent annoncées ſucceſſivement, par M. le Comte *de Saint-Florentin*, depuis Duc *de la Vrillière*, à la protection duquel, non-ſeulement PIRON, mais un grand nombre de Gens de lettres, ont dû, & doivent encore, les récompenſes qu'ils ont obtenues.

Qui n'eût penſé, avec une penſion de 2000 livres, n'être pas, pour jamais, à l'abri des coups de la fortune ? Cependant le Mercure tomba dans un tel diſcredit, que les penſions ceſſèrent d'être payées. (1) Les Intéreſſés tinrent entr'eux pluſieurs aſſemblées, pour trouver les moyens de ſoutenir cet Ouvrage périodique. Mais PIRON leur répétoit toujours : Eh! Meſſieurs, comment voulez-vous que ce qui eſt *au-deſſous de rien*, produiſe quelque choſe, & vous faſſe vivre? Cependant, ſi pour le bien commun, il faut faire quelque réduction ſur les penſions, je conſens qu'on commence par la mienne, qu'on la ſupprime même toute entière; quelque beſoin que j'en aie, je la ſacrifierai de tout mon cœur. Je ne l'ai point demandée, parce qu'il ne m'eſt jamais venu dans la penſée que je la méritaſſe; & j'aime encore mieux rien avoir, que de mériter rien, ici ſur-tout, où tiré en ligne pour 2000 livres,

(1) C'eſt ainſi que Labruyère qualifie le Mercure.

je ne ſaurois ſervir qu'à nuire! Quelle différence de ce langage, ſi modeſte & ſimple, dans la bouche d'un homme qui avoit fait ſes preuves de génie, & alors âgé de 73 ans, au langage préſomptueux de certains talens très-douteux, & du mérite, ſouvent équivoque, qui briguent & obtiennent de pareilles récompenſes! On n'accepta point la propoſition de PIRON, & l'on attendit des jours plus heureux.

Les obſtacles qui avoient éloigné PIRON de l'Académie Françoiſe, n'empêcherent point l'Académie de Dijon de l'adopter. La Capitale de la Bourgogne voyoit, avec complaiſance, la gloire de ſon nouveau Lycée, devenir de jour en jour plus brillante, par le nombre de Savans illuſtres qui en faiſoient l'ornement, lorſqu'en 1751 on propoſa, à PIRON, d'y venir prendre place. Il pleuroit encore la mort de ſa femme; & un an preſque écoulé, n'avoit point ſuffi à ſa douleur. Peu ſenſible à tout ce qui pouvoit flatter ſon amour-propre, il répondit modeſtement aux propoſitions qu'on lui fit, & refuſa conſtamment un honneur, auquel, ſelon lui, il ne pouvoit ni ne devoit prétendre.

Cependant, plus l'Académie de Dijon acquéroit de célébrité, plus elle étoit jalouſe du choix des Membres deſtinés à ſoutenir & à augmenter ſa gloire. Elle regrettoit de ne pas voir inſcrit ſur ſes regiſtres, le nom d'un compatriote tel que PIRON. Elle redoubla donc ſes inſtances en 1762; elles furent ſi preſſantes, & en même-temps ſi honorables

Digitized by Google

pour lui, qu'elles l'ébranlèrent. M. *de Broſſes*, alors Préſident à Mortier, & aujourd'hui premier Préſident du Parlement de Dijon, ſe trouvant à Paris, l'alla voir. La viſite de ce ſavant Magiſtrat, également recommandable par ſon étude profonde des loix, & par ſon intégrité, par ſes connoiſſances, par la variété, le nombre & l'utilité de ſes curieux & ſavans écrits, acheva de le déterminer. Il accepta l'honneur que l'Académie vouloit bien lui faire, & il y fut reçu le 11 Juin 1762. Ce qui le flatta le plus, fut de voir ſon nom mêlé à ceux des *Bouhier*, des *Crébillon*, des *Buffon*, qui feront, à jamais, la gloire, non-ſeulement de la province de Bourgogne, mais de la France entière (1). Eh ! quelle pro-

(1) Quand PIRON eut été admis à l'Académie de Dijon, il écrivit au Préſident Richard de Ruffey : „ Eh quelle place voulez-vous que j'occupe dans notre Académie, parmi tant de Génies originaux & ſublimes, qui y répandent le plus grand éclat ? „ Notre bon-homme Rameau, avec la plus petite „ doſe de gros ſens commun, tout brut & ſans manège, n'a-t-il pas de ſon ſeul génie écraſé tous les „ Troubadours de Provence & d'Italie ? Notre fier „ Crébillon, (devant Apollon ſoient ſes Mânes) „ avec une très-légère étincelle de ce que le vulgaire appelle eſprit, & n'ayant que ſon génie tout „ nud, ne laiſſe-t-il pas un aſpic dévorant & le vautour de Prométhée au cœur envieux.... Je ne „ vous parlerai point de M. de Buffon. Cet homme „ de génie appartient à l'Univers. J'entends les Normands ſe vanter d'avoir produit Malherbe, Saint-„ Evremont, Chaulieu, Fontenelle ; pas un mot de „ Corneille „.

vince, quelle ville autre que la Bourgogne & Dijon, peut ſe vanter d'avoir donné naiſſance à un ſi grand nombre d'Hommes illuſtres & véritablement grands ? Cette province eſt la ſeule, ſi l'on veut parcourir tous les Arts, toutes les Sciences, toutes les branches diverſes de la Littérature, qui ait à ſe glorifier, à l'exemple de la Grèce & de l'ancienne Rome, d'avoir produit, dans tous les genres, des Génies du premier ordre. Le Bel eſprit ne paroît pas avoir encore ravagé cette heureuſe contrée. C'eſt aux ombres immortelles des *Boſſuet*, des *Bouhier*, des *la Monnoie*, des *Crébillon*, des PIRON, à veiller ſur elle, & à la défendre des attaques de cet ambitieux ennemi du Génie.

Quelle influence en effet ces excellens Modèles ne doivent-ils pas avoir ſur les eſprits ? Qui ne brûlera pas, comme eux, du deſir d'illuſtrer ſa patrie ? Quelle élévation leur renommée ne doit-elle pas porter dans l'ame de celui qui a eu le bonheur de reſpirer, en naiſſant, le même air qu'ils ont reſpiré ? En un mot, quel pouvoir leur exemple n'aura-t-il pas ſur l'amour-propre honnête, qui fera ſes efforts pour les imiter, les ſuivre, les égaler, les ſurpaſſer même, s'il eſt poſſible ? C'eſt ainſi que le cœur de PIRON s'enflamma. Cette foule de Savans, de tout rang & de tout état, frappa ſes premiers regards ; dès lors il jura de ſuivre leurs traces, & remplit ſon ſerment, malgré les obſtacles que la fortune ne ceſſa de lui oppoſer.

Jamais l'amour de la patrie n'eut plus d'em-

Digitized by Google

pire ſur un cœur, que ſur le ſien. Glorieux d'être né Bourguignon, il conçut, malheureuſement trop tard, le deſſein de faire l'éloge des Hommes illuſtres de ſa province : mais il n'a fait qu'ébaucher cet Ouvrage, qu'il commença dans un temps où il étoit preſque aveugle. On doit regretter qu'il n'ait pu l'achever.

Il s'étoit fait une ſi haute idée de l'état d'Homme de Lettres, qu'on ne doit point être étonné de la fierté avec laquelle il en ſoutenoit la nobleſſe. Il ne ſouffrit jamais qu'on oſât la rabaiſſer en ſa préſence, & c'eſt ce qu'il fit ſentir à un grand Seigneur, dans l'appartement duquel il étoit prêt d'entrer, comme celui-ci reconduiſoit une perſonne qualifiée. *Paſſez, Monſieur*, dit le maître du logis, à la perſonne qui s'arrêtoit par politeſſe ; *paſſez ; ce n'eſt qu'un Poëte.* « Puiſque les qualités » ſont connues, répartit PIRON, je prends » mon rang, » & il paſſa le premier. Il ne devoit point, à la réflexion, de pareilles réparties ; elles lui étoient inſpirées ſur le champ, par cette élévation qui régnoit naturellement dans ſon ame.

Si l'éducation qu'on reçoit ſous des Maîtres habiles, conſiſte dans les leçons de ſageſſe & de vertu qui forment le cœur, & dans les bons préceptes qui développent l'eſprit & le rendent propre à embraſſer les Sciences humaines : ſi à ces leçons & à ces préceptes l'Eleve joint des diſpoſitions heureuſes, & que pour ſurcroît d'encouragement, il trouve encore, au ſein de ſa famille, des modèles

& des exemples, perſonne ne reçut une meilleure éducation, & n'en profita mieux que PIRON. Malgré les peines qui traverſèrent les trois quarts de ſa vie, il perfectionna ſes talens naturels, par l'étude des grands Modèles de l'Antiquité Grecque & Romaine. La langue d'*Homère* lui étoit auſſi familière que celle de *Virgile*. Il paroît donc que ceux qui lui reprochent une certaine dureté de ſtyle, & un défaut de goût & d'harmonie, ſe trompent, en l'attribuant à ſon peu d'éducation. Ils abuſent de l'aveu qu'il a fait ſouvent, non de ſon peu d'éducation, mais d'une privation de fortune, qui ralentit ſes progrès. S'il eut été dépourvu de goût; s'il eut méconnu l'harmonie, auroit-il ſenti ſi vivement celle qui fait le charme de la poéſie d'*Homère*, de *Virgile*, & d'*Horace ?* Auroit-il admiré *Corneille* ? Auroit-il éprouvé ce doux raviſſement que produiſent les vers de *Racine* qu'il ſavoit par cœur; il admiroit ſon ſtyle inimitable, qu'on ne trouve depuis dans aucun de nos Poëtes, ſans exception, & qu'aucun de nos Poëtes à venir ne reſſuſcitera peut-être jamais. Cette dureté prétendue qu'une critique injuſte & jalouſe exagère, & qu'elle a auſſi reprochée à l'illuſtre *Crébillon*, tient à la manière forte dont ils concevoient leurs penſées. C'eſt même ce qui diſtingue particulièrement le génie, de l'eſprit. Le génie ne produit que des beautés mâles, dont les graces nerveuſes rejettent tout ornement qu'elles ne tiennent pas de la Nature : l'eſprit au contraire, ne produit que des beautés délicates, ſoumiſes au caprice des

Digitized by Google

goûts divers, & dont les graces molles & fugitives ont beſoin de toutes les reſſources de l'art pour ſéduire & pour plaire. Les unes ſont de tous les temps & de toutes les nations, & arrachent, comme malgré nous, notre admiration; les autres dépendent des lieux, des temps & des circonſtances, & le goût qui les admet eſt inconſtant comme elles.

Un reproche que l'on fait encore à PIRON, tombe ſur les premières ſociétés qu'il fréquenta; & dans leſquelles il contracta, dit-on, cette âpreté, cette rudeſſe qui choque ſi fort ſes Critiques trop délicats. Le ton de la ſociété peut influer, ſans doute, ſur ce que le vulgaire appelle communément l'eſprit; mais ce ton ne change rien au génie. L'eſprit imite & le génie crée : l'un eſt un miroir qui reçoit & réfléchit la lumière; le génie eſt une flamme divine qui la produit & la répand. PIRON, à ſoixante ans, avoit le même génie qu'à vingt ans, avec cette différence eſſentielle, qu'il l'avoit fortifié par la réflexion & par l'étude.

Ce n'eſt en effet que dans la ſolitude & le ſilence du cabinet, qu'on peut nourrir ſon génie par une réflexion profonde ſur ſoi-même, & épurer ſon goût par la méditation continuelle des bons Auteurs anciens & modernes. Quiconque, avec des diſpoſitions heureuſes, s'en tiendroit à ne voir & à ne conſulter que ce qu'on nomme ſouvent, mal-à-propos, la bonne Compagnie, courroit riſque de s'égarer. Je dis plus, la fréquentation prématurée du grand monde, outre qu'elle détourne de l'étude, ne fait que des hommes

Digitized by Google

vains, parce qu'on ſe hâte d'énivrer de louanges, les talens précoces, ſous prétexte de les encourager.

PIRON fut aſſez heureux pour n'être point gâté par la fauſſe louange, il n'eut d'autre aiguillon que ſa verve, & d'autre encouragement que ſa propre volonté. Auſſi fut-il toujours modeſte. Si les Sociétés que la province lui offrit d'abord n'avoient ni le brillant ni la légéreté de celles de Paris, il y rencontroit du moins les *Bouhier*, les *Demay*, les *la Monnoie*, & beaucoup d'autres Savans, avec leſquels il s'inſtruiſoit; & ſans doute ces Sociétés valoient bien la bonne Compagnie de la Capitale, où l'on fait ſi ſouvent la guerre au bon goût & au bon ſens. Au reſte, ſi ces Rivaux euſſent eu à vaincre, comme lui, les obſtacles qu'il a vaincus; ſi, comme lui, ils euſſent été forcés de lutter ſans ceſſe contre la fortune, je doute qu'ils les euſſent ſurmontés avec autant de courage, de gloire & de vraie philoſophie.

La célébrité qu'il s'étoit acquiſe, depuis qu'il avoit quitté Dijon, engagea l'Éditeur *de la Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, à lui demander qu'il compoſât l'article concernant Piron le père, & en même-temps qu'il voulût bien auſſi faire celui qui le regardoit lui-même. Il s'en défendit longtemps. On lui écrivoit lettres ſur lettres auxquelles il ne répondoit point. Enfin l'Éditeur le preſſa tant, qu'il lui envoya ſeulement l'article de ſon père, très-bien fait & très-ample : à l'égard du ſien, il étoit en deux lignes. La vraie modeſtie rend

Digitized by Google

ordinairement l'amour-propre muet. Mais par une mal-adreſſe qu'on ne ſauroit comprendre, & qu'on ne peut excuſer, l'Éditeur de cette *Bibliothèque*, au lieu d'y inſérer ces deux articles tels qu'ils étoient, s'aviſa d'en ſubſtituer deux autres, ſi ſecs & ſi décharnés, que PIRON en fut piqué. Il ne s'en vengea pas autrement, qu'en communiquant les ſiens tels qu'ils les avoit compoſés, à l'Abbé *Desfontaines*, au moment que ce Journaliſte alloit rendre compte de la *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.* Le Critique en profita, & les inſéra dans ſa feuille, en reprochant, à l'Éditeur, ſon peu de diſcernement.

Malgré la foibleſſe de ſa vue, PIRON entretenoit une correſpondance très-étendue & très-exacte, avec ſes protecteurs, ſes amis, & beaucoup de Gens de Lettres très-célèbres. C'eſt dans ce commerce épiſtolaire qu'éclatent ſingulièrement ſa gaîté, ſa franchiſe, & toutes les excellentes qualités de ſon cœur & de ſon eſprit. Quoique né pour l'Épigramme, il avoit la ſatire en horreur. Il n'empoiſonnoit jamais le trait qu'il lançoit : toujours plus de gaîté que de malice, & jamais de noirceur. Si ce que j'avance ici n'étoit pas avoué par tous ceux qui l'ont connu, j'en rapporterois mille preuves pour une. Je me contenterai de citer ici la réponſe qu'il fit à la lettre d'un Chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon, qui lui demandoit une ſatire contre une perſonne qu'il lui nommoit. » Vous avez jetté les yeux ſur moi, lui ré-» pondit-il, comme ſur quelqu'un qui pour-

» roit être moins honnête homme que vous,
» & moins Chrétien : vous vous trompez.
» Si je faiſois une action ſi infâme, je me
» rendrois éternellement indigne de la ſociété
» & de l'eſtime des honnêtes gens «.

Ce caractère plein de bon-hommie, de franchiſe & d'honnêteté, le faiſoit rechercher autant que les charmes de ſon eſprit & de ſa converſation. Toujours brillant, toujours nouveau, il ne s'épuiſoit jamais. Ses ſaillies, ſes bons mots, couloient de ſource avec un naturel & une ſimplicité charmante. La plus légère circonſtance, la moindre queſtion, lui fourniſſoient d'excellentes réparties ; témoin celle qu'il fit à un Evêque, qui lui demandoit, d'un ton à quêter un éloge : *avez-vous lû mon mandement, Monſieur, PIRON ?* Non, Monſeigneur ; & vous ? ».

Il avoit entièrement perdu la vue, dans les dernieres années de ſa vie ; & comme il ne ſortoit preſque plus de chez lui, il étoit enchanté qu'on le vint voir. Il mettoit tant de gaîté dans ſa converſation, & l'on ſe plaiſoit ſi fort à l'entendre, qu'on ne l'interrompoit que pour lui fournir le moyen de reprendre la parole avec une nouvelle chaleur & de nouveaux agrémens. Une Dame, infiniment aimable, très-ſpirituelle, & très-jolie, témoigna l'envie de le voir & de cauſer avec lui. Elle y fut conduite par M. R**, qui connoiſſoit PIRON, & l'avoit prévenu ſur cette agréable viſite. La Dame étoit inſtruite de la haute eſtime de PIRON pour ſon ami le Préſident *de Monteſquieu*. Jalouſe de lui donner

une idée avantageuſe de ſon eſprit, & de ne pas paroître auſſi ſuperficielle que la plupart des perſonnes de ſon ſexe, elle entama la converſation par l'éloge & l'analyſe de l'*Eſprit de Loix*, ouvrage au-deſſus de la portée, je ne dis pas des femmes, mais des trois quarts des hommes même les plus ſavans. Elle ſoutint aſſez bien ſon texte, pendant cinq ou ſix minutes, & elle commençoit à s'embrouiller, lorſque PIRON s'en apperçut, & lui dit : *Madame, croyez-moi, ſauvez-vous par le Temple de Gnide* (1). Cette heureuſe ſaillie ramena la gaîté dans la converſation, & cette Dame y fit briller alors, tous les agrémens de ſon eſprit.

Tous ceux qui ont vécu familièrement avec PIRON, rendent juſtice à la beauté de ſon ame & à l'excellence de ſon cœur. « Je vou-» drois voir, écrivoit-il, en 1766, à M. *le* » *Gouz de Gerland*, tous ceux que j'aime, » & que j'eſtime ne faiſant qu'un même cer-» cle; & moi dans le centre, les faire rire » à la ronde, dût-ce être à mes dépens. Le » ſinge n'auroit point de regret à ſa mon-» noie, en ſi belle & pleine jouiſſance ».

Avec quelle effuſion de cœur ne m'a-t-il pas parlé cent fois de ſes illuſtres & principaux Bienfaiteurs, M. le Comte *de Livry*, M. le Prince *Charles*, M. le Duc *de Nevers*, M. le Comte *de Maurepas*, & M. le Duc *de la Vrillière* ! Que ſeroit-il en effet devenu ſans

(1) *Le Temple de Gnide*, Ouvrage galant & voluptueux de la jeuneſſe du Préſident de Monteſquieu.

Digitized by Google

leur protection & leurs ſecours généreux! Mais s'il eſt doux, pour un cœur reconnoiſſant, de ſe rappeller ſans ceſſe, avec tranſport, le nom chéri de ſes Bienfaiteurs; n'eſt-il pas plus doux encore d'avoir à ſe dire à ſoi-même: j'ai rempli les devoirs ſacrés de l'humanité; pour comble de ſatisfaction, mes bienfaits ſont tombés ſur un être malheureux, & qui les méritoit!

Senſible au mérite de ſes Rivaux, PIRON ne les attaqua jamais; & l'Epigramme, qu'il avoit toujours prête, n'étoit que pour ſa défenſe. Lorſqu'un de ſes amis vint lui annoncer la fauſſe nouvelle de la mort du plus célèbre Poëte de nos jours, il fut témoin du ſaiſiſſement qu'elle lui cauſa. Il vit PIRON ſe lever avec vivacité de ſon fauteuil, s'agiter, & s'écrier à pluſieurs fois: *Ah! le pauvre homme, Quelle perte! C'étoit le plus bel-eſprit de la France!* Puis reprenant ſes ſens, dire à ſon ami: *au moins, Monſieur, vous me répondez de votre nouvelle.* Qu'il eſt aiſé de voir, comme l'a judicieuſement remarqué M. *Bret* (1), *que cette anecdote peint, dans ſa totalité, le cœur & l'eſprit de* PIRON. Par ſon exclamation, il rend un juſte hommage à ſon Rival. *Mais ſon intariſſable gaîté renaît tout-à-coup. Il ſe rappelle toutes les plaiſanteries qu'il s'étoit permiſes ſur cet Ecrivain célèbre; & il veut encore ſoutenir ce rôle qui l'avoit amuſé: voilà la ſource du dernier*

(1) Voyez Journal Encyclopédique d'Avril 1775, Tome III, part. II. pag. 309 & 310.

Digitized by

trait. M. *Bret* ajoute que le *Panégyriſte* (2) *de* PIRON *a véritablement frappé au but, lorſqu'il a dit que cette eſpèce de guerre d'eſprit n'étoit, au plus, que le réſultat du projet qu'il avoit formé, de modérer l'enthouſiaſme exagéré des partiſans de ſon Emule, à côté duquel on ſemble ne vouloir admette aucun Poëte.* Cette obſervation eſt d'autant plus juſte, que PIRON, naturellement modeſte, ne pouvoit ſouffrir la louange, même la plus modérée; & qu'il diſoit que rien n'étoit plus capable d'inſpirer la modeſtie, que de voir un Auteur ivre d'encens, à peu près comme ces miſérables Ilotes que les Spartiates enivroient, pour inſpirer à leurs enfants l'amour de la ſobriété.

Si dans ſa jeuneſſe PIRON eut le malheur de bleſſer la décence & les mœurs, par un petit nombre d'écrits licentieux, il reſpecta toujours la Religion, contre laquelle il ne s'eſt jamais élevé dans aucun de ſes Ouvrages. Il a même donné des marques publiques de ſon repentir ſincère, au ſujet du ſcandale qu'il avoit cauſé. Il traduiſit les Pſeaumes de la Pénitence, & c'eſt à cette occaſion qu'il écrivoit à M. *Tannevot*, Poëte & Philoſophe Chrétien (3) : *Ma*

---

(2) Voyez Eloge de PIRON, lû à la Séance publique de l'Académie de Dijon, du 23 Décembre 1773, par M. Perret, avocat, Secrétaire perpétuel, pour la partie des Belles-Lettres; Paris, chez Piſſot, Libraire, 1774.

(3) Voyez Tome VII, pag. 423. Voyez auſſi l'éloge de M. Tannevot, dans le Nécrologe des Hommes célèbres de France 1775, page 66.

Digitized by Google

ſincère & chrétienne palinodie, Monſieur, après la ſatisfaction de ma conſcience, ne pouvoit m'en cauſer une plus ſenſible, que de m'avoir rappellé dans votre ſouvenir. Nos demi-beaux Eſprits, nos quarts de Philoſophes, peuvent me ridiculiſer tout à leur aiſe. Un ſuffrage auſſi deſirable que le vôtre, à tous égards, & ſur-tout pour l'Ouvrage en queſtion, achève de m'en conſoler pleinement.

Une chûte fâcheuſe qu'il fit au mois de Décembre 1772, hâta ſon dernier moment. Malgré cet accident, il conſerva ſa gaîté juſqu'à ſa mort. Sa nièce, qui étoit mariée depuis trois ans, avoit caché, par une délicateſſe très-louable, ſon mariage à ſon oncle, dans la crainte qu'il ne crût qu'elle alloit l'abandonner. Mais elle fut bien étonnée de s'entendre appeller par ſon nom de femme (1), lors de la lecture du teſtament de ſon Oncle, qu'une égale délicateſſe avoit empêché de lui faire connoître qu'il ſavoit ſon mariage. C'eſt aux ſoins aſſidus & conſtans qu'elle lui a rendus pendant 30 ans, qu'il a dû la tranquillité dont il jouiſſoit. Elle le pleure encore tous les jours, & croit le voir en jettant les yeux ſur ſon buſte, fait par M. *Gaffiéri* (2), ouvrage de l'amitié,

---

(1) Elle eſt femme de M. Capron, excellent Muſicien, & célèbre dans ſon art, par la légéreté, la fineſſe & l'agrément de ſon jeu ſur le violon.

(2) M. Caffiéri, Sculpteur du Roi, & Profeſſeur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, ayant fait, en terre cuite, le buſte de PIRON, ſon ancien ami, l'a exécuté en marbre, pour être placé dans la ſalle qu'on doit conſtruire pour la Comédie Françoiſe. Il a été expoſé cette année 1775, au Sal-

Digitized by

que l'art a conſacré à l'Immortalité. PIRON mourut le Jeudi 21 Janvier 1773, à 11 heures du ſoir, âgé de 83 ans, 6 mois 12 jours.

---

lon, & a réuni tous les ſuffrages, tant par la reſſemblance frappante de ce Poëte célèbre, qu'il fait revivre, que par la beauté, la fineſſe, l'élégance & la perfection du ciſeau de l'Artiſte.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ÉCOLE DES PERES,

COMEDIE.

Digitized by Google

L'ÉCOLE DES PERES,

COMEDIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE.

MADAME,

Il y a quelque témérité ſans doute à placer ici l'auguſte nom de V. A. S. Mais puis-je entendre la voix publique, & mettre au jour un Poëme où triomphe la tendre généroſité, ſans le dédier à une Princeſſe, qui, dans toutes ſes actions, en eſt le plus conſtant & le plus parfait modèle ? Cette même voix m'avertit que je ferois très-mal ma cour, ſi, me laiſſant aller au plaiſir d'être ſon écho, j'oſois traveſtir cette Epître en un long panégyrique. Je me tais donc ; & je me tais à regret : mais je me dédommage, en ſongeant que l'éloge de V. A. S.

Digitized by Google

eſt gravé dans tous les cœurs ; & qu'ils ſont les temples où fume l'encens le plus pur & le plus digne de Vous. Il s'y pèſe au poids rigoureux du mérite perſonnel ; on l'y refuſe à la grandeur qui ne brille que de ſon ſeul éclat ; elle y eſt même traitée de chimère, ſi les perſonnes qu'elle diſtingue, ne l'honorent, à leur tour, par des ſentimens qui, pareils à ceux de V. A. S. les font devenir, pour ainſi-dire, ce qu'elles étoient nées. Mais, auſſi quels droits ne s'acquiert pas ſur nous une haute naiſſance, quand elle eſt relevée des qualités de l'ame les plus douces & les plus éminentes ; C'eſt de ce rare & bel aſſemblage que ſe forme, ici-bas, la plus noble image de la Divinité ; image, à laquelle eſt due une eſpèce d'adoration qui eſt auſſi le tribut que vous recueillez dans tous les cœurs, & que, du fond du ſien, apporte aux pieds de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.

PIRON.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

DEux raiſons m'ont fait changer le titre des *Fils ingrats* en celui de l'*École des Pères*. La première eſt que l'ancien titre annonçoit un vice horrible ; & que c'étoit, pour ainſi-dire, tendre de noir l'entrée d'un lieu de plaiſance. Le but de la Comédie fut toujours d'inſpirer le plaiſir & la gaîté, loin de faire naître l'horreur & la pitié. Elle ne doit donc offrir ſur la Scène que de riantes peintures des ridicules ; & n'en eſt-ce pas un, que ce fol entêtement qui égare un Père, & qui l'aveugle ſur les impertinences de ſes Enfans, juſqu'à le rendre quelquefois un enfant lui-même ? Ridicule d'autant mieux à ſa place ſur le théâtre, que non ſeulement il eſt ſouvent, par ſa fadeur, le ſupplice & l'embarras de la ſociété, mais même qu'il eſt toujours également contraire au bonheur des Pères, & préjudiciable aux mœurs des Enfans. Deux objets ſi intéreſſans pour tout le monde, que ſi l'ouvrage égaloit ici la matière, je me glorifierois d'être parvenu à joindre *l'utile à l'agréable.*

Une ſeconde raiſon de changer le premier Titre, c'eſt qu'effectivement celui de l'*Ecole des Pères* ſort du fond de la Pièce, plus naturellement que celui des *Fils ingrats*. Ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, parce que ne peignant pas ſans répugnance quelque choſe d'auſſi déteſtable que l'ingratitude filiale, je

craignois que le coloris ne fût trop vif, ou l'expreſſion trop forte. Il a réſulté de cette crainte aſſez raiſonnable, que ces Fils en tout, repréſentent moins, *dit-on*, des Enfans ingrats, que des Enfans & des hommes, faits à-peu-près comme tous les autres; c'eſt-à-dire des Enfans & des Hommes uniquement occupés d'eux-mêmes & de leurs intérêts particuliers. Du moins, à mon grand étonnement, de ces Perſonnes intelligentes qui voyent & qui compoſent ce qu'on appelle *la bonne Compagnie*, & à qui on alloue ce qui s'appelle encore *le bon ton*, m'ont aſſuré qu'à la ſortie de la repréſentation, ils n'en emportoient que cette impreſſion contre eux.

De pareils ſentimens font toutefois que ces méchants Enfans manquent vilainement à leur Père, dans une occaſion très-eſſentielle. Il ſe trouve ruiné par un événement imprévu, ſans que pas un des trois parle ni s'ingère de le ſecourir de la moindre partie des grands biens dont il s'étoit dépouillé pour eux. La morale du ſiècle ſeroit-elle donc ſi relâchée, que ce ne fût pas là une faute encore aſſez capitale à ſes yeux, pour juſtifier mon premier titre? Quoi que m'ayent pu dire *la bonne Compagnie* & ces Meſſieurs du *bon ton*, j'ai bien de la peine à me le perſuader. Ce qu'il y a de vrai, je l'avoue, c'eſt que ce trait de noire ingratitude n'eſt qu'épiſodique, & qu'encore une fois, je l'ai frappé avec le plus de ménagement que j'ai pu, de peur de révolter en ne voulant qu'intéreſſer. Ainſi tout l'accommodement que j'y trouve, c'eſt de con-

tinuer à croire, en mon particulier, ces Fils, des Fils ingrats & très-ingrats, mais ſans permettre à cette qualification d'intituler déſormais, ou de caractériſer ma Pièce.

L'action principale roulant donc ſur le refus ſeulement que font les trois Frères, d'épouſer au gré de leur Père, une Orpheline, fille d'un Ami ruiné, à qui ce Père devoit tous les biens qu'il leur avoit prodigués, il s'agit moins de leur ingratitude, que de l'aveugle prévention d'un Père, qui, en leur offrant cette Fille, les croyoit auſſi tendres, auſſi généreux, auſſi déſintéreſſés, auſſi reconnoiſſans, qu'il ſe le ſentoit lui-même; qui les croyoit, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, ſon cœur comme ſon ſang. Leur refus aggravé de l'indigne procédé dont je viens de parler, lui deſſille enfin les yeux : il ſe déſabuſe; il les reconnoît pour tels qu'ils ſont; revient ainſi de ſes préventions paternelles, ſe reproche ſa facilité paſſée; & reſſaiſi de ſes biens, redevient le maître des Ingrats qui venoient de l'abandonner. C'eſt-là le dénouement de la Pièce; &, par conſéquent, l'*École des Pères* en eſt le vrai titre.

J'avois tellement peur de remplir mon ſujet, relativement à ſon premier titre, qu'à ce propos je me rappelle un fait dont je ne puis m'empêcher de faire part à mes Lecteurs, ſi j'ai le bonheur d'en avoir. Peut-être ce fait ſervira-t-il même à fonder deux vérités qui ne ſeront pas indifférentes, l'une aux Amateurs du Théâtre, l'autre aux jeunes Candidats de mon métier.

Rien, comme on conçoit bien, ne ſe préſentoit plus naturellement à l'imagination dans un portrait de Fils ingrats, qu'une ſcène où, par une ſotte vanité, & du haut de leur opulence, ils méconnuſſent & déſavouaſſent leur malheureux Père appauvri. Auſſi cet incident fut un des premiers qui me vinrent à l'idée, lorſque je jettai les fondemens de ma Fable.

Mais comme autrefois un Legiſlateur affecta de ne point ſtatuer contre les parricides, pour inſinuer, par cette omiſſion, qu'il ne devoit pas ſeulement tomber dans l'eſprit que de pareils monſtres exiſtaſſent; de même, à-peu-près, je rejettai cet incident comme une image infame & ſcandaleuſe, dont on ne devoit ſoupçonner la réalité nulle part. Je trouvai cette baſſeſſe & cet excès auſſi indignes d'être mis au Théâtre, qu'au rang des choſes vraiſemblables, & ſur-tout dans des Enfans que je ſuppoſois avoir des ſentimens d'honneur, d'après quelque éducation.

Cependant ne me pouvant réſoudre à renoncer totalement à ce petit avantage de mon triſte ſujet, je le fis valoir comme je pus, en me rabattant ſur les Perſonnages ſubalternes du Payſan père, & du Valet fils. Non que le caractère paternel ne ſoit également ſacré dans toutes les conditions; & que je ne ſache bien qu'un Payſan doit être le Roi de ſa famille, comme un Roi doit être le père de ſon peuple; mais c'eſt que l'indignation naïve d'un Père tel que le Payſan, & la ridicule impudence d'un Fils tel que Paſquin, devenoient, ſelon moi, compatibles

Digitized by Google

avec cette eſpèce de comique faite pour une ſorte d'Auditeurs, dont nos Maîtres ont cru ne devoir pas négliger le ſuffrage & la ſatisfaction. En un mot, l'état vil & groſſier de ces Perſonnages, me ſembloit demander grace pour quelques meſſéances que je n'imaginois inſupportables que dans des gens d'une condition plus relevée.

Que d'entraves je me donnois-là gratuitement! Et qu'une des plus heureuſes Comédies de nos jours, qui parut après celle-ci, m'a bien dû faire abjurer ces vaines délicateſſes, puiſqu'elle dut une partie de ſon brillant ſuccès, à la liberté dont je venois de m'abſtenir; ou, pour mieux dire, de n'oſer profiter qu'à demi!

On voit bien que je parle du *Glorieux*. En effet, ce n'eſt plus là un Valet qui méconnoît ſon Père; ce n'eſt pas moins que le Maître, que le Glorieux, que le Comte lui-même; qu'un Homme enfin de toute autre condition que mes *Fils ingrats*; Homme de qualité, Homme à grands ſentimens, & qui, comme on l'apprend de ſa propre bouche, reſpecte infiniment l'Auteur de ſa naiſſance. Toutefois ce reſpectable Auteur de ſa naiſſance paroiſſant tout-à-coup devant lui, en aſſez mauvais équipage, voilà ce Fils reſpectueux dans le même embarras que celui dans lequel tombe ici mon drôle de Paſquin à l'aſpect imprévu de ſon père Grégoire. La mauvaiſe honte du *Glorieux* ne lui laiſſe pas ſeulement le courage d'avouer devant ſon Valet, cet honnête-homme de Père. L'Auteur, à tous

égards, plus verſé que moi dans la pratique du Théâtre, n'a garde auſſi de rien perdre des avantages d'une ſituation ſi piquante; il l'étend, l'enjolive & s'égaie le plus long-tems qu'il peut, ſur la ſcandaleuſe inquiétude de ce coquin de Fils, dont la lâcheté va juſqu'à faire paſſer effrontément ſon Père pour un de ſes Domeſtiques. Machine ſi frêle & ſi caſuelle, que peut-être auſſi ſe fut-elle détraquée trop aiſément, ſi, par une rare condeſcendance, ce Père très-indulgent ne vouloit bien lui-même en être un reſſort, en ſe prêtant à l'étrange foibleſſe de ſon Fils. Autre coup de Maître, autre hardieſſe heureuſe qui m'eût encore été bien autrement ſuſpecte, ſi je l'euſſe imaginée, comme j'avois d'abord imaginé la première & la principale.

L'événement favorable me détrompe donc, & me détrompe d'autant plus, qu'il fut favorable à l'Ecrivain de nos jours le plus attentif aux mœurs, le plus délicat ſur les bienſéances, & le plus doué de cette ſimplicité nue & ſenſée, qui tire toutes ſes graces de la ſeule & belle nature, ſans le moindre ſecours des ſubtilités du bel-eſprit.

Venons maintenant aux deux vérités qui réſultent de ce détail, peut-être un peu trop long.

La première eſt que, ſi dans nos commencemens, nous ſommes ſujets à faire des fautes d'inadvertance, quelquefois auſſi, comme on vient de le voir, nous péchons par trop de circonſpection; la ſeconde, qu'heureuſement rien ne ſe perd; & que l'habileté clairvoyante des Maîtres qui nous regardent entrer dans la

Digitized by Google

carrière, ſait relever toujours & recueillir, au profit du Théâtre & du Public, ce qu'une timide & ſcrupuleuſe inexpérience peut nous avoir fait rejetter mal-à-propos. Cependant, l'avouerai-je ? Je ne ſerois pas plus hardi ſi c'étoit à refaire. Non que je veuille inférer de-là que perſonne ait tort : à Dieu ne plaiſe ! Mais c'eſt que telle choſe, je ne ſais comment, va très-bien aux uns, qui ne réuſſit nullement aux autres. Que ſais-je enfin, ſi dans cette partie triomphante du *Glorieux*, il ne regne pas une fineſſe cachée, un correctif adroit, quelque fil imperceptible à mes foibles lumières, qui conduit à un ſuccès immanquable, &, par conſéquent, très-mérité.

Il paroît bien que je ne ſuis pas revenu de ma première façon de penſer, puiſque parmi les changemens conſidérables que je me ſuis donné la peine & le plaiſir de faire à cette Pièce, je me ſuis, pour la ſeconde fois, interdit un avantage ſi aiſé à faire valoir, & rendu ſi légitime ; & j'eſpère qu'on ne traitera pas ma ſeconde retenue, de modération forcée, en l'attribuant à la peur d'être mis au rang des Ecrivains ſur qui l'on crie : *O imitatores, ſervum pecus!* O pauvre petit troupeau de Singes ! Car je n'aurois pas eu ce reproche à me faire, puiſque j'aurois toujours été le premier en date aux yeux du Lecteur ; & que je n'aurois fait que chaſſer de plein droit ſur mes terres, en tranſportant ſeulement cette partie du rôle de mes Acteurs ſubalternes, dans celui de mes Acteurs principaux. Si peu qu'on m'eût chicané là-deſſus, j'en euſſe appellé à l'équi-

table Auteur du *Glorieux* lui-même, qui, dans un cas pareil, dit fort bien à la fin de la Préface de ſon *Diſſipateur* : *Il m'eſt permis de revendiquer un bien qu'on a uſurpé ſur moi, & de rentrer hardiment dans un droit qui ne ſouffre point de preſcription.*

Après cela j'ai retouché, avec toute l'attention dont je ſuis capable, la diction, les vers, le ſtyle, les mœurs & les caractères. J'ai enlevé & changé des ſcènes entières. J'ai reſſerré l'action le plus qu'il m'a été poſſible; & je lui ai ſacrifié les morceaux le plus travaillés, pour peu que j'aye cru voir qu'ils en interrompoient la chaleur ou l'unité. J'ai tranſpoſé, retranché, rectifié, refondu; enfin, ne pouvant tranſmuer les métaux, j'ai fait du moins tous mes efforts pour les purifier. Que n'a pas dû ſouffrir l'amour-propre d'une Muſe un peu jalouſe de bonne réputation, tout le temps que ces Pièces (les deux premières ſurtout) ont paru ſous leurs anciennes formes ? Quel état violent ! C'eſt le ſupplice d'une Coquette expoſée long-temps aux regards, dans le déſordre d'un négligé déſavantageux. Juſte punition de la préſomptueuſe impatience d'un jeune Auteur! Puiſſe, pour l'honneur des Lettres, puiſſe mon exemple toucher mes nouveaux Confrères & leurs Succeſſeurs ! Puiſſent-ils, au-lieu de ſe précipiter à la pourſuite des honneurs littéraires, mettre un peu plus leur attention à les mériter! Ils donneroient décemment aux Muſes le temps & les veilles qu'ils conſacrent à la vanité du manége & des protections : Et avec ce qu'ils auroient de ta-

lens ſupérieurs aux miens, quel accroiſſement n'en réſulteroit-il pas à la gloire du ſiècle & à la leur ? Le travail leur acquerroit pour long-temps des lauriers que l'intrigue & la ſoupleſſe n'uſurpent que pour un bien petit nombre d'années.

La terrible balance en effet pour nous autres Auteurs, que le trébuchet d'un Lecteur impartial & pénétrant, aſſis à l'aiſe, & nous peſant tout à loiſir dans le ſilence du cabinet! Rien n'échappe alors à l'homme *aux cent yeux*. Plans défectueux, Scènes ouvertes, finies & dialoguées ſans cet enchaînement naturel & ſi néceſſaire à la continuité de l'action : plagiats manifeſtes ou déguiſés ; mauvaiſe logique ; conſtructions vicieuſes, ambitieux ornemens, termes foibles ou impropres, rimes irrégulières, contradictions, négligences, &c. tout perce, tout ſe démêle & ſe découvre : la faveur des préventions, l'illuſion théâtrale, les petites reſſources de brigue & de cabale, le torrent de l'acclamation, rien de tout cela n'agit plus : les taliſmans ſont briſés ; tous les voiles déchirés ; rien ne ſe met plus entre l'œil & la vérité. Qu'il reſte ſouvent peu de choſe au fonds de la coupelle, après que tout cela s'eſt évaporé! Une pareille image ne doit-elle pas faire trembler l'Auteur le plus accrédité ? Et quelle impreſſion, à plus forte raiſon, n'a-t-elle pas dû faire ſur moi ! C'eſt pourtant cet Homme ſage & recueilli dans la paix du cabinet, que nous devons ſans ceſſe avoir préſent dans les tourbillons du nôtre. Oh ! que cet Homme ſi paiſible & ſi froid m'a fait ſuer,

ſans que je ſois encore, ni que je doive être jamais auſſi tranquille que lui ni que ſes pareils!

Plût au Ciel que ces ſortes de Lecteurs, peu nombreux & bien aſſis, fuſſent d'auſſi bonne compoſition que des milliers d'Auditeurs debout, que j'ai vu ſouvent s'extaſier à nos Spectacles, quand raiſonnablement ils auroient dû s'endormir, tout debout qu'ils étoient! Ce ſeroit alors le cas de ſe produire au grand jour dans une pleine ſécurité & ſans le ſecours des Préfaces. Alors, libre des efforts de l'invention, & ſouverainement affranchi de l'empire du bon ſens & de la tyrannie des règles, on ſe pourroit perdre impunément, & même avec ſuccès, dans le vague de ſon imagination ou de celle d'autrui. Les exclamations alors, les métaphores outrées, les maximes triviales, les épithètes accumulées, récits, portraits, antithèſes, cent autres ſuperfluités harmonieuſes & déplacées, tiendroient lieu d'action, de vrai, de ſublime & de pathétique. Alors, l'aile brillante & légère du papillon diſpenſeroit du vol de l'aigle; & l'éclat du verre & de l'oripeau ſuppléeroit à celui de l'or & des pierreries. Que de ratures, de recherches, de veilles & de peines épargnées! Le beau chemin pour aller commodément à la gloire! Mais, par malheur, ce beau chemin n'eſt qu'une chimère. Cette humeur accommodante d'un Lecteur éclairé n'exiſtera jamais. Malheureuſement encore, le ſuffrage d'un ſeul de ces Lecteurs ſi difficiles, pèſe plus que celui d'une centaine de ces Auditeurs ſi bénévoles; &, qui pis eſt enfin, ce ſuffrage eſt celui qui reſte & qui

Digitized by Google

nous apprécie ; le ſeul qui nous immortaliſe ou nous anéantit.

Mais revenons à ma Pièce. Entre bien des défauts qui ont réſiſté à la réforme, j'en laiſſe deux conſidérables.

Le premier eſt répandu dans les quatre derniers Actes. C'eſt le langage groſſier du Payſan.

Le ſecond, bien moins excuſable, c'eſt cette partie ſombre du Poëme, qui viſe au *Larmoyant*. Difformité preſque inévitable dans un ſujet de la nature de celui-ci.

Le jargon du Payſan n'eſt pas inſupportable à toute ſorte d'oreilles. Gaîté, préciſion, juſteſſe, énergie, vérité, tout cela lui eſt paſſé en compte par plus d'un bon eſprit, mais ne le ſera jamais, il eſt vrai, par ces Athlètes qui, debout ſur l'arène des Colleges,

Non indecoro pulvere conditi.

Se croyant là couverts d'une noble pouſſière,

ſont les Champions-nés & déclarés des règles de la Syntaxe. Ainſi ma cauſe ſeroit bien aventurée au tribunal de l'Académie Françoiſe. Mais je prends l'honnête hardieſſe d'en appeller au Souverain, au Public, devant qui j'ai d'aſſez beaux modèles & d'aſſez bons garants à produire. *Bourſaut*, *Dufreſni*, *Regnard*, *Molière*, & d'autres Comiques de cette volée, pour n'avoir pas groſſi de leurs noms la liſte des *Immortels*, n'en ſont pas moins vivans ni moins en bonne poſture ſur notre Parnaſſe. Leur exemple peut mériter à mon *Grégoire* la

même grace qu'ont trouvée les *Alains*, les *Georgettes*, les *Martines*, les *Guillots*, tant d'autres pareils Perſonnages introduits dans leurs Chef-d'œuvres. Eh ! pourquoi le Théâtre, comme la Peinture, n'auroit-il pas ſes *Ténières* ainſi que ſes *Raphaëls* ? Le payſage n'eſt pas la moindre partie de ce bel Art ; & lorſqu'on jette des figures dans le Payſage, y drappe-t-on celle du Villageois qui paſſe, comme celle du Gentilhomme qui court le lièvre ? Que n'aurois-je pas encore de mieux à dire à mes graves Ariſtarques pour ma juſtification ſur cet article, ſi l'autre vraiment capital, ne me preſſoit infiniment davantage ?

Le ſecond & le plus grand défaut que je me reproche donc, eſt, comme je l'ai déjà dit, cette partie ſombre du Poëme, qui excite à la commiſération pour un père abandonné par des enfans ſans naturel & ſans pudeur.

Si les Maîtres de l'art ont bien permis la colère & l'invective à *Crémès* :

Interdùm iratus tumido dilitigat ore,

ils ne lui permettent pas le déſeſpoir & les larmes ; parce que l'invective & la colère mêlées à propos dans une Comédie, peuvent ne rien avoir de tragique ; ainſi que le beau familier, manié habilement dans la Tragédie, peut ne rien avoir de comique. Mais tout ſentiment de douleur, & de douleur auſſi reſpectable que celle-ci, ne peut qu'être déplacé dans un Poëme, dont l'objet eſſentiel & principal fut toujours & doit toujours être de réjouir autant que de plaire.

Digitized by

Ce défaut toutefois, à la honte du goût, ou, ſi l'on veut, à l'honneur des bons cœurs d'à préſent, ce défaut, dis-je, qui domine ſurtout dans le dénouement, eſt l'endroit de la Pièce qui intéreſſa le plus, &, par conſéquent, celui qui réuſſit le mieux aux repréſentations. Mais c'eſt préciſément pour cette raiſon que j'en parle comme je fais, afin de détourner, s'il ſe peut, nos jeunes Poëtes d'une route où les égareroit le chant des Syrènes, je veux dire, la dangereuſe mélodie des applaudiſſements de la multitude, qui, depuis ce temps-là, n'en a que trop ſéduits.

Car, appuyé de l'exemple, & nourri du ſuc des Anciens & de nos illuſtres Modernes; que dis-je? éclairé ſeulement des lumières du ſens commun, un bon eſprit ne goûtera jamais au Théâtre nos innovations mélancoliques: froid & monſtrueux mêlange, ſpectacle amphibie dont la frivolité du ſiècle ſe repaît & nous careſſe un inſtant; mais qui, au fond, ne doit ſa naiſſance qu'à la foibleſſe du talent; comme il peut auſſi ne tenir ſon ſuccès paſſager que de la bizarrerie des modes, & de la corruption du goût.

L'erreur commune là-deſſus, va pourtant juſqu'à honorer du nom de *Nouveau genre de Comédie*, des Drames hétéroclites uniquement compoſés de ce qui dépare ici le mien. Comme ſi, compoſer toute une Pièce de ce qui forma la moindre partie (& même la plus vicieuſe) de quelques autres, c'étoit mériter le titre éminent d'*Inventeur*: comme ſi corrompre c'étoit créer! Non aſſurément; & quoi

que puiſſent dire pour nous nos Partiſans, tout ſe réduira, ce me ſemble, à ne devoir jamais apprécier notre malheureux Comique où l'on s'attendrit, que ſur le pied du Tragique où l'on s'égaye. Le couronnement de nos Pièces *mulâtres* ne détruira jamais cet axiome de Phyſique : *Tout corps mixte eſt imparfait & périſſable.*

Je me devois cette petite veſpérie à moi-même, en expiation d'une faute, devenue, par haſard ou autrement, l'époque du mauvais genre de comique en vogue depuis vingt-ans. Puiſſe finir ici le ſcandale!

En tout cas, s'il eſt écrit que ce prétendu nouveau genre de Comique ſe maintiendra dans ſa faveur, il y aura du moins un grand problême de réſolu. Car on ne diſputera plus, comme on fait depuis ſi long-tems, pour ſavoir quel genre eſt le plus difficile, du Comique ou du tragique. Le Comique, qui, je crois, étoit ſans comparaiſon le plus difficile, reſtera ſans comparaiſon le plus aiſé. Quoi de plus commode en effet & de plus à la portée d'un médiocre génie, qu'un genre diſpenſé du vif enjouement de la Comédie, telle qu'elle fût; & de la ſublime élévation du tragique, tel qu'il doit être? Qu'un genre qui n'exige pour tout feu qu'une chaleur empruntée, que la tiédeur d'un intérêt facile à puiſer dans le premier Roman?

Ce ſeroit ici la place d'une heureuſe tranſition, pour engager inſenſiblement le Lecteur dans une nouvelle Poétique de ma façon; & j'en ſerois bien tenté, tout peu fait que je

fois pour dogmatiſer en aucune matière. Mais, après tout, à qui ſerviroit ma Poëtique, quand je ſuis obligé d'avouer que je n'ai retiré aucun profit de celles que j'ai lues, quoique je les aie toutes étudiées avec le plus grand deſir de me perfectionner ? Je renonce donc au plaiſir que j'aurois de donner, comme tant de nos modernes Dramatiſtes, qui font les importans, & qui cependant n'ont pas trop de quoi l'être, des leçons & des préceptes d'un art où le génie ne doit connoître & ne doit ſuivre que les loix de la belle & ſimple Nature : loix qu'Ariſtote, Horace, Boileau ont rédigées, mais qu'il faut étudier dans les chef-d'œuvres des grands Maîtres, pour peu qu'on ſoit jaloux de mériter & d'obtenir les ſuffrages de la poſtérité.

Digitized by Google

L'ECOLE DES PÈRES,

COMÉDIE

Repréſentée, pour la premiére fois, par les Comédiens François, le 10 Octobre 1728.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

GÉRONTE, *Ami d'Argante.*
CHRISALDE, *Frère de Géronte.*
ANGÉLIQUE, *Fille d'Argante.*
DAMIS, *Financier*, } *Fils de Géronte.*
VALERE, *Capitaine*, } *Fils de Géronte.*
ÉRASTE, *Auditeur*, } *Fils de Géronte.*
GRÉGOIRE, *Métayer de Géronte.*
PASQUIN, *Fils de Grégoire & Valet de Géronte.*
NÉRINE, *Suivante d'Angélique.*
LAQUAIS *des trois Fils.*

La Scène eſt dans l'Antichambre de Géronte.

Digitized

L'ÉCOLE DES PÈRES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, CHRISALDE.

CHRISALDE.

AH! que me dites-vous ? Quoi ! la belle Angélique....

GÉRONTE.

Oui, mon Frère ; d'Argante elle eſt la fille unique.

CHRISALDE.

De ce Négociant ſi riche, diſoit-on ?

GÉRONTE.

Oui, de ce cher ami que j'avois à Toulon.

CHRISALDE.

Il meurt pauvre ?

Digitized by Google

GÉRONTE.

Obéré.

CHRISALDE.

Sa chûte je l'avoue...;

GÉRONTE.

De la fortune ainſi tourne, ici bas, la roue.
Depuis un an entier, la perte d'un vaiſſeau
A cauſé ſa ruine, & l'a mis au tombeau.
Voilà, de ſes malheurs, la première nouvelle.
Il auroit dû compter ſur un ami fidèle;
Et ſans s'abandonner à ſon mortel ennui,
M'écrire, & s'aſſurer que j'étois tout à lui.
Sa diſgrace, après tout, n'étoit pas ſans remède.
Ce que j'ai lui reſtoit. Sa fille lui ſuccède;
Sa fille héritera de ce que je lui doi;
Et vous n'ignorez pas ce qu'il a fait pour moi.

CHRISALDE.

Vous m'avez dit cent fois qu'Argante, en Italie,
Au péril de ſes jours, défendit votre vie;
Puis, vous aſſociant à ſa proſpérité,
Vous mit dans l'opulence où vous avez été.
Angélique eſt au point où vous trouva ſon Père.
Mais pour elle, entre nous, que voulez-vous qu'opère
Ce tendre empreſſement que vous lui faites voir?

GÉRONTE.

Je ſonge à ſon bonheur; & je la veux pourvoir.

CHRISALDE.

De ſemblables projets ne ſont pas des vétilles.
La pourvoir! Et comment?

GÉRONTE.

Comme on pourvoit les Filles;
En la mariant.

CHRISALDE.

Oui, je vous entends fort bien;
Mais à qui, s'il vous plaît? Angélique n'a rien.
Vos Fils vous ont rendu preſque auſſi pauvre qu'elle.
Aurois-je pénétré le but d'un ſi beau zèle?
Vous la voulez pourvoir, peut-être, en l'épouſant?
Mon Frère, une main vuide eſt un mauvais préſent.

GÉRONTE.

Touché de ſa beauté, d'abord, malgré mon âge,
Je formois, je l'avoue, un projet ſi peu ſage;
Et laiſſois naître en moi, ſous ombre de pitié,
Des ſentimens plus vifs que ceux de l'amitié.
De-là vient qu'à mes Fils, qui lui rendent viſite,
J'ai caché, quelque temps, mes pas & ma conduite,
Et que, de ce qu'elle eſt, loin d'avoir nuls ſoupçons,
Ils ignorent encor que nous nous connoiſſons.
Mais je me ſuis bientôt reproché ma foibleſſe.
La Jeuneſſe eſt pour être unie à la Jeuneſſe:
Et l'offre de ma main tiendroit plus, en effet,
De l'abus du malheur, que du prix d'un bienfait.

CHRISALDE.

Votre âge ici nuiroit moins que cette indigence,
Où vous a, pour vos Fils, réduit votre indulgence.

Avec un bon eſprit, tout homme bien renté ;
L'emporte en agrémens ſur un jeune éventé.
Mais ne la pouvant rendre heureuſe par vous-même,
A qui donc la donner dans ſa miſère extrême ?

GÉRONTE.

A celui de mes Fils qu'elle aimera le plus.

CHRISALDE.

Fort bien. Avez-vous pris leurs avis là-deſſus ?

GÉRONTE.

L'honneur intéreſſé n'a point d'avis à prendre ;
Et ſuppoſé qu'aux leurs il me fallut deſcendre,
Je les ſais trop bien nés & trop reconnoiſſans,
Pour ne pas reſſentir tout ce que je reſſens.

CHRISALDE.

Quelle prévention !

GÉRONTE.

Eh ! oui, oui ; je radote.

CHRISALDE.

Vous jugez trop bien d'eux ; voilà votre marote.

GÉRONTE.

Votre marote, à vous, eſt d'en juger très-mal.
Leur reſpect, leur amour eſt pour moi ſans égal.
Pourquoi vouloir contr'eux que mon courroux s'émeuve ?

CHRISALDE.

Eh ! vous n'avez pas mis cet amour à l'épreuve.

GÉRONTE.

Chaque jour je l'éprouve, & juſqu'à cet inſtant,
Je n'ai point à m'en plaindre, & j'en ſuis très-content.

CHRISALDE.

Parce que, chaque jour, de vos folles largeſſes,
Juſqu'ici vous avez acheté leurs careſſes;
Mais le mal eſt....

GÉRONTE.

Mon Dieu! Voici de vos diſcours!
Epargnez-vous le ſoin de parler à des ſourds.
Le mal, ſi c'en eſt un, eſt un mal néceſſaire.
Aura-t-on donc toujours ce reproche à me faire?
De tout ce que j'avois, j'ai fait part à mes Fils:
Oui, mon Frère; & je fis fort bien, quand je le fis.
Le poids de la richeſſe, à notre âge, importune.
A peu de paſſions, ſuffit peu de fortune.
De l'or & de l'argent, ſources de tous plaiſirs,
La jouiſſance eſt due à l'âge des deſirs.
Devois-je, à votre avis, théſauriſant ſans ceſſe,
Imiter ces vieillards, tyrans de la Jeuneſſe,
Qui, la faiſant languir, ſans être plus heureux,
La privent des plaiſirs qui ſont perdus pour eux?
Et que devient ſouvent le bien d'un Père avare?
L'Héritier eſt fruſtré, l'Uſurier s'en empare,
Cette peſte publique ayant, à notre inſçu,
Dévoré l'héritage, avant qu'il fût échu;
Ou, ſi le fils échappe à ce déſordre extrême,
Le Père eſt déteſté. Je veux, moi, qu'un fils m'aime;
Et ne ſoit pas réduit, pour voir changer ſon ſort,
Au déplorable point de deſirer ma mort.

CHRISALDE.

Je m'en remets ſur eux du ſoin de vous confondre.

GÉRONTE.

Si j'en ſuis obéi, qu'aurez-vous à répondre ?

CHRISALDE.

Rien. Mais j'en doute fort.

GÉRONTE.

Moi, j'en doute ſi peu,
Et ſuis, avec raiſon, ſi sûr de leur aveu,
Que, ſans leur en parler, je ſuis prêt à conclure.
Je viens d'envoyer même exprès chez la Future,
Lui demander une heure où je puiſſe la voir ;
Mon offre & ſon choix faits, ils feront leur devoir.

CHRISALDE.

Avant que de rien dire à la belle Angélique,
Je déploirois d'abord, près d'eux, ma rétho-
rique ;
Et ne hazardant rien.....

GÉRONTE.

Peſte ſoit de Paſquin !
Depuis une heure auſſi que j'attends ce coquin....

SCÈNE

SCÈNE II.

GÉRONTE, CHRISALDE, PASQUIN.

GÉRONTE.

EH! Viens donc. Qu'il te faut de temps pour peu de choſe!

PASQUIN

De l'un de vos trois fils la cuiſine en eſt cauſe.
En paſſant, comme un baſque, auprès de ſa maiſon,
De cent ragoûts exquis la douce exhalaiſon
M'eſt, par un ſoupirail, venu rompre en viſière;
Mon ame en a paſſé dans mon nez, toute entière;
Et piquant l'appétit dont le Ciel m'a doué,
Sur la place, un inſtant, l'odorat m'a cloué.
Excuſez, s'il vous plaît, ma friandiſe émue
Des charmes d'une odeur, chez vous, ſi peu connue.
Si vous vous offenſez d'un plaiſir ſi léger,
Notre pain ſec ici va bien vous en venger.

GÉRONTE.

Pour un méchant Valet, ma cuiſine eſt trop bonne.
Dis ſeulement quelle heure Angélique me donne.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à l'attendre, & qu'à reſter ici:
Elle me ſuit, Monſieur; & déjà la voici.

SCÈNE III.

GÉRONTE, CHRISALDE, ANGÉLIQUE, PASQUIN.

GÉRONTE.

MAdame, à vos malheurs, qu'enfin je remédie;
Et que j'assure ainsi le repos de ma vie.
Votre Père, qui fit pour moi plus que pour vous,
Pour sa Fille aujourd'hui me demande un Epoux.
Tout ici, grace à lui, prospère à ma Famille.
Partagez ma fortune, en devenant ma Fille.
Mes Fils sont à leur aise; en offrant l'un des trois,
D'un assez riche Epoux, je vous offre le choix.

CHRISALDE, *bas.*

Je vous offre un sanglant affront.

GÉRONTE.

Ils vous ont vue;
Vous leur avez parlé, sans en être connue.
Vous pouvez dire ici votre goût librement.
Lequel vous plaît le mieux? Parlez-moi franchement.
De celui pour lequel votre cœur s'intéresse,
Je vous promets la foi, l'estime & la tendresse.

PASQUIN, *à l'oreille de Géronte.*

Et moi, je vous promets, Monsieur, un pied de nez.

Digitized by Google

GÉRONTE, *bas.*

Maraud ! (*haut*). Sachons pour qui vous vous
déterminez.
Je vous ai vu rougir.

ANGÉLIQUE.

Ma honte vous abuſe.
De vos bontés, Monſieur, vous me voyez
confuſe:
C'eſt la ſeule raiſon qui m'auroit fait rougir :
Mais du reſte, à ſon gré, votre choix peut agir.
Nommez qui vous plaira : cet Epoux reſpectable,
A mon cœur pénétré, ne peut qu'être agréable,
Dès qu'en lui je verrai, joignant mon ſort au
ſien,
Le choix d'un père en qui je retrouve le mien.

GÉRONTE.

Mais peut-être un des trois l'emporte ſur ſes
frères;
Eſt-ce le Capitaine? Eſt-ce l'homme d'affaires ?
Seroit-ce l'Auditeur ?

ANGÉLIQUE.

Ils ſont tous trois vos Fils ;
Cela fait tout pour eux. Prononcez ; j'obéis.

GÉRONTE.

Ainſi ni vous ni moi ne réglerons la choſe:
Et je vois bien qu'il faut que le Ciel en diſpoſe.
J'étudierai leurs cœurs, & vous promets ſur-
tout,
Celui qui, pour l'hymen, aura le plus de goût.
Je vais leur en parler.

CHRISALDE, *l'arrêtant.*

Mon frère!

GÉRONTE, *bruſquement.*

Quoi mon frère?

CHRISALDE.

De grace, donnez-vous le plaiſir du myſtère
De la Fille d'Argante en expoſant le droit,
Laiſſez-leur ignorer que c'eſt Madame.

GÉRONTE.

Soit.

CHRISALDE.

Qu'ils ne ſachent, qu'après l'affaire bien conclue;
Que la fille d'Argante eſt celle qu'ils ont vue.

GÉRONTE.

Très-volontiers.

CHRISALDE.

L'époux d'un objet ſi charmant
N'en ſera que ſurpris plus agréablement.

GÉRONTE.

C'eſt bien dit. (*Il ſort*).

PASQUIN (*bas à Chriſalde qui ſort auſſi.*)

Les vilains ne voudront jamais d'elle.

CHRISALDE (*bas à Paſquin*).

Comme tu vois, l'injure en ſera moins cruelle;
Et du moins ce qu'ici je conſeille à deſſein,
Diminuera l'affront d'un refus trop certain.

Digitized by

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE. PASQUIN.

ANGÉLIQUE.

Je vois une pitié dans ſes yeux, qui m'alarme.
D'un vain eſpoir, Ami, tu peux rompre le charme.
Je n'ai vu ces Meſſieurs que très-légèrement,
Et l'on ne connoît pas ſon monde en un moment.
Je ſerois, dans le fond, quoi que je diſe au père,
Bien-aiſe de ſavoir un peu leur caractère.
Diſſipe les ſoupçons qui me viennent ſaiſir:
L'un vaut-il mieux que l'autre, & falloit-il choiſir?

PASQUIN.

Non, Madame; le choix entr'eux eſt inutile.
Tous les trois ſont égaux: le Financier habile
Eſt un vrai Financier, un Arabe; en un mot:
Le Capitaine un fat; & l'Auditeur un ſot.
Tous trois enfin, ſoit dit ſans offenſer mon Maître,
Les trois plus francs vauriens que vous puiſſiez connoître

ANGÉLIQUE.

Ah! Ciel! Et j'ai promis...

PASQUIN.

Ne vous alarmez pas.

Madame ; le pauvre homme en ſera pour ſes pas;
J'en réponds. Si pas un ſe rend à ſes prières,
Je veux mourir ici ſous les coups d'étrivières.
Les bourreaux, pour un ſou, ſe les feroient donner.
Il aura beau jurer, peſter, crier, prôner,
Dire que tout leur bien lui vient de votre Père ;
Qu'il entend, comme à lui, que vous leur ſoyez chère ;
Supplier celui-ci ; menacer celui-là :
Elle eſt pauvre ? Oui, mes fils. *Eh bien, épouſez-la.*
Vous n'avez pas, Madame, autre réponſe à craindre.

ANGÉLIQUE.

Je le plains.

PASQUIN.

Et moi, non. C'eſt bien fait. Faut-il plaindre
Ces Pères : vrais fléaux de la ſociété,
Tout pétris des fadeurs de la paternité ;
Qui de leurs yeux benins, couvrent leur ſotte race ;
Prétendent, qu'ainſi qu'eux, chacun s'en embarraſſe :
Regardent de travers, & traitent de fâcheux,
Quiconque oſe ne pas s'y complaire autant qu'eux ?
Tels ſont de celui-ci les malheureux vertiges.
Il s'imagine avoir engendré trois Prodiges.
Mon Financier ! La peſte ! Une habile garçon !
Pour mon pauvre Auditeur, hélas ! Il eſt ſi bon !
Et Valère ! Tudieu ! Mon fils le Capitaine !
Je vous le garantis, à trente ans un Turenne !
Il les révére enfin ; tant il en eſt charmé.

Digitized by

Et Dieu ſait cependant comme ils vous l'ont plumé !
Mes drôles doucement, de careſſe en careſſe,
L'ont, de ce qu'il avoit, dépouillé pièce à pièce;
Si bien que, tout en gros, ce qui reſte eſt formé
D'un petit bien champêtre à mon père affermé :
Et je vois le moment où quelqu'un d'eux le prie
De ſe défaire encor de cette métairie.

ANGÉLIQUE.

Dont il ſe déferoit ?

PASQUIN.

Sur le champ. Des ingrats
L'indigne avidité ne le rebute pas.
Et malheur à qui veut lui deſſiller la vue !
Le moindre mot contre eux l'aſſaſſine, le tue.
Doux, traitable d'ailleurs, & d'un eſprit fort bon,
Sur cet article ſeul il n'entend point raiſon.

ANGÉLIQUE.

C'eſt un père.

PASQUIN.

Ma foi c'eſt... c'eſt un imbécille :
L'un eſt plus ſûr que l'autre. En un mot comme en mille,
Nous ſouffrons : ſans cela je m'en ſoucierois peu :
Que m'importe à moi ? Mais, à peine un pot au feu.
Boire de belle eau claire, & manger du pain d'orge,
Tandis que chez les fils le ſuperflu regorge ;
Jeûne éternel ici, vingt repas là pour un ;

Quand on eſt ſaoul chez eux, chez nous tout eſt à jeun.
N'eſt-ce pas une choſe indigne, horrible, infame,
Qui mérite ?... Eh ! morbleu ! raiſonnez donc, Madame.

ANGÉLIQUE.

Je conviens qu'en ceci tes cris ſont de ſaiſon;
Que rien ne fut jamais plus contre la raiſon :
Mais je tiens, quelque tort que l'on donne à Géronte,
Que ce n'eſt pas ſur lui qu'en doit tomber la honte ;
Et que tous gens de bien doivent être ſaiſis
De pitié pour le père, & d'horreur pour les fils.
Faut-il, ſi des bienfaits l'ingratitude abuſe,
Qu'à de tels Bienfaiteurs l'eſtime ſe refuſe ?
Un amour ſi ſacré l'eſt même en ſes excès ;
Et n'eſt que plus touchant pour être ſans ſuccès.
Plus ce Père eſt trahi, plus ſon ſort m'intéreſſe.
Je ſens même, oui, je ſens qu'envers lui ma tendreſſe
Me charge des devoirs que l'on ne lui rend pas.

PASQUIN.

Voilà, voilà les cœurs qu'il lui falloit, hélas !
Bon comme il eſt; & vous, ſi douce & ſi gentille :
Vous avez bien mal fait de n'être pas ſa fille ;
Comme eux, de n'aller pas chercher un père ailleurs.

ANGÉLIQUE.

Ton cœur, je le vois bien, eſt auſſi des meilleurs.

Digitized by Google

Le ciel dut à Géronte un ſujet ſi fidèle.

PASQUIN.

Oh! je veux des Valets être le vrai modèle.
Nôn, ces fripons qu'on voit, ſur la Scène, à Paris,
Toujours prêts à tromper les Pères pour les Fils.....
Laiſſez-moi fréquenter un peu votre Nérine;
Que je vous la façonne, & que je l'endoctrine.
Qu'a-t-elle à démêler avec notre Auditeur?
Tout-à-l'heure, ils parloient enſemble avec chaleur.
Je crois.... Mais la voici.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, NÉRINE, PASQUIN.

ANGÉLIQUE *à qui Nérine baiſe & rebaiſe les mains.*

D'Où vient cette carreſſe?
Es-tu folle, Nérine?

NÉRINE.

Ah! ma chère Maîtreſſe!
Mille remerciemens! Que ne vous dois-je pas?

ANGÉLIQUE.

Mille remerciemens! De quoi?

NÉRINE.

De vos appas.

ANGÉLIQUE.

De mes appas ?

NÉRINE.

Eh! oui.

ANGÉLIQUE.

Si j'en ai, je l'ignore ;
Mais que t'en revient-il ?

NÉRINE.

Qu'on m'aime, qu'on m'adore ;
Et que trois Cavaliers, l'un de l'autre jaloux,
Me viennent, tour-à-tour, d'embraſſer les genoux.
Le tout pour vos beaux yeux.

PASQUIN.

Fort bien, bonne nouvelle!
Nos trois originaux en ont pour vous dans l'aile.
De les bien balotter vous tenez un moyen ;
J'en ferois mon profit.

NÉRINE.

J'en ai bien fait le mien ;
Et c'eſt de ce profit que je vous remercie.

ANGÉLIQUE.

Mais quel eſt-il enfin ? Voici quelque folie.

NÉRINE.

Nenni, nenni. Tenez, Madame ; examinez
Ces trois beaux diamans dont j'ai les doigts ornés.
Ma foi, vive Paris ! En Province une fille
Long-temps ſe flatte en vain, quoiqu'elle ſoit gentille ;

Pour s'enrichir ici, belle ou non, comme on voit.
Il ſuffit d'en ſervir quelqu'une qui le ſoit.

ANGÉLIQUE.

Ceci me déplaît fort; & vous deviez Nérine...

NÉRINE.

Oh! J'ai bien reculé, repouſſé, fait la mine;
Rougi, baiſſé les yeux, fait.... ce que nous faiſons,
Lorſque nous voulons bien ce que nous refuſons.

ANGÉLIQUE.

Oh! Mais, des diamants!

NÉRINE.

Ces Meſſieurs me les tendent;
Je me fâche: on m'appaiſe; & je crois qu'ils ſe rendent;
Point du tout: cent propos encor plus engageans.
Il ſe faut bien enfin débarraſſer des gens.

PASQUIN.

Je tombe de mon haut, tant le cas eſt bizarre!
Je ſais bien qu'en amour on ceſſe d'être avare;
D'accord: mais je les euſſe exceptés toutefois:
Et mon œil, à ces dons, les méconnoît tous trois.

NÉRINE.

Ne vous étonnez pas d'un ſi grand ſacrifice;
Leur généroſité vient de leur avarice.
Peut-être, ſans cela, j'aurois tout rebuté.
Mais comment croyez-vous qu'ils avoient débuté?
Par exalter Madame, ou leurs feux? Bagatelle.
Au ſolide. Son nom? Qu'aura-t-elle? Qu'a-t-elle!

Que répondre, Madame, à ce début galant?
Saiſie auſſi pour vous d'un dépit violent,
J'ai payé d'impudence; &, vous faiſant comteſſe,
J'ai, d'un front Provençal, vanté votre nobleſſe;
Nommé tous vos ayeux, barons ou chevaliers;
Et fait monter la ſouche à quinze ou vingt quartiers.
Item, je vous ai faite une grande héritière.
A cette qualité, qui paſſe la première,
J'ai vu, pleins d'une ardeur qu'ils ne pouvoient couvrir,
De l'avide trio les ſix grands yeux s'ouvrir,
Comme on verroit des loups, quand la faim les fourvoie,
Les goſiers affamés s'ouvrir ſur une proie.
Ils ſe ſont ſéparés. De là, ſans s'être vus,
Tous trois, l'un après l'autre, à moi ſont revenus;
Ont très-éloquemment brigué mon aſſiſtance;
M'ont offert (à regret) ces bijoux d'importance:
D'un procédé ſi noble enfin le cœur épris,
J'ai, d'un air ingénu, promis tout, & tout pris.

PASQUIN.

Et tout pris! Que ce mot finit bien la tirade!

ANGÉLIQUE.

Oui; mais il faut tout rendre.

NÉRINE.

Eſt-il vrai, Camarade?

PASQUIN.

Non: partageons plutôt.

Digitized by Google

NÉRINE.

Ecoutez tous les deux,
De quel ſtyle & comment je vais parler pour eux.
C'eſt en vous exhortant, comme ſage & prudente,
A les traiter, Madame, en Comteſſe opulente,
A qui de plats Bourgeois oſeroient en compter:
Si vous en aimez un, à vous bien ſurmonter.
Point de quartier pour gens d'un pareil caractère!
Oui, duſſiez-vous tomber cent fois dans la miſère,
Plus affreuſe cent fois, ſe montrât-elle à vous,
Embraſſez-la plutôt cent fois qu'un tel époux.
Vengez, à la faveur du faux nom qui les tente,
Le mépris qu'ils feroient de la fille d'Argante;
Et payez en un mot leurs tendres ſentimens,
Comme vous me voyez payer leurs diamans.

PASQUIN.

C'eſt parler comme un livre, ou le Diable m'emporte!

ANGÉLIQUE.

Je n'avois pas beſoin d'un avis de la ſorte.
Leur père vainement s'en feroit écouter;
Mon amitié pour lui me les fait déteſter.

SCÈNE VI.

PASQUIN, NÉRINE.

NÉRINE.

Pour nous venger, un jour, toutes tant que nous ſommes,
Puiſſe la ſoif de l'or étrangler tous les hommes!
On ſe moque par-tout des filles ſans vertus;
N'avons-nous que cela, l'on s'en moque encor plus.
Adieu.

PASQUIN, *la rappellant.*

Nérine?

NÉRINE.

Eh bien?

PASQUIN.

J'ai deux mots à te dire.

NÉRINE.

Parle.

PASQUIN.

Qu'elle a de grace!

NÉRINE.

Après?

PASQUIN.

Oui, je l'admire.
Si tu concevois!...

Digitized by Google

NÉRINE.

Quoi?

PASQUIN.

Ce qu'en ſi peu d'inſtans...
Tout le progrès....

NÉRINE.

Pourſuis.

PASQUIN.

Je te jure....

NÉRINE.

J'attends.

PASQUIN.

Eh bien? Quoi? Parle. Après? Pourſuis. J'attends. Devine.

NÉRINE.

Tu m'aimes?

PASQUIN.

T'y voilà.

NÉRINE.

Je n'en fais point la fine:
Je t'aime auſſi.

PASQUIN.

Quoi! Tu....

NÉRINE, *ſe rengorgeant.*

Point d'incrédulité.
Cet aveu coûte trop, pout être répété.

PASQUIN.

Ma foi! j'ai bien aimé des filles en ma vie;
Mais pas une, à mes yeux, n'a paru ſi jolie.

Digitized by Google

NÉRINE, *reprenant l'air aiſé.*

J'ai bien eu des Amans ; mille d'entr'eux
m'ont plu ;
Mais je ne m'en remets pas un qui t'ait valu.

PASQUIN, *ſe redreſſant à ſon tour.*

Je le crois. Entre ceux qui cherchoient à te
plaire,
Tu ne pouvois choiſir qu'un valet ordinaire,
Un valet né pour l'être : &, ſans faire le fat,
Je ſuis bien au-deſſus de ceux de mon état.
J'ai, par libertinage, endoſſé la mandille :
Mais je n'en ſuis pas moins un enfant de famille,
D'un riche Procureur l'héritier & l'aîné ;
Et l'on ſe ſent toujours, tiens, de ce qu'on eſt né.

NÉRINE.

Fils d'un père opulent, honnête-homme peut-
être,
S'abbaiſer à ſervir! Vivre aux gages d'un Maitre!
Quelle honte!

PASQUIN.

Oh que non! J'ai conſulté le cas :
Pour être un peu laquais, on ne déroge pas.
Bien-loin même qu'en rien, notre ordre qui te
bleſſe,
Tout roturier qu'il eſt, déroge à la Nobleſſe,
Il a ſervi de grade à mille honnêtes gens,
Pour y pouvoir atteindre à beaux deniers comp-
tans.
D'ailleurs, mes chaînes ſont honnêtes & légères;
Mon Maître a des égards, & nous vivons en
frères.
S'il eſt même entre nous un peu d'autorité,
Je puis dire, à bon droit, qu'elle eſt de mon côté.

Digitized by

Ah ! Que ne ſuis-je entré plutôt à ſon ſervice
Il n'eût pas de ſes fils entretenu le vice ;
Ni, s'abymant pour eux, dupe de ſa douceur,
De leur ingratitude eſſuyé la noirceur.
Contre leur flatterie il auroit tenu roide ;
Et la Cuiſine ici ne feroit pas ſi froide.
Mais baſte ! Le paſſé, comme on dit, eſt paſſé.
L'avenir nous menace, & c'eſt le plus preſſé.
Auſſi mon Père & moi nous allons.... Patience !
Je ne dis mot : Suffit ! J'y mettrai ma ſcience.
Mes gaillards ſont en pied ; mais qu'ils ſe tiennent bien ;
Car on va les ſangler, qu'il n'y manquera rien.

NÉRINE.

Signalons donc contr'eux chacun notre malice.
Je jouerai leur amour.

PASQUIN.

Et moi, leur avarice.

NÉRINE.

Je les rends amoureux tous trois, comme trois fous.

PASQUIN.

Et je raccroche, moi, tout ce qu'ils ont à nous.

NÉRINE.

Vivent les gens d'eſprit !

PASQUIN.

Bien armés d'impudence.

NÉRINE.

Eh ! comment vas-tu faire ?

PASQUIN, *gravement.*

Oh ! point de confidence.
Le Sage, en ſes projets, ſçait mieux ſe comporter:

Un deſſein qu'on évente eſt tout près d'avorter.

NÉRINE.

Pour oppoſer ſentence ici contre ſentence :
Quand nous queſtionnons, qui ſe tait nous offenſe.
Je me moque du Sage, & je veux tout ſavoir.

PASQUIN.

Tout ſavoir? Et la choſe eſt-elle en ton pouvoir?

NÉRINE.

Pourquoi non?

PASQUIN.

Par exemple, il faut ſavoir ſe taire ;
Le ſauras-tu?

NÉRINE.

Très-bien.

PASQUIN.

Ton ſexe, d'ordinaire,
Sur une lettre cloſe eſt un mauvais cachet.

NÉRINE.

Eh! mon ami! Le tien eſt cent fois moins diſcret.
Car je ſais tel ſecret que, pas pour un Empire,
De force ni de gré, l'on ne nous feroit dire ;
Et que par des ſermens, vainement retenu,
Un homme court ſouvent dire au premier venu.

PASQUIN.

Voici donc mon deſſein. Je veux ſans qu'on ſoupçonne....
Tu ne le diras donc ſûrement à perſonne ;

NÉRINE.

A perſonne.

PASQUIN.

Pas même à ta Maîtreſſe?

NÉRINE.

Non.

PASQUIN.

Je vais.... Mais jure-moi....

NÉRINE.

Voilà trop de façon.
Ou parle, ou plus d'amie. Opte. Le temps me presse.
Tu ne veux pas ? Adieu. Je rejoins ma Maîtresse.

PASQUIN.

Suivons-la; je me rends. Viens. Tu vas savoir tout.
Qu'un bec un peu mignon met de sagesse à bout!

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN, *ſeul.*

JE n'ai rien avancé, que bientôt je ne faſſe.
Où j'oſe, à la Soubrette, un peu mentir en face,
C'eſt quand, de pauvre enfant d'un ſimple laboureur,
La vanité m'érige en fils de Procureur.
Mais cela n'eſt pourtant pas trop bien, quand j'y penſe,
De méconnoître ainſi l'auteur de ſa naiſſance.
Le méconnoître ! Non : pourquoi donc, s'il vous plaît ?
Je le fais ſeulement plus gros Seigneur qu'il n'eſt.
La peccadille eſt mince ; & je me la pardonne.
Fureur d'en impoſer, ridicule où l'on donne
Dans l'état de Marquis, ainſi que dans le mien.
Et puis j'aime à mentir ; cela me fait du bien.
Mon Père, par malheur, va paroître ; & je tremble
Que lui, Nérine & moi, nous nous trouvions enſemble.
Mais j'apperçois mon Maître. A la mine qu'il fait,
De ſes pas, à coup ſûr, il eſt peu ſatisfait.

SCÈNE II.

GÉRONTE, CHRISALDE, PASQUIN.

CHRISALDE.

QU'EST-CE donc? Vous avez l'air tout mélancolique.
Pas un; je le vois bien, n'a voulu d'Angélique.
Vous avez répondu trop tôt de leurs aveux.

PASQUIN.

Qui répond paye; il n'a qu'à l'épouſer pour eux.

GÉRONTE, *un peu fâché.*

Paſquin, cherche mes fils. Vas; Damis & Valère,
Sont, je crois, près d'ici, chez Eraſte leur frère.
Cours, frappe, entre, & leur dis que, ſans perdre de temps,
Ils viennent tout-à-l'heure; & que je les attends.

PASQUIN.

J'attends, moi, que bientôt ce feu ſe ralentiſſe.
De vos fils, en tout cas, je vous ferai juſtice;
Oui, moi-même! Voyons ſi vous vous ſoutiendrez:
Mais je ſerai le Maître; ou vous le deviendrez.

GÉRONTE.

Fais ce que l'on te dit; Sors.

SCENE III.

GÉRONTE, CHRISALDE.

CHRISALDE.

Vous avez beau faire;
On devine aiſément ce que vous voulez taire.
Mais je ne vous plains point. Vous étiez averti.

GÉRONTE.

Je n'ai trouvé perſonne, & tout étoit ſorti.
Comme on voit toutefois, je dis ce qu'il m'en ſemble.
Chez Eraſte, à dîner, je crois qu'ils ſont enſemble.
Du moins, de leurs valets ſon logis étoit plein;
Et j'ai vu repaſſer les débris d'un feſtin.

CHRISALDE.

Entrer contre leur ordre, eût éte malhonnête;
Et votre compagnie auroit troublé la fête?

GÉRONTE.

Oui, mon frère; à notre âge, on ne fait chez autrui,
Que traîner après ſoi la triſteſſe & l'ennui;
Et, puiſque vous voulez qu'on parle avec courage,
Votre préſence ici m'en eſt un témoignage.

CHRISALDE.

Je vous amuſerois, ſi j'approuvois vos fils:
Ah! qu'à cela ne tienne, & ſoyons bons amis.

Digitized by Google

Je crois tout ce que d'eux vous voulez que je croye.
Ordonner, ou ſouffrir du moins qu'on vous renvoye.
Cela s'appelle (oui-dà) des fils très-obligeans.

GÉRONTE.

Ce pourroit être auſſi la faute de leurs gens.

CHRISALDE.

L'étrange entêtement en faveur de ces traîtres!
L'impudence des gens vient de celle des Maîtres;
Du Maître, quel qu'il ſoit, peu, beaucoup, ou zéro,
Le valet fut toujours & le ſinge & l'écho;
Vos fils, par vous comblés des biens de la fortune,
En trouvent aujourd'hui l'origine importune;
Et, n'eſpérant plus rien de vous quand vous venez,
Vous font effrontément fermer la porte au nez.
C'eſt bien fait. Je m'attends que demain, l'un ou l'autre
Vous dira de ſortir, & de paſſer la vôtre.
J'enrage, quand je vois que l'on s'aveugle ainſi;
Et je perds patience!

GÉRONTE.

Oh! Je la perds auſſi...;

CHRISALDE.

Briſons-là. Finiſſons un débat inutile,
Qui ne feroit qu'en vain nous échauffer la bile.
Et ſongez ſeulement à quoi votre bon cœur
Vient de vous engager de parole & d'honneur.
Avec vos fils enfin ſoyez ferme & ſévère:
Joignez la voix du Maître à la bonté du Père;

Non que, de quelque ton que vous vous y preniez,
On vous ſoit plus ſoumis, ni que vous y gagniez:
Mais qu'au moins une fois on apprenne à vous craindre:
S'ils manquent au reſpect, ſachez les y contraindre;
Et faites voir qu'un droit par la Nature écrit,
Pour être négligé, jamais ne ſe preſcrit.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi? Tout ceci finira ſans diſpute.
Je connois bien mes fils, vous dis-je. On leur impute
De plus bas ſentimens, plus de tort qu'ils n'en ont;
Et l'on ſe les eſt faits plus mauvais qu'ils ne ſont.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, CHRISALDE, PASQUIN.

GÉRONTE.

Viendront-ils?

PASQUIN.

Oui, Monſieur; & la nappe levée,
Ces Meſſieurs voudront bien faire cette corvée.
Chez Monſieur l'Auditeur, entrant tout eſſouflé,
J'ai paru devant eux, & je leur ai parlé:
Votre Père, Meſſieurs, vous mande en diligence.
Un d'eux m'a répondu, d'un air de nonchalance,
Auſſi froid que le mien paroiſſoit échauffé:
Il ſuffit; nous irons. Eh! Quelqu'un. Le café.

Le

Le *café* s'alloit faire; & c'eſt à vous d'attendre:
Car, avant le *café*, l'on ne peut vous entendre.

CHRISALDE, *à Géronte.*

Et l'on vous les a peints plus mauvais qu'ils ne ſont!

GÉRONTE, *à part.*

Patience! Bientôt tous ces bruits finiront.
(*haut.*)
Paſquin cherche à vous plaire, & charge un peu les rôles.

PASQUIN.

Point. Je vous chante au juſte & l'air & les paroles.

CHRISALDE.

Paſquin vous eſt fidèle: & vous nous ſaurez gré
D'un projet que, pour vous, en tête on s'eſt fourré.

GÉRONTE.

Un projet?

PASQUIN.

Oui, Monſieur. Là, parlons ſans fineſſe:
Ne voudriez-vous pas retenir vos richeſſes?

GÉRONTE.

Non; ſi je les avois, j'en ferois, ſans regret;
Le même uſage encor que j'en ai déjà fait.
Avec ton père & toi, content dans ma Chaumière,
J'ai plus qu'il ne m'en faut, pour vivre à ma manière,
Ainſi point de projet.

PASQUIN.

Monſieur, cela ſuffit.

GÉRONTE.

Tout ira bien.

PASQUIN.

Prenez qu'on ne vous ait rien dit.

GÉRONTE.

Et l'hymen achevé, pour vous laiſſer tranquille,
Mon frère, ſans retour, j'abandonne la Ville ;
Car je vois bien qu'ici nous nous incommodons.

PASQUIN.

Allons planter nos choux, & garder les Dindons.
Partons.

GÉRONTE.

Paſquin répugne à ſuivre là ſon Maître!

PASQUIN.

Mes talens ſont peu faits pour un ſéjour champêtre,
Mais, n'importe : on le veut ; m'y voilà réſigné.

GÉRONTE, *à Chriſalde qui ſort.*

Vous ſortez ?

CHRISALDE.

Oui, je ſors ; & je ſors indigné.
Vous ne méritez pas que l'on vous contrarie ;
Encor moins qu'on vous ſerve. Adieu donc. De ma vie,
Chez vous, ſi je fais bien, je ne remets le pied.
Ce n'eſt pas être un homme ; & cela fait pitié!

SCÈNE V.

GÉRONTE, PASQUIN.

GÉRONTE.

Pitié, ſoit! Eh! mon Dieu! quand j'écoute mon frère,
Il eſt beau raiſonneur: mais a-t-il été père?
Peut-être ai-je trop fait; &, pour faire encor pis,
Tel qui m'oſe blâmer, n'a beſoin que d'un fils.

PASQUIN.

Pour les vôtres auſſi, c'eſt folie, à votre âge,
D'aller vous confiner au fond d'un hermitage.
Quel parti prenez-vous, pour un homme d'eſprit?
Le Diable étoit plus vieux que vous quand il le prit.
Pour trois enfans gâtés, votre tendre manie,
Tout jeune, vous ſevra des douceurs de la vie;
Et veuf à vingt-cinq ans, rare & fidèle époux,
Votre femme, en mourant, vous enterra chez vous.
Reſſuſcitez! Vivez! Je veux, tel que vous êtes,
Vous voir, à vos muguets, enlever des conquêtes.
Qu'eſt-ce, de notre temps, qu'un jeune homme en effet?
Une frêle poupée, un fat, un freluquet
Un débile Adonis, un valétudinaire,

Avant trente ans, déjà preſque ſexagénaire.
Vous en débuſquerez !

GÉRONTE.

Ah ! Tu ne conçois pas
Ce que pour moi, Paſquin, la campagne a d'appas.
Ce fut de mes travaux, long-temps, l'objet unique :
Elle eſt de la Vertu le ſéjour pacifique ;
Les beautés que la terre y découvre à nos yeux,
En éloignent l'eſprit, & l'approchent des Cieux.
J'y penſe avec tranſport.

PASQUIN.

Et moi, non ; ma penſée
Ne vole pas plus haut que le rez-de-chauſſée.
Nous cheminons toujours terre-à-terre, elle & moi.
Oh ! le ſot vis-à-vis que le vis-à-vis ſoi,
Monſieur ! S'il faut pourtant..... Mais que nous veut mon père ?

SCÈNE VI.

GÉRONTE, GRÉGOIRE, PASQUIN.

GÉRONTE.

QUi t'amène, Grégoire ? Et qu'eſt-ce qui t'altère ;

GRÉGOIRE.

Hai là ! vous m'en voyez encor tout ahuri !

Digitized by Google

Ce n'eſt pas note faute ; & j'en ſon bian marri.

GÉRONTE.

Tu m'alarmes ! Quoi donc ?

GRÉGOIRE.

J'onz-eu tretous biau faire ;
Temps pardu ! Je n'ons fais tretous que de l'iau claire.

GÉRONTE.

Qu'eſt-il arrivé ?

GRÉGOIRE.

Ça va vous mettre en chaleur ;
Eſcuſé, ſi je ſis meſſagé de malheur.

GÉRONTE.

Il me fait craindre pis qu'il n'a peut-être à dire.

GRÉGOIRE.

Ah ! craigné hardiman ; & bouté tout au pire.

GÉRONTE.

Parle donc ; ſi tu veux ; je me fâche : Entends-tu ?

GRÉGOIRE.

Ce qu'ous allé ſavoir, vous fâchera bian pu.

GÉRONTE.

Finiras-tu ? Bourreau ! Ma patience eſt laſſe.

GRÉGOIRE.

J'avions eune maiſon ; gnien'a pu que la place.
Le feu viant d'y paſſé.

PASQUIN.

Le Feu !

GÉRONTE.

Quoi ! ma maiſon ? . . . .

GRÉGOIRE.

N'eſt pu qu'eun gros monciau de cendre & de charbon !
Meubles, chevaux, beſtiaux, l'écurie & l'étable,
Et la grange, & la paille & le blé, tout au diable !

PASQUIN.

Ah ! Monſieur !

GÉRONTE.

Le revers eſt des plus violens.

PASQUIN.

Nous voilà, pour le coup, dans de jolis draps blancs.

GRÉGOIRE.

Ne nous accuſé pas, vous dis-je de l'eſclandre.
Ce n'eſt qu'au feu du ciel, Monſieu, qu'i faut s'en prendre
Ste nuit, que je dormion, par le mitan du toit,
Patatrâs ! ſu la grange, al eſt chu tout fin droit.
Je m'évaille en ſurſaut ; & vois, de ma couchette...
Tatigué ! Ça flambloit tout comme une allumette !
(*à Paſquin.*)
Tantia que moi, ma femme ; & ta ſœur Iſabiau,
(*S'attendriſſant.*)
J'onz-eu bian de la peine à ſauvé note piau ;
Que je n'ons, pour abri, pu qu'eun pan de muraille,
Et que vous vla tretous, Dieu marci, ſu la paille !

GÉRONTE.

Vous pleurez, mes enfans ?

GRÉGOIRE.

On pleureroit à moins.

GÉRONTE.

Allez, le Ciel ſaura pourvoir à nos beſoins.

GRÉGOIRE.

Maſi, pour à préſent, à ce qu'il viant de faire,
J'en demande pardon, mais il n'y pourvoit guère.

GÉRONTE.

C'eſt ſe trop alarmer.

GRÉGOIRE.

N'avons-je pas grand tort?

PASQUIN.

Nous n'avons pas, Monſieur, comme vous l'eſprit fort.

GÉRONTE.

Le dirai-je? Loin d'être à la douleur en proie,
En faveur de mes fils, j'en reſſens quelque joie.
Leur honneur attaqué m'eſt plus cher que mon bien;
Et le Ciel a permis que je n'euſſe plus rien,
Pour qu'ils puiſſent confondre enfin la médiſance.
On n'eût été témoin que de leur complaiſance;
Et l'on va l'être encor de leur amour pour moi.
Ceci rendra le monde & bien ſot & bien coi.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, PASQUIN, GRÉGOIRE.

GÉRONTE.

VOUS arrivez, Madame, à temps pour être inſtruite
D'un malheur qui m'annonce un bonheur & ſa ſuite.
Entrons. Rien ne pouvoit déjà m'être plus doux,
Qu'un moment d'entretien, en ſecret, avec vous.

SCÈNE VIII.

PASQUIN, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

HEIM! Jeannot, qu'en dis-tu? Sais-je baillé de colle?
Comme je m'y ſis pris tout d'abord par bricole,
Afin qu'i gobit mieux par après le marlan!

PASQUIN.

Fort bien! Contre les fils ſuivons donc notre plan.
Ceci ne fait encor que préparer la trame
Qui va développer leur caractère infame;

Digitized by Google

Songeons bien déſormais tous deux à nous unir,
Pour apprêter le coup qui doit les en punir.

GRÉGOIRE.

Morgué! j'aime à te voir dans le parti dé père!
Bon ſigne! Ecrâſon donc ce race de vipère!
Note Maître a déjà baillé dans mon panniau.

PASQUIN.

Moi, je les dois leurrer du retour d'un vaiſſeau;
Dire qu'il vous a mis ſeul dans la confidence;
Et pourquoi là-deſſus il garde le ſilence.
Vous, ſouvenez-vous en; dès que j'aurai jeté
Une ſi belle amorce à leur avidité,
Ils vous amadoueront de leur patelinage:
Tirez-vous bien alors de votre perſonnage!
Sachez me ſeconder.....

GRÉGOIRE.

T'as pu d'eſprit que moi;
Mais je ſis eun compère auſſi mâdré que toi:
Vas! vas! tu ne ſais pas encore à qui tu parle.
J'onz été, comme d'aûte, eun dénicheux de Marle.
Et pis, dé fils ingrats! Tians; ça ſeul me rendroit
Pu malin qu'eun vieux ſinge, & me dégourdiroit.
Croirois-tu bian juſqu'où va leuz impartinance?
C'eſt peu, dépis qu'i ſont des Monſieux d'importance,
D'avoir changé de train, de mœurs, de noms, de tout;
Je vois qu'i voudriont changé de père itout.
Leux Père leux faiz honte. Oui, Jeannot, quand j'y rève.

PASQUIN, *à part.*

Avis au ſieur Paſquin.

GRÉGOIRE.

Jarnicoton! J'endêve.

PASQUIN, *à part.*

Et juſtement, voici Nérine,

GRÉGOIRE.

I le paîront!
Et je varrons biau jeu, ſi la corde ne rompt.

SCÈNE IX.

GRÉGOIRE, PASQUIN, NÉRINE.

NÉRINE, *derrière Paſquin qui ne fait pas ſemblant de la voir.*

C'EST-moi, mon cher Paſquin.

PASQUIN, *bas & la faiſant reculer avec lui.*

Je te vois bien, ma fille.
Bon jour. (*à part.*) Ceci va mal pour l'enfant de famille.

NÉRINE, *bas.*

Chaſſe-moi ce manant, que je te parle

PASQUIN, *bas.*

Attends.

NÉRINE.

Tout à l'heure.

PASQUIN, *à part.*

J'enrage!

GRÉGOIRE, *ſans ſe retourner.*

Heim ! Quoi ?

PASQUIN, *à part.*

Quel contretemps !

GRÉGOIRE.

Tu crains le contretan ? Gnien aura pas, te dis-je.

PASQUIN.

Si vous....

GRÉGOIRE.

Tant de redite, à la parfin m'afflige. Tais-toi ! tu n'es qu'eun ſot.

NÉRINE, *bas.*

Il eſt bien familier !

PASQUIN, *bas.*

Avec gens de ma robe on eſt peu régulier.

GRÉGOIRE.

Tout ira bian, mon fils.

NÉRINE, *bas.*

Mon fils ! C'eſt-là ton père ?

PASQUIN, *bas.*

Je te dis bien, ma fille : ai-je épouſé ta mère ? (*à Grég.*) Si vous vouliez un peu vous éloigner d'ici ?

GRÉGOIRE.

Moi ! Nenni. Pourquoi donc ? Je reſte où me voici.

PASQUIN.

De grace !

GRÉGOIRE.

La raiſon ?

PASQUIN.

Je vous en prie.

GRÉGOIRE.

A cauſe ?

(*Se retournant enfin & appercevant Nérine.*)

Ah, ah, Monſieu-l'gaillard ! Vla donc le pot-au-roſe !
Eſt-ce pour être ſeul aveuc ste dondon-là ?

NÉRINE, *haut & s'avançant.*

Sa préſence, après-tout, ne fait rien à cela.
Madame eſt céans ?

PASQUIN, *bruſquement.*

Oui.

NÉRINE.

J'apporte, pour nouvelle,
De nos trois amoureux trois billets doux pour elle.

PASQUIN, *la pouſſant par les épaules.*

Vas ! Tiens ! Entre ! A revoir !

NÉRINE, *revenant.*

Ton projet va-t-il bien ?

PASQUIN, *la renvoyant toutes les fois qu'elle revient.*

Ne t'embarraſſe pas !

NÉRINE.

Je te réponds du mien.

PASQUIN.

Je n'en ſuis pas en peine.

Digitized by Google

NÉRINE.

Et je vais, pour bien faire...

PASQUIN, *la chaſſant tout-à-fait.*

Tu me diras cela tantôt; fais ton affaire.

GRÉGOIRE, *ſe mettant au-devant.*

Atans! Que je reluque encore eun tantinet
Sa meine apétiſſante, & ſon ar dadouillet?

NÉRINE.

Allons donc! Finiſſez! Livrez-moi le paſſage!

GRÉGOIRE.

Eun ptit coup de Grouin, pour le droit de péage.

NÉRINE.

Tenez, ce gros lourdaut? Ça, vous m'importunez!
Paſſerai-je!.... Paſquin, donne-lui ſur le nez.

GRÉGOIRE.

Me baillé ſus le nez! Pargué, je li conſeille!

NÉRINE.

Le voilà, comme un ſot, ſans yeux & ſans oreille.
Tu me vois cajoler; & n'es pas plus jaloux?
Eh bien! laiſſez paſſer, bon-homme, & payez-vous.

(*Elle s'échappe, & Grégoire court après.*)

PASQUIN, *ſeul.*

Je n'en ſortirai pas toujours à ſi bon compte;
Et ne m'en puis tirer tôt ou tard qu'à ma honte.
Le plus court, ce ſeroit de la déſabuſer.
Mais auſſi de quoi diable ai-je été m'aviſer!...

GRÉGOIRE *revient.*

Les voici!

PASQUIN.

Bon! Songez qu'il eſt de conſéquence
Que nous leur paroiſſions en méſintelligence,
Pour établir d'abord leur confiance en moi.

GRÉGOIRE.

Je ferai le fâché; fais donc le honteux, toi:
Je n'aurai pas de peine à paroître en colère,

PASQUIN.

Traitez-moi, devant eux, de membre de galère!
Figurez-vous, pour être ainſi que je le veux,
Que je ſuis un maraud, qui ne vaut pas mieux qu'eux.

SCÈNE X.

GRÉGOIRE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, PASQUIN.

GRÉGOIRE, *levant la main ſur Paſquin.*

GAre, aveuc tes propos, qu'eun jour je ne t'étrille
Et je ne te repaſſe en enfant de famille,
Blître!

VALÈRE, *gaiement.*

Bon jour, Grégoire.

GRÉGOIRE, *en grondant.*

Hom!

Digitized by

ÉRASTE, *niaiſement.*

Comment t'en va ?

GRÉGOIRE.

Bian.

DAMIS, *obligeamment.*

Tu grondes ? Qu'as-tu donc ?

GRÉGOIRE.

Un fils qui ne vaut rian
Lé père de ce temps ſont diantrement à plaindre ;
Et je ne ſis pas ſeul ici qui devroit geindre.

SCÈNE XI.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, PASQUIN.

DAMIS.

S'Ils ne ſont pas à plaindre, ils ſe plaignent toujours,
Du moins ; &, jour & nuit, voilà de leurs diſcours.

PASQUIN.

Qui dit père, en effet, dit un homme qui gronde.
On eſt bien malheureux d'être fils en ce monde !
Il faut, vous ſoutînt-on que trois & trois ſont ſept,
N'en pas diſconvenir, & garder le tacet.

VALÈRE.

Oui. Qu'un démêlé naiſſe entre un fils & ſon père,

Digitized by Google

Le père ſuit ſa fougue, & le fils ſe modère :
Leur droit n'eſt toutefois que le droit du plus fort.

ÉRASTE.

Je gage avec Paſquin, que le ſien avoit tort.

PASQUIN.

Le plus grand tort du monde ! Et je vous en fais juge.
Car, enfin, croiriez-vous d'où vient tout ce grabuge ?
Du refus que je fais de lâcher quelque argent
Qu'il vient me demander à titre d'indigent.
Au bon Père quêteur j'ai fort bien fait la nique.
Parbleu ! comme j'ai dit : ſuis-je donc fils unique ?
Mais ton frère & ta ſœur parlent tout comme toi.
Tant pis pour vous ! Chacun n'en a pas trop pour ſoi.

ÉRASTE.

Vraiment, les temps ſont durs.

PASQUIN.

Lui, de prendre la mouche,
Et d'avoir auſſi-tôt le reproche à la bouche !

ÉRASTE.

Les voilà ! Mais qu'y faire ?

VALÈRE.

Hélas ! Ronger ſon frein !

DAMIS.

Et baiſer la férule, en préſentant la main.

PASQUIN.

Et tout cela, notez, ſouvent pure grimace
D'un avare qui craint de toucher à la maſſe ;

Digitized by

Et qui fait l'importun, pour qu'on ne le ſoit pas.
De vous à moi, mon père eſt, je crois, dans le cas;
Du moins je le ſuppoſe; & je penſe qu'il raille.
Sans quoi... Car après tout, on n'eſt pas ſans entraille.
Il eſt certains devoirs.....

VALÈRE.

Oh! oui, qui ſont ſacrés.

PASQUIN.

Les pères, après tout....

DAMIS.

Doivent être honorés.
Dis-moi; ne ſais-tu pas ce que nous veut le nôtre?

PASQUIN.

Non; le mien dès long-temps me brouille avec le vôtre.
Je leur ſuis devenu très-ſuſpect, & je voi
Que, depuis quelques jours, on ſe cache de moi;
De moi, portier, valet, cocher & ſecrétaire!
Et puis on veut encor que je fache me taire!
Ma foi non! Je l'avoue à vos yeux, franc & net:
A maître défiant, ſerviteur indiſcret.
Un ſecret dépoſé; ſecret inviolable.
Un ſecret dérobé, j'irois le dire au diable!
Que j'en ſurprenne ici, bons à vous confier.
Je me fais un régal de les ſacrifier.

DAMIS.

Par exemple, crois-tu qu'ainſi qu'il le proteſte,
Sa maiſon de campagne eſt tout ce qui lui reſte?

Digitized by Google

Et que, pour tout vaillant, notre père en effet,
N'eût que le peu de biens dont nous l'avons défait ?

PASQUIN.

C'eſt de quoi, bien à fond, je ne puis vous inſtruire ;
Mais, depuis peu, j'en doute, &, puiſqu'il faut tout dire,
Je ne ſais quel micmac, entre mon père & lui,
Se braſſe à la ſourdine, & ſe trame aujourd'hui.

DAMIS.

Que ſeroit-ce !

PASQUIN.

Tantôt, de derrière une treille,
Comme ils parloient tout bas, je leur prêtois l'oreille.
Je crois... qu'il s'agiſſoit de... vaiſſeaux revenus.

DAMIS.

De vaiſſeaux revenus !

PASQUIN.

Oui.

DAMIS.

Ne m'en dis pas plus !
Mon père a mis ſur mer jadis de groſſes ſommes.

PASQUIN.

Oui

DAMIS.

Quand je te le dis.

PASQUIN.

C'eſt aſſez; nous y ſommes.

Je ne m'étonne plus s'il cherche à vous parler:
De nouveaux dons, ſans doute, il veut vous régaler:
Car (ſi faut-il lui rendre encor cette juſtice)
Il n'eſt rien dont pour vous il ne ſe dénantiſſe.
Le gain qu'il aura fait, vous l'aurez. Sur ce point,
S'il arrivoit pourtant qu'il ne vous parlât point,
Je rejoins, de ce pas, mon bon-homme de père,
Dont j'aurai peu de peine à calmer la colère,
Il n'eſt ni bien diſcret, ni des plus rafinés;
Et je lui ſaurai bien tirer les vers du nez.

VALÈRE.

En gens reconnoiſſans, nous acceptons tes offres.

SCÈNE XII.

DAMIS, ÉRASTE, VALÈRE.

ÉRASTE.

MEs Frères, c'eſt de l'or qui tombe dans nos coffres!
Mon Père, pour cela, nous mande aſſurément.
Il eſt pourtant bon Père, à parler franchement.

DAMIS.

Lui! Le plus digne père & le meilleur du monde!
Ma vénération pour ce père eſt profonde!
(*à Eraſte*)
Je ſavois que j'avois à me plaindre de vous.
Pourquoi ne pas l'avoir à dîner avec nous?

Digitized by Google

VALÈRE.

Bon ! Cela penſe-t-il ? Voilà de plaiſans contes.
Il eſt bon Auditeur de la Chambre des Comptes :
Il ne ſait qu'une choſe ; il ne ſait que dîner.

ÉRASTE.

Je n'ai pas plus que vous le don de deviner.

VALÈRE *à Damis.*

A combien le profit peut-il monter encore ?

DAMIS.

Cela peut aller loin.

ÉRASTE.

Déjà je le dévore.
La peſte ! Quel plaiſir, s'il doubloit mes ducats !

DAMIS.

Je ferois un beau coup !

VALÈRE.

Et moi, bien du fracas !

ÉRASTE.

Eh ! mon Dieu ! L'embarras n'eſt pas d'en faire uſage.
En fuſſions-nous déjà ſeulement au partage !

DAMIS.

Il ſera bientôt fait.

VALÈRE.

Prenons que le magot
Soit de cent mille écus.

ÉRASTE.

Oui-dà ! chacun ſon lot.
Voyons. Cent mille à trois ?

DAMIS.

Le calcul eſt facile.

Digitized by Google

D'abord, comme l'ainé, j'en prends cinquante mille.

VALÈRE.

Et moi je prends le reſte.

ÉRASTE.

Et moi donc? Et ma part!
Rafle de tout! Mais! mais! le partage eſt gaillard!
Le bien de mon Père eſt le mien comme le vôtre;
Je veux avoir mon tiers.

DAMIS.

Moi la moitié.

VALÈRE

Moi, l'autre;

ÉRASTE.

Nous allons voir. Entrons, entrons.

SCÈNE XIII.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, NÉRINE.

DAMIS.

NÉrine ici!
Par quel haſard?

NÉRINE.

Madame y vient; j'y viens auſſi.

DAMIS.

Madame la Comteſſe? Eh! que vient-elle y faire?

NÉRINE.

Recommander, je crois, à Monſieur votre père,
La fille d'un ami qu'il avoit à Toulon.

DAMIS.

D'Argante ?

NÉRINE.

Oui.

DAMIS.

N'a-t-il pas laiſſé de gros biens ?

NÉRINE.

Non.
Il eſt mort pauvre, & laiſſe une fille bien née,
Qui n'a d'autres défauts, que d'être infortunée.

VALÈRE.

Belle ?

NÉRINE.

A ravir.

VALÈRE.

Tant mieux !

DAMIS.

Coquette ?

NÉRINE.

Non.

ÉRASTE.

Tant pis !

DAMIS.

Allons, dans le jardin, amuſer le tapis,
Attendant que la Dame ait fini ſa viſite.

Digitized by Google

(*Voyant que les deux autres ne le ſuivent pas.*)

D'où vient donc qu'à me ſuivre & l'un & l'autre héſite ?

(*à Nérine.*) (*bas*)

Adieu, ma chère enfant. Mon billet ?

NÉRINE.

On l'a lu.

VALÈRE, *de même.*

Ma déclaration ?

NÉRINE.

Plaît.

ÉRASTE, *de même.*

Ma lettre ?

NÉRINE.

Elle a plu.

ÉRASTE.

Guette bien le moment où, plantant-là mes frères,
Je m'eſquive, & reviens pour te parler d'affaires.

SCÈNE XIV.

NÉRINE, *ſeule.*

CHacun d'eux, comme lui, brûle de s'aboucher,
Et ne s'éloigne exprès, que pour me rapprocher.

Digitized by Google

Qu'ils y viennent ! Tenez les plaiſantes eſpèces !
Il vous en faut, Meſſieurs, des aimables Comteſſes.
Il me falloit, à moi, des dupes comme vous :
Et vous la danſerez, avec vos billets doux !

Fin du ſecond Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN, NÉRINE.

PASQUIN, *à Nérine qui boude.*

DIs-moi donc tes raiſons.

NÉRINE.

Tu n'en vaux pas la peine.

PASQUIN.

Quoi! Le matin ſenſible & le ſoir inhumaine?

NÉRINE.

Oui; quand ce que je vois de clair & de certain,
Me détrompe le ſoir des erreurs du matin.

PASQUIN.

Quelle eſt donc cette erreur dont tu t'es détrompée?

NÉRINE.

L'amour, dont je t'ai cru, pour moi, l'ame occupée.

PASQUIN.

Mais je t'aime, te dis-je.

NÉRINE.

Eh! oui; fiez-vous-y!

PASQUIN.

Je ne t'aime pas?

NÉRINE.

Non!

PASQUIN.

Vous en avez.... Eh! fi!
Tu fais l'enfant. J'ai dit tout sur cette matière;
Je t'ai, de mes secrets, fait confidence entière:
Pour prouver que je t'aime, & me faire chérir,
Que devois-je donc faire encore?

NÉRINE.

Me haïr.

PASQUIN.

Pour prouver que je t'aime?

NÉRINE.

Oui. Voit-on, sans colère,
La personne qu'on aime, inconstante & légère?
J'affecte, devant toi, de trouver à mon goût,
Ce ruste qui m'en conte, & qui me suit par-tout,
Sans que, par aucun trait, ta jalousie éclate!
Et tu m'aimes?

PASQUIN.

Eh! bien, veux-tu que je te batte?

NÉRINE.

Je veux qu'on se mutine, & qu'avec son rival,
Un amant se querelle, ou vive un peu plus mal.

PASQUIN.

Mais j'ai l'esprit bien fait; & cet esprit....

Digitized by Google

NÉRINE.

Radotte.

PASQUIN.

Ma pleine confiance en toi....

NÉRINE.

N'eſt qu'une ſotte.

PASQUIN.

Mais je ne te crois pas coquette.

NÉRINE.

Et pourquoi non?

PASQUIN.

Tu médirois de toi vainement ſur ce ton;
Et ce bon Payſan d'ailleurs, outre ſon âge,
N'eſt pas d'une tournure à donner de l'ombrage.
Compte enfin ſur mon cœur, comme moi ſur le tien;
Et, ſur nos trois rivaux, ramenons l'entretien.
Se louent-ils de tes ſoins & de leurs tentatives?

NÉRINE.

Ah! très-fort.

PASQUIN.

Qu'as-tu fait de leurs tendres miſſives?

NÉRINE.

Un uſage qui va les rendre bien camus.

PASQUIN.

Ne pourrions-nous parler en ſtyle plus diffus?

NÉRINE.

Madame, avec mépris, les ayant rejettées,
A ſes adorateurs je les ai rapportées;

Non la ſienne à chacun ; chaque amant engeolé
Tient celle du rival qu'il ſe croit immolé.
Chaque frère, en ſecret, triomphe de ſon frère.
Damis a dans ſes mains le billet de Valère ;
Valère tient celui d'Eraſte ; & j'ai remis
A cet Eraſte, enfin le billet de Damis.
Le meilleur de ceci, c'eſt que chacun me prie
De laiſſer croire au fat que je lui ſacrifie,
Qu'Angélique a la lettre, & qu'il en eſt aimé,
De mon manége ainſi, chacun d'eux eſt charmé.
Le Financier, ſous cape, inſulte au Capitaine ;
Le Capitaine auſſi, ſe contenant à peine,
Du crédule Auditeur ſe moque en tapinois :
Le dernier, du premier ; & moi, de tous les trois.

PASQUIN.

Et bien remerciée encor de tes proueſſes ?

NÉRINE.

Comblée, avec raiſon, de dons & de careſſes.

PASQUIN.

Je ne croyois perſonne auſſi fourbe que moi ;
Mais je baiſſe humblement pavillon devant toi.

NÉRINE.

Je leur envie encor l'état où je les laiſſe :
C'eſt une douce erreur que je prétends qui ceſſe :
Et dont je ne dois pas long-temps les amuſer.
Je vais donc me hâter de les déſabuſer ;
Amorcer mes Galants d'un billet circulaire ;
Donner à tous les trois, d'une main de fauſſaire,
Rendez-vous, à même heure, & dans un même lieu ;
Et là, leur faire voir leurs béjaunes. Adieu.

Digitized by

SCÈNE II.

PASQUIN, *ſeul.*

ILs ont là, par ma foi, deux agens très-fideles.
Du Vaiſſeau revenu les flatteuſes nouvelles
Ne leur préparent pas un moindre pied de nez.
Au partage, d'avance, à coup sûr, acharnés,
De châteaux en Eſpagne, enſemble ils s'entretiennent.

SCÈNE III.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, PASQUIN.

GÉRONTE.

MEs fils ſont au jardin : Paſquin, dis-leur qu'ils viennent.
Et vous dont l'intérêt m'occupe de ce ſoin,
De ma félicité daignez être témoin,
Angélique. A mon ſort, plus qu'au vôtre, attentive,
Vous venez de montrer la pitié la plus vive ;
Je vais d'un père aimé ſentir tout le bonheur ;
Partagez-en, de grace, avec moi, la douceur.

ANGÉLIQUE.

Ainſi je vous oppoſe en vain la répugnance
Que j'ai d'embarraſſer ici de ma préſence.

GÉRONTE.

Oui ; j'exige ce prix de mes ſoins empreſſés.
Mes fils & votre cœur y ſont intéreſſés.
Et pour vous & pour eux, ſoyez-y donc préſente.
Vous craignez, je le vois, qu'on ne les violente ;
Qu'en ſe donnant à vous, leur propre volonté
N'agiſſe moins ſur eux, que mon autorité.
Vous voulez un époux qui ſoit charmé de l'être.
Leurs cœurs, à découvert, devant vous, vont paroître.
Vous allez, avec moi, les voir & les ouir
Se diſputer, entre eux, le plaiſir d'obéir.
Votre préſence au reſte, en ce que je projette,
N'aura rien d'étonnant, ni rien qui vous commette.
Pour la fille d'Argante ils ne vous prennent pas.
Grace à Nérine enfin, vous êtes dans le cas
D'une Dame ſenſible aux malheurs de ſa vie,
Qui ſollicite ici, pour elle, en bonne amie ;
En un mot...

ANGÉLIQUE.

En un mot, vous le voulez ainſi ?
J'y conſens ; mais je crains....

GÉRONTE.

Taiſons-nous. Les voici.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE.

VALÈRE, *courant les bras ouverts à Géronte.*

QUe je ſois le premier qui ſaute au cou d'un père!
Comment vous portez-vous?

GÉRONTE.

Fort bien. Bonjour, Valère.
(*à Éraſte.*)
Bonjour, Damis. Bonjour. Des ſiéges. Plaçons-nous.
Je veux m'entretenir un moment avec vous.

DAMIS.

Madame nous fait donc auſſi l'honneur d'en être?

GÉRONTE.

Je viens de l'en preſſer.

ANGÉLIQUE.

J'incommode peut-être?

DAMIS.

Au contraire, un aſpect ſi fort ſelon mes vœux,
De ce qu'on veut nous dire eſt un préſage heureux.

ANGÉLIQUE.

La réponſe eſt polie.

DAMIS.

Encore plus ſincère.

ÉRASTE.

Je penſe, mot-à-mot, tout ce que dit mon Frère.
De ſi beaux yeux par-tout ſont les très-bien venus.

VALÈRE.

Silence.

GÉRONTE.

D'où vient donc chez vous qu'on n'entre plus?
Chez lui, ce jour encore où vous étiez enſemble.
J'allois pour vous parler de ce qui nous raſſemble.

VALÈRE *ſe levant d'un air furieux.*

Grizon! Picard!

SCÈNE V.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, LAQUAIS.

VALÈRE, *aux Laquais.*

MON PÈRE eſt venu pour nous voir?

DAMIS.

Sans qu'on l'ait fait entrer?

ÉRASTE.

J'en ſuis au déſeſpoir!

VALÈRE.

Coquins! à peu ne tient....

PREMIER LAQUAIS.

Mais, c'eſt vous qui...

VALÈRE *lui donnant un ſoufflet.*

Tu ſouffles!
Je veux morigèner quelqu'un de ces Maroufles.

DAMIS, *gravement.*

Devant un Père, Ah! ah!

VALÈRE, *à Géronte*

Quand vous voyez cela,
De coups de canne auſſi rouez moi ces gueux-là.
C'eſt que ce ne ſont pas ici des bagatelles.

DAMIS.

L'injure qu'on nous fait ſeroit des plus cruelles?
Nous! mon Père! nous rendre inviſibles pour vous!

ÉRASTE.

Nous! donner à la porte un pareil ordre!

TOUS TROIS.

Nous!

GÉRONTE.

Non; je ne vous fais point d'injuſtice ſi haute;
Et ſur vos gens toujours j'en ai jetté la faute.

VALÈRE, *courant l'embraſſer de nouveau.*

Ah! vous me ſoulagez! Et vous m'ôtez un poids....
Que je vous baiſe encore & mille & mille fois!

ANGÉLIQUE.

Monſieur eſt careſſant.

GÉRONTE.

Autant que l'on peut l'être.

Mais, comme vous voyez, tout poudre & tout ſalpêtre.
Voilà comme, à ſon âge, autrefois j'étois fait;
Gai, vif, impétueux, & c'eſt tout mon portrait.
Damis eſt plus poſé : c'eſt la mère en perſonne;
Pour lui....

ÉRASTE, *bas à ſon père.*

Dites que j'ai l'ame tendre & moutonne.

DAMIS.

C'eſt trop de vos diſcours interrompre le fil;
Que voulez-vous de nous?

VALÈRE.

Oui; de quoi s'agit-il?

GÉRONTE.

De vous faire un préſent que vous n'attendez guère....

ÉRASTE, *ſe levant avec vivacité.*

Vous ferez donc les parts; car autrement, mon père,
Je vous en avertis; mes frères, ſans pitié,
De ce préſent chacun prendront une moitié;
Et moi, zeſte! Entre nous que l'équité prononce.

GÉRONTE.

L'un de vous aura ſeul le préſent que j'annonce.
Au plus ſenſé de trois il appartiendra tout.

VALÈRE.

Il m'appartiendra donc?

GÉRONTE.

Écoutez juſqu'au bout.
Mes enfans, l'honnête homme à la reconnoiſſance,

Digitized by Google

Sur toute autre vertu, donne la préférence :
Un bienfait le captive ; & des vices du cœur,
Il voit l'ingratitude avec le plus d'horreur.

VALÈRE.

L'honnête homme a raiſon ; & c'eſt comme il faut être.

DAMIS.

Je n'aime un bienfait, moi, que pour le reconnoître.

ÉRASTE.

Des ingrats ! Ah ! ſi donc ! Perſonne ne les hait....

VALÈRE.

Plus que moi.

ÉRASTE

Doucement. Après moi, s'il vous plaît.

DAMIS.

Se peut-il ſeulement qu'il en ſoit dans le monde ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Meſſieurs, que trop !

DAMIS.

Que le Ciel les confonde !

GÉRONTE.

Et vous protége tous ! Je vous crois ſi peu tels,
Et ſuis ſi fort en paix ſur vos bons naturels,
Que ce qu'à l'inſtant même on eſt venu m'apprendre
De ma maiſon des champs, qui d'hier eſt en cendre,
N'a pas du moindre trouble agité mes eſprits.

DAMIS.

Vous n'avez donc plus rien, mon père ?

GÉRONTE.

J'ai mes Fils.

ÉRASTE.

Vous n'en avez que trop, n'en déplaiſe à mes Frères.

VALÈRE.

Un de moins en effet, vous n'y perdriez guères.

ÉRASTE.

Non vraiment; mais pourvu que ce ne fût pas moi.

GÉRONTE, *à Éraſte.*

Quel étrange propos! Mon pauvre enfant, tais-toi!
Tu n'es & ne ſeras jamais (dont bien me fâche...)

SCÈNE VI.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MADAME! un homme en botte, & qui fait ſans relâche,
Claquer & reclaquer ſon fouet de Poſtillon,
Pour vous exprès, dit-il, arrive de Toulon.

ANGÉLIQUE.

Je prends congé, Meſſieurs.

TOUS TROIS *ſe levant & lui préſentant la main.*

Il faut vous reconduire.

ANGÉLIQUE.

Ah! je le défends bien.

Digitized by

GÉRONTE.

J'ai deux mots à vous dire ;
Qui l'intéreſſent plus qu'un ſi léger devoir.
Reſtez.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE.

GÉRONTE.

Et commençons, mes Fils, par nous raſſeoir.
Ce que je vous diſois de la reconnoiſſance,
Ne concernoit que moi, qui ſuis dans l'impuiſſance
De payer des bienfaits que jadis j'ai reçus;
A des Fils vertueux j'ai recours là-deſſus.
Je ne vous ferai point de leçon fatigante,
Sur ce que nous devons au généreux Argante ;
Je tiens de lui la vie & les heureux moyens
Qui m'ont fait acquérir pour vous d'aſſez grands biens.
Nous en avons reçu mille aûtres bons offices,
Sans les avoir jamais payés d'aucuns ſervices :
La fortune, long-temps conſtante en ſa faveur,
A refuſé toujours ce plaiſir à mon cœur.
Elle ne s'eſt que trop tout-à-coup démentie,
Lui raviſſant enſemble & les biens & la vie ;
Et le plaiſir touchant, la rare volupté
De trouver un ami dans ſon adverſité;
Volupté que je goûte au ſein de ma famille.
Je lui ſurvis : je ſais qu'il en reſte une Fille,
Digne des ſentimens que j'eus toujours pour lui;

Charmante, vertueuſe, & pourtant ſans appui.
Dans mon cœur attendri, ſon père vit encore.
Pour elle, par ma voix, cet ami vous implore :
Je lui devois mes biens, & vous me les devez;
Vous lui devez le père enfin que vous avez.
Que l'un de vous m'acquitte, en s'acquittant lui-même;
Rendons ſa Fille heureuſe; elle eſt digne qu'on l'aime;
Je vous l'offre : voilà de quoi vous ſignaler;
Et c'eſt-là le préſent dont je voulois parler.

ÉRASTE, *ſaluant ſes Frères.*

Honneur à mes aînés. Répondez.

DAMIS.

Mon ſilence
Témoigne que j'approuve; & non que je balance.
Oui, la Fille d'Argante a droit ſur l'un de nous;
Et, pour une inconnue oppoſer des dégoûts,
Ce ſeroit s'excuſer ſur un frivole obſtacle;
(*à ſes Frères*)
Il la faut épouſer.

VALÈRE.

C'eſt parler à miracle:
Si l'Auditeur dit non, l'Auditeur eſt un ſot.
Cadet, crois-moi, prends-la; c'eſt-là ton vrai ballot.
Un garçon comme toi ne ſent rien, n'a point d'ame;
Et ne ſait ſeulement ce que c'eſt qu'une femme.
Laide, ou belle, connue ou non; tout n'y fait rien;
Et ſi peu qu'elle vaille, elle te vaudra bien.
Épouſe. Ouais! Le voilà muet comme une ſouche!

Digitized by Google

Ah ! par plaiſir un peu, fais la petite bouche !
Allons, allons, épouſe !

ÉRASTE.

Autre ſot démêlé !
(*Montrant Damis.*)
Qu'il épouſe lui-même ; il a ſi bien parlé !
Mais voyez avec moi leurs procédés infames !
Ils prenoient les écus, & me laiſſent les femmes.
Oh bien ! Telque je ſuis, tant ſot qu'il vous plaira,
J'aime.

VALÈRE, *éclatant de rire.*

Le fat ! Il aime ! il a rêvé cela.
Allons, épouſe, épouſe !

ÉRASTE.

Oui, deux yeux adorables
Sont devenus mes Dieux, & mes Dieux favorables ;
Raillez, déſapprouvez ce penchant amoureux :
Je veux languir, brûler, vivre, mourir pour eux,
Et n'être plus nommé que le Berger fidèle.

VALÈRE.

Joli Paſtor fido ! La bonté paternelle
Voudra bien excuſer ce gentil Céladon ;
Son imbécillité lui mérite un pardon.

GÉRONTE.

C'eſt bien dit : laiſſons-là ſa flamme extravagante :
Suffit qu'un de vous reſte à la fille d'Argante ;
Auſſi-bien, entre nous, cette main n'étoit pas
Une main dont peut-être elle auroit fait grand cas.
Vous, ſi vous m'en croyez, vous offrirez la vôtre,
Damis ; j'avois ſur vous l'œil plus que ſur tout autre ;

La fille étant ſans biens, pour un hymen heureux,
Votre état eſt l'état le plus avantageux.

VALÈRE *à Damis.*

Ne vous aviſez pas de faire ici la buſe;
Ni d'oſer emprunter ſa ridicule excuſe.
On le croit, lui qui lit jour & nuit les Romans:
Mais *Barême* n'eſt pas un livre à ſentimens.

DAMIS.

La Raiſon ſeule ici doit être la maîtreſſe.
Je m'excuſerois mal, avec cette foibleſſe.
Sur ce prétexte Éraſte a grand tort d'héſiter:
Et je le blâme trop pour vouloir l'imiter;
Auſſi....

GÉRONTE.

Voici votre Oncle; & je fuis ſa préſence.
Je ne veux pas qu'il ſoit de notre conférence;
Dites-lui que, s'il veut, il vienne une autre fois;
Puis, dans mon cabinet, ſuivez-moi tous les trois.

SCÈNE VIII.

CHRISALDE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE.

CHRISALDE.

Il m'évite! Avouez que vous n'attendiez guère
La propoſition qu'il avoit à vous faire.

TOUS TROIS.

Ma foi non, mon Oncle.

CHRISALDE.

Or, dites-moi librement;
Tout vain reſpect à part, & ſans déguiſement:
Comment la trouvez-vous?

DAMIS.

Folle.

VALÈRE.

Abſurde.

ÉRASTE.

Erronée.

CHRISALDE.

Et la ſéance, en paix, s'eſt-elle terminée?

DAMIS.

Oui, grace à vous.

CHRISALDE.

Comment?

DAMIS.

Selon ſon bon plaiſir;
Entre Valère & moi mon père alloit choiſir;
Lorſque, fort à-propos, vous l'avez mis en fuite.

VALÈRE.

Vous devriez déjà, mon frère, être à ſa ſuite.

DAMIS.

Ah! vous m'en envieriez l'honneur.

VALÈRE.

Nenni, parbleu!

ÉRASTE.

Moi, j'ai tiré gaiement mon épingle du jeu.
Et laiſſé démêler aux autres la fuſée.

Digitized by Google

DAMIS.

Notre ame, devant vous, à nu s'eſt expoſée;
Mon Oncle; à notre tour, ſachons votre ſecret,
Et ce que vous penſez du préſent qu'on nous fait.

CHRISALDE.

Je l'ai dit à mon Frère; & c'eſt ce qui l'irrite,
Et, comme un importun, ce qui fait qu'il m'évite.

DAMIS.

Avez-vous vu jamais rien d'égal à cela?
Et ſon pouvoir ſur nous s'étend-il juſques-là?

VALÈRE.

Eh quoi! parce qu'un homme aima jadis mon Père,
Il faudra ſe charger de ſa lignée entière!
Lui, ſes hoirs, ayans-cauſe, avoir tous ſur les bras!
En épouſer la race, ou paſſer pour ingrats!

ÉRASTE.

Et s'il étoit reſté trente filles d'Argante,
Il les eût fallu donc épouſer toutes trente!
Il en reſte une: à peine on vient la propoſer,
Qu'on veut que tous les trois nous courions l'épouſer!

VALÈRE.

Diſpoſe-t-on des cœurs qui peuvent être à d'autres?

CHRISALDE.

Non, certes! Et ſur-tout, de cœurs tels que les vôtres;
De cœurs à ſentimens nobles & délicats,

Digitized by Google

Qui du parfait amour font uniquement cas.

ÉRASTE.

C'étoit-là ma raiſon ; j'aime. Et quand j'aime, oh ! j'aime....
Dame ? Au poſſible ! Au mieux ! Au parfait ! Au ſuprême !

VALÈRE.

Qui ne ſe rendroit pas à ces tendres raiſons,
Si dignes d'une loge aux petites-Maiſons ?
Il prétend rafiner ſur l'art d'aimer d'Ovide.

CHRISALDE.

Damis oppoſera quelque raiſon ſolide.

DAMIS.

Vous me rendez juſtice : & je gagerois bien
Que votre avis aura d'abord été le mien.

CHRISALDE.

Voyons.

DAMIS.

Qui ne ſait pas qu'une homme de finance
Doit s'appuyer toujours d'une noble alliance,
Dont le crédit puiſſant, dans les temps de revers,
Offre à l'impunité des aſyles ouverts ?
De loin, contre l'orage, un Nautonnier s'apprête :
Avec le vent en pouppe, il ſonge à la tempête :
Ainſi doit faire & fait l'habile Financier.
Ainſi fais-je.

CHRISALDE.

Fort bien. Et vous, mon officier !

VALÈRE.

Oui-dà ! J'ai, tout au plus, dix mille écus de rente,

Digitized by Google

Et j'irois épouſer une fille indigente!
Avec un bien qu'au jeu je puis perdre en un coup,
Et l'unique talent d'en dépenſer beaucoup :
Et cela juſtement quand j'ai fait la conquête
D'un excellent parti qui ſe jette à ma tête ;
Que dis-je ? au moment même où, par un coup ſoudain,
Mon Père eſt à l'aumône & va manquer de pain.
Ne lui ſuffit-il pas de ſa propre miſère,
Sans qu'il y joigne encor celle d'un étrangère ?
Qu'il amaſſe de quoi rebâtir ſa maiſon.

CHRISALDE.

C'eſt ſon moindre ſouci.

DAMIS.

Peut-être a-t-il raiſon.
Pourquoi la rebâtir ? En effet, quel uſage
Veut-on, las comme il eſt des tracas d'un ménage,
Qu'il faſſe de ce fonds qui n'eſt plus qu'onéreux ?
Qu'il nous en accommode ; & Philoſophe heureux,
Moyennant peu de choſe, il aura pour aſyle,
Une communauté reſpectable & tranquille,
Où des ſoins d'ici bas ſon eſprit exempté,
S'occupera du Ciel, en toute liberté.

CHRISALDE.

Mais, oui.

VALÈRE.

Très-bien.

ÉRASTE.

Sans doute.

CHRISALDE.

Et pour ſon Angélique,
Qui fait votre embarras & ſon affaire unique,
Je m'en charge. Après tout, riche, vieux & garçon.

VALÈRE, *bas.*

Que diable va-t-il dire ?

ÉRASTE.

Ouf ! J'en ai le friſſon.

DAMIS.

L'épouſeriez-vous ?

CHRISALDE.

Moi, l'épouſer ! Quelle idée !
Je n'ai pas du Malin l'ame aſſez poſſédée,
Pour faire un ſi grand tort à mes chers héritiers.
Je ne la veux qu'aider.

DAMIS.

Paſſe !

VALÈRE.

Ah ! très-volontiers.

ÉRASTE.

A vous permis.

CHRISALDE.

Allez, Meſſieurs, laiſſez-moi faire !
De nos arrangemens j'inſtruirai votre père.

DAMIS.

Et tournerez la choſe au moins du bon côté.

CHRISALDE.

Je prétends bien vraiment qu'il en ſoit enchanté.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Ma foi je prêcherois d'exemple à votre place;
Et, chargeant mes neveux d'un bien qui m'embarraſſe,
En Sage, qui du monde auroit ſu triompher,
Avec mon Frère, en paix, j'irois philoſopher.

VALÈRE.

C'eſt la première fois, ſecouant ſon génie,
Qu'il a paſſablement raiſonné dans ſa vie.

ÉRASTE.

Le tout pour votre bien, mon oncle.

CHRISALDE.

Grand merci.

SCÈNE IX.

CHRISALDE, *ſeul.*

PÈres infatués d'enfans tels que ceux-ci!
Voilà donc ces objets de votre complaiſance,
Dont, avec tant de ſoins, vous élevez l'enfance,
Et que de vos vieux ans vous croyez les ſoutiens!
Leur façon de penſer ſe meſure à vos biens.
Reſpectueux, rampans, tant qu'un eſpoir les flatte;
Mais du Père épuiſé la plainte à peine éclate;
A peine implore-t-il, que tout le méconnoît;
Et le monſtre ſuccède au fils qui diſparoît.

Je prépare à mon Frère une horrible ſurpriſe ;
Mais auſſi de ſes gens ſecondant l'entrepriſe,
Je prétends tout-à-l'heure...

SCÈNE X.

CHRISALDE, PASQUIN.

CHRISALDE.

AH ! Paſquin, te voilà ?
Viens-t'en prendre chez moi, dès que j'aurai fait-là,
Le ſac de louis d'or, dont tu ſais le myſtère ;
Et que pour aujourd'hui, je confie à ton père.
Entends-tu ?

PASQUIN.

Tout va donc comme on l'avoit prévu ?

CHRISALDE.

Ils ont fait mille fois pis que je n'aurois cru.

(*Il ſort.*)

PASQUIN, *ſeul.*

C'eſt pour mon pauvre Maître un furieux déboire.
Mais c'eſt un entêté qui ne vouloit rien croire.
Au point que nous voulions nous l'avons fait venir :
Il voit quels ſont ſes fils : ſongeons à les punir.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, PASQUIN.

DAMIS, *de loin.*

PAsquin, ſt! ſt!

PASQUIN.

Entrez, entrez, ſans vous contraindre.

VALÈRE.

Mon père...

PASQUIN.

Eſt occupé. Vous n'avez rien à craindre.

VALÈRE.

Sais-tu les beaux propos que l'on nous a tenus?

PASQUIN.

Oui. Ce ne ſont pas-là nos vaiſſeaux revenus.

VALÈRE.

Dès l'inſtant où mon père a parlé d'incendie,
La contenance étoit déjà bien étourdie,
Et chacun d'être ici ſe mordoit bien les doigts.

ÉRASTE.

Nous avons, ſans mentir, été bien ſots tous trois.

PASQUIN.

Oui, ſans mentir.

DAMIS.

Sous cap, à rire tu t'occupes!
D'où vient donc?

PASQUIN.

PASQUIN.

Par ma foi, vous êtes pris pour dupes!
Votre Père enfermé depuis cet entretien,
A gorge déployée, en rit avec le mien.

DAMIS.

Il rit?

VALÈRE.

Bon! ſon oreille encor s'eſt abuſée.

PASQUIN.

Il rit.

DAMIS.

Quoi! Ruiné, perdu?

PASQUIN.

Billeveſée;
L'incendie eſt un conte: envoyez ſur les lieux!
Ou plutôt, allez-y; vous en croirez vos yeux.

VALÈRE.

Avant une heure ou deux nous en aurons nouvelle.

ÉRASTE.

Notre Père, en ce cas, nous l'auroit baillé belle!

PASQUIN.

Ah! Je vous en réponds.

DAMIS.

Grégoire aura jaſé.

PASQUIN.

Quoi donc? Qu'avois-je dit? Il eſt ſi peu ruſé!
Et la ſimplicité livrée à la colère,
Sait ſi mal d'un ſecret renfermer le myſtère!
Du malheur dont encore il ne m'avoit rien dit,
En menteur mal-adroit, il m'a fait le récit;
Du beſoin qui le preſſe, accuſant cette perte;
Dédaignant toutefois quelque piſtole offerte;

Entamant cent diſcours qu'il ne finiſſoit pas;
Se déſolant tout haut, ſe conſolant tout bas;
Son cœur qui ne ſent point ce qu'il veut que l'on croie,
Pétilloit dans ſes yeux d'une viſible joie;
De mon Maître & de lui la belle humeur enfin,
Tout prouve notre erreur & leur eſprit malin:
Bien plus, d'un tas d'écus qu'à huis-clos on manie,
Mon oreille a ſurpris l'indiſcrette harmonie.
Mon jugement eſt ſûr, le vôtre l'eſt auſſi;
L'incendie eſt un conte, & l'argent roule ici.

VALÈRE.

Que prétend donc mon Père, & qu'a-t-il voulu dire?

DAMIS.

Ah! je vois où tendoit le jeu qui le fait rire.

PASQUIN.

Quant à moi j'en pénètre aiſément le motif.
C'eſt que, ſur votre compte, on l'a rendu craintif.
Dans ſon crédule eſprit ſans ceſſe on vous décrie.
On traite votre amour pour lui de momerie.
Hélas! le monde eſt plein de ſi méchantes gens!
Votre Père a conçu des ſoupçons outrageans;
La fortune lui fait de nouveaux avantages;
Il vous les deſtinoit; mais avant les partages,
Il a, ſur vos bons cœurs, voulu vous éprouver;
Et c'étoit un panneau qu'il falloit eſquiver.

VALÈRE.

Morbleu! Qu'avons-nous fait?

PASQUIN.

Un pas de Clerc terrible.

VALÈRE.

Moi, j'y vais ſimplement.

PASQUIN.

L'impoſture eſt horrible.

ÉRASTE.

C'eſt vous, Meſſieurs, avec vos eſprits d'intérêts;
Que n'épouſer auſſi d'abord ?

VALÈRE.

Tais-toi, benêt ?

DAMIS.

Mon père a, dans le fond, quelque lieu de ſe plaindre.

ÉRASTE.

Et notre Oncle à préſent nous acheve de peindre.

DAMIS.

Avec un peu d'eſprit on fait ce que l'on veut.
Je ſaurai m'en tirer, Meſſieurs. Sauve qui peut !

VALÈRE.

Il n'eſt rien, pour ma part, que je n'y ſacrifie.
(*à Paſquin.*)
Toi, redouble tes ſoins : rode, examine, épie.
Aſſure-nous du fait; & tu t'en ſentiras.

ÉRASTE.

Paſquin ſait qu'il n'a point affaire à des ingrats.

PASQUIN.

Ni vous à quelque ſot. J'ai là de la cervelle;
Et, devant qu'il ſoit peu, vous en aurez nouvelle.

ÉRASTE, *en s'en allant.*

Le joli petit piége où nous tombions ſans lui !

PASQUIN, *ſeul.*

Ils en auront nouvelle : & quand ? Dès aujourd'hui.

SCÈNE XII.

GÉRONTE, CHRISALDE, GRÉGOIRE, PASQUIN.

GÉRONTE.

LES MONSTRES! Se peut-il...

CHRISALDE.

Tous trois vous abandonnent.
Et vous êtes le ſeul en cela qu'ils étonnent!

GÉRONTE.

Eh! je ne m'en doutois que trop dès le moment
Où j'ai paru vous fuir ſi précipitamment.
Sur mon état préſent leur ſilence funeſte
Ne m'avoit que trop fait preſſentir tout le reſte.
Triomphez de la honte, inſultez au malheur
D'un inſenſé que rien n'avoit tiré d'erreur.

CHRISALDE.

Il faudroit de vos fils avoir la barbarie.
Je viens, dans ce malheur qui nous réconcilie,
En reproches contre eux avec vous m'exhaler;
Vous plaindre; &, s'il ſe peut encor, vous conſoler.

GÉRONTE.

Reſte d'un cher ami, déplorable Angélique,
Si des ingrats du moins j'étois victime unique!
Mais le comble des maux où je me vois plonger,
C'eſt que votre jeuneſſe ait à les partager!

Digitized by Google

CHRISALDE.

Repoſez-vous ſur moi : je me dois, en bon frère,
Reſſentir des bontés qu'avoit pour vous ſon père.

GÉRONTE.

Pour l'amour de moi donc, daignez la ſecourir !
Ne prenez ſoin que d'elle, & me laiſſez périr.

GRÉGOIRE.

Vivat ! Ardé, Monſieu, point de mirancolie !
Al eſt temps de vous dire....
(*à Paſquin, qui lui fait ſigne de ſe taire.*)
Oh ! non ; tians, c'eſt folie !
Ça me fend trop le cœur ! & je veux me hâter...

PASQUIN.

De quoi faire ? En parlant trop tôt, de tout gâter ?
Je connois mieux que vous Monſieur & ſes faibleſſes ;
Et ne connois pas moins ſes fils & leurs ſoupleſſes ;
Il ne pourra près d'eux nous garder le ſecret ;
Ils ſe rapatrieront ; & nous n'aurons rien fait.

GÉRONTE.

Que méditez-vous donc ?

GRÉGOIRE.

Tout ira comme eun charme ;
Mais ne lanterné pas ; haïſſé-lé don farme !
Ne fezon pa le gniais ! Dame itou, comme on di,
Je nous ſerion baillé bian du mal à crédi.
Ne ririais vous pas bian ſi cé varmine ingrate,
Euz & tout leux fruſquin retombion ſous vos patte ?

PASQUIN.

Bon! Ce ſont ſes chers fils!

GÉRONTE.

Il ne leur eſt plus dû,
Ce nom, que pour jamais les ingrats ont perdu.
Sans pitié! Sans pudeur....

GRÉGOIRE.

Hon! la maudite graine!

GÉRONTE.

Si je les haïrai! C'eſt peu que de ma haine;
Mon indignation les condamne à l'oubli!
Hélas! Je n'en puis plus! & mon cœur affoibli...:

CHRISALDE.

Allons prendre un peu l'air, mon frère, & bon courage!
C'eſt déſormais ſur eux que ſe tourne l'orage:
Par leur endroit ſenſible ils ſeront châtiés;
Et les lâches bientôt tomberont à vos pieds.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRÉGOIRE, NÉRINE.

GRÉGOIRE.

SI bian qu'anfin tantia, tous trois par ta menée,
Ici vont arrivé, la gueule enfarinée ;
Faire, en s'y rencontran, bian du brouillamini ;
Et prande un rat, penſan trouvé la pie au ni.
Fezan frime de rian, & comme à la paſſade,
Je prétan bian itou leux baillé la caſſade.
Tout mon étonneman, c'eſt quémant il ozon,
Après ce qu'iz ont fait, rantré dans la maiſon.

NÉRINE.

N'ai-je pas, tout exprès, écrit avec adreſſe,
Dans les billets remis au nom de ma Maîtreſſe:

» Pour être en paix & loin du bruit,
» Sur-tout pour ne pas être abordé par un frère,
» Retrouvez-vous chez votre père,
» Qui ne doit rentrer qu'à minuit ».

J'amenerai Madame, en toute bienſéance :
Et je les garantis chapitrés d'importance.

GRÉGOIRE.

Que de ruſe deſſou cé petit-éſcoſion,

La malice du Diable ! Et pis je nous y fion !
Et même je voudrais, du meilleu de mon ame,
Un peu de ſ-t-eſprit là dans le corps de ma femme.
Ça ne laiſſerait pas de m'amuſé... Mais, non !
De ſi fine femelle en ſave un peu trop lon:
Ça vos goâille en derrière ; en devant ça flagorne ;
La femme a la culotte ; & le mari dé corne.
Je n'en veux point !

NÉRINE.

Grégoire eſt homme de bon ſens :
Extravagant par fois, mais non pas pour long-temps.

SCÈNE II.

GRÉGOIRE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN, *courant à l'étourdie vers Nérine.*

NÉrine, écoute, écoute.

NÉRINE.

Et quoi ?

PASQUIN

Quoi je te conte
Un trait... Mais un beau trait du frère de Géronte.

NÉRINE.

Eh bien ?

Digitized by Google

PASQUIN, *voyant tout-à-coup Grégoire & l'entraînant.*

Ah vous voilà ? Quatre mots en ſecret.
Suivez-moi.

GRÉGOIRE.

Mais avant, dis li don ce biau trait.

PASQUIN.

Ceci preſſe un peu plus.

GRÉGOIRE.

Mais ! c'eſt comme un vartige ;

PASQUIN.

C'eſt ce qu'il vous plaira : ſortons vîte, vous dis-je.

GRÉGOIRE, *ſe laiſſant emmener.*

Allons donc !

SCÈNE III.

NÉRINE, *ſeule.*

CE manan eſt, ſelon mon avis,
Le riche Procureur dont Paſquin ſe dit fils.
Sa préſence à mes yeux l'embarraſſe & l'étonne :
A plus d'un autre ſigne encor je le ſoupçonne.
Qu'il ſe ſoit aviſé d'être fat à ce point ;
Tout mon ami qu'il eſt, je ne l'épargne point ;
Et... Mais voici qu'on vient au rendez-vous...

SCÈNE IV.

ÉRASTE, NÉRINE.

ÉRASTE.

J'ARRIVE;
Et tu me vois brûlant de l'ardeur la plus vive.
Avertis la Comtesse; & pressons l'entretien.

NÉRINE.

Je vais vous l'amener, Monsieur; tenez-vous bien.

SCÈNE V.

ÉRASTE.

ATtendant le moment le plus doux de ma vie,
Tendre Amour! En ces lieux soupire une Élégie.

(*Se passionnant.*)

» Charmante Amaryllis dont l'éclat sans pareil
» Me paroît comparable à l'éclat du soleil!
» L'heureux Myrthil t'attend sur l'herbette & la mousse.
» Doux moment! Moment doux! Que ta douceur est douce!
» Doux moment délicieux, s'il en fut jamais un!
» Hâte-toi...
Maugrebleu du maudit importun!

Digitized by Google

SCÈNE VI.

DAMIS, ÉRASTE.

DAMIS.

JE vous rencontre ici! Je le vois bien, mon frère,
Le récit de Paſquin ſe confirme & s'avère;
Vous venez ménager un raccommodement?

ÉRASTE.

Non je cherchois Grégoire.

DAMIS.

Et moi pareillement

ÉRASTE.

Mais le coquin nous fuit, & n'eſt point abordable.

DAMIS.

Oh! je le ſaurai bien avoir moi!

SCÈNE VII.

ÉRASTE, DAMIS, VALÈRE.

VALÈRE.

COmment diable!
Tous trois?

ÉRASTE & DAMIS, *à part.*

Autre fâcheux!

VALÈRE.

Et que faites-vous-là?

DAMIS.

Nous voulons voir Grégoire.

VALÈRE.

Eh! tenez, le voilà.

SCÈNE VIII.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, GRÉGOIRE.

DAMIS *à Grégoire, qui feint de les éviter.*

GRégoire, un mot! viens ça! viens donc! viens! Qu'on te voie!

(*Lui mettant la main ſous le menton.*)

Admirez-moi ſa face! Elle inſpire la joie.
Tu ne nous aimes point?

GRÉGOIRE.

Ni je ne m'en ſens prêt.

VALÈRE.

C'eſt cet air de franchiſe en lui ſur-tout qui plaît.

ÉRASTE.

Touche-là!

GRÉGOIRE.

Palſangué! Vlà dé jan bian honnête!

Qui diantre ! On ne me fit de mé jour tant de fête !
Pourquoi donc ? Su quelle barbe ont-i tretou marché ?

DAMIS.

Tantôt, en nous quittant, tu paroiſſois fâché ;
Et nous voulons bien vivre avec l'ami Grégoire.
Pour cimenter la paix il aura de quoi boire.
Tiens.

VALÈRE.

J'ai ſur moi, je crois, une piſtole ou deux ;
C'eſt toujours autant ; prends, prends ; ne ſois pas honteux.

ÉRASTE, *ouvrant ſa tabatière.*

Veux-tu du tabac ?

GRÉGOIRE.

Ouais ! Tout ça n'eſt pas ſans cauſe !
Morgué ! Dite-moi vrai : vous ſavé queuque choſe ?

DAMIS.

Que ſaurions-nous ? C'eſt toi qui nous fais concevoir
Qu'il eſt donc quelque choſe à nous faire ſavoir.

GRÉGOIRE, *faiſant l'embarraſſé.*

Nannin ! Ce que j'en dis c'eſt à la boullevue.

VALÈRE.

Ta franchiſe t'a fait commettre une bévue.
Avoue. On nous trompoit ?

GRÉGOIRE.

Qui ?

VALÈRE.

Dis-nous, dis-nous ?

GRÉGOIRE.

Quoi !

DAMIS.

Ce que tu ſais.

GRÉGOIRE.

Que ſais-je ?

VALÈRE, *impatienté.*

Oh ! rien.

GRÉGOIRE.

Non, par ma foi !

DAMIS.

Tu ſais...

GRÉGOIRE.

Je ſais... Je ſais...

VALÈRE.

Parle & ſois véritable.

GRÉGOIRE.

Je ſai que lés enfans ne valon pas le diable.

DAMIS.

Nous blâmons la façon dont le tien t'a traité.

GRÉGOIRE.

Oui da ! Vous trouvé ça....

TOUS TROIS.

Très-mal !

GRÉGOIRE.

En vérité ?

DAMIS.

Ton doute nous fait tort : d'un refus mal-honnête,

Digitized by Google

C'étoit à qui de nous lui laveroit la tête.

ÉRASTE.

Oui, certe ; il a reçu de nous ſur ſon devoir
Des leçons de morale... Ah ! peſte il falloit voir !

VALÈRE.

Il faut avoir le cœur bien dur & bien de pierre !
Un père ! Et qu'avons-nous de plus cher ſur la terre ?

ÉRASTE.

Je regarde Paſquin comme un enfant maudit.

VALÈRE.

Il périra !

GRÉGOIRE.

Sans faute : & vous avez bian dit.
Mais ſtanpandant, Meſſieurs, (je vous propoſe excuſe)
De ne pas mieu valoir tout chacun vous accuſe.

DAMIS.

Oh ! franchement mon Père eſt auſſi trop cruel,
Et pouſſe un peu trop loin le pouvoir paternel.
Il veut que l'on épouſe une fille inconnue,
De Province, ſans biens, ſans nom. J'ai quelque vue
Et quelque ambition.

ÉRASTE.

Moi, je ſuis amoureux !

VALÈRE.

Toute ma peur à moi, c'eſt de devenir gueux.

DAMIS.

Je veux de la nobleſſe appuyer ma roture.

Digitized by Google

ÉRASTE.

Je veux m'Amie.

VALÈRE.

Et moi, de quoi faire figure.

DAMIS.

Comme tu vois, chacun de nous a ſa raiſon :
Mon père a quelque tort. N'en conviens-tu pas ?

GRÉGOIRE.

Non.

VALÈRE.

Quoi! Tu nous ſoutiendras, tant fils puiſſions-nous être,
Qu'un père de nos mains peut diſpoſer en maître,
Et pour quelques bienfaits dont lui ſeul a joui ;
Il faut qu'aveuglément l'un de nous s'immole ?

GRÉGOIRE.

Oui.

Exempe. J'étais ſec & n'avais pas la maille.
Je trouve par haſard eun ami qui m'an baille.
Aveuc ça je m'engraiſſe, & j'ai cheu moi du grain,
Eun gros beu, eun cheval, eun âne, & tout le train.
Au bout d'eun tams st'ami meurt ; &, pour tout potage,
Ne laiſſe à ſon enfan qu'un petit héritage ;
Et st'enfan-là n'a pa, où ſéz affaire en ſont,
De quoi faire valoir ni labouré ſon fond ;
Et je n'auré pas droit moi, ſans qu'on me chicanne,
De li baillé mon beu, mon cheval ou mon âne ?
Si fait, mordienne !

Digitized by Google

ÉRASTE.

Où tend ce que vous nous contez?
Vos animaux, Grégoire, ont-ils des volontés?

GRÉGOIRE.

Dé volonté! Pardi, pardi, belle défaite!
Pour nous, & non pour vous lé volonté ſont faite.
J'ons la nôte; i ſuffi; conformé-vous deſſu:
Si mé beux raiſonnion, i n'en aurion pa pu.
Et vo pauve ſœurs donc, piſqu'i fau qu'on vou bourre,
Quand, pou l'amour de vous, au Couven on lé fourre,
Et qu'alle vourion bian tiré d'autre côté;
Leuz allé-vous prêchan d'avoir dé volonté?
Mais, baſte! Laiſſon-ça: venon à vote Père;
Pandan que vous piafé, le vlà dans la miſère,
Sans que pas eun de vous li tande eun varre d'au.
Mon fils vous ſcandaliſe; & vous trouvé ça biau!
Et vous & li, téné, c'eſt la même turlure.

DAMIS.

Nous ne méritons pas encor que l'on murmure.
Aujourd'hui l'on a tort; demain l'on auroit droit;
Mais les choſes peut-être iront mieux qu'on ne croit.

GRÉGOIRE.

Faite bian lé vilain! Mais baillé vous de garde
Que lé Père n'y gagne au fond pu qu'i n'y parde.
Lé pu futé dé fois ſont ceux-là qui ſon pris.

ÉRASTE.

Nous ne concevons rien à ce que tu nous dis.

Digitized by Google

GRÉGOIRE.

Moi, je m'entan; ſuffi. Qu'eun de vous lantipone,
Je nous en paſſeron; la Providance eſt bonne.

DAMIS.

Tous mes biens ſont à lui.

ÉRASTE.

Qu'il prenne tout mon fait.

VALÈRE.

Dis-lui....

GRÉGOIRE.

C'eſt votre affaire. Adieu. Vote valet.

SCÈNE IX.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE.

DAMIS.

C'Eſt dévoiler aſſez les ſecrets de mon Père
Et nous en faire à fond pénétrer le myſtère.
Allez chacun chez vous maintenant aviſer
Et courir aux moyens qui pourroient l'appaiſer.

TOUS LES TROIS, *feignant de s'en aller.*

Allons.

DAMIS, *cédant le pas à Valère.*

Sortez.

VALÈRE, *de même à Éraſte & à Damis.*

Paſſez.

Digitized by Google

ÉRASTE, *à Damis & à Valère.*

Après vous.

DAMIS.

Le troiſième.

VALÈRE.

Quoi! perſonne ne branle? Eh bien!

DAMIS, *reculant toujours.*

Eh bien! vous-même.
Que n'êtes-vous dehors?

VALÈRE.

Je demeure.

DAMIS.

Pourquoi

VALÈRE.

Je veux près de Paſquin m'inſtruire encore.

DAMIS.

Et moi.

ÉRASTE.

Et moi.

VALÈRE.

Je vous rendrai mot-à-mot les nouvelles.

DAMIS.

Je ſaurai pour le moins les rendre auſſi fidelles.

VALÈRE.

Aih! Hors d'ici tous deux! Votre préſence y nuit.

DAMIS.

J'y reſte encore une heure.

ÉRASTE.

Et moi juſqu'à minuit.

VALÈRE.

Mon très-cher frère, & vous, ô Pécore importune!

Digitized by Google

Je l'avoue : il y va d'une bonne fortune.
J'ai rendez-vous ici.

ÉRASTE.

Je vous en livre autant.
La Comteſſe en ce lieu va ſe rendre à l'inſtant ;
Et, puiſqu'il faut parler, & que les momens preſſent,
Elle eſt l'aſtre adorable à qui mes vœux s'adreſſent.

VALÈRE, *ricanant.*

Mais tu l'aimes donc bien ?

ÉRASTE.

Et me crois même aimé.

VALÈRE.

Sérieuſement ?

ÉRASTE.

Oui.

VALÈRE.

Parbleu ! J'en ſuis charmé.
Oh ! bien, ceſſe pourtant d'aller ſur mes briſées ;
Et prends une autre fois un peu mieux tes viſées.
Tout ce qui t'a flatté n'étoit qu'un jeu malin.
Tiens, lis : reconnois-tu ce billet de ta main ?
Nérine m'en a fait tantôt le ſacrifice.
Vois ta honte & ma gloire : & tôt, qu'on déguerpiſſe !

ÉRASTE.

La ſcélérate !

VALÈRE.

Adieu. Fais place à ton vainqueur.

DAMIS, *à Valère.*

J'ignorois ſon amour. Vous êtes né moqueur ;

Digitized by Go

Et vous avez beau jeu. Mais, pour venger
sa flamme,
En vous plaignant pourtant du meilleur de
mon ame,
(Car il ne faut jamais railler les malheureux)
Voilà votre billet; retirez-vous tous deux.

VALÈRE.

Mon billet!

DAMIS.

Oui; qu'il ſerve à vous faire connoître
Qui du champ de bataille eſt ici le vrai maître.
Au favori, Nérine immoloit deux Rivaux.

ÉRASTE, *ſouriant.*

Si je ſuis malheureux, j'ai du moins des égaux.

VALÈRE.

Berne moi! Je n'ai pas le petit mot à dire.

DAMIS, *gravement.*

Un aveu ſi pénible a de quoi vous ſuffire.
Allons, Éraſte! un peu de généroſité!

ÉRASTE, *gaiement.*

Et vous, Damis, allons; un peu de fermeté!
Le revers ſur lequel votre fierté ſe fonde,
N'en eſt qu'à ſes deux tiers, & n'a pas fait
ſa ronde;
Votre billet y manque; heureux que cette main
Mette, en vous le rendant, notre aventure à fin.

VALÈRE, *éclatant de rire.*

Elle eſt ma foi complette; & ceci me conſole.

(*à Damis.*)

C'eſt donc vous, l'homme heureux, à qui l'on
nous immole?

Je vous dois les égards que vous aviez pour nous;
Et je me garde bien de me moquer de vous.

DAMIS.

Et ſur quoi venez-vous?

VALÈRE.

Sur cette fauſſe lettre.

ÉRASTE.

Et moi ſur celle-là qu'on vient de me remettre.

DAMIS.

Nérine eſt une fille à pendre.

ÉRASTE.

Plaidons-la.
Crime de fauſſeté; le vol, outre cela:
Autre grief encor, qui plus encor me choque.
J'en ſuis pour un bijou que la chienne m'eſcroque.

VALÈRE.

Motus. Quelqu'un peut-être eſt dans le même cas;
Et fait en homme ſage, en ne s'en vantant pas.

DAMIS.

Ma pénétration va plus loin que la vôtre.
Souvent un artifice en enveloppe un autre.
Elle nous repaiſſoit de chimères ici:
Si le bien de la Dame en étoit une auſſi?

VALÈRE.

Non: ſes biens ſont réels, & c'eſt un fait notoire;
J'ai pour garant notre oncle, & nous l'en devons croire;

Digitized by Google

Lui-même il me l'a dit, ſans ſavoir nos deſſeins;
Il a cent mille écus pour elle entre les mains.

DAMIS.

On vient; c'eſt elle-même.

VALÈRE.

Affrontons les alarmes.
Il faut de la bravoure en amour comme aux armes.
Pourquoi nous ſéparer & fuir à ſon abord?
Parlons, déclarons-nous, & ſachons notre ſort.

SCÈNE X.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, ANGÉLIQUE.

DAMIS.

DE nous trouver ici vous êtes étonnée,
Madame; & ce qui s'eſt paſſé l'après-dînée....

ANGÉLIQUE.

Votre père, Meſſieurs, n'eſt donc pas au logis?

DAMIS.

Non, Madame.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien à dire à ſes fils.

ÉRASTE.

Mais ſes fils voudroient bien vous dire quelque choſe,
Madame; demeurez, s'il vous plaît, & pour cauſe.

Mes frères vous diront.... ce que vous ignorez....
Et vous allez ſavoir.... ce que vous apprendrez.
Contez, contez-lui ça.

DAMIS.

Nous trompons votre attente,
Madame, en répugnant à la main d'une abſente,
En qui le ſeul appui qui l'honore en ces lieux,
Devoit être un mérite aſſez rare à nos yeux.
A ce mérite un père ayant joint ſa puiſſance,
On auroit dû s'attendre à plus d'obéiſſance.
Mais des engagemens qu'en ſecret nous formons,
Des obſtacles trop grands y nuiſoient.

VALÈRE.

Nous aimons.

DAMIS.

Nous n'oſions l'avouer.

ÉRASTE.

J'ai ſeul eu cette audace.

DAMIS.

Sur de telles raiſons un père eſt tout de glace.
L'âge où l'on n'aime plus lui fait, ſur le retour,
De vaine illuſion traiter en nous l'amour.
Mais vous, en qui, Madame, un beau feu peut éclore,
Vous, ſur qui cet amour a tous ſes droits encore,
Aimez, reſſentez-en le charme ſéducteur:
Nous aurons notre excuſe au fond de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Ne vous alarmez plus des volontés d'un père
Qui

Qui vous trace un devoir en effet trop auſtère.
Non qu'il n'eût été beau, peut-être même heureux,
De ſe plier au gré d'un cœur ſi généreux.
Une ame, je dis même une ame aſſez commune,
De l'Orpheline offerte eût chéri l'infortune;
On la peignoit aimable, & penſant aſſez bien
Pour faire le bonheur de qui feroit le ſien.
Que n'auroit pas en elle opéré la puiſſance
D'un chaſte amour fondé ſur la reconnoiſſance!
Pleine de ſentimens ſi tendres & ſi doux,
Que n'eût-elle pas fait pour plaire à ſon Epoux!
Plaiſir, honneur, devoir, pitié de ſa jeuneſſe,
Gloire de relever ce que le Sort abaiſſe,
Les prières d'un père, & les bienfaits du ſien,
Tout cela vous parloit pour elle, & n'a pu rien.
Si je voulois encor, je vous pourrois plus dire;
Sans m'éloigner du but où votre cœur aſpire,
D'un mot, ſi juſques-là je daignois m'abaiſſer,
D'un ſeul mot je pourrois vous bien embarraſſer.
Mais, encore une fois, Meſſieurs, ſoyez tranquilles.
Et ſachez, pour trancher des propos inutiles,
Que cette infortunée à qui, dans ſon malheur,
Un ami s'intéreſſe avec tant de chaleur,
De tout ce qui ſe paſſe apprenant la nouvelle,
Déſavoueroit les ſoins qu'on prend ici pour elle;
Craindroit que l'un de vous ne s'en laiſſât toucher,
Et ſeroit la première à ſe le reprocher.

DAMIS.

Madame, je le vois, l'amour qu'on vous oppoſe,

Et qui pour nous eſt tout, eſt pour vous peu de choſe ;
Peut-être ſi l'objet vous en étoit connu,
Auriez-vous contre nous l'eſprit moins prévenu.
Pour moi, plus je le vois, moins je me déſapprouve ;
Mon cœur à ſon aſpect de plus en plus l'éprouve...

ÉRASTE.

Le mien auſſi, Madame ; & je ſens qu'en effet...

VALÈRE.

Que de jargon perdu pour dire un mot ! Au fait.
De riens & de fadeurs, Madame, on vous amuſe.
C'eſt vous que nous aimons, & voilà notre excuſe.

ANGÉLIQUE.

Vous m'aimez !

ÉRASTE.

Tendrement ! Si celle qui vous ſuit
Etoit honnête fille, elle vous l'auroit dit.

DAMIS.

Peut-être cet aveu, Madame, eſt téméraire :
Mais nous ne le faiſons que pour vous moins déplaire ;
Et que pour nous purger d'un reproche odieux
Qui nous peint comme autant de monſtres à vos yeux.
Une pareille excuſe eſt-elle illégitime ?
Seroit-elle pour nous encore un nouveau crime ?
Et pas un de nous trois ne ſe peut-il flatter
Que du malheur commun vous voudrez l'excepter ?
Nous nous en remettons à l'arrêt redoutable

Que va nous prononcer votre bouche équitable :
Daignez baiſſer les yeux ſur quelqu'un d'entre nous,
Et qu'il lui ſoit permis d'oſer prétendre à vous.

ANGÉLIQUE.

Si j'avois ſu toucher des cœurs ſi peu ſenſibles,
Je n'en trouverois plus déſormais d'invincibles ;
Vous ſignaleriez trop le peu que j'ai d'appas ;
Et le ſignaleriez en ne l'honorant pas.
Quiconque aime en effet doit poſer pour maxime,
Qu'il n'honore qu'autant qu'il eſt digne d'eſtime.
Examinez-vous bien ; & voyez quel honneur
Peut revenir jamais du don de votre cœur.
Quelles ames ce jour avez-vous fait paroître ?
Et pour qui venez-vous de vous faire connoître ?
Vous m'aimez, dites-vous. Oſez-vous un moment,
Colorer vos refus d'un pareil ſentiment ?
Oſez-vous eſpérer que ce propos m'abuſe,
Et qu'un ſi fade encens me flatte & vous excuſe ?
Angélique indigente excita vos refus ;
Et l'opulence en moi vous tente, & rien de plus.
Ne vit-on pas toujours unis d'un nœud perfide,
La noire ingratitude & l'intérêt ſordide ?
L'une vient d'éclater, l'autre éclate à ſon tour ;
Et je juge par-là du prix de votre amour.

VALÈRE.

Très-mal jugé, Madame !

ÉRASTE.

Ah ! ſentence cruelle !

J'y ſuis le plus léſé, Madame; & j'en appelle.
Qui? moi! de l'intérêt! Parce que? Quoi!
Voyons.

VALÈRE.

Mais, oui : quel procédé veut-on que nous ayons?
Je ne dirai qu'un mot, Madame. Je vous aime;
Cela ſans intérêt, purement pour vous-même.
Vous aimez Angélique : Eh bien! ajuſtons-nous.
Vous vous efforcerez pour elle, & nous pour vous :
Voyez de nous d'abord celui qui peut vous plaire,
Et qu'il ſoit votre époux....

ÉRASTE.

C'eſt une affaire à faire?
Après quoi, pour ſa dot, bourſillant en commun,
Elle aura par-delà de quoi s'en trouver un.

DAMIS, *à Angélique qui veut ſortir.*

Ah! Madame, arrêtez. Des offres de mes frères,
Retranchons ce qui peut les rendre téméraires :
Votre chère Angélique aura part à nos biens;
Pour elle à votre gré choiſiſſez dans les miens :
Je ne demande pas le moindre ſacrifice;
Traitez-moi ſeulement avec plus de juſtice;
Et ſachez diſtinguer ce cœur où vous régnez,
De ces indignes cœurs qu'ici vous nous peignez!
Eh quoi! pour ne pouvoir aimer une inconnue,
Que de vos yeux vainqueurs le charme a prévenue,
Comme un lâche, animé du plus vil intérêt,

Digitized by Google

Dois-je être foudroyé d'un ſi cruel arrêt ?
Accuſez mon amour, condamnez ſon audace ;
C'eſt aux ſoumiſſions à mériter ſa grace ;
Mais que de vos ſoupçons vous ne m'exceptiez pas ;
Me ſuppoſer à moi des ſentimens ſi bas ;
Voir les vœux les plus purs traités de mercenaires ;
Madame, mille morts me ſeroient moins amères.

ÉRASTE, *bas à Valère.*

Il pourroit bien ſur nous l'emporter aujourd'hui :
Nous n'avons pas le bec affilé comme lui.

VALÈRE.

Madame....

ANGÉLIQUE.

Vos diſcours, quoi que vous puiſſiez dire,
Après ce que j'ai vu, ne me ſauroient ſéduire.
Si pourtant mon eſtime a de quoi vous toucher,
Il vous reſte un moyen de vous en rapprocher.
Laiſſons-là cette fille à qui je m'intéreſſe ;
Un ſoin plus important vous regarde & vous preſſe.
Angélique n'a plus de reſſources qu'en moi.
De vos biens la pitié réclame un autre emploi.
La dernière infortune accable votre Père ;
J'ai vu ſa gratitude, & ſa vertu m'eſt chère :
Imitez-la ; courez l'aider en des beſoins
Qu'il n'éprouveroit pas s'il vous eût aimés moins.
Tremblez, laiſſant l'honneur de ce devoir à d'autres,
Qu'un ſecours étranger ne prévienne les vôtres ;

Et n'eſpérez jamais de commerce entre nous ;
Qu'autant que ce jour même on ſe louera de vous.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MEſſieurs, excuſez-moi, ſi j'entre ſans myſtère.
Madame attend ſans doute ici Monſieur leur père ;
Il eſt à la Maiſon, où je l'ai fait aſſeoir,
Fatigué, foible, triſte, & comme au déſeſpoir.

DAMIS, *à Angélique, qui ſort précipitamment.*

Vous ſerez obéie ; & mon cœur ſe réſigne....

ANGÉLIQUE.

Je ne vous parle plus que vous n'en ſoyez digne.

Digitized by Google

SCÈNE XII

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, NÉRINE.

VALÈRE, *arrêtant Nérine par le bras.*

NÉrine ! Un petit mot.

NÉRINE.

Oh ! Madame a raiſon.
Soyez honnêtes gens, ou point de liaiſon.

DAMIS.

Tu veux moraliſer ? La ſingerie eſt bonne.

NÉRINE.

Oui, j'aime la morale.

VALÈRE.

Eſt-ce elle qui t'ordonne
De te faire payer des gens pour les trahir ?

NÉRINE.

J'aime à la débiter, & non pas à l'ouir.

VALÈRE.

Oh ! je te tiens. Voyons, que pourrois-tu nous dire ?

NÉRINE.

Mille choſes pour une.

VALÈRE.

Entre autres ?

NÉRINE.

Quel Martyre !
Mais vous m'eſtropiez !

VALÈRE.

Tu n'échapperas pas.
Nous imaginons peu ce que tu nous diras.

NÉRINE.

Quoique je puſſe dire, on ne me croiroit guère.

DAMIS.

C'eſt que tu mentirois.

NÉRINE.

Non, je ſerois ſincère.

ÉRASTE.

Voyons, parle : on t'écoute.

NÉRINE.

Eh bien donc, je vous dis
Que, ſi je l'avois pu, j'aurois fait cent fois pis.

TOUS TROIS.

Fort bien.

NÉRINE.

Que je ſuis fourbe, & tant ſoit peu friponne.

DAMIS.

Sur ce point, contre toi, tu n'as déjà perſonne.

NÉRINE, *rapidement.*

Mais que vous êtes, vous, des tigres, des pervers,
Des Arabes, des Juifs, des Turcs, des Ladres verds,
Des Cancres... en un mot, s'il faut que je le diſe,
Des gens... Fuyons ! J'allois lâcher une ſottiſe.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE.

DAMIS.

LA belle retenue ! Elle a trop de bonté.

VALÈRE.

L'impudente !

ÉRASTE.

La maſque. !

DAMIS.

Elle m'a démonté

VALÈRE, *à Damis.*

Mais vous, que ſentez-vous encor pour la Comteſſe ?

DAMIS.

Plus d'amour que jamais.

ÉRASTE.

J'ai la même foibleſſe.
Elle eſt de qualité ; cela flatte mon goût.
Une belle bourgeoiſe eſt belle, & puis c'eſt tout.
Mais, dans la qualité, que d'appas j'imagine !
Qu'une femme bien noble a je crois la peau fine !
Je m'y figure un tout ſi doux, ſi délicat,
Si... Tenez, le vrai beau n'eſt pas du tiers état.

VALÈRE.

Oh ! bien, renoncez-y tous deux ; car je l'adore :

Sa colère, à mes yeux l'embelliſſoit encore.
Je vois bien à quel prix on ſera ſon époux :
Mon père apparemment la trompe ainſi que nous ;
Elle a l'eſprit frappé de ſa ruine entière ;
Quand on ſera plus riche, elle ſera moins fière.
Elle a raiſon ; l'utile en ce ſiécle fatal,
Marche avant l'agréable....

SCÈNE XIV.

DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE, PASQUIN.

VALÈRE.

EH bien ! notre féal ?

PASQUIN.

Nous triomphons ! Je ſuis au fait de nos affaires ;
Et vous en fais dans peu les témoins oculaires.
Mon père, de caiſſier s'eſt fait donner l'emploi.
Par vingt commiſſions il ſe défait de moi.
Pour compter ſon argent cherchant un ſûr aſyle,
Et, voulant au logis reſter ſeul & tranquille,
Il m'en fait dépoſer les clefs en m'en allant.
Mais ce paſſage échappe à ſon œil vigilant.
Sortez par ce degré ; vous en ſavez l'iſſue :
Par une fauſſe-porte il deſcend dans la rue ;
J'irai l'ouvrir : ſortez ; &, rentrant par mes ſoins...

GRÉGOIRE, *derrière le théâtre.*

Jeannot !

Digitized by Google

PASQUIN.

Mon père !

GRÉGOIRE.

Acoute !

PASQUIN.

On y va !

(*Aux trois Frères, en les poussant dehors.*)

Je vous joins.

SCÈNE XV.

GRÉGOIRE, PASQUIN.

PASQUIN, *arrangeant une table, une chaise & une manne pleine de sacs qu'apporte Grégoire.*

VOici l'instant critique, & le coup de partie ; Mon père ; il faut jouer ici la comédie.

GRÉGOIRE.

M'an si-je don déjà si mal acquitté ?

PASQUIN, *faisant asseoir Grégoire.*

Non.

Je suis content de vous. Asseyez-vous là : Bon. Dès que j'aurai toussé, ne tournez plus la tête.

GRÉGOIRE.

Mais tu me pranra don toujou pour eune bête ?

PASQUIN.

Rangeons autour de vous tous ces sacs à présent.

GRÉGOIRE, *faiſant ſauter les ſacs plein de paille.*

Je troqueron ſt'or-là conte du pu peſan.

PASQUIN, *lui donnant un ſac de louis.*

Voici le ſac de l'Oncle où gît notre fortune.
Faites-le bien ſonner.

GRÉGOIRE.

Va-t'en! Tu m'importune.
Seuleman ver la naſſe ameune le poiſſon;
Et laiſſe-moi le ſoin d'ajancé l'hameçon.

SCÈNE XVI.

GRÉGOIRE, *ſeul.*

CA, baillon nou lés ar d'un Quaiſſier d'importance.
Vlà don tou le métié de cé jan de finance?
En remuan le pouce, i devenon pu gras
Que le puz honnête homme en ſe rompan lé bras.
Et ça vous eſt pu fiar que ſi c'était grand choſe.
Voyé Monſieu Damis, comme i vous en impoſe.
Stanpandan qu'eſt-ce au fond? Rian! De quoi ſarvont-i?
Je vandon note peine; eun Marchan, dés habi;
L'artiſan ſa beſogne; un Valet ſon ſarvice:
Eun Gendarme ſa vie; eun Robin la juſtice.
Euz en ne vendan rian, ſans rian faire, avon tou.
Maugrébieu de la race, & de la race itou!
Chut! Oui; c'eſt le ſignal: j'entan touſſé mon drôle.

Digitized by

Çà! Bridon la bécaſſe! & quémançon mon rôle,
Par faire, en mon chapiau, ſonnaillé cé louis.

SCÈNE XVII.

GRÉGOIRE, PASQUIN, DAMIS, VALÈRE, ÉRASTE.

GRÉGOIRE *compte, pendant que les trois Frères s'avancent doucement par derrière, pour voir les ſacs dont la manne eſt pleine.*

UN, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf & dix.
Jarnigoi! que d'arjan! Et *onze*, & *douze*, & *treize*.
Qu'i fait bon magnié ça! *quatorze*, *quinze*, *ſeize*.
Dix-ſept, *dix-huit*, *dix-neuf & vingt*. Pezon ſtilà.
I me paroît légé. Mon trébuchét? Le vlà.

(*Pendant qu'il pèſe.*)

S'i ſavîon que j'on cian l'arjan à pleine hotte;
Comme diantre i vienrion nous accolé la botte!
Lé canaille! Et leux père encore en a piquié!
Et dit, s'i s'aviſion de li faire amiquié!
Qu'i ne ſeroit pas homme à teni ſon courage!
Tout ça ſerait pour zeux! Par la morgué, j'enrage!
Hom! Qu'aveuc mon arjan je ſerais fier & ſec!
Et que je ſaurais bian leuz en torché le bec!
I zon le cœur de far; moi, je l'aurais de bronze.

(*Paſquin & les trois Frères s'en vont.*)

Digitized by Google

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix, onze.

(*Tournant la tête.*)

Gnia pu perſonne. Vlà mon parſonnage fait.
Ça n'a pas été mal, & j'en varron l'effet.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

MAis pourquoi donc cette ame à la douleur en proie,
Quand je ne vois pour vous que des ſujets de joie ?
Au comble du bonheur vous vous déſeſpérez ?
En un mot, tout vous rit ? Madame ; & vous pleurez !
Qui m'interrogeroit ſur ce qui vous afflige,
Ne ſauroit que penſer de ce nouveau prodige.
» Un Courier nous apprend le retour d'un » vaiſſeau,
» Qui lui rend des tréſors que l'on croyoit » ſous l'eau.
» On vient de lui compter cent mille écus ſur table :
» Et, depuis ce moment, elle eſt inconſolable ».
Madame, à ce diſcours, vous tomberez d'accord,
Qu'on me riroit au nez ; & qu'on n'auroit pas tort.

ANGÉLIQUE.

Je ſuis riche, il eſt vrai; c'eſt un grand avantage.
De l'un à l'autre état je ſens l'heureux paſſage:
J'ai connu l'indigence; & qui s'en vit preſſer,
D'un œil indifférent ne la voit pas ceſſer.
Mais quels que ſoient enfin ces biens qui te ſéduiſent,
Je n'en ſouffre pas moins du faux bruit qu'ils détruiſent.
Ce coup irréparable a fait mes vrais malheurs;
Et l'eſpace d'un an n'a pas tari mes pleurs.
Ce faux bruit enleva mon Père à ſa famille.
Il mourut, en pleurant ſur le ſort de ſa fille.
Rien n'égala pour moi ſon amour paternel;
Et mon ſeul intérêt porta le coup mortel.
Aujourd'hui cependant je me trouve enrichie
Du retour de ces biens qui m'ont coûté ſa vie:
J'en vais jouir ſans lui, Nérine! Eſt-ce un bonheur
Si pur que je le puiſſe apprendre ſans douleur?

NÉRINE.

L'excellent naturel! Où ſont, pour vous entendre,
Tant d'honnêtes enfans, ſi peu faits pour attendre,
Qui hâtent dans leurs cœurs d'un vieux père opulent,
L'héritage tardif, & le trépas trop lent?
Bel exemple, ſur-tout pour les fils de Géronte!
Mais de la fermeté ſied bien, au bout du compte.
La raiſon fixe un terme à des regrets ſi vains.

Digitized by Google

L'eſprit, le temps, l'argent ſont trois grands médecins.
L'argent ſeul! Eſt-il mal, excepté l'avarice,
Qu'un ſi doux élixir n'endorme ou ne guériſſe?
Eſt-il ennui qui perce à travers un gros bien?
Ce n'eſt pas tout encor; ne comptez-vous pour rien
Le dépit des Meſſieurs qui vous ont mépriſée?
Ils vous trouvent charmante, & vous ont refuſée.
Avec une fortune égale à vos appas,
De leur confuſion ne jouirez-vous pas?
Qu'Angélique à préſent, démaſquant la Comteſſe,
Se venge ouvertement du refus qui la bleſſe,
Les plaiſante, s'en moque....

ANGÉLIQUE.

Ils ſont aſſez punis:
Non, je ne joindrai point la bravade au mépris.
Maîtreſſe de ces biens échappés du naufrage,
D'un plaiſir plus ſenſé je me forme l'image;
Allons-en faire part au Père infortuné,
A cet homme d'honneur qu'ils ont abandonné.
Avec quelle bonté, digne ami de mon Père,
Nérine, il a d'abord accueilli ma miſère!
Avec quelle tendreſſe & quelle bonne foi,
A ſes indignes Fils il a parlé pour moi!
Et que n'a pas tenté ſa pitié généreuſe?
Mon infortune ceſſe, & la ſienne eſt affreuſe.
Quel plaiſir de lui faire, en l'état où je ſuis,
Rencontrer une amie où lui manquoient des fils!
Voilà, dans ma douleur, tout ce qui me conſole.
Je brûlois de l'aider; je le puis, & j'y vole.

Digitized by Google

NÉRINE.

Allez, Madame, allez confondre des ingrats,
Hélas! ils rougiront, mais ne changeront pas.

SCÈNE II.

NÉRINE, *ſeule.*

A Paſquin cependant j'apprête une autre criſe.
Le faquin tout-à-l'heure expiera ſa ſottiſe.
Il n'eſt donc pas content d'un père villageois ;
Et Monſieur en veut un dans le petit bourgeois !
Nous lui confronterons le bon homme Grégoire.
Qu'il vienne ! Le voici. J'attends l'autre.

SCÈNE III.

NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

Victoire !

NÉRINE.

A ton honneur enfin t'en voilà donc ſorti ?

PASQUIN.

De trois cents mille francs & plus, je ſuis nanti.

NÉRINE.

Savent-ils le retour du vaiſſeau d'Angélique ?

Digitized by Google

PASQUIN.

Oui. J'ai fait venir même, en menteur méthodique;
Tout l'or, qu'ici leurs yeux ont cru voir en monceau,
D'une part que leur père avoit dans ce vaisseau.
A peine leur en ai-je annoncé les nouvelles,
Qu'ils ont volé chez eux, plein du plus beau des zèles;
C'est à qui fera mieux. Mais, chez nous revenus,
Comme ils nous recevoient nous les avons reçus.
On n'entroit point. Chacun, pour prévenir son frère,
De l'oncle a mendié, sous main, le ministère;
Le cher oncle est chargé par ses dignes neveux,
En faisant leurs présens, de bien plaider pour eux.
Il ne manquera pas d'être, dans cette affaire,
Aussi bon avocat que bon dépositaire.
Et la cause & l'argent sont en très-bonne main.
On tient mes garnemens; & je te venge enfin,
Pauvre père aveuglé si long-temps sur leur compte!
Puissent-ils en crever de dépit & de honte!

NÉRINE.

J'aime à te voir des mœurs.

PASQUIN.

Des mœurs? Oui, oui, j'en ai!

NÉRINE.

C'est qu'on se sent toujours de ce que l'on est né:
Tu me le disois bien.

PASQUIN.

Eh! laissons la naissance.

Comme tu vois, ſur eux elle a peu de puiſſance.
C'eſt que j'ai de l'honneur ; & voilà le grand point.

NÉRINE.

Ce grand point eſt plus sûr quand à l'autre il eſt joint.

PASQUIN.

Tel eſt mon ſentiment ; mais ce n'eſt plus le nôtre.

NÉRINE.

Quoi qu'il en ſoit, en toi j'aime à voir l'un & l'autre.

PASQUIN.

Quoi qu'il en ſoit, veux-tu de moi tel que je ſuis?

NÉRINE.

Oui ; mais je ne fais point de faux pas, ſi je puis.

PASQUIN.

Qu'appelles-tu, faux pas ? Qui te parle d'en faire ?
Tout-à-l'heure veux-tu venir chez le Notaire ?

NÉRINE.

Tu m'entends mal auſſi : ma crainte eſt que Paſquin,
Aujourd'hui mon époux, ne le ſoit plus demain.

PASQUIN.

Sur quoi peux-tu fonder ce que tu t'imagines ?

NÉRINE.

Sur l'inégalité de nos deux origines.

(*Grégoire paroît.*)

Conſultons-en Grégoire.

Digitized by Google

PASQUIN, *voulant s'en aller.*

Oh! non, non; laiſſez-moi.

NÉRINE, *le retenant.*

Demeure ici. Je veux lui parler devant toi.

SCÈNE IV.

GRÉGOIRE, PASQUIN, NÉRINE.

GRÉGOIRE.

MAis drés que tu me vois, tu fui comme la foudre.

PASQUIN, *à part.*

Demeurons, puiſqu'il faut tôt ou tard s'y réſoudre.

GRÉGOIRE.

Par ce que t'és féru de ſte groſſe gâgui ?
Gnia pas gran mal à ça ; ſis-je eun je ne ſai qui ?
Eſt-ce que tu me pran pour eun fagot d'épeine ?
Loin de t'en vouloir mal, je veux que tu la prenne.

NÉRINE.

Votre avis ſeroit-il, s'il étoit aſſez fou....

GRÉGOIRE.

Mon avi, s'i te pran, c'eſt de le prande itou.

NÉRINE.

J'accepte le marché ; mais c'eſt pourvu qu'il tienne.

Digitized by Google

GRÉGOIRE.

Ça tiant pu qu'on ne veut ; va, n'en ſois pas en peine.

NÉRINE.

Si je redevenois fille dans quelque temps ?

GRÉGOIRE.

Fille ?

NÉRINE.

Oui ; je ne ſuis rien, je n'ai rien, & je prends
L'héritier & l'aîné d'un Procureur très-riche !
Si la chicane un jour de ſon lit me déniche ?

GRÉGOIRE.

Qui ? li ! Note Jeannot mourra comme il eſt né ;
D'eun bon gros Payſan l'héritier & l'aîné.
Il eſt à moi.

NÉRINE.

Quel conte !

GRÉGOIRE.

Oui, s'il vous plaît, Madame.
Il eſt fils d'un brave homme & d'eune honnête femme.
Li, fils d'eun Procureux ! Fi don ! en a-t-il l'air ?
Trouvé-vous qu'i reſſemble à l'ouvrage d'eun Clair ?
Toi, défan don ta cauſe.

NÉRINE.

Il auroit trop de peine
A plaider contre vous.

PASQUIN, *à part.*

Ouf ! La fâcheuſe ſcène !

GRÉGOIRE.

Conte moi! Que man don, li-même auroit dit ça!

NÉRINE.

Vas, Jeannot! Ce n'eſt pas ce qui nous brouillera,
J'en veux d'autant plus même être de tes amies,
Que je n'ai plus de peur que tu te méſallies.
Adieu.

SCÈNE V.

GRÉGOIRE, PASQUIN.

GRÉGOIRE.

FI, le vilain, qui me renie! Encor
Si c'étoit pour un Comte, ou queuque autre Milor!
Mais pour ſe dire iſſu d'où? de qui? d'eune race
Don tout le reluiſan ne vau pa note craſſe.

PASQUIN.

Ma foi non! Maintenant je penſe, en vérité,
Que ce que j'en ai dit c'eſt par humilité.

GRÉGOIRE.

Va te caché, aveuc ta ſotte ſuffiſance!
Vla don pourquoi mon drôle évitoit ma préſence!
Tu rougis du ſaro don ton père eſt couvar!
Eh! va, va, mon ſaro vau bian ton habit var.

Digitized by Google

Et pis, devan lé jans, je ſon le bon Apôte!
Tené, le brave enfan, qui veu parlé dez-aûte!

PASQUIN.

Eh! je vous ai bien dit que je ne valois rien.
Oui, je ſuis un maraud, un miſérable, un chien,
Digne.... je ne ſais pas de quoi! De cent nazardes.
Je ſerai contre moi déſormais ſur mes gardes.
J'étois garçon d'honneur, ſi jamais il en fut;
Mais près de nous le Diable eſt toujours à l'affut.
Si vous ſaviez combien, maudiſſant ma ſottiſe,
J'ai fait de mauvais ſang depuis qu'elle eſt commiſe!
Le mal que je m'en veux....

GRÉGOIRE.

Parles-tu tou de bon?

PASQUIN.

Oui; c'eſt du fond du cœur.

GRÉGOIRE.

Note Maîte a raiſon.
Je ne ſon que dé ſot! Lé pandar ont biau faire,
Et n'ête pa no fils; je ſon toujou leux père.
Oh bian! j'oubliré tou: mais c'eſt aveuc le tams,
Et ça, quand tu m'aura dévalizé nos jans.
Fai nous, ſu ce qu'izon, faire au plutôt main-baſſe.
Ta paix eſt faite alors; ſinon....

PASQUIN.

Je tiens ma grace!
Le Frère de Géronte eſt, depuis un inſtant,
Gardien d'un dépôt dont vous ſerez content.

L'avide

L'avide Financier, d'une main de Forfante,
Lâche, en de bons contrats, trois mille écus de rente.

GRÉGOIRE.

Tiron toujou. Après.

PASQUIN.

On a de l'Auditeur;
Quarante mille écus en billets au porteur.

GRÉGOIRE.

N'a-t-on du Capitaine ancor que dé paroles?

PASQUIN.

Un coffret plein de neuf ou dix mille piſtoles.
En eſt-ce aſſez?

GRÉGOIRE.

Après cet acte de vartu;
Vian! Je t'ambraſſerois, quand tu m'aurois battu.
Et de ſa faute, au fond, qui veut on qui ſoit cauſe?
C'eſt le mauvais exempe, & ce n'eſt autre choſe.
Eh! Meſſieux de la ville, aveuc vos mœurs du tams,
Que vous nous gâté bian tous nos pauves enfans?
Je vous lés envoyon bons, ſimpes, ſans malice,
Vous nous lé déniaiſé; mais c'eſt aveuc dé vice.
Oh! bian, bian, guieumarci, j'avon quaſiman tou;
Et, de note côté, je tenon le bon bou.
De conte-bleu, Géronte a traité l'entrepriſe,
Allon li montré.... Non; retardons la ſurpriſe;
(*Voyant venir Géronte.*)
Vian! De la réuſſite i ne faut nous targué
Qu'à la barbe de ceux que je voulons narguér.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

DE mes offres en vain vous voulez-vous défendre.
Je ne vous quitte point.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre.

ANGÉLIQUE.

Songez de quels malheurs vos jours ſont menacés.

GÉRONTE.

Ma maiſon de campagne exiſte, & c'eſt aſſez.
Ce bien me ſuffiſoit; il me ſuffit encore.
Et j'y cours enfermer l'ennui qui me dévore.

ANGÉLIQUE.

Ce bien peut vous manquer par des coups imprévus.
Vous comptiez ſur vos fils, & vous n'y comptez plus.

GÉRONTE.

Non, Madame; & c'eſt-là ma perte irréparable.

ANGÉLIQUE.

Garantiſſez-vous donc d'un ſort plus déplorable;
Prévenez un état dont j'ai long-temps gémi,
Où je vous ai trouvé ſi véritable ami.

Digitized by Google

Vous ſeul aurez-vous eu de la reconnoiſſance?
Le Ciel a-t-il remis ces biens en ma puiſſance,
Pour me voir emporter le reproche au tombeau,
D'avoir eu, ſans le ſuivre, un exemple ſi beau!
L'amitié de mon Père étoit plus engageante.
Qu'il revive en ſa fille!

GÉRONTE.

O trop heureux Argante!
Oui! tu revis en elle, & tu m'en vois jaloux.
Généreuſe Angélique! Adieu, ſéparons-nous.
Quel horrible ſurcroit ſeroit-ce à ma miſère,
Que je vous duſſe encore autant qu'à votre père;
Moi, qui rougis déjà de vous voir aujourd'hui
Ne tenir rien de moi, quand je tiens tout de lui!
Le Ciel a fait pour vous ce que je voulois faire.
Votre proſpérité me tient lieu de ſalaire.
N'honorez plus ces lieux d'un aſpect ſi charmant:
Fuyez-nous pour jamais! Quelquefois ſeulement
Souvenez-vous de moi, dans le cours d'une vie
Dont la félicité fit ma plus chère envie;
J'aurois fait aujourd'hui moi-même ce bonheur;
Mais j'étois ſans fortune, & mes fils ſans honneur.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous parle plus que devant ces barbares.
Par une offre ſi juſte, & des refus ſi rares,
Inſpirons, ou du moins faiſons-leur concevoir,
Vous, le mépris des biens; moi, l'amour du devoir.
Réduiſons aux remords l'avarice inhumaine!
J'attends qu'ici bientôt l'intérêt les ramène.
De votre faux malheur ils ſont déſabuſés:
Et, dans l'eſpoir des biens qu'on vous a ſuppoſés,

Il n'eſt procédé noble à préſent qui leur coûte.

GÉRONTE.

Oſeroient-ils paroître ?

ANGÉLIQUE.

Oui : ſe flattant ſans doute
Que vous ne les croyez encore inſtruits de rien.

GÉRONTE.

Et moi, je ne veux plus avec eux d'entretien.

ANGÉLIQUE.

Les voilà.

GÉRONTE.

Je les fuis.

SCÈNE VII.

TOUS LES PERSONNAGES.

CHRISALDE, *arrêtant Géronte.*

ECoutez-nous, mon frère,
Ces Meſſieurs ſe plaignant d'un injuſte colère
M'engagent à venir intercéder pour eux.
Que reprochez-vous donc à ces fils généreux ?
Ils n'ont rien, diſent-ils, qu'ils ne vous ſacrifient :
Pour moi, je l'avouerai, leurs bons cœurs m'édifient ;
Et c'eſt pour qui vous aime un ſpectacle bien doux,

De les voir à l'envi ſe dépouiller pour vous.

DAMIS, *affectueuſement à ſon Père.*

Ai-je donc mérité cette rigueur outrée
Qui m'a de la maiſon fait refuſer l'entrée ?

VALÈRE, *d'un ton furieux.*

Il eſt des médiſans qui vous font ſoupçonner
Que j'étois un infame à vous abandonner ?
Nommez-les moi, nommez !

ÉRASTE.

Voilà Grégoire ; approche !
Tantôt, pour me purger d'un injuſte reproche,
N'ai-je pas ſur le champ fait offre de mes biens !

VALÈRE, *le ſecouant rudement par le bras.*

Qui de nous, le premier, a préſenté les ſiens ?

GRÉGOIRE.

Ouf ! Ma piau n'en peu mais.

VALÈRE.

Dédis-moi, ſi tu l'oſes !
Parle !

GRÉGOIRE, *à Géronte.*

Oh ! pour ça, Monſieu, i-zon bin fai lé choſes.

DAMIS.

Je n'atteſte perſonne en ce juſte conflit :
Mon Père me connoît ; & cela me ſuffit.
Je devois, il eſt vrai, d'abord & ſans réplique,
M'offrir à votre gré pour époux d'Angélique.
Mais, mon père, excuſez ; j'aimois : & dans un cœur,
De la raiſon l'amour eſt aiſément vainqueur.

Cette raiſon bientôt eſt rentrée en mon ame ;
(*à Angélique.*
Et j'en dois le retour à vos bontés, Madame.
Oui ; j'ai ſur vos leçons mûrement réfléchi.
Et de mes premiers fers par vous-même affranchi,
Je viens...

VALÈRE.

Tout beau ! C'eſt moi qui le premier m'explique,
Et qui veux, s'il vous plaît, épouſer Angélique.

ÉRASTE, *à ſes Freres.*

Oui ! tantôt, malgré moi, vous m'en faiſiez l'époux !
Et c'eſt moi qui veux l'être à préſent malgré vous.

DAMIS, *à Géronte.*

Vous me la deſtiniez; c'eſt à moi qu'elle eſt due.

VALÈRE.

Mandez-lui qu'elle vienne; & je l'épouſe à vue.

ÉRASTE.

J'aimois ailleurs auſſi ; mais cela n'y fait rien.

NÉRINE.

Vous ſavez donc, Meſſieurs, qu'Angélique a du bien ?

GÉRONTE.

Enfans dénaturés, que tout le monde abhorre,
Qu'ainſi que le refus, ce retour déshonore !
Lâches ! qu'attendez-vous d'Angélique & de moi?
Vous voulez, à l'envi, lui donner votre foi !
Armez donc votre front d'une audace nouvelle.

Digitized by Google

Savez-vous devant qui vous parlez ? Devant elle.
Voilà cette Angélique offerte à votre choix,
Et que vous offenſez pour la ſeconde fois.
Flattez-vous maintenant d'un eſpoir légitime ;
Cherchez mon entremiſe, & briguez ſon eſtime.
Lorſque, dans ſes malheurs, un père vous l'offroit,
Il falloit diſputer alors à qui l'auroit !
D'appas & de vertus un ſi rare aſſemblage ;
Seroit de l'un de vous à préſent le partage ;
Mais votre ame n'a pu juſques-là s'élever,
Quand pour vous, contre moi j'ai pu me ſoulever :
Car enfin, je l'aimois : elle y pouvoit répondre :

(*à Angélique.*)

(Pardonnez un aveu qui ſert à les confondre.)
Oui, cruels ! en ſecret pour elle je brûlois
D'un véritable amour que je vous immolois.
Vos refus m'ont fait perdre un ſi grand ſacrifice :
Qu'à jamais vos refus faſſent votre ſupplice !
La nature ſur elle a répandu ſes dons ;
Et la fortune y joint les ſiens. Nous la perdons.
Triomphez du dépit qui s'élève en leur ame ;
Vous êtes bien vengée. Adieu, partez, Madame !
Allez, loin des ingrats, vous choiſir un époux,
Moins mépriſable qu'eux, & plus digne de vous.

ANGÉLIQUE.

Non, non : je dois, Monſieur, vous prendre pour modèle.
A l'exemple d'une ame & ſi grande & ſi belle,
Je leur pardonne, & veut fixer ici mon choix.

GÉRONTE.

Ah! Que prétendez-vous? Déteſtez-les tous trois!
Point d'égard pour mon ſang! Je ne ſuis plus leur père.

ANGÉLIQUE.

Vous le redeviendrez quand je ſerai leur Mère.
Je voulois partager mes biens entre nous deux:
Je vous les livre tous, & moi-même avec eux.

GÉRONTE.

Et vous-même! Ah! Madame! O bonté magnanime!

ANGÉLIQUE.

De mon père, en ceci, le pur eſprit m'anime.
Pleine de ſa mémoire, il me ſemble aujourd'hui,
Qu'en m'uniſſant à vous, je me rejoins à lui.

CHRISALDE.

Voilà pour mes neveux un trait bienexemplaire.
Vous plairoit-il, madame, attendant le Notaire,
Aller vous repoſer dans cet appartement?
Nous vous ſuivons, mon frère & moi, dans le moment.

SCÈNE VIII, & *dernière.*

TOUS LES PERSONNAGES, EXCEPTÉ ANGÉLIQUE

CHRISALDE, *à Géronte.*

Asſurez ſur les biens que l'on vous reſtitue,
Son douaire, & la dot qu'elle ſe conſtitue.

(*Aux trois Frères.*)

Et vous, une autre fois, ſoyez plus connoiſſeurs
Au choix que vous ferez de vos interceſſeurs.
Penſez-vous qu'aveuglé ſur votre caractère,
Tout le monde ait pour vous les yeux de votre père?
Vos lâchetés ſans doute eſpèrent l'adoucir;
Mais, près de moi, jamais n'y croyez réuſſir.
Tous mes biens, après moi, devoient être les vôtres.
N'y prétendez plus rien, ni les uns ni les autres;
A l'aimable Angélique ils ſont abandonnés.
Et vous allez encore être plus étonnés.
Ce vaiſſeau revenu, ce courier, ces richeſſes,
N'étoient, je vous l'apprends, que d'honnêtes fineſſes,
Pour lui faire accepter les dons que je lui fais;
Elle a cent mille écus déjà de mes bienfaits.
Sa façon d'en uſer la rend digne du reſte.
Vous avez trop ſuivi votre penchant funeſte.
Angélique & mon frère ont des vertus ſans prix.
Ils ſont récompenſés, & vous êtes punis.

GRÉGOIRE.

(*Rendant un ſac à Chriſalde qui ſort.*)

Vla le ſac aveuc quoi j'avon fait no recrue,
Et le biau filet d'or où j'avon pri le grue.

(*Aux trois Frères*)

Léz aute ſacs, Meſſieu, qu'ou reluquiais de loin,
En lieu d'or & d'arjan, n'étion plein que de foin.
I vous reſſemblion : fauſſe & belle apparance.
Vote Père dans vous boutoit ſon eſpérance ;
Il a vu dans le fond que vous ne valiais rian.
Vous revla ſous ſa coupe : adieu ; porté vous bian.

(*Il ſort.*)

GÉRONTE.

Malheureux ! Je vous plains, tout ingrats que vous êtes,
Je n'ai point raſſemblé tant de coups ſur vos têtes.
Accuſez-en des cœurs indignés contre vous,
Et touchés du malheur où vous me laiſſiez tous.
Allez ! Je veux encor diſpoſer en bon Père,
De ce que vous avez dépoſé chez mon Frère ;
Ce que je vous enlève en cet heureux moment,
Suffit, & par-delà, pour votre châtiment.

(*Il ſort.*)

NÉRINE.

Comme dans le péché leur ame eſt endurcie !
Voyez ſi ſeulement un d'eux me remercie.

(*Elle ſort.*)

DAMIS, *à Paſquin.*

Scélérat ! Que penſer de tout ce que je voi ?

Digitized by Google

PASQUIN.

Qu'on vous jouoit.

VALÈRE.

Et qui !

PASQUIN.

L'Oncle, Nérine....

(*Fuyant ſur la porte du logis.*)

Et moi.

VALÈRE, *courant à lui la canne levée.*

Vous en ſerez payé ſelon votre mérite.

PASQUIN, *s'arrêtant fièrement.*

Morbleu ! n'avancez pas, ou je vous déshérite !

DAMIS.

Peut-on plus outrager, & de plus de façons ?

ÉRASTE.

En effet, nous voilà de fort jolis garçons !

Fin du cinquième & dernier Acte.

Digitized by Google

CALLISTHÈNE,

TRAGÉDIE.

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens François, le 18 Février 1730.

Digitized

Digitized by Google

CALLISTHÈNE,

TRAGÉDIE.

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens François, le 18 Février 1730.

Digitized by Google

Digitized by Google

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME

LA DUCHESSE DOUAIRIERE.

MADAME,

Voici un fruit de l'accueil obligeant que V. A. S. daigna faire à mon premier Ouvrage. Ainſi que, dans les champs de Mars, le Soldat ſent ſa valeur ſe ranimer à l'aſpect du Prince : ainſi ma Muſe, dans ſa carrière épineuſe, a ſenti redoubler ſon courage & ſon activité ſous les yeux de l'auguſte Princeſſe qui l'honore de ſes regards. Mon projet, ſous tout autre auſpice, n'eût été qu'une pure témérité. Avoir à peindre un Héros tel qu'Alexandre, un homme que l'imagination, depuis tant de ſiècles, ſe complaît & s'habitue à placer au-deſſus d'elle-même ; prétendre d'un ſouffle de la raiſon renverſer ce coloſſe accrédité ; & qu'à la

Digitized by Google

voix du ſimple Philoſophe, ſe taiſe un Conquérant devant qui la Vérité nous apprend que ſe tut le monde entier : c'étoit, pour un talent auſſi peu décidé que le mien, une entrepriſe qui ne demandoit pas un moindre mobile que l'ardeur de mériter le ſuffrage de V. A. S. Cette ardeur ne m'a pas ſeulement enhardi ; elle m'a guidé, en me faiſant ſoigneuſement éviter les peintures molles & flatteuſes d'une paſſion plus convenable aux graces efféminées de la Paſtorale, qu'à la majeſté de la Tragédie ; & des peintures de plus, qui, n'intéreſſant guères qu'en ſéduiſant, déshonorent, pour ainſi dire, & dégradent la ſenſibilité, un des plus beaux ſentimens du cœur humain. Enfin, MADAME, animé d'une ſi louable ardeur, je ne me ſuis laiſſé ſaiſir à l'enthouſiaſme, que ſur les ſeules idées du vrai, du vertueux & du grand. Auſſi les reſſorts employés dans ce Poëme ne remueront-ils que les ames élevées ; raiſon qui vous le conſacroit, indépendamment de l'entier dévouement & du très-profond reſpect avec leſquels j'ai déjà publiquement oſé me dire,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur
PIRON.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Ce monde, à penſer philoſophiquement, n'eſt, comme on le ſait aſſez, qu'un vrai théâtre ſur lequel ſe jouent toutes ſortes de ſcènes qui diſparoiſſent & ſe renouvellent à chaque inſtant; ſcènes preſque toutes également frivoles & ridicules.

L'imitation de quelques-unes de ces ſcènes paſſagères, ou, ſi l'on veut, l'art de les repréſenter devant les acteurs originaux; en un mot, ce que nous appellons *les Spectacles* ou *le Théâtre*, n'étant qu'une très-foible copie du grand ſpectacle & du théâtre univerſel, les plus belles productions de cet art ſi vanté ne ſauroient être par conſéquent aux yeux du vrai Philoſophe, qu'une ombre, qu'un fantôme.

De ce fantôme toutefois, de cette ombre ſi vaine, de cette légère image d'un rien, grace à notre goût pour les riens, il réſulte & ſe forme en nous plus d'une ſorte d'illuſion; & de ces illuſions (ſingularité non moins remarquable) la plus douce & la plus amuſante à nos yeux, paroît être celle qui nous affecte ſous le maſque lugubre & les ſombres couleurs de la Tragédie.

Je n'oſerois haſarder ici comme une découverte bien ſûre, les raiſons que je conçois d'une prédilection ſi bizarre. L'homme le ſeroit-il aſſez lui-même pour trouver plus de paſſe-temps à pleurer ſur ſes infirmités qu'à

Digitized by Google

rire de ſes ridicules ? Ou notre ſot entêtement des grandeurs d'ici-bas, agiſſant juſques dans ces rêves poétiques, nous feroit-il préférer entre la Tragédie & la Comédie, le reflet du faux éclat qui brille dans l'une, à l'étincelle de lumière plus pure & plus naturelle qui luit dans l'autre ? Ou bien ne ſeroit-ce que l'effet d'une vanité puérile qui s'applaudiroit tacitement de ce qu'on lui livre en ſpectacle des Rois & des Princes, plutôt que des perſonnes ordinaires ? Ou bien enfin nous en prendrons-nous à la malignité du cœur humain, qui ſe feroit un plaiſir cruel & extravagant de conſidérer dans le malheur, ceux que le préjugé met au rang des plus heureux mortels ? Seroit-ce une ſeule de ces raiſons ? Les ſeroient-ce toutes enſemble ? Seroit-ce encore autre choſe de plus ou de moins ſenſé qui fait le goût prédominant qu'on a pour la Tragédie ? Décide qui pourra. Je m'en rapporte à ces hauts ſpéculatifs, à ces eſprits ſubtils, créés pour ſonder les cavités de l'intérieur de l'homme, pour deſcendre dans ce noir & profond labyrinthe, pour en démêler les détours & pour s'y promener à pas ferme, le fil d'Ariane & la lanterne de Diogène à la main.

Laiſſant donc les cauſes, & m'en tenant aux effets, il me ſuffiſoit de ne pouvoir douter de la prééminence du Tragique, pour avoir envie de tenter ce genre après l'autre, non-ſeulement comme le mieux accueilli, mais encore, ſelon moi, comme le moins difficile, & le plus à la portée de la médiocrité des talens dramatiques ; la grandeur apparente des

Digitized by Google

ſujets ſuppléant en quelque manière à la petiteſſe du génie qui les traite ; & la fiction brillante, ſoutenue de quelque vain apparat, étant toujours plus avantageuſe à produire aux yeux de la multitude, que la vérité ſimple & ſans ornemens.

Mais, d'un autre côté, je voyois avec quelque dégoût que cette ſorte d'avantage n'ayant déjà que trop encouragé mes Devanciers, avoit étrangement multiplié nos Tragédies, dont les grands reſſorts ſont en aſſez petit nombre. Je conſidérai que ces reſſorts même avoient, par le long uſage, perdu beaucoup de leur élaſticité ; & que les différentes combinaiſons épuiſées, introduiſoient néceſſairement & de plus en plus dans les chants de Melpomène, une uniformité fort inſipide, & devenue très-fatigante : uniformité, je le ſais, qui ne laiſſe pas de plaire encore quelquefois ; mais, hélas, pour combien de temps ! Et qu'eſt-ce qu'une ſi courte durée, en comparaiſon de celle à laquelle aſpire & doit aſpirer un orgueil vraiment poétique ?

En effet, notre machine tragique ne tourne guère que ſur ces trois grands pivots : *l'Amour*, la *Vengeance* & l'*Ambition*.

L'*Amour* & la *Vengeance* ne ſont pourtant que deux paſſions fort communes, également naturelles aux plus petites & aux plus grandes ames. Les égaremens de l'amour en particulier tiennent même en tout du ridicule ou du plaiſant, plus que du noble & que du pathétique. Eſt-il ſur le théâtre du monde de plus grands jouets de la ſociété, que les malheu-

Digitized by Google

reux agités de cette foibleſſe orageuſe ? Qui ne rit de leurs altérations, de leurs inquiétudes, de leurs jalouſies, & de tous leurs autres emportemens ? Ou ſi, dans cet état, ils excitent par haſard quelque pitié, c'en eſt une qui ne leur eſt qu'injurieuſe. De-là vient que la Comédie & la Farce même, ſe ſont miſes en poſſeſſion de ces perſonnages, comme d'une proie dévolue de plein droit à la raillerie & à la riſée. Cela ſeul ne devroit-il pas, comme autrefois en Grece, les bannir en France aujourd'hui d'une ſcène, ouverte ſeulement à ce que nous appellons actes héroïques & grands ſentimens ? D'ailleurs, que dire de cet amour, pris de ſon plus beau côté ; qui ne ſoit rebattu, & que n'ayent dit & redit (un peu mieux peut-être qu'il n'eût convenu) l'élégant *Racine*, le doucereux & galant *Quinaut*, nos jolis Romanciers, & la foule innombrable de Copiſtes qu'ont eu ces Originaux illuſtres.

Il y auroit un amour tendre & ſenſé, dont les malheurs vraiment dignes d'exciter la noble pitié des ames raiſonnables, ne rabaiſſeroient point la dignité prétendue du cothurne ; ce ſeroit l'amour conjugal. Mais, à ce nom ſeul, je vois déjà rire ou ſourciller, non-ſeulement notre folâtre Jeuneſſe, mais encore nos François de tous âges, maris & femmes. La délicateſſe & l'aiſance des mœurs ont renvoyé bien loin, & dès long-temps ont livré aux ſarcaſmes de Thalie cette eſpèce d'amour ſuranné ; amour très-decent, à la vérité ; amour peut-être plus doux & plus naturel que l'au-

Digitized by Google

tre ; amour autoriſé des loix divines & humaines, comme eſſentiel à la ſociété ; amour dès-là qui, je ne ſais pourquoi, ne peut plus être intéreſſant parmi nous, pas même vraiſemblable. De nos jours cependant il a réuſſi quelquefois ſur les théâtres, je l'avoue ; dans *Inès*, par exemple, dans *le Philoſophe marié*, & dans *le Préjugé à la mode*. Mais obſervons dans les deux premières Pièces, que les mariages y ſont clandeſtins. Sans cette petite irrégularité, qui corrige un peu la fadeur de l'amour conjugal, probablement il échouoit ; & ſi la troiſième de ces Pièces s'eſt tirée d'affaire ſans un pareil correctif, c'eſt qu'il eſt bien compenſé, par le prodige de la rare timidité & de la tendre galanterie du mari qui redevient amant. Un autre prodige encore de l'art, c'eſt le dénouement de cette Pièce, qui, finiſſant par ce bon mari à genoux devant ſa femme, finit préciſément comme *George Dandin ;* avec la belle différence, que ce qui fait rire dans celle-ci, fait pleurer dans l'autre : nouveau genre de parodie bien eſtimable & bien ingénieux !

Voilà pour l'*Amour* : paſſons à la *Vengeance*. Le grand *Corneille*, & quelques-uns de ſes Imitateurs, n'ont pas moins épuiſé le jeu des fureurs de cette odieuſe paſſion, ſans comparaiſon moins excuſable encore que l'autre. Oui, j'oſe le penſer & le dire, n'en déplaiſe même au préjugé barbare introduit malheureuſement parmi nous, ſous le nom ſpécieux de *point d'honneur*, le Sage trouvera toujours la vengeance, ſi éloignée non-ſeulement de la

Digitized by Google

véritable grandeur d'ame, mais même des premiers principes de la ſaine raiſon & de l'humanité, qu'il ne concevra jamais que la peinture un peu forte en puiſſe être amuſante, ni même ſupportable à l'eſprit d'un Auditoire ſenſé. Une imagination réglée répugnera donc toujours à rafiner (quand cela ſe pourroit encore) ſur les motifs & ſur les reſſources d'une paſſion ſi déteſtable. Comment ſe plaire à multiplier, à charger les portraits d'un monſtre qui devroit n'avoir jamais exiſté? Ne ſeroit-ce pas aimer à perpétuer, en quelque ſorte, ce qu'on voudroit qui fût anéanti de toute façon?

Je ne dis rien de la *Perfidie* ni de la *Cruauté*; ce ne ſeroit que du tronc monter aux branches, & deſcendre de la cauſe à l'effet; puiſque ces opprobres de l'humanité ſont, dans la Tragédie, les ſuites ordinaires des deux paſſions dont j'ai parlé; & qu'ils excitent ſi naturellement notre horreur, que, malgré le privilége étendu des Peintres & des Poëtes, cette matière, ce me ſemble, devroit honnêtement être interdite, du moins à ces derniers: & je crois qu'il leur ſiéroit très-bien de ſe refuſer au triſte talent qu'ils auroient de réuſſir à des ſujets ſi rebutans.

Pour pouvoir donc être un peu neuf encore, & l'être avec quelque décence & quelque dignité, je ne vis rien de mieux ni de plus utile à produire au Théâtre, que l'*Ambition*. On ſait trop ce que c'eſt que ce vice; & qu'il a, ſelon les états, ſa meſure & ſon eſpèce dans tous les cœurs; mais de quelle

Digitized by Google

conſéquence n'eſt-il pas dans l'ame d'un Prince ? Et juſqu'où ne l'égare pas ce deſir immodéré & mal-entendu de remplir du bruit de ſon nom, à quelque prix que ce ſoit, tout l'univers & tous les temps ? Foibleſſe ou frénéſie, qui, n'étant ni ſi mépriſable que l'*Amour*, ni, dans un ſens, ſi odieuſe que la *Vengeance*, me paroît avoir quelque choſe de moins contraire & de plus analogue à la prétendue élévation du Tragique. De plus, s'il eſt vrai, comme on le veut, que le Théâtre ſerve à purger les mœurs, entre les trois vices dont j'ai parlé, en eſt-il un dont il fût plus utile de les purger que celui-ci, vu que les deux autres n'intéreſſent d'ordinaire que le repos de quelques Particuliers, ou, tout au plus, que celui de quelques familles; au lieu que l'ambition ne tend jamais à moins qu'à troubler la paix de l'univers entier, & qu'à flétrir la gloire de ceux qui le gouvernent, en les faiſant devenir les fléaux du genre humain ?

Or, de l'aveu général, ambition ne fut jamais plus active, ni plus démeſurée que celle d'Alexandre. Preſque au ſortir du berceau, il pleure de ce que celle de ſon Père, en ſe ſatisfaiſant, devient nuiſible à la ſienne. *S'il continue*, diſoit-il à ceux qui lui annonçoient les victoires de Philippe, *il ne me laiſſera rien à conquérir*. Auſſi rompt-il le frein dès le premier point de ſon adoleſcence. Dès-lors il attaque, envahit, ravage tout ce qui ſe trouve de pays libre ſous ſes pas ; il ne s'arrête qu'où finit la terre habitée. Furieux de lui

Digitized by Google

trouver des bornes, il a la folie de s'en plaindre aux Dieux; &, pour ſe venger du mauvais tour qu'ils lui jouent de ne lui laiſſer qu'un monde à détruire, il s'aviſe d'oſer les attaquer eux-mêmes, en entreprenant de ſe faire adorer comme eux. Je le prends au moment de cette extravagance la plus ſignalée, & la dernière de ſa vie; car la mort l'enleva peu de temps après, à la fleur de ſon âge, & dans les plus violens accès de cette fièvre, que le dernier ſoupir, à ce que l'on dit, peut ſeul éteindre.

Quel objet plus brillant & plus intéreſſant pouvois-je préſenter ſur la ſcène héroïque & ſous les yeux des Nations? Quel plus grand exemple, & quoi de plus inſtructif pour tant de Rois, qui n'auront pas le bonheur de reſſembler à celui, dont il plaît au Ciel de nous gratifier dans ſa bienveillance!

A ce farouche orgueil, enflé du poiſon de la flatterie & du torrent des proſpérités, j'ai cru ne pouvoir auſſi rien oppoſer de plus frappant, que la pleine franchiſe d'un homme ſage & d'une femme forte, du philoſophe Calliſthène & de ſa ſœur Léonide; les deux ſeuls Perſonnages qui ſe trouvoient libres & indépendans au milieu d'une Cour de flatteurs & d'eſclaves: tous deux citoyens de la ſeule ville de Grèce qui avoit refuſé de concourir au projet du deſtructeur de l'Aſie; tous deux l'honneur de leur Patrie, de Sparte, de la ville unique & fameuſe, où l'un & l'autre ſexe ſuçoient avec le lait & conſervoient juſqu'au tombeau, le ſentiment de la vertu la plus

âpre;

âpre; le mépris des richeſſes, des rangs, de la tyrannie, des tourmens & de la mort même : ſeul peuple que, ſans l'amour de la gloire, & la peur de la honte, on auroit pu dire au-deſſus de toutes les miſères humaines.

La puiſſance effrénée & menaçante d'un côté, le pur & tranquille héroïſme de l'autre; quel plus beau contraſte ! Eh quoi ! ſi, comme il eſt vrai, les grandes images nous enflent le cœur, & nous récréent l'ame en l'élevant, l'intime ſatisfaction de voir le vice, armé du plein pouvoir, gémir de ſon impuiſſance devant la vérité nue & paiſible; cette ſatisfaction, dis-je, ne devroit-elle pas être pour le moins auſſi délicieuſe au Spectateur, qu'une eſpèce d'horreur ou qu'une vaine commiſération excitée par les traits odieux de la vengeance, ou par les honteuſes foibleſſes de l'amour ? La vive & belle émotion qu'une ame forte & courageuſe ſent alors à l'aſpect d'une ſage & mâle aſſurance qui foule aux pieds la force injuſte & couronnée, ne devroit-elle pas, pour le plaiſir, l'emporter de beaucoup ſur les ébranlemens que la terreur & la pitié cauſent à des ames foibles ou voluptueuſes ?

Non, répondront, à coup sûr, nos Eſprits d'habitude & de comparaiſon. Le Théâtre eſt fait pour émouvoir fortement notre ame, & y exciter la plus vive ſenſibilité : Or; la terreur & la pitié l'attaquent de plus près & plus vivement que ne fera jamais votre genre appellé, ſi l'on veut, le *genre admiratif*. Genre

qui ne va guères qu'à l'eſprit, comme il ne vient auſſi que de l'eſprit; & dans lequel en effet un Auteur ſemble avoir plutôt en vue l'intérêt de ſa gloire, que celui de notre plaiſir; tandis que, de notre côté, nous prenons, avec raiſon, mille fois plus d'intérêt à notre plaiſir qu'à ſa gloire.

Rien n'eſt plus juſte que cette préférence: je n'en ſaurois diſconvenir, non plus que du malheur que peut avoir ce genre, de ne vous remuer que médiocrement, parce qu'en effet il parle un peu moins au ſentiment qu'à la raiſon: mais convenez auſſi que le propre intérêt de votre plaiſir exige de la variété dans les moyens qu'on emploie pour vous le procurer. Que ne fait-on pas tous les jours pour multiplier ces moyens? N'eſt-ce pas dans la vue de les varier, qu'à *l'enjoué* qui veilliſſoit, la Comédie vient de ſubſtituer le *larmoyant*, ton conſacré de tout temps à la ſeule Tragédie? Souffrez donc que la Tragédie, ſans uſer de repréſailles, oſe auſſi ſe diverſifier; & ſe diverſifier en s'ennobliſſant du moins, & non pas en ſe défigurant. Souffrez qu'étendant ſon terrein d'un côté, tandis qu'on lui en uſurpe de l'autre, elle cultive un peu ce genre admiratif, la partie de ſon domaine le plus en friche, & pourtant la plus digne d'elle, &, ſi je puis m'exprimer ainſi, la plus Seigneuriale.

Du reſte, tout ce que j'oſe avancer ici en faveur du genre admiratif, ne va, comme on peut croire, qu'à vouloir juſtifier ma tentative; & nullement à prétendre inſinuer, en

aucune façon, que j'aie fait d'heureux efforts, tels que les auroit pu faire un plus digne imitateur des beaux endroits de *Pompée*, de *Nicomède*, de *Sertorius* & d'*Athalie*. En ſentant, ainſi que tout autre, la néceſſité qu'il y auroit, pour plaire au grand nombre, de ſe plier au goût dominant, & le péril que l'on court, en le voulant plier lui-même contre lui-même; en ſentant, dis-je, l'avantage aſſuré que le tendre & l'intéreſſant conſerveront toujours ſur l'admiratif à certains égards; je ſens encore plus combien ce dernier genre eſt au-deſſus de mes forces, le premier ne les ſurpaſſant déjà que trop, quoiqu'aſſurément il trouveroit dans les foibleſſes de mon cœur, bien plus de reſſources, que celui-ci n'en trouvera jamais dans mon eſprit. Je ne relève donc ce dernier genre, que pour tâcher, en lui faiſant trouver grace aux yeux du Lecteur, de m'attirer ſon attention; il en naîtroit peut-être pour ce Poëme, un peu plus d'indulgence que n'en eut le Spectateur. Car le Lecteur d'ordinaire, étant plus tranquille & plus réfléchi, eſt par conſéquent auſſi plus clairvoyant & plus équitable, qu'un Spectateur preſque toujours inquiet, inappliqué, partial & prévenu. Ce ne ſeroit pas la première fois que le cabinet auroit caſſé les Arrêts du théâtre. A la vérité, pour un Auteur qui ſe louera de cette ſorte de révolution, mille auront à s'en plaindre; elle eſt bien rare telle que je la ſouhaite. Auſſi, tous les ſoins que j'ai pris à corriger ma Pièce, & tous ces beaux raiſonnemens de Préfaces, ne me

laiſſent pas là-deſſus dans une ſécurité bien grande.

Voici maintenant le ſujet de ma Tragédie, tel que me l'a préſenté Juſtin, *Lib. XV. cap. III.*

Quippe cùm Alexander Magnus Calliſthenem philoſophum propter ſalutationis perſicæ interpellatum morem, inſidiarum quæ ſibi paratæ fuerant conſcium fuiſſe iratus finxiſſet; eumque, truncatis crudeliter omnibus membris, abſciſſiſque auribus, ac naſo labiiſque, deforme ac miſerandum ſpectaculum reddidiſſet, inſuper cum cane in cavea clauſum ad metum cæterum circumferret: Tunc Lyſimachus audire Calliſthenem & præcepta ab eo accipere virtutis ſolitus, miſertus tanti viri non culpæ, ſed libertatis pœnas pendentis, venenum ei in remedium calamitatum dedit. Quod adeò ægrè Alexander tulit, ut eum objici ferociſſimo Leoni juberet. Sed cùm ad conſpectum ejus concitatus Leo impetum feciſſet, manum amiculo involutam Lyſimachus in os Leonis immerſit; arreptâque linguâ, feram exanimavit. Quod cum nunciatum Regi eſſet, admiratio in ſatisfactionem ceſſit; carioremque eum propter tantæ conſtantiam virtutis habuit.

» Alexandre le Grand, irrité contre le Phi-
» loſophe Calliſthène, de ce qu'il déſapprou-
» voit hautement qu'il ſe voulut faire adorer,
» à la façon des Rois des Perſe, feignit de
» croire qu'il trempoit dans une conſpiration
» formée contre lui; &, ſur ce prétexte, non
» content de lui avoir fait inhumainement cou-
» per les lèvres, le nez & les oreilles, ainſi
» défiguré & mutilé, il le faiſoit traîner à ſa
» ſuite, enfermé avec un chien, dans une cage
» de fer, pour être, à ſon armée, un ſpecta-

» cle d'horreur & d'épouvante. Lyſimaque, diſ-
» ciple de ce vertueux Perſonnage, touché de
» le voir languir dans une miſère qu'il ne s'é-
» toit attirée que par une louable franchiſe,
» lui fit tenir du poiſon qui le délivra de tant
» de tourmens & d'indignités. Alexandre l'ayant
» ſu, en fut ſi tranſporté de colère, qu'il fit
» expoſer Lyſimaque à la rage d'un Lion affamé.
» Quand ce brave homme vit venir à lui le
» monſtre prêt à le dévorer, il s'enveloppa
» le bras de ſon manteau, lui plongea la main
» dans la gueule; &, lui ayant arraché la
» langue, l'étendit mort ſur la place. Un acte
» ſi courageux frappa le Roi d'une admiration
» qui le déſarma, & qui lui rendit, depuis,
» Lyſimaque plus cher que jamais ».

Je me ſuis bien gardé, comme on ſe l'imagine aſſez, de pouſſer la cataſtrophe auſſi loin qu'elle eſt rapportée là. Voici donc, en deux mots, ſur quel plan j'ai accommodé le ſujet au théâtre.

Alexandre, flatté par *Anaxarque*, dans le projet inſenſé qu'il forme de ſe faire adorer, & furieux de ne pouvoir engager *Calliſthène*, à le ſeconder là-deſſus du grand crédit qu'il a parmi les Grecs, le condamne, ſur d'autres prétextes, à des ſupplices longs & ignominieux qui ne ſont point déſignés, & dont le délivre un poignard que lui apporte ſon ami *Lyſimaque*. Telle eſt l'action principale.

L'intérêt de *Léonide*, Sœur de Calliſthène, Amante de Lyſimaque, & recherchée par Anaxarque, occaſionne la mort de ce lâche Favori : c'eſt l'épiſode.

La juſte punition d'Anaxarque, ainſi que les regrets & les remords d'Alexandre vivement pénétré des dernières paroles de Calliſthène expirant, indiquent le point moral qui réſulte de la pièce.

En faiſant périr le Perſonnage vertueux auquel je prétens intéreſſer, j'aurois commis une faute plus inexcuſable que toutes les autres, ſi premièrement il étoit tout-à-fait innocent. Mais il avoit à ſe reprocher d'être le ſeul Spartiate, qui, contre le gré de ſes Concitoyens, avoit voulu ſuivre Alexandre; faute aſſez grave à Lacédémone, pour y mériter un grand blâme, & blâme aſſez ſenſible à un Lacédémonien repentant, pour qu'il ſe dévouât lui-même à la mort. Auſſi Calliſthène prononce-t-il ſon arrêt, en s'avouant coupable devant ſa Sœur Léonide, lorſqu'elle l'exhorte à fuir avec elle, tandis qu'il le peut encore (*Scène II Acte V.*)

Laiſſez-moi,
Seul aſſouvir ici les cruautés du roi,
Et ne m'en croyez pas innocente victime.
Sparte, hélas! n'a que trop à m'accuſer d'un crime:
Contre ſa volonté, la mienne m'a banni.
J'oſai déſobéir: j'en dois être puni.
Oui, j'ouvre enfin les yeux; j'ai cru ne ſervir qu'elle;
J'ai ſervi ſon Tyran: je ne ſuis qu'un rebelle.
D'un ſaint devoir mes pas ſe ſont trop écartés;
Erreur ou crime; adieu. J'expierai tout. Partez.

Une ſeconde raiſon qui fait que cette cataſtrophe ne doit pas être comptée parmi les

dénouemens malheureux qui renvoient le Spectateur mécontent, c'eſt qu'elle eſt moins un évenement funeſte, qu'une eſpèce de ſalut pour celui qui la ſubit; puiſqu'elle le ſouſtrait à des tourmens atroces, &, qui plus eſt (ou plutôt ce qui eſt tout pour un Lacédémonien) à la honte & à l'eſclavage. Calliſthène lui-même & ſon fidèle Ami regardant cette fin comme une dernière faveur de la Fortune, ce n'eſt plus à mes Spectateurs à l'enviſager d'un autre œil. Quelques-uns même d'entre-eux pouſſèrent là-deſſus les choſes beaucoup plus avant qu'aſſurément je n'aurois voulu. Ils trouvèrent que mon philoſophe étaloit tant & de ſi bonnes raiſons pour ſe tuer (*), & qu'effectivement il ſe tuoit ſi à propos, que loin d'y compatir & de s'en aller mécontens, ils crurent devoir prendre part à ſa ſatisfaction, & qu'ils l'en félicitèrent tout haut. Compliment qui fit une fâcheuſe diverſion, comme on conçoit bien, au ſérieux de ces momens critiques. Mais voici bien encore un autre événement plus fâcheux pour moi, & qui, pour n'être point du tout de mon fait, n'en acheva pas moins de me ſubmerger à la première repréſentation, où, juſques-là, tout s'étoit aſſez bien paſſé. Celui-ci même, antérieur à l'autre, lui ſervit, pour ainſi dire, de préparatif & de véhicule.

(*) J'avoue qu'il y avoit en cet endroit bien de la prolixité, puiſque, ſans rien gâter, j'ai enlevé là près de cent vers.

Disons d'abord un mot de la prévention un peu trop forte où l'on est contre l'amour-propre des auteurs, &, en particulier, contre celui des auteurs maltraités; car je vois déjà cette prévention s'armer ici contre moi. On sait qu'elle a mis dès long-temps nos appels au rang des pures folies; & ce ne seront ni nos rivaux, ni les *Feuilles périodiques*, qui s'aviseront jamais de nous protéger & de ramener les esprits du bon côté. Conclusion: le Public ne démord guère de son premier jugement, surtout, comme je crois l'avoir dit, si ce jugement est désavantageux; car s'il est favorable, oh ceci devient indifférent; le public alors est toujours tout prêt de se rétracter. Il n'y en a que trop d'exemples: l'opinion générale étant que la condamnation est toujours juste, quoique précipitée, mais non pas l'approbation. Ce public a pourtant plus d'une fois été pris en défaut dans un cas comme dans l'autre. Il a plus d'une fois été forcé de réhabiliter le bon droit opprimé; signe évident que le hazard préside souvent à la séance; & que peu de chose par conséquent, y peut faire opiner du bonnet, & tout de travers. Pourquoi non? Le Hazard & le Rien dominent partout. Une bouffée de vent réduisit bien la flotte de Xerxès à un esquif; & les plus petits incidens du monde ont renversé les plus grands Empires. Pourquoi vouloir que ce Hazard n'ait pas aussi ses droits sur les pièces de théâtre; & que des Riens quelquefois ne fassent pas tomber ces Riens?

Par exemple, la *fameuse* Tragédie *inconnue*, qui commençoit par ce malheureux vers si connu:

Digitized by Google

Vous ſouvient-il, ma ſœur, du feu Roi notre Père?

eût-elle été, de ce premier vers juſqu'au dernier, auſſi bien écrite que la *Henriade*, croit-on qu'elle n'eût pas toujours ſuccombé, comme elle fit, ſous le *ſou-rire inextinguible* qu'excita ſubitement ce ſecond vers ripoſté par un Gaſcon du parterre:

Sandis! S'il m'en ſouvient; il ne m'en ſouvient guère.

Une bagatelle du même poids, &, encore un coup, imputable à tout autre qu'à moi, égaya de même ici le dénouement juſqu'à l'annonce. Le récit ſuccinct de cette anecdote égayera la fin de ma préface un peu moins mal-à-propos.

Le poignard qu'on préſentoit alors à mon héros (*) & dont il ſe devoit percer, ſe trouva, ſoit par vétuſté ou autrement, en ſi mauvais état, qu'en paſſant de la main de Lyſimaque à la ſienne, le manche, la poignée, la garde & la lame, tout ſe ſépara de façon que l'Acteur reçut l'arme pièce à pièce, & fut obligé de tenir le tout du mieux qu'il pût à pleine main, tandis que geſticulant de cette main, il déclamoit pompeuſement nombre de vers qui précédoient la cataſtrophe. Quand l'illuſion théâtrale chez des François, aidée du ſérieux de quelques gens ſenſés, pourroit tenir contre une pareille minutie, la malveillance en

[*] On ne le lui préſente plus; lui-même l'enlève à Lyſimaque, au moment qu'il veut s'en frapper.

eût bien empêché par la manœuvre de ces eſprits charitables, dont nos parterres n'étoient alors que trop infeſtés. Qu'on ſe les rappelle, ces agréables Tumultueux, qu'a, depuis trop peu de temps, morigenés le bon ordre, ces *levriers de la ſatire*, ſi prompts à ſaiſir les moindres circonſtances riſibles, à la faveur deſquelles ils déconcertoient le jeu, mettoient les attentions en déroute, & faiſoient avorter un ſuccès naiſſant. On peut juger ſi la *Meute* éveillée tira bon parti du contretemps de ce maudit poignard en bloc enfermé dans la main du Déclamateur; & ſi les ricannemens ſurent bien ſoulever le rire, & faire éclore, par degrés, la riſée générale, au fatal inſtant où le comédien ſe poignarda d'un grand coup de poing, & jetta au loin l'arme meurtrière en quatre ou cinq morceaux. Il n'y eut que le faux Moribond & moi qui ne rîmes point. Quoi qu'il en ſoit, cette belle huée produiſit, je crois, un effet rétroactif ſur toute la pièce, & fut peut-être le vrai coup de poignard qui tua mon pauvre Calliſthène. Peut-être auſſi cela ſeul n'eut-il pas tout l'honneur de ma défaite. La ſéchereſſe & la gravité du ſujet purent bien y être pour quelque choſe. Cette pièce, dénuée des incidens favoris, qui tournent l'eſprit de nos Auditeurs à l'indulgence, & plus deſtituée encore du grand ſublime qui devoit y ſuppléer, n'étoit guères de nature à pouvoir par elle-même ſous ma plume, s'attendre à plus de ſuccès. D'ailleurs l'Amour, quoiqu'ici purifié de la molleſſe de celui qui s'eſt emparé de nos Drames Élégiaques, ne

détonne t-il pas encore un peu trop avec la haute idée qu'on nous veut donner de l'auſtérité des mœurs de l'ancienne Lacédémone ? Ou, tout au contraire, (on ſe perd à ces ſortes de conjectures) trop conforme à cette auſtérité, un amour ſi ſérieux & ſi laconique tenant déjà de la ſévérité de l'amour conjugal, ne devoit-il pas naturellement révolter la galanterie Françoiſe & lui déplaire ? C'eſt à mes ſages Lecteurs à décider : car il me les faut de ce rare caractère-là. Ainſi l'a prononcé du moins l'Oracle du temple du Goût. Interrogé ſur les raiſons du peu de cours que venoit d'avoir cette pièce, dont il daignoit parler aſſez avantageuſement : *Il eût fallu*, dit-il, *pour la faire réuſſir que tous les Spectateurs euſſent été des* Catons *ou des* Socrates. On conviendra qu'il eût fallu avoir bien du bonheur pour faire ici, & partout ailleurs, de pareilles chambrées.

La hauteur de Léonide fut encore une ſingularité malheureuſe : elle n'eſt pourtant pas une bizarrerie de mon imagination. Les femmes de Sparte parloient pour le moins auſſi haut que les Dames Romaines. Elles ſe piquoient même de commander aux hommes, fondées ſur ce que, diſoient-elles, *elles ſeules mettoient de vrais hommes au monde.* Nos Dames n'ont qu'à penſer, qu'à parler de même ; & dès-lors le *coſtuma* ici trouvera grace, en paroiſſant moins ſingulier.

PERSONNAGES.

ALEXANDRE LE GRAND.
CALLISTHÈNE, *Philoſophe de Sparte.*
LÉONIDE, *Sœur de Calliſthène.*
LYSIMAQUE, *Amant de Léonide.*
ANAXARQUE, *Amoureux de Léonide.*
CRATÈRUS, *Capitaine des Gardes.*
AGAMÉE *Lacédémonien, Ami de Calliſthène.*
CHEFS *de l'armée d'Alexandre.*
GARDES.

La Scène eſt dans le Camp d'Alexandre, ſur les bords du Jaxarte, *en* Sogdiane.

CALLISTHÈNE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRE, LYSIMAQUE, CRATÉRUS, Gardes.

ALEXANDRE *à Lyſimaque.*

EH bien! les Mécontens vont me voir & m'entendre;
A mon mépris pour eux reconnoître Alexandre;
Reſpecter mes arrêts, ſe taire, ou partager
Le ſort du Criminel qu'ils oſent protéger.
Les Grecs m'ont-ils remis une autorité vaine?
Ils ſont las, diſent-ils, des fers de Calliſthène:
Je le ſuis de leur plainte; & c'eſt trop en ſouffrir:
Ils veulent le revoir; ſa priſon va s'ouvrir.
(*à Cratérus.*)
Que de près, Amintas éclairant les Perfides,
Faſſe armer la Phalange & les Argyraſpides.

Qu'Anaxarque paroiſſe & marche à mes côtés.
Qu'on l'avertiſſe. Et vous, Lyſimaque, ſortez.

LYSIMAQUE.

Votre gloire m'ordonne, & mon devoir exige....

ALEXANDRE.

Que vous obéiſſiez.

LYSIMAQUE.

Seigneur....

ALEXANDRE.

Sortez, vous dis-je;
Calliſthène eſt coupable : en douter aujourd'hui,
C'eſt oſer me le croire, & l'être plus que lui.

LYSIMAQUE.

Puniſſez donc, Seigneur, ma criminelle audace!
Que j'obtienne ſon ſort, n'obtenant pas ſa grace.
Si le croire innocent, c'eſt offenſer mon Roi,
Perſonne n'eſt ici plus coupable que moi.

ALEXANDRE.

Lyſimaque!

LYSIMAQUE.

Oui, Seigneur, privez-moi d'une vie
Que peut auſſi bientôt flétrir la calomnie!
Je n'oſerois ſurvivre à l'Innocent proſcrit :
Et le jour m'eſt à charge où la Vertu périt.

ALEXANDRE.

Ainſi donc la Vertu gémit ſous ma puiſſance?
Et je ſuis un Tyran qui proſcrit l'Innocence?

LYSIMAQUE.

Se jettant aux pieds d'Alexandre.

Eh, Seigneur! l'Impoſteur, de ſa perfide voix,
N'a-t-il jamais ſurpris la juſtice des Rois?

Digitized by Google

ALEXANDRE.

Examinons donc mieux ſi la mienne a pu l'être.
Levez-vous. Je vous parle en ami plus qu'en maître,
Et ſuis de votre eſtime encore aſſez jaloux,
Pour craindre de paroître injuſte devant vous.
Ai-je légérement condamné Calliſthène?
Du Trône mille fois ſa liberté hautaine
N'a-t-elle pas en moi bleſſé la majeſté?
A ma gloire, à mes jours n'a-t-il pas attenté?

LYSIMAQUE.

Calliſthène, Seigneur? Lui de qui la ſageſſe
Fut de tout temps l'exemple & l'honneur de la Grèce!
Calliſthène, qui ſeul de ſes Concitoyens,
A vos jours glorieux conſacra tous les ſiens!
Rappellez-vous le temps où ce grand Perſonnage
Vint à votre valeur rendre un premier hommage.
Ne reconnoiſſant point de maître ni d'égaux,
Sparte avoit refuſé de ſuivre vos drapeaux.
Lui ſeul déſavoua hautement ſa Patrie;
Par ce refus honteux la réputa flétrie;
Et, du jeune Alexandre annonçant la grandeur,
Devança le retour de votre Ambaſſadeur.
On n'oubliera jamais cette heureuſe entrevue,
Où votre ame parut ſi noblement émue.
En digne Spartiate il s'offrit devant vous,
Auſſi reſpectueux, mais plus libre que nous.
« Sur l'Orient, dit-il, ton Sceptre va s'étendre;
» Moi, je viens conquérir le grand cœur d'Alexandre.

Digitized by Google

» Je vous le livre, Ami ; ne m'abandonnez pas ;
(Lui répondites-vous, le ſerrant dans vos bras)!
» Que ne peut le courage aidé de la ſageſſe ?
» Venez de vos conſeils ſecourir ma jeuneſſe ;
» De Sparte, dans ma Cour, introduiſez les mœurs ;
» Et loin de moi ſur-tout repouſſez les Flatteurs.
Vous parliez ſans détour ; il fut ſans défiance.
Vous en ſavez l'effet : tandis que la vaillance,
Du triomphe en tous lieux vous acquéroit l'honneur,
Du Héros, de vous-même, il vous rendoit vainqueur.
Souvent d'une ſi belle & ſi rare victoire,
Votre aveu devant nous lui rapporta la gloire.
Et c'eſt lui qu'on accuſe & que vous ſoupçonnez!
Lui qu'on charge de fers, & que vous condamnez !
Ah ! précipitez moins la perte irréparable
D'un homme qui vous fut ſi cher, ſi vénérable!
Vous touchez au moment d'un regret éternel,
Puiſque je le défends, il n'eſt pas criminel.
D'un homme que nos Grecs, que tant de peuples vantent,
Ne croyez pas qu'ainſi les vertus ſe démentent ;
Et ne démentez pas vous-même un ſi grand cœur,
Qui de tant de vertus étoit l'admirateur !
Peut-être Hermolaüs, ou quelqu'un des Complices
Vous l'a rendu ſuſpect au milieu des ſupplices ;
Mais, Seigneur, un Coupable immole en ces momens
La vertu la plus pure à l'horreur des tourmens.

Digitized by Google

ALEXANDRE.

Non, j'en ai vainement tenté la violence.
Les Conjurés pour lui ſont morts dans le ſilence.

LYSIMAQUE.

Quel indice évident l'aura donc condamné?

ALEXANDRE.

Me le demandez-vous? Leur ſilence obſtiné,
Leur ſacrilége audace à m'accabler d'injures;
Leur courage à braver la mort & les tortures,
Plutôt que de livrer à mon juſte courroux
Le Zélateur outré qui les ſéduiſit tous.
Oui, quand Lacédémone eut mérité ma haine,
Je ſais qu'avec bonté je reçus Calliſthène;
Que, voulant approcher la vérité de moi,
Il me plut d'égaler le Philoſophe au Roi.
Mais qu'il s'aveugle moins de l'orgueil qui le flatte.
Ce fut le rang du Sage, & non du Spartiate.
Comme le moindre Grec, s'il nuit à mes projets,
Le Spartiate tombe au rang de mes Sujets:
Un Spartiate enfin n'eſt qu'un homme ordinaire,
Que je n'épargne point, dès qu'il eſt téméraire.
Et tel eſt celui-ci. Que n'a-t-il point oſé?
Juſqu'où de ſa faveur n'a-t-il pas abuſé?
Sa franchiſe avec moi dégénère en outrage;
Elle n'eſt plus en lui qu'une fierté ſauvage,
Qu'une férocité qu'il aime à ſignaler,
Et dont l'excès en tout cherche à me ravaler.
Son éloquence, au gré de ſon fougueux génie,
Se déchaîne en public contre la tyrannie;
Trace de faux portraits, dont l'art ſéditieux
Sur moi plus d'une fois a fait tourner les yeux.

Vous l'avouerai-je enfin ? Mon orgueil en ſoupire :
Grecs, Macédoniens, tout me blâme & l'admire ;
C'eſt lui qui règne ; & moi, je n'ai plus que l'affront
De me voir enlever tous les cœurs qu'il corrompt.
Vingt Conjurés imbus de ſes fauſſes maximes,
En meurent aujourd'hui les coupables victimes.
J'ai vu ces Furieux (je vous l'ai déjà dit)
Dans leurs derniers ſoupirs exhaler ſon eſprit.
Leur animoſité, leurs diſcours, leur ſilence,
Tout déceloit la ſource où puiſoit leur licence.
Et ſur un faux rapport je me ſerois trompé ?
Non, non ! Dans le complot Calliſthène a trempé.
Et cet eſprit d'ailleurs qu'à tous il communique,
Cette ſéduction n'eſt pas ſon crime unique.
De plus d'un attentat l'inſolent s'eſt noirci ;
Et l'avis qui m'engage à le penſer ainſi,
Se trouve ſoutenu d'une forte apparence.
Sparte remue ; Agis prépare, en mon abſence,
Contre la Macédoine, & la flamme & le fer ;
Déjà même ſa marche alarme Antipater.
Le perfide ici n'eſt, à ce que l'on ſoupçonne,
Que l'eſpion d'Agis & de Lacédémone.
C'en eſt trop à la fois ; ne m'en parlez donc plus ;
Vous tenteriez pour lui des efforts ſuperflus :
Ou, ſi vous le voulez dérober au ſupplice,
Implorez ma clémence & non pas ma juſtice.

LYSIMAQUE.

Un homme tel que lui, bleſſé du ſeul ſoupçon,

N'accepte pas la vie à titre de pardon ;
Et vouloir l'y forcer, c'eſt vouloir qu'on le pleure.

ALEXANDRE.

Je ne dis que ce mot : Qu'il fléchiſſe, ou qu'il meure.

LYSIMAQUE.

Il ne fléchira point : il mourra. Mais, Seigneur,
(*Sortant d'un air furieux.*)
Ce fer auparavant me percera le cœur.

ALEXANDRE, *le retenant*

Lyſimaque, arrêtez !

LYSIMAQUE.

Ma douleur eſt trop vive !

ALEXANDRE.

Vous m'oſez réſiſter ?

LYSIMAQUE.

Que je meure, ou qu'il vive !

ALEXANDRE.

Gardes ! Qu'on le déſarme *. Il ſuffit ; laiſſez nous.

LYSIMAQUE.

Vous n'avez donc pour moi ni pitié ni courroux ?

ALEXANDRE.

Alexandre vous aime, & n'eſt point un Barbare.
Mon cœur ſe ſent touché d'une amitié ſi rare.
Par égard pour des nœuds ſi tendres & ſi forts,

---

* On lui ôte ſon épée.

L'Ami d'Epheſtion pardonne à vos tranſports.
L'intérêt dont m'occupe une tête ſi chère,
Se réveillant en moi, ralentit ma colère;
Je ſuſpendrai le cours de mes inimitiés.
Mais, Lyſimaque, avant que vous en profitiez,
Trop de prévention vous aveugle peut-être :
Ne rougiriez-vous pas de parler pour un traître ?
Penſez-y mieux : puis-je être en repos ſur ſa foi ?

LYSIMAQUE.

Mais vous-même, Seigneur, que penſez-vous de moi ?

ALEXANDRE.

Que vous avez le cœur vertueux & ſenſible;
Que vous brûlez pour moi d'un zèle incorruptible;
Et qu'à ce dévouement ſans réſerve & ſans fard,
Le Prince & la Perſonne également ont part.

LYSIMAQUE.

Eh bien! ces ſentimens dont votre Cour eſt pleine,
Comme d'elle & de moi, ſont ceux de Calliſthène;
Il a, par-deſſus nous, l'art de les inſpirer,
D'y ſavoir affermir, de vous faire adorer;
Il conſacre à ce ſoin ſes veilles & ſa vie.
Voilà de qui l'on veut que mon Roi ſe défie!

ALEXANDRE.

Mais enfin quelle excuſe à ſa témérité ?
Faut-il que ce qu'en lui l'on nomme auſtérité,
Juſqu'à l'irrévérence impunément s'écarte ?
Qu'il m'oſe contredire en tout ?

Digitized by Google

LYSIMAQUE.

Il eſt de Sparte.
Qui ſort de cette école à feindre eſt mal inſtruit ;
Mais le vrai zèle éclate où la vérité luit.
Eh ! daignez ſupporter, Seigneur, une rudeſſe
Qui n'eſt telle ſouvent que par trop de ſageſſe !
Aſſez de Courtiſans, rampans adulateurs,
Laiſſant vos intérêts, pour ne veiller qu'aux leurs,
Sous un air de vertus vous déguiſent les vices,
Et de fleurs ſous vos pas couvrent les précipices :
N'éteignez pas, Seigneur, ſans vous bien conſulter,
Le ſeul flambeau qui peut vous les faire éviter.

ALEXANDRE.

Qu'il s'obſerve donc mieux : faites qu'il s'accoutume
A mêler ſes conſeils d'un peu moins d'amertume;
Qu'un reſpect attentif à les aſſaiſonner,
Lui mérite, en un mot, l'honneur de m'en donner.
Enfin, qu'il vous imite; &, ſoit juſtice ou grace,
A ce prix je lui rends mon eſtime & ſa place;
Me fie à vos diſcours, &, m'en laiſſant toucher,
De ma Perſonne encor veux bien le rapprocher.
Qu'il reparoiſſe. Mais, dès ce jour, qu'il commence
A ſignaler ſon zèle, ou du moins ſa prudence !
Ce jour (pour votre Ami jour d'horreur ou de paix)
Il m'eſt plus odieux, ou plus cher que jamais.

Je ne m'explique pas maintenant davantage ;
Aujourd'hui je l'éprouve enfin. Voyons l'uſage
Qu'il fera du retour de ſes premiers honneurs,
Et de ce grand pouvoir qu'il a ſur tous les cœurs.

SCENE II.

ALEXANDRE, LYSIMAQUE, ANAXARQUE, GARDES.

ALEXANDRE.

ANaxarque, partez. Qu'ainſi que par moi-même,
Sparte apprenne par vous ma volonté ſuprême.
Un reſte de bonté retient mon bras vengeur.
Du Nil & de l'Euphrate Alexandre vainqueur
Peut, la foudre à la main, repaſſer le Boſphore.
De Thèbe, aux yeux des Grecs, la cendre fume encore.
Que Sparte, en vous voyant, par un prompt repentir,
D'un traitement pareil ſonge à ſe garantir.
Amenez, pour garans d'une foi peu certaine,
Avec un des deux Rois, la Sœur de Calliſthène...

LYSIMAQUE.

Léonide !

ALEXANDRE.

Elle-même. Elle me répondra
De ce que déſormais ce Peuple entreprendra.

Digitized by Google

Je ſais que ſon Pays l'écoute & la révère.
J'ai des raiſons encor qui regardent ſon Frère.
Allez; &, dès demain, abandonnant ces lieux,
Ne repréſentez plus qu'un Roi victorieux.

SCÈNE III.

ANAXARQUE, LYSIMAQUE.

LYSIMAQUE.

ANaxarque triomphe; on le voit à la joie
Qu'il témoigne à voler où ſon Maître l'envoie.
Il bénit la rigueur de cet ordre fatal
Qui ſemble conſommer le malheur d'un rival.
Il auroit dû ſonger qu'encor que tout lui rie,
La faveur à la Cour à chaque inſtant varie;
Et qu'au fragile honneur d'un poſte ſi gliſſant,
Tel s'élève aujourd'hui, qui demain en deſcend.

ANAXARQUE.

Pour être moins en butte à ce revers funeſte,
Je remplirai mon poſte en Courtiſan modeſte;
Et, dès les premiers pas, je plains, dans cet eſprit,
Votre Ami malheureux dont l'exemple m'inſtruit.

LYSIMAQUE.

Arbitre de ſon ſort, & du vôtre peut-être,
Mon Ami redevient celui de votre Maître;
Et dans le même rang qui fit tant de jaloux,
Il va revoir tomber la Cour à ſes genoux.
Ne vous allarmez pas; je promets de lui taire

La joie où vous nagiez, dans l'eſpoir du contraire.
De ſemblables rapports ſeroient mal adreſſés;
Et ſon bonheur me venge, & vous punit aſſez.

ANAXARQUE.

Tel eſt le cœur humain : qu'il aime ou qu'il haïſſe,
De la prévention il paſſe à l'injuſtice.
Je plaignois Calliſthène; &, d'un œil ſatisfait,
De vos louables ſoins je vois l'heureux effet.
Quant à cette ambaſſade où mon Maître m'envoie,
Si je vous ai paru l'accepter avec joie,
L'émotion naiſſoit d'un ſentiment bien doux;
Et, pour vous en convaincre, il faut m'ouvrir à vous.
L'Amour, plus que le Prince, ordonne que je parte;
Moins Miniſtre qu'Amant, je brûle d'être à Sparte;
J'y vole en béniſſant l'ordre & le choix heureux
Qui me font un devoir du comble de mes vœux.

LYSIMAQUE.

Et quelle eſt la Beauté que votre cœur adore?
J'ai mes raiſons. Son nom de grace?

ANAXARQUE.

Je l'ignore.
Apprenez ſeulement comme au fond de mon cœur
L'amour le plus ardent lança le trait vainqueur.
Quand de Perſépolis méditant la conquête,
Tous les Grecs eurent mis Alexandre à leur tête;

C'eſt

C'eſt moi qui, de ſa part, aux bords de l'Eurotas,
Demandai les ſecours que nous n'obtînmes pas.
Le jour que je quittai cette Ville orgueilleuſe,
Que les loix de Lycurgue ont rendu ſi fameuſe,
La Jeuneſſe intrépide y célébroit des jeux,
Dont le prix diſputé reſte au plus courageux.
Je m'approchai du Cirque; & j'y vis la vaillance,
Par la témérité s'annoncer dès l'enfance.
J'admirai quelque temps ces Elèves de Mars;
Mais un autre ſpectacle attacha mes regards.
La plus tendre moitié de l'eſpoir des familles,
Tout ce que Sparte avoit de rare entre ſes Filles,
La couronne à la main, aſſiſtant au combat,
Y brilloit à l'envi du plus naïf éclat.
On veut être invincible aux yeux de ce qu'on aime;
Et de Lycurgue ainſi la ſageſſe ſuprême
Voulut que la Beauté triomphante en ce jour,
Allumât le courage en inſpirant l'amour.
D'inutiles atours ne brilloient point ſur elles;
Ils auroient avili leurs graces naturelles:
La ſimple Modeſtie étoit leur vêtement,
Et l'auſtère Pudeur leur unique ornement.
Quelle ame à cet aſpect ne ſe fût pas émue!
Parmi ces beaux objets où s'égaroit ma vue,
J'en vis un qui bientôt fixa par ſes attraits,
Mes yeux, pour un moment; & mon cœur pour jamais.
Celle qu'au même lieu ramenèrent nos armes,
La Fille de Tindare, Hélène, eut moins de charmes.
Plein d'un feu juſqu'alors à mon cœur inconnu,
Paſſionné, ravi, rien ne m'eût retenu;
J'allois, fendant la preſſe, en amant téméraire,

Par un aveu public, l'offenſer ou lui plaire;
Quand du Peuple attentif la ſoudaine clameur
Marqua la fin des jeux, par le nom du Vainqueur.
La foule ſe diſperſe & m'entraîne avec elle;
Aux ſoins d'un prompt retour mon devoir me rappelle:
J'y pourvois, & je pars, ſans pouvoir être inſtruit
Du nom de la Beauté dont l'image me ſuit.
J'eſpérois l'effacer; mais, Dieux! qui l'eût pu croire?
Le temps de plus en plus la grave en ma mémoire?
Plus je veux l'oublier, plus je crois la revoir.
L'abſence, la raiſon, juſqu'à mon peu d'eſpoir,
Tout n'eſt qu'un aliment au feu qui me conſume.
Ce feu plus que jamais aujourd'hui ſe rallume;
Et je retourne enfin, loin qu'il ſoit amorti,
Plus amoureux cent fois que je ne ſuis parti.
Vous voyez, Lyſimaque, en cet aveu ſincère,
Ce qu'a d'heureux pour moi mon nouveau miniſtère:
De celle que j'adore il rapproche mes ſoins;
Peut-être ils lui plairont; je la verrai du moins;
Mes regards enchantés juſtifieront l'idée
Que, depuis ſi long-temps, mon ame en a gardée;
Et de ce plaiſir ſeul ſuffiſamment charmé...
Mais, je vous parle en vain, ſi vous n'avez aimé.

LYSIMAQUE.

Perſonne mieux que moi ne conçoit votre joie.
Devant votre pareil votre cœur ſe déploie.
Egalement épris du plus conſtant amour,

Je me dois & me vais déclarer à mon tour.
Sachez....

ANAXARQUE.

Une autre fois. Cratérus nous aborde.
Dès long-temps entre nous on jetta la diſcorde;
Et des reſſentimens à la Cour trop communs,
Nous rendroient en ces lieux l'un à l'autre importuns.

SCÈNE IV.

CRATÉRUS, LYSIMAQUE.

CRATÉRUS.

LE perfide Anaxarque a-t-il l'ame aſſez vaine,
Pour oſer approcher l'ami de Calliſthène?
Et fier d'une faveur prête à nous perdre tous,
Eſt-ce pour nous braver qu'il ſe préſente à vous?

LYSIMAQUE.

Non, mon cher Cratérus; Anaxarque s'excuſe:
Il m'aſſure, & je crois....

CRATÉRUS.

Croyez qu'il vous abuſe.
Du moindre voile ainſi le crime revêtu,
Trompe l'œil indulgent de la ſimple vertu.
Comme vous autrefois, jeune & ſans défiance,
Je payai ce tribut à l'inexpérience;
Mais le vieux Courtiſan ſait lire au fond des cœurs.

Anaxarque, il eſt vrai, n'eſt pas de ces flatteurs
Dont la louange outrée, à celui qu'on encenſe
Paroît moins, s'il eſt ſage, un tribut qu'une offenſe;
Celui-ci ſe gliſſant par de plus ſûrs détours,
Plaît par des actions plus que par des diſcours.
Inſtigateur adroit du pouvoir arbitraire,
D'autant plus dangereux qu'il eſt moins téméraire,
Il s'abſtient prudemment de lui rien propoſer;
Mais l'approuvant en tout, l'engage à tout oſer.
Ce pouvoir ſévit-il au gré de l'impoſture;
Eſt-il prêt d'opprimer la vertu la plus pure;
Il fait taire pour elle un crédit circonſpect,
Sans rougir d'appeller ce ſilence un reſpect,
Quand ce n'eſt qu'un groſſier, qu'un indigne artifice
Pour laiſſer le champ libre & plaire à l'injuſtice;
Pour travailler ſous-main à ſon propre bonheur,
Au riſque de livrer ſon Prince au déshonneur.
Du Traître cependant la commode baſſeſſe
Fait dans l'intégrité ſentir de la rudeſſe;
Gagne la confiance, &, l'ayant tout à ſoi,
Rend l'approche du Sage inſupportable au Roi.
Du grand Homme accuſé d'une odieuſe trame,
Il n'eſt pas, dira-t-il, le délateur infame;
Je le veux: mais du Juge il gouverne l'eſprit;
Sa voix ſeule écoutée, ou l'appaiſe, ou l'aigrit:
Que pour l'innocent donc elle ſe faſſe entendre;
Qu'il éclaire, combatte, ou fléchiſſe Alexandre:
Autrement, quoi qu'il puiſſe alléguer aujourd'hui.
Si Calliſthène meurt; je ne m'en prends qu'à lui.

Digitized by Google

LYSIMAQUE.

Qu'importe qu'un reſpect faux ou vrai le retienne,
Si ma franchiſe agit au défaut de la ſienne ?
Par mes ſoumiſſions Alexandre amolli,
A révoqué l'Arrêt dont nous avons pâli.

CRATÉRUS.

Eh ! je le ſais. Au bruit de la Phalange armée,
De Chefs & de Soldats une troupe alarmée,
Eſpérant l'adoucir, ſe venoit joindre à vous.
Vous ſeul vous aviez fait plus qu'ils n'auroient fait tous :
C'eſt ce que nettement il leur a fait entendre.
Mais qui ne voit du reſte à quoi l'on doit s'attendre,
Et que cette bonté prête à ſe démentir,
N'a ſuſpendu le coup que pour l'appeſantir ;
Elle agit dans l'eſpoir de quelque complaiſance
Qu'exigera l'abus de la pleine puiſſance,
Et que n'aura jamais votre Ami vertueux.
Ainſi, pour un orage, en éclateront deux.
De Calliſthène ici la Sœur infortunée,
Par Anaxarque alors en eſclave amenée,
Ne s'en préſentera qu'avec plus de fierté.
Et que ne craindre pas d'un Monarque irrité,
Qui veut que devant lui tout s'abaiſſe & tout tremble ?

LYSIMAQUE.

Mes ſoucis ſe calmoient ; tous renaiſſent enſemble :
Inhumain ! de quels traits déchirez-vous mon cœur ?
Pourquoi d'un peu de paix lui ravir la douceur ?

Je me fermois les yeux ; je voulois à moi-même
Me déguiſer l'horreur d'une infortune extrême ;
Me cacher le péril qui menace en un jour,
L'amitié la plus vive & le plus tendre amour ;
Je ne le puis ; il faut que votre ſoin barbare
Détrompe un malheureux qu'un foible eſpoir égare ;
Et, pour mieux l'accabler, votre cruauté joint
Aux coups déjà tout prêts, ceux qui ne le ſont point.

CRATÉRUS.

Ils ne le ſont que trop ; il n'eſt plus temps de feindre.
Songeons à les parer plutôt qu'à nous en plaindre :
Je verrai Calliſthène, & l'oſerai prier
De réduire une fois ſon courage à plier.
A Sparte, ainſi que vous, j'ai quelque intelligence.
D'Anaxarque d'abord, trompons la diligence ;
Qu'avant ſon arrivée on ſache ſes deſſeins ;
Et qu'on ne livre pas Léonide en ſes mains.
Qu'elle ignore ſur-tout les malheurs de ſon frère.

LYSIMAQUE.

Un bruit ſi répandu peut-il être un myſtère ?
Tout le Péloponèſe, inſtruit depuis deux mois,
A notre gré, près d'elle, a-t-il été ſans voix ?
Combien de fois, hélas ! liſant dans ſa penſée,
D'un juſte effroi mon ame a-t-elle été glacée ?
Combien de fois mes yeux ont-ils craint de la voir ?
Anaxarque ſans vous devenoit mon eſpoir ;
J'allois l'intéreſſer.... pour moi... pour Léonide...

CRATÉRUS.

Vous verſiez vos ſecrets dans le ſein d'un perfide.

LYSIMAQUE.

Par un aveu ſincère il m'avoit raſſuré.

CRATÉRUS.

Venez, venez ; le Ciel m'aura mieux inſpiré.

LYSIMAQUE.

Hâtons-nous ; faiſons donc embarquer Agamée.
Que par lui le premier Sparte ſoit informée
Des fureurs d'Alexandre, & de l'affreux danger
Qu'en venant, Léonide auroit à partager.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSIMAQUE, CRATÉRUS.

CRATÉRUS.

Dissipez des frayeurs & vaines & nuisibles;
Ou déguisez les mieux sous des dehors paisibles.
Callisthène, Seigneur, va paroître en ces lieux;
Voulez-vous l'embrasser, le trouble dans les yeux?
S'il soupçonnoit qu'encore à la merci d'un Maître,
Il n'est libre qu'autant qu'il osera peu l'être;
Sa patience à bout, son courage indigné,
Rapprocheroient bientôt le danger éloigné.
Songez, pour vous montrer sous un front plus tranquille,
Qu'Anaxarque entreprend un voyage inutile;
Que la foudre en ses mains ne fera qu'un vain bruit;
Et que notre émissaire est parti bien instruit.
Et depuis quand d'ailleurs, craintive, obéissante,
Sparte écouteroit-elle une voix menaçante?
La même voix en vain mendia son secours;
Sparte y fut sourde alors, & le sera toujours.
Outre l'appui d'Agis, & de plus d'un Éphore,

Digitized by Google

Léonide a pour elle un peuple qui l'adore ;
A ſon ſecours enfin Sparte eſt prêt à voler!
Et l'aſyle n'eſt pas facile à violer ;

LYSIMAQUE.

Sparte peut la défendre, &, honteux de ſa haine,
Le Roi redevenir l'ami de Calliſthène ;
Quel que ſoit leur péril, ne pas eſpérer mieux,
Ce ſeroit faire injure à l'équité des Dieux.

CRATÉRUS.

Pourquoi donc cet ennui qu'on voit qui vous dévore
Eſpérant tout, de quoi vous plaignez-vous encore ?

LYSIMAQUE.

Du départ d'Agamée.

CRATÉRUS.

Eſt-ce vous que j'entends ?

LYSIMAQUE.

Et que vous entendrez le répéter long-temps.
Avec tranquillité j'attendois l'arrivée
D'une amante à mes feux promiſe & réſervée,
Quand vous êtes venu m'inſpirer un effroi,
Qui, pour jamais, hélas! nous ſépare elle & moi.
L'eſquif où s'eſt jetté l'ami de Calliſthène,
Sur l'onde, au gré des vents, diſparoiſſoit à peine,
Que, rentré dans le camp, j'y trouve répandu
Un bruit qui me fait voir que je me ſuis perdu.
Alexandre emporté par une ardeur étrange,
Entre l'Euripe & nous prétend mettre le Gange;
Et bientôt, voulant voir le monde à ſes genoux,
Mettra le même eſpace entre le Gange & nous.

Roxane cependant, au ſein de la Perſide,
Doit près d'elle, dit-on, retenir Léonide ;
Et nous ne partions pas qu'elle ne fût ici :
L'ayant donc pu revoir, & m'éloignant ainſi,
Concevez mes regrets & ma douleur mortelle ;
J'étois à Léonide en me ſéparant d'elle ;
Je partirois l'époux d'un objet ſi chéri.
Car enfin, quoi qu'on diſe, elle n'eût point péri ;
Sa préſence eût du roi déſarmé la colère.
Elle eût été l'appui, le ſalut de ſon Frère.
Que ne peut la ſageſſe unie à la beauté ?
Les plus cruels n'ont-ils que de la cruauté ?
Et quand de l'aſtre ici contraire à l'innocence,
Son aſpect n'auroit pu corriger l'influence,
Tout mon ſang, pour eux deux, devant elle eût coulé,
Et du moins à ſes yeux je me fuſſe immolé.
A la perdre, en un mot, rien n'a dû me contraindre.
Exempt de ma foibleſſe étoit-ce à vous à craindre?
Nous voilà condamnés à ne plus nous revoir ;
Eh ! c'eſt le ſeul malheur qu'il eût fallu prévoir.

CRATÉRUS.

Ce qu'eût prévu bien moins un ami qui vous guide,
C'eſt qu'il eût pu vous nuire, en ſervant Léonide.
Mais tel eſt des Amans l'eſprit irréſolu.
Je n'ai fait, après tout, que ce qu'il vous a plu ;
Pourquoi s'en prendre à moi de nos terreurs ſoudaines ?
Les vôtres, ce me ſemble, ont précédé les miennes.
Votre cœur, diſiez-vous, en fut cent fois glacé.

LYSIMAQUE.

Oui: mais, je le répète, elles avoient ceſſé,
Quand vous êtes venu tout-à-coup me les rendre,
Exagérant ſi fort les fureurs d'Alexandre,
Et me peignant...

SCÈNE II.

LYSIMAQUE, CRATÉRUS, AGAMÉE.

CRATÉRUS.

QUE vois-je? Agamée! Eſt-ce vous?
Vous que la voile avoit emporté loin de nous!
Quelle diſgrace donc auriez-vous éprouvée?

AGAMÉE.

Léonide, Seigneur...

LYSIMAQUE.

Eh bien?

AGAMÉE.

Eſt arrivée.

LYSIMAQUE.

Arrivée! Ah! courons au-devant de ſes pas!
Sauvons-là! Qu'elle fuie, & ne ſe montre pas!

AGAMÉE.

Seigneur, il n'eſt plus temps: tout vol au devant d'elle.
Et le Roi maintenant en apprend la nouvelle.
Je l'ai vue au moment qu'avec rapidité,

Du Jaxarte à la mer j'allois être porté.
Pour courir des premiers m'offrir à ſon paſſage;
En vain j'ai promptement regagné le rivage;
De nos ſoldats campés au pied de ces remparts,
Ses habits à la Grecque ont frappé les regards.
Des Chefs l'ont reconnue, & l'un d'eux l'a nommée.
Le bruit en un inſtant s'en répand dans l'armée;
On l'approche, on l'entoure, on l'admire, on la plaint;
Pas un n'oſe l'inſtruire, & chacun ſe contraint.
Mais ce myſtérieux & lugubre ſilence
Ne ſert qu'à redoubler ſa vive impatience:
Et, préſageant des maux qui ne ſont que trop vrais,
Lui fait précipiter ſes pas vers ce Palais.

LYSIMAQUE *voulant ſortir.*

C'eſt pour y ſignaler l'amitié fraternelle,
Par quelque trait funeſte & pour nous & pour elle!

CRATÉRUS *le retenant.*

Calmez auparavant le trouble où je vous voi.
Elle n'eſt pas ſans doute encore auprès du Roi.
Courez à ſa rencontre: allez, cher Agamée;
Quel que ſoit le courroux dont elle eſt animée,
Obtenez d'elle, avant tout éclairciſſement,
Que Lyſimaque ici l'entretienne un moment.

SCÈNE III.

LYSIMAQUE, CRATÉRUS.

LYSIMAQUE.

SA fierté va tout perdre : hélas ! qu'à ſon approche,
Vous êtes bien vengé d'un injuſte reproche !
L'extrémité m'éclaire ; & le danger préſent
Lève d'un fol eſpoir le bandeau ſéduiſant.
Jouiſſez, Cratérus, de toute ma foibleſſe.

CRATÉRUS.

Ne ſongez qu'à la vaincre ; & pour moi je vous laiſſe,
Pour aller diſpoſer ſon Frère à la douceur,
Et faire que lui-même y diſpoſe ſa Sœur.
Retenez cependant ſa colère enchaînée ;
En ne l'entretenant que de votre hymenée....

LYSIMAQUE.

L'entretien ſera court. Près d'elle un mot ſuffit.
Eh ! des Femmes de Sparte oubliez-vous l'eſprit ?
Leurs bouches & leurs cœurs voués à la ſageſſe,
De l'amoureux langage ignorent la molleſſe ;
Et leur feu vertueux s'exprimant ſans détours,
Permet peu qu'on s'étende en frivoles diſcours.
Bientôt ſes queſtions ſauront donc me confondre.
Sur l'état de ſon Frère ayant à lui répondre....
Que dire ?

CRATÉRUS.

Qu'elle ignore au moins, ainſi que lui,
Qu'Alexandre menace & l'éprouve aujourd'hui.
Cette épreuve après tout, peut n'être pas funeſte :
Le danger eſt douteux ; il ſeroit manifeſte.
Flattez-la, flattez-vous. Adieu. Je l'apperçois.

SCÈNE IV.

LÉONIDE, LYSIMAQUE.

LÉONIDE.

AH ! Seigneur !

LYSIMAQUE.

Ah ! Madame ! Eſt-ce vous que je vois ?
De cet heureux prodige inſtruit par Agamée,
Je ne l'en oſois croire ; & mon ame charmée....

LÉONIDE.

Rendez d'abord le calme à mon cœur indigné :
Calliſthène vit-il ?

LYSIMAQUE.

Il vit, il a régné,
Et peut régner encor, s'il veut, ſur Alexandre.

LÉONIDE.

Ne m'en dites pas plus que je veux en entendre.
Il vit : mais eſt-il libre ?

LYSIMAQUE.

Auſſi libre que vous ;

En état de jouir du deſtin le plus doux.

LÉONIDE.

Pourquoi donc ces regards d'une foule éperdue
Qui m'évite, ſe tait, ou ſoupire à ma vue ?

LYSIMAQUE.

L'Armée ignore encore un ſi prompt changement !
Votre arrivée en marque & l'heure & le moment.
Les Deſtins las enfin d'opprimer l'innocence,
Ou plutôt ce que d'eux exige une préſence
Qui du bonheur par-tout doit être le ſignal,
Relève Calliſthène, & confond ſon Rival.
De ce moment enfin la calomnie expire,
Et la vertu triomphe.

LÉONIDE.

Il ſuffit : je reſpire.
Maintenant de nos feux qu'il s'agiſſe un inſtant.
Je crois, comme le mien, que le vôtre eſt conſtant.

LYSIMAQUE.

Vos attraits ſur les cœurs ont-ils une puiſſance
Qu'affoibliſſent jamais ni le temps ni l'abſence ?
N'en doutez point ; le mien de ſa fidélité
A fait toute ſa gloire & ſa félicité.
J'atteſte ...

LÉONIDE.

Je n'en veux de garant que moi-même ;
Je crois que vous m'aimez, parce que je vous aime.
Revenons donc, Seigneur, à l'intérêt commun.
Peignez-moi nos malheurs, ſans en omettre aucun.

A-t-on pu menacer la liberté, la vie
D'un Sage dont on ſait que Sparte eſt la patrie?
Et ſe diſſimuler dans un tel attentat,
Qu'un Citoyen pareil égale un Potentat?
Ne me déguiſez rien : d'où nous vient cette injure?
Parlez; de quel forfait, la hardie impoſture
Oſa-t-elle à mon frère imputer la noirceur?
Quels ſont ſes ennemis! Quel eſt ſon défenſeur?
Etrange récompenſe, hélas! de ſes ſervices,
Et du plus ſignalé de tous les ſacrifices!

LYSIMAQUE.

Ce mortel, le plus grand que votre ville ait eu,
N'a d'autres ennemis que ceux de la vertu;
Nous rendons à la ſienne un hommage unanime;
On l'aime, on le reſpecte : & voilà tout ſon crime.
Aux piéges d'un rival envieux de ſon ſort,
Cet amour, ces reſpects ont ſervi de reſſort.
Du Roi, que le courroux trop aiſément enflamme,
Anaxarque a d'abord ébranlé la grande ame,
En lui faiſant penſer qu'on uſurpoit ſes droits;
Que régner ſur les cœurs, c'eſt dépouiller les Rois,
Partager avec eux leur plus noble avantage,
Et même aller toujours plus loin que le partage.
A ces traits venimeux s'eſt joint plus d'un malheur.
D'un complot criminel, Hermolaüs auteur,
Oſant de la vertu prendre le ton ſévère,
A, pour modèle au Roi, propoſé votre frère.
Des faux bruits, là-deſſus répandus à deſſein,
Lacédémone armée, un Conquérant enfin

Digitized by Google

A qui d'un fol encens le flatteur eſt prodigue,
Et que d'un ſage ami l'auſtérité fatigue,
De concert, contre nous, tout cela s'uniſſant,
A côté du coupable avoit mis l'innocent.
C'en étoit fait. Le Sage & de Grèce & de Sparte
Signaloit par ſa mort les rives du Jaxarte;
Le Roi dans ſa colère en prononçoit l'Arrêt;
On lioit la victime & le fer étoit prêt....
Vous frémiſſez. Je fais un récit trop fidèle....

LÉONIDE.

C'étoit à ma prière, & je la renouvelle.

LYSIMAQUE.

Les miennes & mes pleurs étant donc ſans pouvoir,
Je n'ai plus pris d'avis que de mon déſeſpoir.
J'allois me délivrer d'une importune vie:
Le Roi s'eſt oppoſé lui-même à ma furie,
Et de la ſienne alors un peu moins poſſédé,
Il a daigné m'entendre & m'a tout accordé.
Tout a repris, dès-là, ſa place légitime;
L'Envie eſt retombée aux pieds de ſa victime;
Et l'eſtimable objet de ſa lâche fureur,
Du pied de l'échafaud, remonte à la faveur.
C'eſt à l'amitié ſeule ici qu'on attribue
Un déſeſpoir auquel cette victoire eſt due:
Mais l'amour, je l'avoue, eut part à mes tranſports.
Ce frère, autant qu'à moi, vous eſt cher; &, dès-lors,
Vivement pénétré des atteintes mortelles
Dont vous alloient frapper de ſi triſtes nouvelles,

Je voulois m'épargner de plus funeſtes coups,
Et mourir avec lui, pour mourir avant vous.

LÉONIDE.

Mon ſang, en arroſant & l'une & l'autre cendre,
D'un opprobre de plus eût couvert Alexandre.
De vos ſoins, notre vie eſt donc l'heureux effet:
Egalons, s'il ſe peut, le ſalaire au bienfait.
Ma main ne ſuffit pas: l'amour qui la préſente,
Pour acquiter la ſœur, ſatisfait trop l'amante:
Un autre prix plus beau, c'eſt que, malgré ſes loix,
Je vous apprends que Sparte applaudit à mon choix.
Sparte qui, dans la peur que ſa vertu ne change,
D'aucun ſang étranger ne ſouffre le mélange,
Se relâche pour vous, veut bien vous excepter,
Vous juge digne d'elle, & va vous adopter.
Peut-être on dénieroit, même au fils de Philippe,
L'honneur où Lyſimaque aujourd'hui participe.
Que de cet honneur donc, & du don de ma main,
Le Héros & l'Amant béniſſent le Deſtin;
Et puiſſe votre amour trouver dans ſa victoire,
Le degré de bonheur qu'y doit trouver la gloire,
Reſte à l'aveu d'un frère (aveu qui vous eſt sûr)
De couronner un feu ſi fidèle & ſi pur.
Qui l'arrête? Ou plutôt qui me retient moi-même?
Contentez d'une ſœur l'impatience extrême:
Du lieu qui me le cache, ouvrez-moi les chemins;
Je veux toucher les fers qui tombent de ſes mains,

Digitized by Google

En baiſer la première & la place & la marque,
Inſulter, par ma joie, au dépit d'Anaxarque....
Allons, cher Lyſimaque ; &, ſans l'attendre ici,
Courons....

LYSIMAQUE.

Il vous prévient, Madame ; & le voici.
L'élite de nos Chefs le ſuit & l'environne ;
Et vous voyez le rang que ſa vertu lui donne.

SCÈNE V.

CALLISTHÈNE, LÉONIDE, LYSIMAQUE, CRATÉRUS, Chefs de l'Armée d'Alexandre.

LÉONIDE.

OU nous retrouvons-nous, ô mon frère !

CALLISTHÈNE.

Ma ſœur,
De nos embraſſemens ſuſpendons la douceur ;
Et ſouffrez que j'achève ici de rendre grace
A ces braves Guerriers qu'a touchés ma diſgrace.
Allez, nobles amis de l'innocence aux fers,
Ne vous ſouvenez plus des maux que j'ai ſouf-
ferts.
C'eſt à mes délateurs à rougir d'une injure,
Que votre déſaveu répare avec uſure.
Retirez-vous, allez, vous dis-je ; & privez-moi
Des traits d'une amitié ſuſpecte à votre roi.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

CALLISTHÈNE, LÉONIDE, LYSIMAQUE.

CALLISTHÈNE.

VOus qui ſauvez des jours que l'impoſture attaque,
Embraſſez votre ami, généreux Lyſimaque.
Si ma ſœur eſt un bien digne de vous flatter,
Je ſuis libre; elle arrive; elle peut m'acquitter.

LYSIMAQUE.

Mon cœur, de ce moment, n'a plus de vœux à faire.
Vous les comblez vous deux; une faveur ſi chère,
Tous trois nous uniſſant des liens les plus forts,
Pouvoit ſeule égaler le malheur d'où je ſors.

LÉONIDE.

Que vous m'avez jettée en de vives alarmes!

CALLISTHÈNE.

La paix qui peut les ſuivre, en aura plus de charmes.

LÉONIDE.

Vous voulûtes partir, malgré tous nos avis

CALLISTHÈNE.

Je me repentirois de les avoir ſuivis....

LÉONIDE.

Pour un ingrat par qui votre mort fut jurée?

Digitized by Google

CALLISTHÈNE.

De ſes perſécuteurs la Grèce eſt délivrée.

LÉONIDE.

C'eſt la gloire d'un Roi dont vous ornez la Cour ?
Et ce n'eſt point la nôtre.

CALLISTHÈNE.

Elle doit l'être un jour.
De l'ennemi commun la puiſſance eſt détruite.
La Grèce à nous céder ſera bientôt réduite.
Avions-nous avec elle, ou la guerre ou la paix;
Cet ennemi toujours retardoit nos ſuccès.
Si nous étions unis; inondant nos frontières,
Ses Eſcadrons nombreux tariſſoient les rivières.
La diſpute du rang naiſſoit-elle entre nous;
Il appuyoit les uns, pour nous mieux nuire à tous;
Contre Sparte, l'objet de ſa plus juſte crainte,
Ses Tréſors ſoulevoient Thèbe, Athène & Corinthe;
Et ce honteux ſecours balançant nos deſtins,
Nous arracha cent fois la victoire des mains.
Que Sparte à préſent monte au rang qu'on lui diſpute.
Darius à ce rang l'élève par ſa chûte.
De qui la préparoit, j'ai dû ſuivre les pas,
Et cru devoir blâmer qui ne me ſuivoit pas.
Mais la même équité veut qu'aujourd'hui je laiſſe
Un Prince énorgueilli que la vérité bleſſe;
De qui l'ambition ne connoît plus de frein;
Qui veut tout voir ployer ſous ſon ſceptre d'airain.

Digitized by Google

En projets inſenſés, ſon eſprit ſe fatigue ;
Ce n'eſt plus qu'un torrent prêt à rompre ſa digue,
Menaçant à la fois la Grèce & l'Etranger,
Et concevant trop peu d'un Monde à ravager.
Partons, ſans envier au reſte de la Grèce
Des lauriers qu'ont flétris le luxe & la molleſſe ;
Fuyons avec horreur des vainqueurs corrompus ;
Et courons dans nos murs nous rejoindre aux vertus.
De la vérité libre ils ſont l'unique aſyle :
Là jamais on ne vit le menſonge ſervile
S'oſer placer entre elle & l'oreille des Rois ;
Leur règne eſt moins le leur que celui de nos loix.
Voilà, voilà des Dieux les auguſtes images,
Et les rares Mortels dignes de nos hommages.
Je reſpire à regret l'air impur de ces lieux.
Partons. Et vous, Seigneur, recevez nos adieux.
Songez, en demeurant où le devoir vous lie,
Que vous êtes un homme à qui Sparte s'allie ;
Et, de ma Sœur un jour devant être l'époux,
Cultivez la vertu qui vous égale à nous.

LYSIMAQUE.

Non ! vous ne fuirez point un Roi qui vous honore,
Qui veut à vos conſeils s'abandonner encore,
Qui vous rappelle au rang de ſes plus chers amis,
Qui veut....

CALLISTHÈNE.

Il veut ma honte ; il veut me voir ſoumis !
Il veut que je le flatte & que je le trahiſſe ;

Qu'à ſes égaremens je ſerve & j'applaudiſſe.
Sparte m'inſtruiſit-elle à de pareils égards ?
Non, Lyſimaque; adieu, je ſuis libre; je pars;
Je le fuis & vous plains. Quel tranſport vous agite ?
Je vous entends : on va s'oppoſer à ma fuite;
Je n'ai de liberté qu'autant que votre Roi
Croit en régler l'uſage & diſpoſer de moi;
A ce prix, je la rends; ſon eſpérance eſt vaine;
Et je vais de ce pas....

LYSIMAQUE.

Arrêtez, Calliſthène !
Que dites-vous? A peine, hélas ! je vous revoi,
A peine votre Sœur ſe donne-t-elle à moi,
Qu'à perdre l'un & l'autre un adieu me prépare;
Le même inſtant tous trois nous joint & nous ſépare;
Et votre eſprit, ailleurs qu'en un juſte regret,
Va chercher des raiſons à mon trouble ſecret !
L'ame à des coups pareils eſt-elle indifférente ?
Et ſuis-je donc ici le ſeul qui les reſſente ?
Ah ! Madame, auriez-vous un cœur comme le ſien ?
Ce cœur, quand vous partez, ne gémit-il de rien ?

LÉONIDE.

Ne m'en accuſez pas. Aux lieux qui m'ont vu naître,
On n'eſt pas inſenſible; on tâche à le paroître;
Et, dût-on, parmi nous, ſouffrir plus que la mort,
Age ni ſexe n'eſt exempt d'un tel effort.
L'arbitre de mon ſort veut ce que je deſire;
A l'un & l'autre aveu Sparte eſt prête à ſouſcrire;

Déſormais mon Amant enſemble & mon Époux;
Rien au monde ne doit m'être plus cher que vous.
Laiſſer voir, en partant, mon eſpoir & ma flamme,
C'eſt vous inſtruire aſſez de l'état de mon ame.
Allez, Seigneur, allez achever des combats,
Dont la fin ſeule doit vous remettre en mes bras.
Mon amour vous attend au ſommet de la gloire.
Au char du Général enchaînez la Victoire;
Et, pour effacer mieux tous les autres guerriers,
Songez que Léonide a part à vos lauriers.

CALLISTHÈNE.

Sortez : je vous rejoins; Anaxarque s'avance.
(*ſeul*) Puiſqu'il oſe ne pas éviter ma préſence,
Il va ſavoir de moi quelle idée aujourd'hui
J'emporte, en m'en allant, de ſon Maître & de lui.

SCÈNE VII.

CALLISTHÈNE, ANAXARQUE.

ANAXARQUE.

EN rival au-deſſus des bruits & du vulgaire,
De grace, honorez-moi d'un regard moins ſévère.
De tant d'inimitiés quel eſt donc le ſujet?
Seroit-ce la faveur qui m'en rendroit l'objet?
D'un mauvais choix, en moi, blâmez-vous Alexandre?

De

De ma place, pour vous, je ſuis prêt de deſcendre;
Si m'approcher du Roi, c'eſt vous en éloigner,
Je dois faire & je fais, prompt à me réſigner,
Céder mon intérêt à celui du Monarque;
Vous avez ſur ſon cœur plus de droit qu'Anaxarque;
Au plus ſage des Grecs le dépôt en eſt dû;
Et le ſalut public veut qu'il vous ſoit rendu.

CALLISTHÈNE.

On a vu plus d'un Roi, ſans que je m'en étonne,
Et plus d'un tyran même, abdiquer la Couronne;
Un prodige plus grand (plus rare par malheur)
C'eſt de voir, à la Cour, abdiquer la faveur.
Certes, je conclurois de cet effort inſigne,
Que, las d'en abuſer, vous en devenez digne.
D'un ſi noble retour vous me verriez touché.
Mais l'Aſpic ſous les fleurs eſt peut-être caché.
Vous feignez de vouloir, ou voulez vous démettre,
Sûr que le Roi jamais ne le voudra permettre;
Ou que, s'il le permet, l'auſtère intégrité
Achevera de perdre un rival redouté.

ANAXARQUE.

Daignez recevoir mieux le plus ſincère hommage.
Loin de vous pour jamais tout ſoupçon qui m'outrage!
Je veux vous plaire autant que je vous ai déplu;
Qu'un ſi louable effort ne ſoit pas ſuperflu!
Qu'ai-je fait toutefois de ſi digne de blâme?

Du Roi, par mes conſeils, ai-je empoiſonné l'ame ?
Eſt-ce moi qui le porte au mépris de nos loix ?
Il étend, à ſon gré, ſon pouvoir & ſes droits.
Son génie eſt le ſeul qui le guide & l'inſpire.

CALLISTHÈNE.

C'eſt conſeiller ſouvent, que ne pas contredire.

ANAXARQUE.

Combat-on des projets, s'ils ne ſont confiés ?

CALLISTHÈNE.

Quand ils s'exécutoient, vous les applaudiſſiez.

ANAXARQUE.

Je n'applaudiſſois point ; je gardois le ſilence.

CALLISTHÈNE.

Pernicieux reſpect ! Criminelle indolence !

ANAXARQUE.

Dites ſoumiſſion.

CALLISTHÈNE.

Je ne ſais point flatter.

ANAXARQUE.

Mais que pouvois-je faire, après tout ?

CALLISTHÈNE.

M'imiter
Et vous reſſouvenir que les Dieux, Anaxarque,
N'ayant mis que les loix entre eux & le Monarque,
Ont placé nos pareils entre ſon peuple & lui,
Pour être de ce peuple & l'organe & l'appui.

ANAXARQUE.

Des Rois, vous le ſavez, l'oreille eſt délicate ;
Et je ne jouis pas des droits d'un Spartiate.

Digitized by Google

CALLISTHÈNE.

Je tiens de l'honneur ſeul les droits dont je jouis ;
Et de ſemblables droits ſont de tous les pays.

ANAXARQUE.

Que me reprochez-vous enfin que je n'efface
Et que je ne répare en vous cédant ma place ?
J'en dépoſe l'éclat, l'avantage & le poids.
Je vous rends Alexandre.

CALLISTHÈNE.

Oui, mais ſourd à ma voix ;
Ne reconnoiſſant plus de loix que ſes caprices ;
Reſpirant, à la fois, le ſang & les délices ;
Même contre les ſiens, ſe croyant tout permis ;
Et plus redouté d'eux, que de ſes ennemis.
Les Grecs m'en ſont témoins, j'ai quitté pour leur Maître
Mon repos, mon pays, mes vrais devoirs peut-être ;
Pour en faire un Héros, j'ai tout ſacrifié ;
Et ſa haine eſt le prix dont mon zèle eſt payé.
De mes leçons, du moins, ſi gardant la mémoire,
Ce Roi qui me fut cher, prenoit ſoin de ſa gloire !
Mais elle eſt mon ouvrage ; il ſemble que l'ingrat,
Pour ne me rien devoir, veuille en ternir l'éclat.
De votre faux reſpect voyez les triſtes ſuites.
La puiſſance effrénée a franchi ſes limites.
Votre Prince a perdu le cœur de ſes ſujets.
Eh ! Quel autre que vous, accuſer des projets
Qu'un orgueil applaudi, chaque jour lui ſuggère ?
A qui s'en prendre ici de la pompe étrangère

D'un luxe, en tous les temps, parmi nous ignoré,
Et du Barbare à nous maintenant transféré ?
Autre licence affreuſe & non moins inouie !
Le fils d'Olimpias moins ſenſé, plus impie
Qu'un Xerxès qui voulut faire enchaîner la Mer,
S'oſe dire à nos yeux, le fils de Jupiter !
Il n'eût eu qu'à pouſſer l'égarement extrême,
Juſqu'à vouloir paſſer pour être un Dieu lui-même,
Votre ſilence encore exemplaire & pieux....

SCÈNE VIII.

LÉONIDE, CALLISTHÈNE, ANAXARQUE.

LÉONIDE.

MOn Frère, vous perdez des inſtans précieux.
Nous courons un péril dont on vient de m'inſtruire ;
Ce Miniſtre en ſait plus, & vous l'auroit pu dire ;
Mais c'eût été, ſervant & Sparte & vous & moi,
Se très-mal acquitter de ſon nouvel emploi.

ANAXARQUE, *frappé d'étonnement.*

Madame.....

LÉONIDE.

Allez à Sparte ; allez-y faire entendre
Les ordres menaçans dont vous charge Alexandre.

CALLISTHÈNE *à Anaxarque.*

Quoi donc ?

ANAXARQUE.

Seigneur.....

LÉONIDE.

Venez : ſon trouble nous ſuffit.
La fraude inſpire en vain, quand la honte interdit.

SCÈNE IX.

ANAXARQUE.

OU ſuis-je ? Qu'ai-je vu ? Quelle ſurpriſe extrême !
C'eſt elle, juſte Ciel ! C'eſt cette Beauté même
Dont l'image par-tout m'a ſi long-temps ſuivi !
O coup ineſpéré dont je me ſens ravi !
O jour le plus heureux, le plus doux de ma vie !....
Que dis-je ? Qu'a ce jour de ſi digne d'envie ?
Je les revois, hélas ! ces charmes éclatans ;
Mais dans qui les revois-je ? En quels lieux ? En quel temps ?
Dans la ſuperbe ſœur d'un homme qui m'abhorre !
Au milieu d'une Cour où l'on me déshonore !
Quand il faut que je vole aux lieux qu'elle a quittés !
Que de revers enſemble & de fatalités !

Elle arrive, & je pars. Ah! c'eſt-là, je l'avoue;
Le plus cruel des coups du Deſtin qui me joue!
Deux fois il me la montre; & deux fois, au moment
Où mon devoir exige un prompt éloignement;
Et comment, chaque fois, quitté-je l'inhumaine?
Je partis inconnu : je pars avec ſa haine.

SCÈNE X.

ALEXANDRE, ANAXARQUE.

ALEXANDRE.

JE vous faiſois chercher : c'eſt pour vous avertir,
Ami, qu'il n'eſt plus temps de ſonger à partir.
De Léonide ici l'arrivée imprévue
Change mon premier ordre, ou plutôt l'effectue;
D'autant plus que du reſte on eſt mieux informé.
Ce n'eſt point contre nous, que Sparte avoit armé.
Ainſi, d'Ambaſſadeur laiſſez le caractère,
Et vous chargez, pour moi, d'un autre miniſtère.
Au ſortir du Conſeil, ſans attendre plus tard,
Rempliſſez le projet dont je vous ai fait part.
De l'Oracle d'Hammon rappellant la réponſe
Qui me déclara né du ſang dont je m'annonce,
Faites-moi décerner l'hommage glorieux
Qui fait marcher de pair & les Rois & les Dieux;

Et dont, pour relever l'éclat du rang ſuprême,
L'uſage a fait, en Perſe, un droit du Diadême.
Vous-même, en ce deſſein, vous m'avez affermi :
Mais parlez-moi toujours cependant en ami.
Je vous écoute encor. Quelque raiſon nouvelle,
Contre ce coup d'éclat, vous révolteroit-elle?

ANAXARQUE.

Non, Seigneur; commandez; vos ordres ſont ma loi :
C'eſt obéir aux Dieux qu'obéir à ſon Roi.
Par votre volonté la leur ſe manifeſte,
Et vos droits ne ſont pas de ceux que l'on conteſte;
A vous y maintenir tout ſe doit empreſſer :
Trop heureux que ma voix ſerve à les annoncer!

ALEXANDRE.

Un ſuccès toutefois de cette conſéquence
Dépend de votre zèle & de votre éloquence.
On diſpute ſouvent les droits les mieux acquis.
Frappez donc, ébranlez, ſubjuguez les eſprits.
Je ne connois que trop celui de Calliſthène :
J'avouerai que ma crainte un peu trop inhumaine,
Sur des bruits, il eſt vrai, qu'appuyoit votre voix,
L'abandonnoit tantôt à la rigueur des loix.
Mais plutôt, s'il ſe peut, gagnons cette ame altière.
J'indiſpoſois des cœurs qu'il faut que je m'acquière;

Je me les concilie en l'attirant à nous.
Son ſuffrage eſt d'un poids à les réunir tous.
Et même à cœur ouvert s'il faut que je m'explique,
Le remords eſt ici joint à la politique :
Peut-être injuſtement j'ai ſoupçonné ſa foi ;
Et je lui ſens toujours de l'aſcendant ſur moi.
Voyez-le donc. Allez. Rapprochons-nous. Qu'il vienne.
Il n'eſt rien que ſa Sœur, ainſi que lui, n'obtienne.
Pour me les attacher je répandrai ſur eux
Tous les bienfaits d'un Roi puiſſant & généreux.
Après quoi, devant tous, parlant ſans me commettre,
Sachez ce que de lui nous pouvons nous promettre.
S'il vous combat, s'il eſt tel que vous l'avez craint,
Pour la dernière fois vous vous en ſerez plaint.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONIDE, ANAXARQUE.

LÉONIDE.

ENtrons donc ; je vous ſuis, & me ſoumets ſans peine.
Je me dérobe exprès des yeux de Calliſthène ;
Et, tandis que de vains & longs raiſonnemens
Tâchent de le réſoudre à des ménagemens,
J'aurai fait mon devoir & paru la première.
De Calliſthène auſſi l'ame eſt un peu trop fière ;
Sa Sœur moins intraitable & le Roi ſe verront ;
Et je veux bien moi ſeule en eſſuyer l'affront.

ANAXARQUE.

Adouciſſez, Madame, un eſprit qui s'obſtine
A douter des honneurs qu'un grand Roi vous deſtine ;
Si pour vous en combler il ne vous cherchoit pas,
Anaxarque jamais n'eût retenu vos pas !

LÉONIDE.

J'admire, en vérité, la rare bienveillance
Qui va, pour honorer, juſqu'à la violence.

ANAXARQUE.

Falloit-il ſe la faire encor plus, permettant
Qu'en arrivant ici vous partiez à l'inſtant ?
Et ſans le moindre accueil vous laiſſer diſparoître ?

LÉONIDE.

Oui ; nous en diſpenſions le Miniſtre & le Maître.
Quel accueil, dites-moi, pourroit nous éblouir ?
De quels honneurs ici daignerions-nous jouir ?
Notre gloire les fuit ; elle en ſeroit flétrie :
Nous n'en reconnoiſſons qu'au ſein de la Patrie ;
Les dons de la Fortune & la faveur des Rois
Sont des fers dont à Sparte on déteſte le poids.

ANAXARQUE.

Inſtruit des ſentimens d'une ame Spartiate,
Je ſais quel traitement la révolte ou la flatte ;
Et, n'offrant en effet que des honneurs communs,
Tous nos empreſſemens ne ſeroient qu'importuns.
Mais jugez mieux tous deux du Roi qui vous rappelle.
La Reine ici peut tout : vous pourrez autant qu'elle ;
Et, quant à Calliſthène, il aura dans ſes mains
Les volontés d'un Prince arbitre des Humains.
Vous ferai-je valoir un plus doux charme encore ?
Il eſt un tendre cœur ici qui vous adore ;
Qui, du ſoin de vous plaire uniquement jaloux,
Peut mériter un jour le bonheur d'être à vous ;
Et d'un bonheur ſi grand & ſi digne d'envie,

Digitized by Google

Faire ici comme ailleurs, celui de votre vie.
Insensible aux honneurs offerts en cette Cour,
Vous pourriez ne pas l'être aux douceurs de l'amour.

LÉONIDE.

Ce soupir échappé laisse voir ma foiblesse.
Je suis femme, & n'ai pas une ame sans tendresse.
Eh ! par quelle raison désavouerois-je un feu
Qui de Lacédémone a mérité l'aveu ?
L'objet en est bien digne ; & je vous dirai même
Que, de ma propre bouche, il sait combien je l'aime ;
Mais ce n'est que dans Sparte, au pied de nos autels,
Qu'il peut s'unir à moi par des nœuds solemnels ;
Et non pas.... Où tend donc cette fureur étrange ?

ANAXARQUE.

Que la vôtre, Madame, à son gré vous en venge !
Je n'ai plus rien à craindre après ce coup fatal !
De cet Amant heureux vous voyez le rival.

LÉONIDE.

Qu'ai-je ouï ? L'ennemi, le bourreau de mon Frère !
Le rebut de la Thrace & de la Grèce entière ;
En un mot Anaxarque....

ANAXARQUE.

Oui, de vous est épris :
Oui, Madame ; & l'étoit bien avant ces mépris.
Ils sont le triste fruit d'une aveugle tendresse.
Hélas ! j'étudiai cette même sagesse
Qui rend un Citoyen l'honneur de son Pays ;

Tous mes vœux y tendoient : l'Amour les a trahis.
Rejettez, dédaignez, déſeſpérez ma flamme,
Couronnez qui vous plaît; mais eſt-ce à vous, Madame,
A me faire rougir de tout ce que j'ai fait?
Vous, qui ſeule en étiez & la cauſe & l'objet.

LÉONIDE.

Moi!...

ANAXARQUE.

Calmez ce tranſport; & permettez que j'oſe....

LÉONIDE.

Moi, de tes lâchetés & l'objet & la cauſe!

ANAXARQUE.

Deux mots! Daignez m'entendre; & tant d'inimitié
Se changera peut-être en un peu de pitié.
Dans le Cirque, à la fin de ces jeux où la Grèce
Voit triompher chez vous, l'une & l'autre Jeuneſſe,
Un ſeul & même inſtant rapide & précieux
Offrit & déroba vos appas à mes yeux.
Des bords de l'Eurotas, juſques ſur ce rivage,
Sans ſavoir votre nom, j'emportai votre image;
J'ignorois qui j'aimois, & n'en aimois pas moins.
Oſant tout eſpérer du temps & de mes ſoins,
Embraſé, dévoré de ce feu tyrannique,
Votre poſſeſſion fut donc mon but unique;
Et comme un peuple fier a droit ſur votre main,
Sans des ſceptres offerts, j'y crus prétendre en vain:
C'eſt le Roi qui les ôte & qui les diſtribue;
Ma liberté dès-lors, ma voix lui fut vendue:

A Calliſthène ainſi j'enlevai la faveur.....
Eh ! Qui s'imaginoit que vous étiez ſa ſœur ?
Suis-je aſſez confondu par ma propre foibleſſe ?
Ce que j'ai fait pour vous, me dégrade & vous bleſſe ;
Je ne me démentois que pour vous irriter ;
Et je vous perds, par où j'ai cru vous mériter.
Mais, Madame, un grand cœur n'eſt jamais implacable,
Ni notre premier choix, toujours irrévocable.
A l'amour le plus vif, ſi le vôtre ſe rend,
Tout doit, auprès du mien, vous être indifférent ;
Ou ſi la vertu ſeule obtient la préférence,
La mienne renaîtroit de la moindre eſpérance.
Enfin ſi quelque Trône a de quoi vous tenter ;
Parlez, je le demande, & vous y fais monter.

LÉONIDE.

Tu n'en es pas encor, lâche, ou tu crois en être.
Ton Maître ici peut tout ; tu peux tout ſur ton Maître ;
Et, contre ſa Captive, oſant t'en prévaloir...

ANAXARQUE.

Quel odieux ſoupçon ! Moi, Madame, vouloir !.....

LÉONIDE.

Mon juſte étonnement t'en a trop laiſſé dire.
Je ne réponds qu'un mot ; & ce mot doit ſuffire.
Mon frère ſeul ici peut diſpoſer de moi ;
Vas le voir, & l'engage à s'allier à toi.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ANAXARQUE.

BArbare ! Je t'entends. Ah ! la douleur m'accable !
Je ſuis donc, à leurs yeux, un monſtre déteſtable !
Eh bien ! à juſte titre il faut le mériter ;
Je ne puis adoucir ; il faut épouvanter.
J'obéirai. Voyons ton inflexible frère ;
Mais tremble ; ou qu'avec moi ſa fierté ſe modère.
De lui, tu fais dépendre & ton ſort & le mien ;
Et c'eſt de moi bientôt que dépendra le ſien.

SCÈNE III.

CALLISTHÈNE, ANAXARQUE.

CALLISTHÈNE.

ON m'avoit dit qu'ici ma ſœur étoit entrée.

ANAXARQUE.

Par cet autre chemin, vous l'euſſiez rencontrée.

CALLISTHÈNE.

A ces ſombres regards que ſur moi vous lancez....
Je vois....

ANAXARQUE.

Le Roi vous mande : il entre. Paroiſſez.

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, CALLISTHÈNE.

CALLISTHÈNE.

SEigneur, me croyant libre autant que je dois l'être,
Et d'ici, pour jamais, prétendant diſparoître,
De la loi du plus fort, j'ai ſubi la rigueur :
Daignez ne pas l'étendre au moins juſqu'à ma ſœur.
Du reſte, offenſez-vous des plaintes qui m'échappent.
Vos bourreaux étoient prêts : rappellez-les ; qu'ils frappent,
Ce ſera m'affranchir d'un eſclavage affreux,
Qui laſſe ma conſtance, & nous flétrit tous deux.

ALEXANDRE.

Calliſthène, quittez un ſi triſte langage ;
Vivez. Que parlez-vous de mort & d'eſclavage,
Quand Lyſimaque, inſtruit de mes vrais ſentimens,
N'a dû vous annoncer que d'heureux changemens !
Rendons-nous déſormais juſtice l'un à l'autre.
Mon eſtime renaît ; je veux ravoir la vôtre,
Vous redonner ſur moi, les droits qui vous ſont dûs,

Et reprendre, ſur vous, tous ceux que j'ai perdus.
Oui, de ce que j'ai fait, vous avez à vous plaindre :
Mais, ſur plus d'un avis, je m'y ſuis vu contraindre ;
Aujourd'hui même encor, j'ai reçu ce billet.
On vous chargeoit : liſez ; j'ai craint, Qu'euſſiez-vous fait ?

(*Pendant que Calliſthène lit.*)

O Trône ! ô triſte ſiége environné d'abyſmes !
Quiconque te remplit, craint, ou commet des crimes ;
Un Roi les fuit en vain : l'indulgence ou l'erreur
Font qu'il en eſt toujours la victime ou l'auteur.

(*Reprenant le billet.*)

Eh bien ?

CALLISTHÈNE.

Qu'euſſé-je fait ? Ce qu'au mépris des ſuites,
Dans le bras de la mort, vous-même un jour vous fites
En faveur d'un fidèle & ſage Médecin,
Fauſſement accuſé d'un ſemblable deſſein.
Votre grand cœur livra vos jours à ſa ſcience ;
Vous les devez, Seigneur, à cette confiance ;
Elle vous fit revivre, & revivre admiré :
La méritois-je moins, moi qui vous l'inſpirai ?
Dites que ma diſgrace étoit déjà certaine,
Que la crédulité ne fit pas votre haine,
Mais que j'avois déplu par ma ſincérité,
Et que la haine fit votre crédulité.
Vos ſoupçons ne venoient...

Digitized by Google

ALEXANDRE.

Briſons-là. Qu'il ſuffiſe
Que je me les reproche, & que je vous le diſe.
Je reconnois ma faute, & prétends l'expier :
En homme vertueux, vous devez l'oublier.
Demeurez ; aimez-moi : que tout vous y condamne.
Non content d'égaler Léonide à Roxane,
J'aime Lacédémone en faveur de vous deux,
Et je la favoriſe au-delà de vos vœux.
Dans l'Attique j'ai fait, des dépouilles d'Arbelle,
Elever un trophée injurieux pour elle ;
L'inſcription apprend à la poſtérité,
Que Sparte eſt ſeule oiſive & n'a rien mérité ;
Je l'efface, & j'admets Sparte même au partage
De tout ce que le Sort réſerve à mon courage,
Quand même vos Guerriers n'y contribueroient pas ;
Vous ſeul vous me vaudrez des milliers de ſoldats.

CALLISTHÈNE.

La ſatisfaction, je l'avoue, eſt royale ;
J'y vois une ame & belle & grande & libérale ;
Mais laiſſez-là, Seigneur, & Sparte & des bienfaits
Qu'auſſi-bien ſa fierté n'accepteroit jamais.
Vous m'arrêterez mieux ne ſongeant qu'à me rendre
Tout ce que je regrette.

ALEXANDRE.

Eh quoi ?

CALLISTHÈNE.

Tout Alexandre ;
Tout ce cœur où l'ami ſe montroit ſeul à moi,
Et qui ne m'offre plus que les bontés d'un Roi.

ALEXANDRE.

Qu'exigeroit encor votre amitié bleſſée ?

CALLISTHÈNE.

Le droit de vous ouvrir librement ma penſée.

ALEXANDRE.

Ne le reprendre pas ce ſeroit me trahir.

CALLISTHÈNE.

Dès ce moment, Seigneur, je puis donc en jouir ?

ALEXANDRE.

Parlez.

CALLISTHÈNE.

Que faites-vous dans le fond de l'Aſie ?
Pourquoi....

ALEXANDRE.

Je vous entends : laiſſez-moi, je vous prie,
Devancer le reproche où je vous vois venir.
Oui, ma gloire en ces lieux riſque de ſe ternir.
L'étonnement eſt juſte : on n'a pas dû s'attendre
A cette inaction qui dégrade Alexandre ;
Je rougis d'un repos où je me ſuis trop plu ;
Vous voulez que j'en ſorte ; & j'y ſuis réſolu.
C'eſt de quoi, ce jour même, informeront l'armée
Cratérus, Lyſimaque, Eumène & Ptolomée.
Un ordre de ma part doit les conduire ici.
Ils entrent. Vous allez être mieux éclairci.

Digitized by Google

SCÈNE V.

ALEXANDRE, CALLISTHÈNE, ANAXARQUE, LYSIMAQUE, CRATÉRUS, Chefs de l'Armée d'Alexandre.

ALEXANDRE.

NOble ſang des Guerriers, qui, des rives du Xante,
Sont revenus couverts d'une gloire éclatante,
Il eſt temps qu'au loiſir ſuccèdent les exploits,
Et que votre valeur ſe réveille à ma voix.
Du Dieu qui fit de l'inde, avant moi, la conquête,
Et le pampre & le myrthe ont couronné la tête:
Mars n'a pas interdit le plaiſir aux Héros;
Mais le délaſſement ſe meſure aux travaux.
Et, qu'avons-nous donc fait ſi digne de mémoire?
Tout pour notre ſalut, rien encor pour la gloire.
Nous avons terminé d'anciens différens:
Le Boſphore affranchi ne craint plus ſes tyrans;
Perſépolis enfin n'eſt plus qu'un peu de cendre;
C'eſt beaucoup pour la Grèce, & peu pour Alexandre.
Des triomphes aiſés ne ſont que des appâts
Qui flattent la valeur, & ne la fixent pas.
Ranimons donc la nôtre, & la rendons célèbre,
Du Nil au Boriſthène, & de l'Hydaſpe à l'Hèbre;

Qu'elle raſſemble, amis, ſous un même deſtin;
L'Indien, le Gaulois, le Scythe, & l'Afriquain.
Mon nom vous eſt garant de la faveur céleſte:
Suivez-moi; nous vaincrons. N'imputez point du reſte
A l'ambition ſeule un ſi vaſte projet.
La politique ici, comme elle, a ſon objet.
Au métier de la guerre, il eſt tel avantage
Qui, s'il ne croît toujours, ſert moins qu'il n'endommage;
Tous les voiſins d'un Peuple à peine encor dompté,
Sont autant d'ennemis du Vainqueur redouté,
Qui l'oſent défier d'abord en téméraires,
Et, corrompant la foi des nouveaux Tributaires,
Le contraignent après de venir au combat,
Entre la force ouverte & le noir attentat.
D'un pole à l'autre enfin, du couchant à l'aurore,
Si tout ne m'eſt ſoumis, rien ne me l'eſt encore:
Traverſant les climats habités & déſerts,
Je ne déſarme donc qu'au bout de l'univers.
J'en atteſte le Dieu que l'Orient révère,
Qui lui ſeul éclairant l'un & l'autre hémiſphère,
Et ſeul y ſuffiſant, ſemble nous enſeigner
Qu'une ſeule puiſſance ici bas doit régner.

CRATÉRUS.

Notre gloire, Seigneur, étant jointe à la vôtre;
Sûr de votre courage, aſſurez-vous du nôtre;
Que le paſſé témoigne & réponde pour nous.
Rentrez dans la carrière; & nous vous ſuivons tous.
Vos drapeaux relevés nous combleront de joie;

L'armée impatiente attend qu'on les déploie;
Et puiſſe la victoire être dans les combats,
Auſſi prompte que nous à voler ſur vos pas!

ALEXANDRE.

Je ne pouvois partir ſous de meilleurs auſpices.
De près, de loin, par-tout j'ai les Deſtins propices.
Le brave Épheſtion, ſuivi de nos vieux corps,
De la mer Caſpienne a nettoyé les bords:
Le ſage Antiochus commande en Sogdiane;
Cœnus dans la Perſide; Attale en Bactriane;
Et de vingt Lieutenans le zèle me répond
De ce que j'ai conquis du Nil à l'Helleſpont.
Partons donc; & faiſons qu'on ne ſe reſſouvienne
Du fils de Sémélé, ni de celui d'Alcmène:
Que ce que j'entreprends décide entre nous trois.
La terre, en plus d'un lieu, limita leurs exploits;
Je ne vois plus aux miens, dès que tout me ſeconde,
D'autres bornes, Amis, que les bornes du monde;
Et, dans la noble ardeur dont je me ſens brûler,
Je voudrois que les Dieux puſſent les reculer.

SCÈNE VI.

CALLISTHÈNE, ANAXARQUE, LYSIMAQUE, CRATÉRUS, Chefs de l'Armée d'Alexandre.

CRATÉRUS.

QU'Alexandre à ces traits ſe fait bien reconnoitre !
(*à Calliſthène.*)
Ce qui nous rend plus cher encor un ſi grand Maître,
C'eſt qu'il redevient juſte, & qu'il vous a remis,
Malgré la calomnie, au rang de ſes Amis.

CALLISTHÈNE.

Il vous paroît changé; mais moi, faute de l'être,
Je vais, dans un moment, lui déplaire peut-être.

ANAXARQUE.

Qui peut vous impoſer cette néceſſité ?

CALLISTHÈNE.

Ce qu'un flatteur lui fait haïr : la vérité.

ANAXARQUE.

Le Roi ne la hait point; il ſe plaît à l'entendre,
Mais ſoumiſe au reſpect qu'il a droit de prétendre.

CALLISTHÈNE.

J'obſerve, en la diſant, les égards que je doi;
Et tel qui la déguiſe en manque plus que moi.

Digitized

ANAXARQUE.

Je le crois ; mais enfin cette rare franchiſe
N'exige rien de vous déſormais qui vous nuiſe.
Le Roi n'eſt-il pas tel que vous le deſiriez?
Il s'arrache aux plaiſirs que vous lui reprochiez;
Par un noble aiguillon ſa valeur animée,
Va par delà les mers porter ſa renommée;
Au rang des Immortels lui tracer un ſentier,
Et faire, devant lui, taire le monde entier.

CALLISTHÈNE.

Le Roi peut devant lui forcer par ſa vaillance,
La Terre épouvantée à garder le ſilence,
Sans qu'un homme né libre, & que Sparte a nourri
Ou ſe taiſe, ou lui parle en lâche Favori.
Eh quoi donc! la valeur ſeule eſt-elle eſtimable?
Et faire tout trembler, eſt-ce être irréprochable?

ANAXARQUE.

Je ne vous cache point ce qui ſe paſſe en moi.
Je crois voir plus qu'un homme où je vois plus qu'un Roi.
Héros ſupérieur à ceux des premiers âges,
Il eſt bien au-deſſus de nos foibles ſuffrages;
En lui je reconnois, j'admire un demi-Dieu;
J'admire plus : & même admirer c'eſt trop peu.
Si d'en penſer ainſi vous pouvez vous défendre,
Mon tranſport en appelle à qui vient de l'entendre.
Tous ces illuſtres Chefs en ſont encore émus.
Quel projet! Quel diſcours! Non, non, n'en doutons plus.
Ce n'eſt point un Mortel né du ſang d'un Philippe,

De qui l'Empire étroit ſe bornoit à l'Euripe ;
Le Fils de Jupiter, un Dieu nous a parlé.
Quand Delphes, quand Hammon ne l'eût pas révélé,
Le prodige éclatant qui marqua ſa naiſſance,
Les mémorables traits de ſon adoleſcence,
Thèbe attaquée & priſe, & punie en deux jours,
Tyr, appellant en vain Neptune à ſon ſecours,
La fortune, avec nous, traverſant le Granique,
Et les champs ſablonneux de la brûlante Afrique ;
Tant d'eſcadrons, de murs, de trônes renverſés,
Tout nous prouvoit ſa race, & l'annonçoit aſſez.
Mais, puiſqu'enfin les Dieux ont à tant de miracles
Cru devoir ajouter la foi de leurs Oracles,
Que tardons-nous encore à l'honorer comme eux ?
A lui tous adreſſer notre encens & nos vœux ?
Sur les pas éclairés du Satrape & du Mage,
L'Orient à ſes Rois déféra cet hommage ;
La Grèce eût dû déjà le rendre à ſon Vengeur,
Et du droit des vaincus faire un droit du vainqueur.
Des Tyrans valoient-ils votre Dieu tutélaire ?
Il a pour lui le droit du ſang & du ſalaire ;
Il a pour lui la voix du Prêtre & du Soldat.
De ſon rang, de ſon nom rehauſſez donc l'éclat ;
N'abordez plus le Fils du Maître du tonnerre,
Que ce titre à la bouche & le front contre terre ;
Que pour vous déſormais de ce Prince immortel,
Le Palais ſoit un temple, & le Trône un autel.
Et cependant du haut de la place où vous êtes,
Calliſthène, ordonnez & le culte & les fêtes ;

Proſ-

Proſterné le premier, attirez le concours;
Et, d'un ſi bel exemple, appuyez mon diſcours.

CALLISTHÈNE.

Ciel exterminateur! tu l'entends : & ta foudre
N'a pas déja réduit le ſacrilége en poudre;
Opprobre de la Grèce! il faut donc, malgré ſoi,
Juſqu'à l'emportement ſe commettre avec toi?
Je me ſuis toujours tû, tant que ton inſolence,
Ne s'adreſſant qu'à moi, mérita mon ſilence;
La Victime muette alloit aux yeux de tous,
Sans daigner ſe défendre, expirer ſous tes coups.
A force de mépris je me ſentois paiſible.
L'Artiſan de mes maux m'y rendoit inſenſible.
Je plaignois ſeulement un Prince infortuné
Qu'à tes avis l'erreur avoit abandonné.
Mais voir encore en butte à ton audace extrême,
L'honneur de ton Pays, de ce Roi, du Ciel même;
Te voir prophaner tout, & ne pas éclater,
Ce ſeroit tout trahir; ce ſeroit t'imiter.
Impie! oſe outrager ceux qui t'ont donné l'être;
Méconnois-les; mais crains, eſclave, crains ton Maître.
Aimeroit-il leur gloire & la ſienne aſſez peu,
Pour ne pas de ton ſang ſceller ſon déſaveu?
Crains un Roi qu'en ſes droits aux Tyrans tu compares?
Crains les Grecs que tu mets dans le rang des Barbares!
Et quand ici tantôt, à ton premier abord,
J'ai laiſſé de ma haine éclater un tranſport,
Tu diſois qu'à l'objet je m'étois pu méprendre?
J'en appelle, à mon tour, à qui vient de t'entendre.

Tous ces illuſtres Chefs te l'atteſteront mieux :
Regarde-les ; & lis ton arrêt dans leurs yeux.

LYSIMAQUE.

Anaxarque, pour tous j'oſe ici vous répondre,
Que le trône & l'autel ne ſont pas à confondre.
Le Monarque a ſes droits, & les Dieux ont les leurs.
Vous avez propoſé le comble des horreurs.
S'abſtienne de ces Dieux la foudre vengereſſe,
Pour le crime d'un ſeul, de châtier la Grèce ;
Et l'indignation dont nous frémiſſons tous,
Puiſſe-t-elle ſuffire à leur juſte courroux!

SCÈNE VII.

CALLISTHÈNE, ANAXARQUE.

ANAXARQUE *retenant Calliſthène.*

CAlliſthène, c'eſt vous qui dictez ce langage ;
Et votre ſeul exemple au refus les engage:
Peut-être que le Roi, s'en tenant offenſé,
Me déſavoueroit moins que vous n'avez penſé.
Je me pourrois venger de vos torrens d'injures.
Mais non ; de part & d'autre étouffant nos murmures,
Oublions le paſſé : réconcilions-nous ;
Redevenons unis par les nœuds les plus doux ;
Et pour rendre à jamais cette union durable,
Que Léonide en ſoit le gage ineſtimable.

Digitized by

J'oſe à cette Héroïne élever tous mes vœux;
Inſtruiſons à l'envi vous & moi nos neveux :
Montrez, en m'obligeant par-delà mon attente,
Que d'animoſité la Sageſſe eſt exempte :
Et je montrerai, moi, par de nobles effets,
Comme on doit reconnoître & ſentir les bienfaits.

CALLISTHÈNE, *qui, de ſurpriſe & d'indignation, avoit juſqu'alors tenu les yeux baiſſés, les relève, enviſage Anaxarque, & s'en va.*

SCÈNE VIII.

ANAXARQUE.

QUel dédain ! Tu payeras ton ſuperbe ſilence :
Je n'ai prévu que trop cette dernière offenſe :
Vas te vanter aux Tiens d'avoir ſu m'outrager ;
Vas ! je l'ai bien voulu, sûr de m'en bien venger.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSIMAQUE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Mettez fin, Lyſimaque, à l'ennui qui vous preſſe.
Vous craigniez mon départ; que votre crainte ceſſe:
Nous ne nous quittons plus; mon Frère ainſi le veut;
Son cœur, pour votre Roi, de plus en plus s'émeut;
Il a tout oublié depuis leur entrevue.
Puiſſe tant d'amitié ne pas être déçue!
Hélas! d'en abuſer peut-être eſt-on tout prêt!
Cependant je m'abaiſſe à tout ce qui lui plaît.
Je dépouille, à ſon gré, mépris, vengeance, haine;
Pour lui complaire enfin, j'ai viſité la Reine,
Qui vient de m'accabler de ces ſortes d'honneurs
Que chez nous on évite, & qu'on mendie ailleurs.
Mais, aux devoirs de Sœur quand ma fierté s'immole,
De vos feux & des miens le ſuccès me conſole

A Sparte, en ce moment, mon Frère écrit pour nous ;
J'en attends la réponſe & l'attends près de vous;
Car enfin, je le ſens, & mon cœur eſt le vôtre:
Quels ſeroient nos ennuis ! éloignés l'un de l'autre...

LYSIMAQUE.

J'interromps à regret un propos ſi charmant ;
Mais...

LÉONIDE.

Quoi?

LYSIMAQUE.

Partez, Madame, & partez promptement.
Les Deſtins ennemis vous ont ici conduite.

LÉONIDE.

Et vous vous oppoſiez ſi fort à notre fuite ?

LYSIMAQUE.

Votre Frère voyoit par des yeux plus ſenſés.
Fuyez, vous dis-je ; ou vous & lui, vous périſſez !

LÉONIDE.

Vous m'étonnez. Quoi donc ! à préſent que tout ſemble....

LYSIMAQUE.

Le perfide Anaxarque & le Roi ſont enſemble ;
D'un zèle adulateur, l'un verſant le poiſon,
Et l'autre aveuglément y livrant ſa raiſon.
Le ſacrilége ici s'arbore & ſe reſpire.
A des honneurs divins la Tyrannie aſpire ;
Son criminel Agent, prêt à ſe proſterner,
Propoſe, en plein Conſeil, de les lui décerner ;

Et, dans ce même lieu qu'il érige en un Temple,
Exhorte Callisthène à nous donner l'exemple.

LÉONIDE.

Et comment reçoit-il cet avis odieux ?

LYSIMAQUE.

En noble & digne ami d'Alexandre & des Dieux,
De cette impiété, de ce culte sinistre,
Sa voix a foudroyé l'exécrable Ministre;
De parler sans aveu, nous l'avions accusé,
Mais, il n'étoit, hélas! que trop autorisé!
Je n'en saurois douter à tout ce qui se passe.
Anaxarque triomphe; Alexandre menace,
S'agite, &, m'évitant, rentre dans les transports
Que venoient d'appaiser ma plainte & ses remords.

LÉONIDE.

Il menace!

LYSIMAQUE.

Et l'effet n'en peut qu'être terrible!

LÉONIDE.

Mon Frère cependant, tendre, indulgent, paisible,
Ne songe.... Prince ingrat! Et ce sont, dites-vous,
Des remords qui venoient de calmer son courroux?
Le remords entre-t-il dans le cœur d'un Impie?
Mon Frère en jugeoit mieux : on n'épargnoit sa vie,
Que dans le fol espoir de se le voir soumis,
Et d'avoir aisément son suffrage à ce prix.

LYSIMAQUE.

Et cet espoir trompé se tourneroit en rage.

Calliſthène eſt perdu, s'il ne cède à l'orage.
Nos ſoins pourroient encor n'être pas ſuperflus;
Courons à lui; qu'il fuye!

LÉONIDE.

Il ne le voudra plus.
Tantôt, quand il tournoit ſes pas vers la Patrie,
Il fuyoit la faveur, & non la barbarie;
Le mépris des honneurs en ordonnoit ainſi;
Le mépris de la mort doit l'arrêter ici.

LYSIMAQUE.

Oui, ſi l'arrêt de l'un n'étoit l'arrêt de l'autre;
Mais, comme de ſa vie, il y va de la vôtre.
Un ſi cher intérêt fléchira ſa rigueur.
Il ne peut ignorer qu'en proie au Délateur,
En Criminel d'Etat on voudra qu'il périſſe;
Dès-lors être ſa Sœur, c'eſt être ſon complice.
Tout le ſang du coupable eſt proſcrit par la Loi.

LÉONIDE.

Dès-lors adreſſez-vous à tout autre qu'à moi,
Pour tâcher d'engager Calliſthène à la fuite.
Des Loix de Macédoine on m'avoit mal inſtruite;
Mais de celles de Sparte on eſt mal informé,
Si l'on croit que mon cœur en doit être allarmé.
C'eſt du ſang innocent qu'Alexandre demande.
Qu'à ſon gré, plus que moins, le cruel en répande;
Eſt-ce à moi de ſervir un Tyran que je hais?
Et lui dois-je, en fuyant, épargner des forfaits?

LYSIMAQUE.

Mais n'avons-nous, Madame, à craindre qu'Alexandre?

LÉONIDE.

Contre qui donc aurois-je encore à me défendre ?

LYSIMAQUE.

Contre celui qui vient, au plus foible des Rois,
De vendre ſon honneur & de prêter ſa voix.
Des méchans le plus lâche & le plus téméraire,
Aura ſur le forfait meſuré le ſalaire,
Et, pour ſa récompenſe, au Monarque inhumain,
Peut-être oſe à préſent demander votre main.

LÉONIDE.

Quel en ſeroit le fruit ?

LYSIMAQUE.

Eh ! doutez-vous, Madame,
Que l'inhumanité ne vous livre à ſa flamme ?
En vous aſſaſſinant d'un coup plus que mortel,
Ne vous force bientôt de le ſuivre à l'autel ?
Vous ne frémiſſez pas !

LÉONIDE.

Non. Que peut leur furie ?
Je diſpoſe de tout, diſpoſant de ma vie ;
Et loin de relâcher de mon juſte refus,
J'ai, pour y perſiſter, une raiſon de plus.
D'un Tyran ſanguinaire impuiſſante victime,
Toute ma joie étoit d'ajouter à ſon crime.
Je me fais un plaiſir plus ſolide & plus doux
De confondre Anaxarque, en m'immolant pour vous.
En ingrate auſſi bien j'abandonnois la vie.
De la perdre pour moi n'eûtes-vous pas l'envie ?
Vous ſeul me l'euſſiez fait un moment regretter :
En la perdant pour vous, je me vais acquitter.

LYSIMAQUE.

Eh! qu'eſpérer d'une ame & ſi haute & ſi fière ?
Calliſthène ſera moins ſourd à ma prière ;
Et je vole où d'abord j'aurois dû m'adreſſer....
(*Voyant venir Anaxarque.*)
Que vois-je ? Viendroit-on déjà vous annoncer ?....

SCÈNE II.

LÉONIDE, LYSIMAQUE. ANAXARQUE.

ANAXARQUE.

VOus êtes obéie, & j'ai vu Calliſthène,
Madame ; j'ai ſervi de jouet à ſa haine ;
Et ſans doute il ſe vante à vous de ſes dédains ;
Mais je dépoſerai mon ſort en d'autres mains ;
Peut-être mon amour ſe fera mieux entendre,
Quand il vous parlera par la voix d'Alexandre.
Que mon Rival heureux l'apprenne avec effroi.

LYSIMAQUE.

Et ſavez-vous quel eſt ce Rival ?

ANAXARQUE.

Non.

LYSIMAQUE.

C'eſt moi.
L'amour ne reconnoît que ſa ſeule puiſſance ;

Il a de mon côté fait pencher la balance ;
Vantez moins un pouvoir qui peut vous aveugler ;
Si vous ne le bornez, c'eſt à vous de trembler.

SCÈNE III.

LÉONIDE, ANAXARQUE.

LÉONIDE.

PErfide ! après avoir, dans ta folle pourſuite,
Eſſuyé les mépris qu'un inſenſé mérite,
Du Rival accompli qui ſe voit préférer,
La préſence manquoit pour te déſeſpérer.
Voilà le digne objet de mes feux légitimes.
Compare, en le voyant, ſes vertus à tes crimes;
Et juge à qui des deux ſe donneroit mon cœur,
Quand tu ne ſerois pas notre perſécuteur.
Il te ſied bien d'oſer menacer ce que j'aime!
Ah! ſans doute on peut bien te menacer toi-même,
Quand ton mauvais deſtin ſoulève contre toi,
Ce Rival, tous les Grecs, nos Dieux, mon Frère & moi.

ANAXARQUE.

Tant de haine me met en droit de tout enfreindre.
Entouré d'ennemis, je m'en ſens plus à craindre.
Leur nombre m'enhardit à les mieux terraſſer;
Et c'eſt trop en avoir, pour s'en embarraſſer.

Nous nous menaçons tous : voyons, à nos
disgraces,
Qui s'entendra le mieux à remplir ſes menaces;
Lequel ſaura mieux faire éclater ſon pouvoir,
De ce déchaînement, ou de mon déſeſpoir.

LÉONIDE.

Foible ennemi, que peut ton déſeſpoir frivole?
Me fera-t-il, dis-moi, révoquer ma parole,
En d'exécrables fers changer d'heureux liens,
Et, des bras d'un époux, paſſer entre les tiens?

ANAXARQUE.

D'un époux! Quelle image! Il ne l'eſt pas en-
core.
De ce titre, à mes yeux, malheur à qui s'honore!
Tout doit épouvanter, tant qu'Anaxarque vit,
Et qui le lui refuſe & qui le lui ravit!
Il n'eſt rien, direz-vous, que votre ame n'af-
fronte;
Vous craignez peu la mort; mais vous crain-
drez la honte;
Et vous vous en couvrez, expirant, en ce jour,
Victime du devoir, moins que d'un fol amour.
Calliſthène retombe en un péril extrême,
Que vous pouvez, d'un mot, faire ceſſer
vous-même;
Maîtreſſe de mon cœur, vous l'étiez de ſon ſort;
Et vous n'aurez, pour lui, pu faire un noble ef-
fort.
Mourez dans cet opprobre : oui, que la Grèce
entière
Vous reproche à jamais le ſang de votre Frère!
Ayant pu le ſauver, & ne l'ayant pas fait,
Que ſa mort vous flétriſſe & ſoit votre forfait!

SCÈNE IV.

LÉONIDE.

EH ! penſes-tu ſavoir, penſes-tu que j'ignore
Et ce qui rend célèbre, & ce qui déshonore ?
Pour garants de ma gloire, en cette occaſion,
Je ne veux que ta rage & ta confuſion.

SCÈNE V.

ALEXANDRE, LÉONIDE.

ALEXANDRE.

MOn eſtime pour vous, & celle de la Reine,
D'un premier mouvement ont ſauvé Calliſthène,
Madame ; & ſi j'en uſe encore avec douceur,
Il en eſt redevable à ſon illuſtre Sœur.
Faites voir à l'ingrat juſqu'où va ma clémence ;
Et, de ſon procédé réparant l'imprudence,
Portez-le au repentir d'une témérité
Qui de ſon Bienfaiteur laſſe enfin la bonté.

LÉONIDE.

Avant que de la ſorte avec lui je m'exprime ;
De grace, apprenez-moi vos bienfaits & ſon crime.
Ne vous devant qu'un rang dont il fait peu d'état,
Je conçois peu, Seigneur, qu'il puiſſe être un ingrat.

Digitized by Google

ALEXANDRE.

Je ne vous parle point du rang que je lui laiſſe.
Ce détour affecté ſied mal à la ſageſſe.
Sparte eſt votre pays, Madame, & vous feignez?
Je parle de ſes jours trop long-temps épargnés;
Je lui reproche, en Roi déſormais inflexible,
D'abuſer du pardon d'un attentat viſible.

LÉONIDE.

Et c'eſt lui qui jamais n'eût dû vous pardonner
D'avoir d'un attentat oſé le ſoupçonner;
Oſé par cet affront bleſſer, en ſa perſonne,
L'honneur de Léonide & de Lacédémone.
C'eſt ce que, de ma part, je n'oublierai jamais.
Voilà ſa faute : où ſont maintenant vos bienfaits ?

ALEXANDRE.

Parmi ceux que répand ma bonté méconnue,
Madame, on pourroit mettre encor la retenue
Que ma rare indulgence oppoſe à vos diſcours.
Votre Frère eſt coupable; il le ſera toujours;
Et je ne ſens que trop à l'une & l'autre audace,
Qu'il eſt temps que l'effet ſuccède à la menace.

LÉONIDE.

Et ne peut-on ſavoir, en blâmant ſa fierté,
Par où vous a déjà déplu ſa liberté ?

ALEXANDRE.

J'ai du monde à mes Grecs propoſé la conquête;
Tous brûloient de me ſuivre; & ſa voix les arrête.
Mon deſſein, par lui ſeul, eſt blâmé hautement.

Digitized by Google

LÉONIDE.

Peut-il penſer en Sage, & parler autrement?
De meurtre & de butin la Soldateſque avide
Ne vous ſuivra que trop où ſon penchant la guide;
Et, cherchant du déſordre à prolonger le cours,
A la fureur de vaincre, applaudira toujours.
Mais, autant la diſtance eſt grande d'ordinaire,
Entre la voix du Sage & le cri du vulgaire,
Autant l'on en doit mettre, autant l'eſpace eſt grand,
Entre le vrai Héros & le vrai Conquérant.
Juſqu'ici de la Gréce épouſant la querelle,
Vengeur intéreſſé de vos États & d'elle,
Quelque rayon de gloire a conſacré vos coups;
Un pas plus loin, Seigneur, il n'en eſt plus pour vous:
Vous touche-t-elle encor? Soyez modeſte & tendre;
Pleurez ſur tant de ſang qu'il a fallu répandre;
Pleurez ſur ces efforts d'aveugle cruauté
Que la gloire d'un roi coûte à l'humanité.
Qu'après l'heureux guerrier l'homme en vous ſe déclare.
La valeur a détruit; que la bonté répare.
Ce fer qui vous rendit la terreur des humains,
Suppoſons vos ſuccès, & que tout vous ſeconde;
Que déjà vous touchiez aux limites du monde;
Vous en rendroit l'amour, en vous tombant des mains.
Suppoſons tout vaincu, ſoumis & terraſſé:
Votre courſe a fini; le torrent a paſſé;
Le tourbillon de flamme a dévoré ſa proie;
L'indomptable Océan l'éteint & vous renvoie.

Digitized by Google

Malgré vous, ſur vos pas forcé de retourner,
Quel fruit de vos exploits va vous environner?
La déſolation, l'horreur & le ravage,
Votre propre dégât nuit à votre paſſage.
Des chemins diſparus ſous un fleuve élargi
Par des ruiſſeaux de ſang dont vous l'avez rougi,
Quelques débris fumans, des campagnes ſtériles,
Des déſerts empreſſés où floriſſoient des villes,
Et des reſtes plaintifs de Peuples vagabonds,
Compoſés de vieillards & d'enfans moribonds:
Iſſu du ſang d'Hercule, eſt-ce ainſi qu'on l'imite?
Il protégea la terre, & vous l'aurez détruite.
Vos ſoldats au pillage, au maſſacre acharnés,
Sont autant de brigands qu'il eût exterminés.
Licenciez-les donc: retournez à Lariſſe,
Y remettre en vigueur les loix & la juſtice;
Au grand art de régner, y borner vos projets,
Et redonner, en vous, un père à vos ſujets.
Vous jugerez alors, aimé, couvert de gloire,
Quand ils veulent ſe faire un beau nom dans l'hiſtoire,
Lequel eſt, pour les Rois, préférable des deux,
De cent peuples aux fers, ou d'un ſeul peuple heureux.
Ainſi penſe, & peut-être ainſi parle mon frère.
Mais n'eſt-ce qu'en cela qu'il ſeroit trop ſincère?
Eſt-ce, de ſa vertu, tout ce que vous craignez?
Vous m'accuſez de feindre; & c'eſt vous qui feignez.
Votre orgueil mécontent renferme une autre plainte:
Je la pénètre; &, loin de blâmer votre feinte,
Dans un Monarque heureux, ſi plein de ſa grandeur,

Je ne puis qu'admirer ce reſte de pudeur.

ALEXANDRE.

A vos avis, trompé par une aveugle eſtime,
J'abandonnois un homme atteint de plus d'un crime.
Pour vous ſervir vous-même, & ne pas l'égarer,
Ma prudence auroit dû plutôt vous ſéparer.
Gardes! faites chercher, amenez Calliſthène.
Vous cependant, Madame, allez près de la Reine
Dont la bonté veut bien me répondre de vous,
Prenez-y, croyez-moi, des ſentimens plus doux:
Ou vous me réduiriez à faire un double exemple.

LÉONIDE.

Le fils de Jupiter eſt ici dans ſon Temple;
La révolte y ſied mal à de foibles mortels;
Et les Dieux ſont à craindre au pied de leurs autels.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE.

SUR leur trône du moins les Rois ſont redoutables.
Vous l'allez éprouver, ennemis indomptables,
Pour qui je force en vain mon ame à la douceur.
Que le même coup frappe & le frère & la ſœur!

Digitized by Google

Où ſommes-nous ? Qui ſuis-je ? Et qu'oſe-t-on prétendre ?
Qui donc commande ici, de Sparte ou d'Alexandre ?
Ambitieux Monarque, avoue en rougiſſant ;
Qu'en effet tu n'es pas ici le plus puiſſant ;
Que tu condamnes moins, qu'en ſecret tu n'admires
L'auſtérité contraire à ce que tu deſires ;
Et qu'à de ſi grands cœurs n'inſpirant nul effroi,
Tu peux bien moins ſur eux, qu'ils ne peuvent ſur toi.

SCÈNE VII.

ALEXANDRE, CALLISTHÈNE,

CALLISTHÈNE.

LÉonide, Seigneur, confiée à la Reine,
Mes amis alarmés, la garde qui m'amène,
Ce ſilence agité de mouvemens divers,
Tout ſemble m'annoncer quelques nouveaux revers.
Quels malheurs ai-je donc attirés ſur ma tête ?
Le calme eſt, de bien près, ſuivi de la tempête.
La parole d'un Roi m'auroit-elle abuſé ?
Ou de quelque attentat ſuis-je encore accuſé ?
Calliſthène en eſt-il à ſon dernier outrage ?

ALEXANDRE.

C'eſt lui que j'interroge, ingrat ! A quel uſage ;

L'audacieux met-il un bienfait tout récent ?
Libre, ne peut-il être, ou paroître innocent ?
Penſe-t-il, où je ſuis, que c'eſt lui qui domine ?

CALLISTHÈNE.

Qui ? moi, Seigneur !

ALEXANDRE.

Vous-même.

CALLISTHÈNE.

Et plus je m'examine.
Et moins....

ALEXANDRE.

Dans vos excès, retombé ſur le champ,
De quel eſprit rebelle infectez-vous mon camp ?
Qu'avez-vous déjà dit ?

CALLISTHÈNE.

Rien qui dût vous déplaire.
Quelqu'un, pour vous louer, déprimoit votre père ;
Je ne crois pas Philippe un objet de mépris ;
J'ai ſu le relever, ſans abaiſſer ſon fils.
J'ai dit que ſa prudence égala ſon courage ;
Que vous avez, ſous lui, fait votre apprentiſſage ;
Que, ſi la mort ne l'eût ſurpris dans ſon projet,
Il eût pû faire un jour ce que vous avez fait ;
Mais la Grèce vengée, & la Perſe conquiſe,
Qu'il n'eût jamais pouſſé plus loin ſon entrepriſe :
Et que....

ALEXANDRE.

Ce qu'il eût fait, ou non, n'importe en rien :
Philippe eut ſon génie : Alexandre a le ſien :

Laiſſons-là mes deſſeins ; parlons de votre zèle.
Pourquoi, lorſqu'Anaxarque, en Miniſtre fidèle
Veut ſignaler le ſien, & l'inſpirer à tous,
Pourquoi rencontre-t-il un Adverſaire en vous ?

CALLISTHÈNE.

Lui fidèle & zélé ? Lui, Seigneur ! Un perfide ;
Un monſtre, trop long-temps fatal au ſang d'Alcide !
Il eſt de mon devoir de vous déſabuſer ;
Etoit-ce vous ſervir, que de nous propoſer....

ALEXANDRE.

Arrête.

CALLISTHÈNE.

Eh quoi ! Seigneur ?

ALEXANDRE.

Oui ! Reſpecte ou redoute
La majeſté du rang de celui qui t'écoute.
Anaxarque n'a dit que ce que j'ai voulu,
Que ce que je prétends, en Monarque abſolu.
C'eſt à moi que s'adreſſe à préſent ton audace.
D'un mot, dépend ici ton ſupplice ou ta grace ;
Ou pour ou contre toi, fais un dernier effort ;
Parle : quel eſt ton choix ?

CALLISTHÈNE.

Le ſilence & la mort.

ALEXANDRE.

Voulant appeller ſes Gardes, & ſe retenant.

Malheureux Spartiate ? eſt-ce là ta ſageſſe ?
Ma clémence aura-t-elle à t'épargner ſans ceſſe ?
Qu'enfin ton cœur ſe dompte à l'exemple du mien !

La colère eſt mon foible, & l'orgueil eſt le tien;
Je me ſais modérer : ne peux-tu me complaire ?

CALLISTHÈNE.

Non ; dès qu'il faut qu'à vous, qu'à moi-même contraire,
Cette ſoumiſſion ſerve à vous égarer,
Et que je contribue à vous déshonorer.

ALEXANDRE.

Oppoſe-moi du moins de plauſibles obſtacles.
Quel déshonneur peut ſuivre un décret des Oracles ?
De fils de Jupiter ils m'ont donné le nom ;
Vous m'environniez tous dans le Temple d'Hammon :
Ce Temple eſt de mes droits le garant & l'Arbitre.

CALLISTHÈNE.

Un Prêtre qu'on ſuborne, établit mal un titre.
Je vous le dis alors; & ce trait d'amitié
Fut le premier inſtant de votre inimitié.

ALEXANDRE.

C'eſt que de l'Univers tu m'arrachois l'empire.
Car enfin (puiſqu'il faut ou te perdre, ou tout dire)
Oui, j'achetai des Dieux l'organe intéreſſé ;
Mais le preſtige impoſe au Vulgaire inſenſé.
De celui-ci d'abord tu vis naître ma gloire ;
C'eſt lui qui, ſur mes pas, a fixé la victoire ;
Le Soldat, de la foudre, a cru ſon Chef armé ;
Et ſe plus grand péril ne l'a plus alarmé.
J'aime à vaincre. Que veut ton humeur inflexible ?
Détruirai-je une erreur qui me rend invincible ?
Puis-je, par des dehors & par de vains honneurs,

A trop de confiance accoutumer les cœurs?
Cet hommage, après tout, que tu crois ſacrilége,
Du trône de Cyrus étoit un privilége;
Darius en jouit juſqu'au dernier moment.

CALLISTHÈNE.

Sa déplorable chûte en eſt le châtiment.
Craignez des mêmes Dieux la colère équitable
Vous en avez été l'inſtrument redoutable;
Ne vous en rendez pas le malheureux objet.
Si rien ne peut changer votre vaſte projet,
En vrai Héros, du moins, n'employez dans la Lice,
Qu'un courage épuré de tout lâche artifice,
Et ne vous aidez pas d'un criminel abus
Qui mettroit le Vainqueur au-deſſous des Vaincus.
Qu'à la ſimple valeur, la palme s'attribue.
Vous ignorez les bruits dont la Grèce eſt imbue:
J'oſe vous en inſtruire : *Alexandre*, dit-on,
Et d'Hercule & d'Achille indigne rejeton,
Compte ſur ſes Devins, plus que ſur ſon courage;
A l'Augure impoſteur ſuggère le préſage;
De ſorte qu'au ſuccès qui l'aveugle aujourd'hui,
Le Pontife Ariſtandre a plus de part que lui.
Honteux d'être le fils d'un Roi que l'on révère,
En voulant être plus, l'orgueilleux dégénère,
Et perd, en ſe donnant un Père entre les Dieux,
Leur appui, ſon renom & ſes propres Ayeux;
Vérités qu'un Monarque auſſi fier qu'Alexandre,
Au milieu de ſa Cour, eſt étonné d'entendre;
Mais le voyant au bord d'un précipice affreux,
Me taire, ce ſeroit nous manquer à tous deux.

Digitized by Google

Tremblez donc, comme moi, du ſort qui vous menace.
Qu'allez-vous faire ? Armer, juſtifier l'audace
Des premiers qui voudront attenter à vos jours,
En ternir à jamais le mémorable cours,
De bruits injurieux vous rendre la victime,
Et le jouet des Grecs dont vous étiez l'eſtime;
Enfin, de Roi chéri, glorieux, reſpecté,
Devenir (le dirai-je ?) un Tyran déteſté.
Eh ! qui voudroit des Dieux, à qui tout rend hommage,
Dans un Profanateur, reconnoître l'image ?
Pour qui vous élevant contre ces Dieux jaloux,
Vous croirez-vous ſacré, ſi rien ne l'eſt pour Vous ?
Je ne puis dire moins, ſans vous être infidèle.
Vous aimâtes long-temps, en moi, ce noble zèle;
Vous l'exigeâtes même, & l'ordre en fut preſſant;
J'y défère; & je meurs, en vous obéiſſant.

ALEXANDRE.

Non, vous ne mourrez point. Sortez; allez attendre
L'effet qu'aura produit ce que je viens d'entendre.

SCÈNE VIII.

ALEXANDRE.

TU vivras, téméraire, oui, mes reſſentimens
Te réſervent aux fers, à la honte, aux tourmens.

L'exemple fera plus que n'eût fait ton ſuffrage.
Ton orgueil a paru ; nous verrons ton courage,
Quand tu ſeras, au gré de ma juſte fureur,
Un objet de mépris, d'épouvante & d'horreur.

SCÈNE IX.

ALEXANDRE, LYSIMAQUE.

LYSIMAQUE.

AH ! Seigneur, Qu'ai-je appris ? Léonide & ſon Frère....

ALEXANDRE.

Je l'avois épargné, Prince, à votre prière ;
Pour aſſurer ſa grace, il n'étoit qu'un moyen ;
L'ingrat l'a négligé, je n'écoute plus rien. (*il ſort.*)

LYSIMAQUE *le ſuivant.*

Quoi ! vous pourriez, Seigneur ?....

ALEXANDRE.

Je le laiſſerai vivre.

LYSIMAQUE.

Vous me faites trembler....

ALEXANDRE *s'arrêtant.*

Gardez-vous de me ſuivre !
Un pas, un mot vous perd, ſans rien faire à ſon ſort.

SCÈNE X.

LYSIMAQUE.

C'En eſt fait : il eſt temps que je courre à la mort.
Le Tyran ſe déclare ; & la Grèce eſt captive.
Je n'ai trouvé par tout qu'une pitié craintive.
Mourons; mais n'arrivons à ce terme fatal,
Qu'en vengeant ceux que j'aime, & qu'après mon Rival.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALLISTHÈNE.

QUi m'a donc oſé tendre une main ſecourable ?
D'où naît ce changement ſubit & favorable ?
Quelle étrange aventure, en ce lieu déſerté,
Quand tout me menaçoit, me laiſſe en liberté ?
On me lit un Arrêt dicté par les Furies ;
Elles y déployoient toutes leurs barbaries ;
Des bras de Léonide auſſi-tôt arraché,
Et, par d'indignes mains, déjà même attaché,
J'allois n'être bientôt, ſous vingt bourreaux infames,
Qu'un corps défiguré par le fer & les flammes ;
Sur un ordre, au moment de ce funeſte apprêt,
Tout ceſſe : on me délie ; & chacun diſparoît.
Je ſuis ſeul ; & par-tout règne un profond ſilence.
N'auroit-on prétendu qu'éprouver ma conſtance ?
A mes regards, quelqu'un ne s'offrira-t-il point ?
Ne pourrai-je....

SCÈNE II.

CALLISTHÈNE, LÉONIDE.

CALLISTHÈNE.

AH! ma ſœur! quel haſard nous rejoint;
Et ſuſpend le ſupplice auquel on me condamne?
Qui donc agit pour nous?

LÉONIDE.

Vos vertus & Roxane.
D'un Arrêt ſi cruel la Reine ayant horreur,
De ſon barbare Epoux a trompé la fureur.
Sa bonté, pour donner l'ordre qu'elle haſarde;
A ſaiſi le moment que, ſuivi de ſa garde,
Un tumulte effroyable a fait ſortir le Roi.
Mon frère! aux temps, aux lieux cédons & vous & moi;
Fuyons! je n'ai pâli ni pour l'un ni pour l'autre,
Tant que je n'ai prévu que ma mort & la vôtre;
Entre elle & ce départ, ayant même à choiſir,
J'ai décidé tantôt pour elle avec plaiſir;
J'avois, dans cet eſpoir, quitté Lacédémone.
Mais toute ma conſtance, à ce coup, m'abandonne.
Je n'ai pas aſſez craint, & j'ai trop eſpéré.
Un Tigre, de nos pleurs & de ſang altéré,
Veut épuiſer ſur vous une rage tranquille;
Vous priver d'une mort, pour vous en donner mille;
Et, courbé ſous le poids de l'opprobre & des fers,
Vous traîner, en ſpectacle, au bout de l'Univers.

Digitized by Google

Plus le courage eſt grand, plus l'image eſt affreuſe,
Secondez d'un ami la pitié généreuſe.
A notre évaſion Cratérus attentif,
Dans le trouble où tout eſt, nous prépare un eſquif;
Ce trouble peut ceſſer : il a ceſſé peut-être;
De l'un à l'autre inſtant, le Roi peut reparoître.
Fuyons.

CALLISTHÈNE.

Fuyez, ma ſœur, fuyez ſeule; & laiſſez
Une victime pure aux Dieux trop offenſés.
Que dis-je ? Eh! ſuis-je donc cette pure victime?
Sparte, hélas! n'a que trop à m'accuſer d'un crime.
Contre ſa volonté, la mienne m'a banni.
Je n'écoutai que moi : j'en dois être puni.
Oui, j'ouvre enfin les yeux; j'ai cru ne ſervir qu'elle;
J'ai ſervi ſon Tyran : je ne ſuis qu'un rebelle;
D'un ſaint devoir, mes pas ſe ſont trop écartés;
Erreur, ou crime, adieu; j'expierai tout. Partez:
Laiſſez-moi d'un cruel laſſer ici la rage :
Votre ſeul intérêt ébranloit mon courage.
Vos jours en ſûreté, j'aimerai mes tourmens :
Recevez le dernier de mes embraſſemens;
Partez; & de mon ſort inſtruiſez la Patrie.
Pour mériter l'honneur de l'avoir attendrie,
Son criminel enfant, inébranlable aux coups,
Va mille fois mourir digne d'elle & de vous.

LÉONIDE.

Ah! ſi le ſang jamais eut des droits ſur votre ame....

SCÈNE III.

CALLISTHÈNE, LÉONIDE, AGAMÉE *désarmé.*

AGAMÉE.

QUe délibérez-vous, Seigneur, & vous, Madame ?
Cratérus alarmé ſe plaint de vos délais.
C'en eſt fait, ſi le Roi vous retrouve au Palais;
Et c'eſt déjà, pour nous, une aſſez rude attaque
D'avoir, en ces momens, à pleurer Lyſimaque...

LÉONIDE.

Lyſimaque....

AGAMÉE.

Subit le plus horrible ſort.
Il venoit, près du Roi, de faire un vain effort;
Anaxarque ſuivi d'une foule aſſidue,
Aux portes du Palais, s'eſt offert à ſa vue:
Du geſte & de la voix, il l'appelle au combat,
Le joint malgré les ſiens, nous en venge, & l'abat.
Contre une multitude à ſa perte animée,
Je ſoutiens, quelque temps, ſa valeur opprimée;
Mais le ſort enviant cet honneur à mon bras,
Rompt, dans mes mains, le fer qui s'envole en éclats.
Tous, à la fois, bientôt le preſſent & l'entourent;
Alexandre, à ce bruit, & ſes gardes accourent;

Digitized by Google

Le nombre enfin l'accable ; il ſuccombe, & ſoudain,
D'un Lion déchaîné, dans le Cirque prochain,
Le Roi, ſourd à nos cris, veut qu'il ſoit la pâture.
Quelle mort, juſte Ciel! & quelle ſépulture!
J'ai couru, ſur le champ, l'apprendre à Cratérus
Qui m'apprend à ſon tour qu'on ne vous garde plus.
L'eſquif appareillé vous eſt un ſûr aſyle ;
Un ſeul inſtant perdu peut le rendre inutile.
Hâtez-vous ; &, daignant profiter de nos ſoins...

CALLISTHÈNE.

Je ne le voulois pas : je le veux encor moins.

LÉONIDE.

Nous devons tout à ceux qui vers nous vous envoient ;
Mais vainement pour nous leurs amitiés s'emploient.
Qu'on nous oublie.

AGAMÉE.

O Ciel!

LÉONIDE.

Sortez, de grace.

AGAMÉE.

Eh quoi!...

LÉONIDE.

Sortez ; nous le voulons.

AGAMÉE.

J'obéis malgré moi ;
Et vais, dans tout le camp qui pour vous s'intéreſſe,
Publiant vos refus, redoubler la triſteſſe.

SCÈNE IV.

CALLISTHÈNE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

IL expire! il n'eſt plus! & Calliſthène, hélas!
Se voue à des tourmens qui ne finiront pas.
O deſtin! je te cède, & je te rends les armes!
Triomphe! & reconnois ton pouvoir à mes larmes!

CALLISTHÈNE.

Cachez-les, en fuyant; & laiſſez ignorer
Qu'on ait jamais réduit Léonide à pleurer.
Fuyez! il en eſt temps encore.

LÉONIDE.

Que je fuie!
Ah! je n'ai déſormais rien à fuir que la vie!
N'en parlons plus.

CALLISTHÈNE.

Les Dieux ne ſont donc pas contens
De ce coup imprévu, ni de ceux que j'attends?
Il faut encore, il faut que ma ſœur me refuſe....

LÉONIDE.

N'ai-je pas votre exemple, & même votre excuſe?
Vous vous dites coupable; & qui l'eſt plus que moi?
J'ai fait renaître ici la diſcorde & l'effroi.
Tout, ſans mon arrivée, alloit changer de face.
Anaxarque partoit; vous repreniez ſa place;

Alexandre auroit craint les Dieux qu'il méconnoît.
Le Flatteur éloigné, le Tyran diſparoît.
Lyſimaque ſur lui n'eût point groſſi d'orage;
Et ſa perte & la vôtre enfin ſont mon ouvrage;
Ma fatale préſence a ſeule ici porté
Le Maître & le Miniſtre à la témérité.
Saiſi de votre ſœur, ſur un gage ſi tendre,
Le premier a, de vous, cru pouvoir tout prétendre;
Et l'autre, dans ma vue, a repris le poiſon,
Source de nos malheurs, & de ſa trahiſon.
Oui, mon frère, la peine à moi ſeule en eſt due!
Oui, cher Amant, c'eſt moi, moi ſeule qui te tue!
Je ſuis le monſtre affreux qui t'a fait expirer,
Et par qui je te vois, je te ſens déchirer....
(*elle veut ſortir*)

CALLISTHÈNE *la retenant.*

Quels ſont donc ces tranſports où votre eſprit s'égare?
Ma ſœur! où courez-vous?

LÉONIDE.

Au-devant du barbare;
Pour obtenir de lui, l'irritant de nouveau,
Et le même ſupplice, & le même tombeau.....
Dieux! que vois-je?

SCÈNE V.

CALLISTHÈNE, LÉONIDE, LYSIMAQUE.

LÉONIDE.

EST-ce vous que le Ciel nous renvoie,
Lyſimaque? D'un monſtre on vous diſoit la proie;
Mon frère en gémiſſoit; & je vous ai pleuré.

LYSIMAQUE.

Mon trépas ne pouvoit être plus honoré.
(*Bas à Calliſthène, en l'embraſſant.*)
Mais, hélas! quelle fin j'apporte à nos miſères!
Et quel prix je reſerve à des larmes ſi chères!
(*haut.*) Oui, vengé du plus grand de tous nos ennemis,
Et tout couvert du ſang de ſes láches amis,
Pour prix d'une action que le Ciel juſtifie,
Dans un Amphithéâtre, on expoſoit ma vie.
L'indignité du lieu m'en a caché l'horreur.
J'ai, quoique déſarmé, combattu ſans terreur.
Le paiſible dépit qu'inſpire un vif outrage,
Joignant en moi l'adreſſe & la force au courage,
D'un Lion dans mes bras, ſur l'arène, étouffé,
J'ai, par un rare effort, pleinement triomphé.
Ma victoire a du Roi réveillé la tendreſſe;
A chérir la valeur ſon projet l'intéreſſe:
Et l'eſtime qu'il fait de l'intrépidité,
A pour moi, dans ſon cœut, tenu lieu d'équité.

Il oublie Anaxarque, il me flatte, il m'embraſſe,
De vous voir ſans témoins, il m'accorde la grace,
Eſpérant que ma vive & preſſante amitié
Vous fera de vous-même avoir quelque pitié.
Cependant averti de ce qu'a fait la Reine,
Et qu'un moment plus tard, ſa colère étoit vaine,
Pour remplir ſa vengeance, & ſe l'aſſurer mieux,
Il fait, par ſa Phalange, environner ces lieux.
Tout nous devient ainſi de plus en plus contraire.
Il attend ma réponſe; & je viens donc...

CALLISTHÈNE.

Le voyant s'interrompre d'un air embarraſſé

Quoi faire?
Démentant votre cœur par de lâches propos,
Me dire d'immoler ma gloire à mon repos,
Et tous les Dieux de Sparte, à l'idole d'Athène?
Vous en flatteriez-vous?

LYSIMAQUE.

Non mon cher Calliſthène?
Non; je n'ai ni voulu vous parler d'obéir,
Ni cru que, juſques-là, vous pourriez vous trahir.
Rendez plus de juſtice à qui ſait vous la rendre.
J'ai toujours, comme vous; rougi pour Alexandre;
Je ſais que ce qu'il oſe exiger aujourd'hui,
Eſt indigne & de vous & de nous & de lui;
Mais je ne ſais pas moins le ſort qu'il vous apprête;
Et je veux, à ce ſort, dérober votre tête;
D'un péril effrayant je viens vous délivrer;

Et c'eſt par un chemin que je vais vous montrer.

(*à Léonide.*)

Ce chemin peut avoir ſes dangers & ſa peine;
Séparons-nous, Madame, & rentrez chez la Reine;
D'autres lieux, d'autres temps ſauront nous réunir.

LÉONIDE.

Quels étranges diſcours oſe-t-on me tenir?

CALLISTHÈNE *bas à Lyſimaque.*

Pour moi je vous entends: vous m'apportez ſans doute
De quoi trancher, d'un coup, des jours que je redoute?

LYSIMAQUE *bas.*

D'une rare amitié triſte & dernier effort!

CALLISTHÈNE.

Et préſent que la mienne attend avec tranſport.

LYSIMAQUE.

Madame, au nom des Dieux...

CALLISTHÈNE.

Ma Sœur daignez vous rendre
Aux alarmes d'un cœur & ſi noble & ſi tendre;
Et, puiſqu'on le deſire, éloignez-vous; rentrez.

LÉONIDE.

Où vous vivrez, je vis; je meurs où vous mourrez.

CALLISTHÈNE *à Lyſimaque.*

Que ſa vue, après tout, n'ait rien qui vous retienne;

Sa fermeté doit être, eſt égale à la mienne;
Faiſons que ſeulement ſur ces bords étrangers,
Puiſque j'y cours encor de viſibles dangers,
Faiſons, ſi j'y ſuccombe, au moins qu'elle retrouve
Un appui que ſon cœur & que ſa gloire approuve;
Et qu'en perdant un Frère, il lui reſte un Époux.
Vous avez deſiré long-temps un nom ſi doux;
Recevez-le de moi, Seigneur; je vous le donne.
Je puis repréſenter ici Lacédémone,
Et ceſſer de remettre à des temps, à des lieux,
Ce qui peut s'accomplir à la face des Dieux.
Leur vrai Temple eſt par-tout où le ſoleil éclaire:
Toute ame vertueuſe en eſt le ſanctuaire;
Et ces Témoins ſacrés d'un chaſte engagement,
Voudront bien que je ſois leur Miniſtre un moment.
Ma main donc, devant eux, l'un à l'autre vous lie.
Lyſimaque, aujourd'hui vous changez de Patrie.
Qu'aujourd'hui Sparte en vous acquière un Citoyen
Digne de ſon aveu, comme il le fut du mien.

LYSIMAQUE.

Oui, j'aurai mérité cette faveur inſigne:
Oui, Seigneur; & voilà comme je m'en rends digne!

CALLISTHÈNE, *lui enlevant le poignard dont il veut ſe frapper.*

Contre vous-même, ô Ciel! Pourquoi cet attentat?

LYSIMAQUE.

Si vous ne l'achevez, vous êtes un ingrat!

Cruel! à mille morts en venant vous ſouſtraire;
Je ne me réſervois que ce coup pour ſalaire!
Au nom des nouveaux nœuds qui m'attachent à vous,
Au nom de l'amitié qui ne meurt qu'avec nous,
Frappez!

CALLISTHÈNE.

Jeune inſenſé!

LYSIMAQUE.

Vous êtes inflexible!

LÉONIDE.

Voilà donc ce chemin ſi fâcheux, ſi pénible?

LYSIMAQUE.

Et l'unique! Oui, Madame. Hélas, mon déſeſpoir
Croyoit donner l'exemple, & non le recevoir!

CALLISTHÈNE.

Vivez; le vrai courage à tous deux vous l'ordonne;
Vivez. Je n'ai d'exemple à prendre de perſonne;
Et vous n'en avez point à recevoir de moi.
Sparte vous redemande & vous a ſous ſa loi;
Sachez la reſpecter. De quel droit, je vous prie,
L'un ou l'autre oſe-t-il attenter à ſa vie?
Quel infame appareil le vient épouvanter?
Quels affronts, quelle honte a-t-il à redouter?
Soutenez tout le reſte, & laiſſez aux barbares,
Aux Scythes, aux Romains, ces exemples peu rares;
Vrais actes de foibleſſe ou de férocité,
Plutôt que de grandeur & que de fermeté.
Et qu'a de glorieux une mort volontaire,

Digitized by Google

Si l'honneur en péril ne la rend néceſſaire ?
L'Homme de cœur alors eſt en droit d'y courir ;
Juſques-là, ſon triomphe eſt de ſavoir ſouffrir ;
D'oppoſer la conſtance à la force inhumaine ;
En un mot de porter, non de rompre ſa chaîne.
Voyez-moi donc en paix terminer mes ennuis ;
Et craignez peu, pour vous, les horreurs que je fuis.
La colère du Roi ne veut qu'un ſacrifice ;
Le repentir en lui ſuit de près l'injuſtice.
Quand du ſang de Clytus il eut rougi ſa main,
Sans moi, du même fer, il ſe perçoit le ſein.
De mon ſang répandu, ſes vertus vont renaître.
J'oſe en répondre. On vient. C'eſt lui qui va paroître.
Léonide, il eſt temps qu'une noble fierté
Rappelle tous vos ſens à leur tranquillité.
Souvenez-vous qu'aux lieux où nous prîmes naiſſance,
Un ſoupir eſt honteux à la plus tendre enfance ;
Et que l'on n'y permet de douloureux tranſports,
Qu'aux ames que le crime abandonne aux remords.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ALEXANDRE, CALLISTHÈNE, LYSIMAQUE, LÉONIDE, GARDES.

ALEXANDRE.

SE rend-il, Lyſimaque, aux avis qu'on lui donne ?
L'appareil qu'il a vu n'a-t-il rien qui l'étonne ?
A mes ordres, Madame, eſt-il enfin ſoumis ?
Conſent-il à ſa perte, ou ſommes-nous amis ?
Je me flattois en vain ; ce trouble me l'annonce.

LÉONIDE.

Mon frère eſt devant vous ; recevez ſa réponſe.

(*Elle tombe évanouie dans les bras de Lyſimaque qui l'emmène.*)

SCÈNE VII.

ALEXANDRE, CALLISTHÈNE.

ALEXANDRE *voyant Caliſthène ému.*

SOupire. Il te ſied bien de les plaindre, inhumain,
Quand c'eſt toi qui leur mets le poignard dans le ſein !

Digitized by Google

Mais ſur ton front, déjà renaît la folle audace.
Vas! puiſque ni raiſon, ni douceur, ni menace,
Que le ſang, l'amitié, que rien ne te fléchit;
Péris dans les tourmens!

CALLISTHÈNE *ſe frappant.*

Ce coup m'en affranchit.

ALEXANDRE.

Que vois-je? ô trahiſon! Gardes, qu'on le ſoutienne.
Quelle main téméraire a donc armé la ſienne!

CALLISTHÈNE,

Alexandre, écoutez les Dieux qui, par ma voix,
Se font entendre à vous pour la dernière fois.
De votre ambition, belle en ſon origine,
L'édifice ébranlé, penchant vers ſa ruine,
Peut n'étaler bientôt que de vaſtes débris
Diſperſés par le Sort & livrés au mépris.
De l'Hydaſpe & du Gange aſſerviſſez les rives;
Qu'Amphytrite gémiſſe au rang de vos captives;
S'il ſe peut même encor, franchiſſez l'Océan,
Et d'un Monde inconnu devenez le Tyran;
Vous aurez ſu courir par-tout, hors à la gloire.
Pour qui ne ſe peut vaincre, il n'eſt point de victoire;
Et, ſon bonheur fût-il mille fois plus conſtant,
Tous ſes exploits ne ſont qu'un forfait éclatant.
Ces plans pernicieux de conquête & de guerre,
Quel nom de vous, Seigneur, laiſſeront-ils ſur Terre?
Vous vous y ſerez cru le rival glorieux,
Et vous n'aurez été que le fléau des Dieux.
Ah! de ces Dieux plutôt redevenez l'image!
C'en eſt fait: votre nom doit paſſer d'âge en âge;

Tout ce que vous ferez ne va plus déſormais
Qu'en aſſurer la gloire ou la honte à jamais.
Redevenez ce Prince admiré dans Athène,
Qui, de Lacédémone, attira Calliſthène;
Dont le moindre mérite, alors, fut la valeur;
Qui, des Thébains détruits répara le malheur;
Qui, d'un Roi fugitif reſpecta la miſère,
Dans ſes filles, ſon fils, ſon épouſe & ſa mère;
Qui de cet ennemi pleura la triſte fin,
Pourſuivit la vengeance & punit l'aſſaſſin.
Remontez ſeulement aux vertus que vous eûtes;
Ne ſoyez que vous-même & que ce que vous fûtes;
De fidèles ſujets & d'amis entouré,
Sans l'exiger alors vous ſerez adoré.
A ce prix, je bénis le coup qui nous ſépare.

ALEXANDRE.

Et moi, je le déteſte! Ah! Qu'as-tu fait, barbare?

CALLISTHÈNE.

De mon dernier pouvoir, un précieux emploi:
J'ai ſatisfait les Dieux, Sparte, Alexandre & moi.

ALEXANDRE.

Il ſe meurt! Entends moi! Suſpends ta dernière heure
Calliſthène, triomphe! Alexandre te pleure:
Ouvre les yeux!

CALLISTHÈNE.

Amis, ôtez-moi de ce lieu;
J'ai touché votre Prince; & je meurs libre. Adieu.

Digitized by Google

SCÈNE VIII & *dernière.*

ALEXANDRE.

Portes-en chez les Morts la nouvelle à
mon père;
Apprends-lui de quel prix, ſon fils qui dégénère,
Récompenſa ton zèle & paya ſon amour.
Eh bien! es-tu content, monſtre indigne du jour?
Règne en paix! Tu n'as plus de Cenſeur qui te
bleſſe.
Ton Trône eſt affranchi du joug de la Sageſſe.
Devant elle, en ſecret, n'ayant plus à rougir,
Ton orgueil, à ſon gré, déſormais peut agir.
Règne, abuſe en Tyran des droits du Diadême!
Maître de tout, demeure eſclave de toi-même;
Et, ne méritant plus d'être au rang des humains,
Aſpire encore, aſpire à des honneurs divins!
Malheureux! & je veux qu'on m'aime! & je
l'eſpère!
Ah! Majeſté des Dieux! ô Manes de mon père!
Par un mortel ingrat vous fûtes outragés:
Calliſthène n'eſt plus; vous êtes bien vengés.
La voix par qui des Rois la vertu ſe réveille,
Pour la dernière fois, a frappé mon oreille;
Tout ſalutaire avis de ma Cour eſt exclus;
L'utile Vérité n'y reparoîtra plus.
L'erreur, les paſſions, des Courtiſans perfides;
Voilà donc, juſtes Dieux, la reſſource & les
guides
Qui me devoient conduire à l'immortalité!

Sous quel nom paſſerai-je à la poſtérité ?
La fin de Calliſthène eſt mortelle à ma gloire.
De nos regrets du moins conſacrons la mémoire ;
Et privé pour jamais de mon plus ferme appui ;
Allons combler d'honneurs ce qui reſte de lui.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Digitized by Google

L'AMANT MYSTÉRIEUX.

COMÉDIE.

Représentée par les Comédiens François, en Juillet 1734.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

CEtte Pièce fut d'abord faite en un Acte, pour une Fête qui ſe donna chez des Perſonnes de conſidération. L'indulgence due à la précipitation d'un Auteur officieux, & quelques applications faiſables du caractère principal de cette Pièce, à quelqu'un de cette Société, réunirent les ſufrages en ma faveur, au point de faire ſouhaiter qu'elle fût miſe au Théâtre public. Je ſentis aſſez la différence des lieux pour retoucher l'ouvrage; mais non pas, comme j'aurois dû, pour le brûler. Mes yeux ne s'ouvrirent que deux ou trois jours avant la première repréſentation : mais il étoit trop tard. Ma vanité ſe ſatisfit à prédire ma honte; & le Public remplit parfaitement la prophétie. La Pièce fut bien ſifflée, comme elle le méritoit; & diſparut du jour au lendemain. La Paſtorale *des Courſes de Tempé*, donnée à la ſuite, fut aſſez bien reçue; ce qui m'engagea de dire à ceux qui m'embraſſoient en ſortant : Meſſieurs, *baiſez-moi ſur cette joue, & ſouffletez l'autre.*

Digitized by Google

PERSONNAGES.

GÉRONTE, *Père d'Iſabelle.*

ISABELLE, *Fille de Géronte.*

VALÈRE, *Amant d'Iſabelle.*

PASQUIN, *Valet de Valère.*

LISETTE, *Suivante d'Iſabelle.*

La Scène eſt devant la Maiſon de Géronte.

Digitized by

L'AMANT MYSTÉRIEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE*.

VALÈRE, PASQUIN.

VALÈRE.

MONSIEUR Paſquin, de grace?

PASQUIN.

Eh! Monſieur! ſans façon;
Ces politeſſes-là ne ſentent rien de bon.

VALÈRE.

Dites-moi, s'il vous plaît.

PASQUIN.

Monſieur, je vous écoute.

VALÈRE.

Aimeriez-vous les coups de bâton?

PASQUIN.

Non, ſans doute.

[*] Cette première Scène fit aſſez rire.

VALÈRE.

Tu les crains donc ?

PASQUIN.

Beaucoup !

VALÈRE.

Eh bien ! évite-les.

PASQUIN.

Vous ne m'avez pas vu, je crois, courir après.

VALÈRE.

Oh ! ſans courir après, ſouvent on les attrape.
Tout ce que l'on te dit de ta mémoire échappe.
Ne t'ai-je pas cent fois défendu, maître ſot,
Quand Iſabelle, ou moi, te chargerions d'un mot,
D'oſer jamais, à moi, la nommer Iſabelle,
Non plus que moi jamais, Valère, devant elle,
Et tu lâches ſans ceſſe & l'un & l'autre nom.

PASQUIN.

Reſte à ſavoir comment vous nommer tous deux.

VALÈRE

On.

PASQUIN.

On ?

VALÈRE.

Oui on.

PASQUIN.

Monſieur on, Madame on ?

VALÈRE.

Ni Madame,

Ni

Ni Monſieur. *On*, tout court, & pour homme & pour femme.

Par exemple, pour elle. *On vous fait avertir; On venoit de rentrer, on venoit de ſortir; On eſt triſte, on eſt gaie; on vous hait; on vous aime;*

On gronde; ainſi du reſte; & pour moi, tout de même.

PASQUIN.

On n'y manquera pas; on a trop peur de coups;
Car je ne m'oſe pas nommer non plus que vous.

VALÈRE.

Tu te crois un plaiſant; tu n'es qu'un ridicule,
As-tu vu de ma part le rimeur Crotambule?

PASQUIN.

Oui; vos couplets ſe font.

VALÈRE.

Tu ne m'as pas nommé?

PASQUIN.

Non.

VALÈRE.

Ni déſigné?

PASQUIN.

Non.

VALÈRE.

Et t'es bien exprimé?

PASQUIN.

Très-net.

VALÈRE.

Voyons. Dis-moi, mot à mot & répète;

Ainſi que tes propos, les propos du Poëte.

PASQUIN.

Oui-da, Monſieur. Je veux des couplets de Chanſon.

Et Combien ? Plus que moins. *Volontiers, mon Garçon.*

Et ſur quoi ? Sur l'Amour. *Sur quel air ?* Il n'importe.

Pour qui ? Si je le fais, que le Diable m'emporte.

Et l'objet, quel eſt-il ? Tendre ou non, fier ou doux?

Tout comme il vous plaira. Blond, brun, châtin, gris, roux.

C'eſt tout un. *Diable auſſi la matiere eſt trop vague.*

Accommodez-vous-en. *Veut-on que j'extravague?*

En un mot, faites-nous là de ces vers touchans...

(*Ici Valère chante en homme diſtrait & qui penſe à autre choſe*).

Bon ! ne voilà-t-il pas déjà mon homme aux champs !

(*à part.*)

Il ne m'écoute plus. Qu'on eſt ſot, quand on aime !

VALÈRE.

Je t'entends, & t'approuve : agis toujours de même.

Tu ſeras quelquefois porteur d'un demi-mot,

D'un geſte, d'un coup d'œil ; rends tout en Idiot.

Fais machinalement tout ce qu'on te fait faire,

Dis comme on t'aura dit : tais ce qu'on te fait taire ;

Tu nous entendras mal, Mais crois qu'on s'entend bien.

Digitized by Goog

PASQUIN.

Le Ciel, à votre eſprit, ſubordonna le mien :
Ne me chargeaſſiez-vous que d'un monoſyllabe ;
Ce mot fût-il hébreu, grec, iroquois, arabe ;
Me voilà Perroquet, & Pantomime : mais
Que prétendez-vous faire encor de ces couplets ?

VALÈRE.

Je veux, par eux, ce ſoir, finir ma ſérénade.

PASQUIN.

Je la finirois mieux.

VALÈRE.

Comment ?

PASQUIN.

Par l'eſcalade.
Ma foi, Monſieur, la nuit, dans les mains d'un amant,
Une échelle de corde eſt un bel inſtrument.

VALÈRE.

Oui, ſi c'étoit au bas du balcon d'Iſabelle.
Songe donc....

PASQUIN.

A propos ! où diable eſt ma cervelle ?
Et ce portrait, Monſieur, accompagné de vers ?...

VALÈRE.

Elle ne l'aura pas.

PASQUIN.

Tant pis !

VALÈRE.

D'où vient ?

PASQUIN.

J'y perds.

VALÈRE.

Et quoi ?

PASQUIN.

Quelques louis que le port du ſien coûte,
Et qu'au porteur du vôtre, elle eût rendus ſans doute:
J'ai remis là-deſſus quelque dette à payer.
Et pourquoi donc, Monſieur, ne le pas envoyer?

VALÈRE.

On n'a qu'à le ſurprendre un jour, ſur Iſabelle;
Et tout notre myſtère auſſi-tôt ſe révèle.

PASQUIN.

Si ce n'eſt que cela j'imagine un moyen
Pour faire qu'on le trouve, & qu'on ne trouve rien.

VALÈRE.

Quel moyen ?

PASQUIN.

Faites-vous peindre avec tant d'adreſſe
Que perſonne, en mille ans, ne vous y reconnoiſſe *.

(*) On me reprocha cette plaiſanterie, comme une choſe uſée, & indigne d'un Poëte qui ſe pique d'un peu d'imagination. J'avoue que j'avois eſpéré de faire paſſer ce trait-là ſur le compte de la mienne, me flattant qu'il ne ſeroit pas connu. L'événement châtia mon plagiariſme & ma ſotte préſomption. Tout le monde ſavoit cette ingénuité de M. de R*** au ſujet de Madame de ***. C'étoit être mal tombé pour un premier pillage, & cela corrige. Auſſi ai-je bien juré que le Paon eût-il cent fois de plus belles plumes, je m'en tiendrois à mes vilaines plumes de Geai.

VALÈRE.

Retourne à Crotambule, & prends-lui ſes couplets.
Je t'attends au logis, & me retire exprès.
Iſabelle, je crois, m'a vu de ſa fenêtre,
Et je ſerois fâché qu'elle vint à paroître ;
Sa rue & le grand jour ne me conviennent pas.
Suis-moi.... Non : reſte... Ecoute, écoute... Tu diras....

Valère qui ſe croit ſuivi de Paſquin, diſparoît en chantant : ce jeu de théâtre fut extrêmement mal rendu par l'Acteur.

SCÈNE II.

PASQUIN *ſeul.*

IL croit que je le ſuis; je demeure, & pour cauſe ;
Il a chanté : voilà le texte : point de gloſe.
Chantons. Que ſavons-nous? c'eſt peut-être un ſignal.
Croyons qu'il s'entend bien, lorſque je l'entends mal.
Ce pourroit n'être auſſi que la ſotte habitude
Qu'il a de fredonner toujours quelque prélude.
Parbleu ſoit! En ce cas, profitons du moment
Où je puis une fois mal faire impunément.

SCÈNE III.

ISABELLE, LISETTE, PASQUIN.

ISABELLE *à Paſquin.*

COmment! quand je deſcends, ton maître ſe retire?

PASQUIN.

Oui, Madame; & me charge, en partant, de vous dire:

(*Il chante l'air que ſon Maître a chanté en le quittant.*)

LISETTE.

De nous dire. Eh bien! quoi*? Ça, ne badinons point.

PASQUIN.

Par ma foi, je n'y mets, ni n'en ôte un ſeul point, Et voilà, mot à mot, ma commiſſion faite.

---

[*] Paſquin recommence la même Chanſon. Ce qui eſt réellement plaiſant n'a pas toujours le bonheur de plaire ſur le Théâtre. Ce trait de Paſquin étoit arrivé à un Laquais du malheureux Comte de H**, qui avoit coutume de ſiffler, à tout moment, par diſtraction. Ce tic l'ayant pris au milieu d'une commiſſion qu'il donnoit à ſon Valet, garçon d'ailleurs malin & mécontent, le drôle ſortit dès que ſon Maître s'étoit mis à ſiffler, & fit poſitivement ce que fait ici Paſquin. Je n'ai jamais raconté ce trait que je n'aie vu rire les plus ſérieux. Cela ne fit point du tout d'effet au Théâtre. A la vérité, comme je l'ai déjà remarqué, l'Acteur principal en fut la cauſe.

Digitized by Google

LISETTE.

Valet digne du Maître !

ISABELLE.

Ah ! ma chère Liſette !

LISETTE. *à demi bas.*

Madame, doucement ; cachez votre chagrin,
Et gardez qu'il n'éclate aux yeux de ce coquin,
Qui ſe riroit de vous, comme il fait de ſon Maître.

à Paſquin.

Puiſque ta charge eſt faite, adieu : qu'attends-tu, traître ?

PASQUIN.

Mais, j'attends ma réponſe.

LISETTE.

Ah ! ta réponſe ? oui-dà ?
(*elle lui donne un ſoufflet.*)
Il faut t'expédier, mon ami : la voilà.

PASQUIN.

Eſt-ce ma faute, à moi ? Tu me frappes ſans cauſes !
Suis-je donc un ſorcier, pour deviner les choſes ?
On m'a dit : tu diras.... & puis on a chanté.
Moi, j'ai cru que c'étoit un ſignal concerté.
Un myſtère entre vous.

LISETTE.

Tâche encor à comprendre
Que la réponſe en eſt un autre, & vas la rendre.

PASQUIN.

En meſſage aujourd'hui je ſuis trop malheureux ;
Viens toi-même avec moi, la rendre, ſi tu veux.
Tu me ferois plaiſir.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

LE plaisant caractère,
Et le joli mignon que ce Monsieur Valère,
Madame, pour vouloir que l'on courre après lui,
Et vous faire descendre aux façons d'aujourd'hui!
Oh! vous vous déferez d'une bonté si grande!
Votre gloire le veut; & je vous le commande;
Obéissez.

ISABELLE.

J'y tâche : & c'est tout mon espoir.

LISETTE.

Et vous le cherchiez?

ISABELLE.

Oui : pour ne plus le revoir,

LISETTE.

Vous?

ISABELLE.

Après ce que vient de dire Célimène?

LISETTE.

Il n'a qu'à vous écrire : & sa grace est certaine.

ISABELLE.

Non.

Digitized by Google

LISETTE.

(*Elle lui met la main ſur le cœur.*)

Quoi! non? Mettez là votre main, ſentez-y
La vérité du fait que vous niez ici.
Que vous dit ce cœur?

ISABELLE.

Rien.

LISETTE.

Rien?

ISABELLE.

Finis, ou me laiſſe.

LISETTE.

Preuve de ſon bonheur & de votre foibleſſe.
Pour n'importuner pas, il faudroit l'excuſer.

ISABELLE.

Après tout, nous ſavons ſa façon d'en uſer.

LISETTE.

Nous y voilà.

ISABELLE.

Son goût eſt d'être impénétrable;
Trop aimer le myſtère eſt-ce être ſi coupable?

LISETTE.

Fort bien!

ISABELLE.

Qu'ai-je à me plaindre? il m'écrit chaque jour
Des billets.....

LISETTE.

Il eſt vrai.

ISABELLE.

Que lui dicte l'Amour.
Tu le ſais.

LISETTE.

Des billets! peſte! la belle avance!
Croyez-moi : c'eſt ici comme dans la finance;
Vive l'eſpèce! au diable & papiers & billets!
Cela ſouffre au payement toujours quelques déchets.
Tous ces feux par écrit, ſont des feux d'artifice:
Qui diantre a jamais vu de ſemblable caprice?
Vous aimer & vous fuir! ſur l'ombre d'un éclat
Quand vous l'en diſpenſez faire le délicat!
Moi-même, de l'intrigue avoir oſé m'exclure!
Éviter votre père; & craindre de conclure!
Ah! j'y mettrai bon ordre. Il offrira ſa main
Tout à l'heure; ſinon, congédié demain.
L'art de feindre ſi bien, touche à la perfidie.
Philinte vainement dès long-temps l'étudie;
Philinte, ſon intime, homme franc & loyal,
Dont, faute de parler, il s'eſt fait un rival.

ISABELLE.

Philinte, ſon rival! Philinte! où vas-tu prendre
Que de moi ſon bonheur, jamais ait pu dépendre?
Lui, qui de Célimène adore les attraits,
Et dont vers moi les yeux ne ſe tournent jamais.

LISETTE.

C'eſt que vous n'en avez que pour votre Valère;
Qui m'a tout l'air, à moi, de ne vous aimer guère.
Pendant que votre erreur qui vous ſuit en tous lieux,
Vous y cache un amour qui vous crève les yeux.
Philinte, ſi je l'aide, iroit droit au ſolide.
Que Valère, s'il veut, y ſonge & ſe décide;

Digitized by Google

Sinon, & c'eſt à vous comme à lui d'y penſer,
Foi de fille d'honneur, on le fera danſer.

SCÈNE V.

VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

VALÈRE.

AH! Madame! à vos pieds, que faut-il que je diſe?
Pour pouvoir d'un valet réparer la ſottiſe?
L'impertinent me joue un tour de ſa façon.

LISETTE.

Et pourquoi vous en prendre à ce pauvre garçon?
Sachez-vous recueillir en ſongeant à Madame.

ISABELLE.

Taiſez-vous.

LISETTE.

Hom! j'enrage! Eſt-ce donc être femme?

ISABELLE.

Ce n'eſt pas là, Valère, un ſujet de courroux;
J'ai ſur quelque autre choſe à me plaindre de vous.

VALÈRE.

Mais ſi nous attendions que la nuit fût venue?
Car nous ſommes ici terriblement en vue.

ISABELLE.

N'importe.

VALÈRE.

Eſt-il beſoin que cette fille en ſoit?

ISABELLE.

Retirez-vous, Liſette.

LISETTE.

Eh! quoi?

ISABELLE.

Je le veux.

LISETTE.

Soit!
Quand Madame veut bien faire la complaiſante,
Le rôle ne doit pas révolter la ſuivante.
Je me retire donc, puiſqu'on le veut ainſi;
Mais on auroit mieux fait de me laiſſer ici.

SCÈNE VI.

ISABELLE, VALÈRE.

ISABELLE.

ENfin, de vive voix pour qu'on vous entretienne,
Il faut que l'on vous cherche & que l'on vous prévienne;
Je ſemble être pour vous un objet odieux:
Et dès que je parois vous détournez les yeux.
Par un heureux haſard, dont mon ame eſt ravie,
Nous trouvons-nous enſemble en quelque compagnie,

Vous prodiguez par-tout vos regards & vos
soins,
Et c'eſt à moi toujours qu'ils s'adreſſent le moins.
Vos lettres, il eſt vrai, réparoient l'entrevue:
Je goûtois vos raiſons, & je m'étois rendue;
J'ai cru que votre cœur, moins léger que diſcret,
Se faiſoit un plaiſir de m'aimer en ſecret;
Mais je vois....

VALÈRE.

Quoi! Madame! inquiète & craintive,
Vous douterez toujours de l'ardeur la plus vive?
Et les ſoins que je prends de m'obſerver pour
vous,
N'aboutiront jamais qu'à vous mettre en cour-
roux?
Ne ſoyez pas ſenſible à la douceur ſecrette
D'un Amour dont la plume eſt la ſeule in-
terprête.
(Commerce toutefois d'autant plus doux pour
moi,
Qu'il fixe entre vos mains, les gages de ma foi;
Qu'une lettre ſans ceſſe aux yeux ſe renouvelle;
Qu'il me ſemble reſter près de vous, avec elle;
Et qu'au papier enfin, confier ſes diſcours,
C'eſt ne ſe point quitter & ſe parler toujours.)
A des plaiſirs ſi purs, ſoyez, dis-je, inſenſible;
Aimez qu'à vos côtés, un Amant ſoit viſible:
Qui nous garantira du péril évident,
Où nous expoſeroit ce plaiſir imprudent?
Les piéges, les caquets & les tracaſſeries
Des jaloux, de nos gens, de vos propres amies,
Sur nous, de mille Argus les yeux toujours ou-
verts,

Les perſécutions, & tant d'autres revers
Dont je vous ai ſauvée, à l'abri du myſtère!
Et qu'importe, avec vous, quand ma bouche eſt ſincère,
Que d'autres ſoient inſtruits de mes tendres deſirs?
Mettez-vous donc l'éclat au rang de vos plaiſirs?
Vous qui ſi vivement frondez ces Beautés vaines,
Qui veulent qu'un Amant ſe pare de leurs chaînes,
Et qui comptent pour rien les plus tendres Amours,
S'ils n'ont pour confidens, la Ville & les Fauxbourgs.

ISABELLE.

Mais ce parfait Amour auroit-il la conſtance
De tout voir, tout entendre avec indifférence?
Célimène liée avec moi d'amitié,
Qui, malgré tous nos ſoins, nous pénètre à moitié,
Pour s'aſſurer du reſte, hier, chez ſa parente,
Voulut vous éprouver & fit la médiſante:
Elle affecta, ſur moi, de tenir des propos
Qui mettoient à bas prix tout le peu que je vaux.
L'on vous examinoit: vous fûtes ſi paiſible,
Qu'elle vous croît pour moi tout à fait inſenſible,
Et que de ſes ſoupçons (tant elle en doute peu)
Ainſi que d'une erreur, elle m'a fait l'aveu.

VALÈRE.

Ah! Madame! je ſuis au comble de ma joie!
Elle croit ce qu'il faut, ce qu'on veut qu'elle croie;
Par des yeux ſi ſuſpects m'étant vu regardé,

Digitized by Google

Je tremblois de ne pas m'être assez possédé ;
Ma feinte a réussi : vous cependant, Madame,
N'avez-vous pas trahi le secret de ma flamme ?
Quelque dépit trop prompt....

ISABELLE.

Non, je n'en ai point eu ;
Et cela justement, parce que j'ai tout cru.
Mon ame de ces coups cesse d'être étonnée :
Je ne le vois que trop : plus d'une infortunée
A qui vous engagez faussement votre foi,
Vous réduit à la gêne où vous vivez pour moi.
Un Amant, de soi-même est-il si fort le maître ?
Peut-on si bien jouer l'indifférent sans l'être ?
Non, non : j'étois trop simple & je m'abusois bien
D'admirer des efforts qui ne vous coûtoient rien.

VALÈRE.

Qui ne me coûtoient rien ! quel discours ! ah ! Madame !
Que vous lisez bien mieux dans le fond de mon ame !
Daignez....

ISABELLE.

Adieu, Valère, adieu ; séparons-nous.

VALÈRE.

Le temps vous prouvera....

ISABELLE.

Le temps fait contre vous.
Depuis qu'à mon penchant je me suis trop livrée,
Qu'avec tant de bonté je me suis déclarée,
Qu'autant que je le puis, je flatte votre espoir ;
Cet Amour tant vanté, s'est-il mis en devoir
De me justifier dans une erreur si chère,
En vous autorisant de l'aveu de mon père ?

Etoit-ce donc à moi, Valère, à vous preſſer
Sur ce qui de ſi près doit vous intéreſſer ?

VALÈRE.

D'auſſi près en effet aucun ſoin ne me touche ;
Mais ſi j'ai des raiſons qui me ferment la bouche?

ISABELLE.

Quelles raiſons, Valère ?

VALÈRE.

On ne vous les dit pas ;
Vous les ſaurez un jour & vous en ferez cas.

ISABELLE.

Quoi donc ! avec moi-même employer le myſtère ?

SCÈNE VII.

VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

VEnez parler, Madame, à Monſieur votre père ;
Ne vous amuſez pas ; & tôt il vous attend.

ISABELLE *à Valère.*

Que je ſache aujourd'hui ce ſecret important,

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

VALÈRE *ſeul.*

A Moi-même ſouvent je me le diſſimule,
Car au fond je me crois tant ſoit peu ridicule.
Ridicule ! ah ! le terme eſt fort ! ſingulier ? non ;
Diſons mieux : délicat ; un peu trop, dira-t-on,
Un peu trop délicat ! comme ſi la tendreſſe
Connoiſſoit de l'excès dans la délicateſſe :
Je ne me preſſe pas de me voir ſon époux ?
Non, parce qu'elle m'aime, & que rien n'eſt plus doux
Que de jouir d'un feu que l'Hymen peut éteindre ;
Que d'aller à pas lents, où l'on eſt ſûr d'atteindre ;
Sur-tout lors qu'à leur gré, ſur deux Amans en paix,
Le plus profond myſtère étend ſon voile épais.
Puis-je trop ménager les charmes que je goûte ?
De l'Amour à l'Hymen trop prolonger la route ?
Trop reculer l'heureux & le funeſte jour,
Où triomphe à la fois & diſparoît l'Amour ?
D'un cœur vraiment touché tels ſont les deux caprices ;
Il met dans les deſirs ſes plus chères délices ;
Et même il ſeroit bon, s'en tenant aux ſouhaits,
Pour s'aimer toujours, de....

Digitized by Google

SCÈNE IX.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE *à part.*

DE ne te voir jamais.

VALÈRE *continue & ſe croit ſeul.*

Iſabelle, pardon! j'outre un peu la matière.

LISETTE *bas.*

Donnons-nous les plaiſirs & les airs du myſtère;
Sur l'objet de ſes feux feignons qu'on s'eſt mépris,
Et que de Célimène, on croit qu'il eſt épris.
(*haut.*)
Dans les yeux de Monſieur, l'alégreſſe étincelle;
Il vient de recevoir quelque heureuſe nouvelle.

VALÈRE.

Je n'ai pas de l'Amour à me plaindre en effet.

LISETTE.

Iſabelle a l'honneur d'être dans le ſecret?

VALÈRE.

Mais comme ce n'eſt qu'une, elle & celle que j'aime,
Qu'adorer celle-ci, c'eſt l'aimer elle-même;
Sa médiation s'eſt offerte entre nous,
Et par elle on m'annonce un deſtin aſſez doux.

LISETTE, *avec un faux air de pénétration.*

On ſait que Célimène eſt ſa meilleure amie.

VALÈRE.

Mon Dieu ! ne devinons perſonne, je vous prie.

LISETTE.

Vous ne pécherez pas, pour avoir trop parlé.
Le ſecret, malgré vous, pourtant eſt révélé.
La belle eſt par malheur dans notre voiſinage ;
Et Paſquin chaque jour, y fait quelque meſſage.
Pourquoi ce noble emploi m'a-t-il été ravi ?
Mieux qu'un autre, peut-être, on vous auroit ſervi.

VALÈRE.

Peut-être encore un coup n'eſt-ce pas Célimène ?

LISETTE.

A feindre encore un coup vous perdez votre peine ;
J'en ſaurai plus que vous, ſitôt qu'il me plaira ;
Et, ſans aller bien loin, j'ai qui m'en inſtruira.

VALÈRE.

Et qui peut, s'il vous plaît, vous rendre ſi ſavante ?

LISETTE.

C'eſt un pacte établi de ſuivante à ſuivante,
Qu'au premier entretien, de l'un à l'autre bout,
A charge de revanche, on ſe déclare tout.

VALÈRE.

J'aime ta confiance.

LISETTE.

Et moi, j'aime la vôtre.

VALÈRE.

Oh bien ! que ce ſoit donc Célimène ou quelque autre,
Je veux bien t'avertir d'une choſe.

LISETTE.

Et de quoi?

VALÈRE.

Tu me remercieras de l'avis.

LISETTE.

Je le croi.

VALÈRE.

C'eſt la pure franchiſe ici qui te conſeille.

LISETTE.

La vôtre, aſſurément, à la mienne eſt pareille.

VALÈRE.

Je te conſeille donc avec ſincérité,
De guérir là-deſſus ta curioſité,
Si par ce moyen ſeul tu peux la ſatisfaire.
La ſuivante de celle à qui je ſonge à plaire,
De notre liaiſon n'a pas le moindre vent.

LISETTE.

Bon!

VALÈRE.

C'eſt la vérité.

LISETTE.

Vous raillez.

VALÈRE.

Non vraiment.

LISETTE.

Vous vous trompez donc?

VALÈRE.

Non, fais-en l'expérience;
Mais j'ai cru te devoir l'avis en conſcience.
Adieu.

Digitized by Google

LISETTE.

Je reconnois cette ſincérité,
Monſieur, & je vous dois la même charité :
Avis donc pour avis, après quoi, quitte à quitte.

VALÈRE.

Voyons.

LISETTE.

Cette ſuivante eſt donc bien mal inſtruite ?

VALÈRE.

Et ne doit pas s'attendre à l'être mieux :

LISETTE.

Eh bien !
Je vous annonce, moi, que vous ne tenez rien ;
Qu'elle étoit de votre arc la corde la meilleure ;
Que ſi vous ne courez l'appaiſer tout à l'heure,
Et remettre en ſes mains le ſoin de votre ſort,
Un orage imprévu vous attend dans le Port.

SCÈNE X.

VALÈRE, PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

MOnſieur, voici vos coupl....

VALÈRE.

Ah ! tête de linotte !

PASQUIN.

Pour la ſérén.....

Digitized by Google

VALÈRE.

Encore !

PASQUIN.

Et la Muſe de Crotte.....

(*Valère lui arrache impatiemment le papier des mains, lui en donne par le nez, & s'en va.*)

SCÈNE XI.

PASQUIN, LISETTTE.

LISETTE.

QUel diantre de jargon ! Explique-nous un peu
Tes couple, ta Syrène, & la Crotte.

PASQUIN.

Morbleu !
Mon Maitre avec raiſon me coupoit la parole :

LISETTE.

Veux-tu bien parler ?

PASQUIN.

Non : la requête eſt frivole ;
Pour langue, je n'ai plus que le geſte & les yeux.

LISETTE.

Je ne t'empêche pas d'être myſtérieux,
Adieu.

Digitized by Google

PASQUIN.

Cruelle, arrête, écoute un pauvre Diable,
Qui brûle.....

LISETTE.

Brûle, ſoit ; je ſuis impitoyable.

PASQUIN.

Je ne pourrai du moins te tenir un inſtant ?

LISETTE.

Non.

PASQUIN.

De grace, un ſeul mot.

LISETTE.

Ne me tire pas tant.

PASQUIN.

Liſette !

LISETTE.

Eh bien, Liſette ! Ah ! voici de nos drôles
Qui, d'Amans, à leur tour, veulent jouer les rôles.
Et, parce que leur Maître à Madame aura plu,
Croient ſur la Suivante avoir un dévolu.
Que Madame ſoit dupe au point d'aimer ton Maître,
Du Faquin de Valet je ne prétends pas l'être ;
(*Il veut la baiſer.*)
Et ſi tu m'oſes.... Point de ces manières-là !
Finiſſons ! veux-tu bien ?

PASQUIN.

Sans conſéquence. Là !
Viens baiſer cette joue ; & reconnois la place
Où fut jadis l'affront que ce baiſer efface.

Maintenant je ferai tout ce que tu voudras;
Je ſuis homme à t'aimer, comme à ne t'aimer pas;
A chacun là-deſſus liberté toute entière.
Et quand je me ſuis plaint de te trouver trop fière,
Quand je te retenois, crois que de mes beſoins,
L'amour étoit celui qui me preſſoit le moins.

LISETTE.

Ce petit ton brutal a pour moi plus de charmes,
Qu'une fadeur bien tendre & que le don des larmes;
Quel beſoin donc ici t'engage à m'amuſer?

PASQUIN.

Nous en grillons tous deux; le beſoin de jaſer.

LISETTE.

Jaſons. Chez un grondeur qui veut que tu te taiſes.
Je penſe qu'en effet tu n'as pas trop tes aiſes.

PASQUIN.

Comme tu les aurois toi-même en pareil cas.
Comme un enragé vif entre deux matelas
J'étouffe.

LISETTE.

Et moi déjà je ſerois étouffée.
De qui diantre Madame eſt-elle-là coeffée.

PASQUIN.

Mon maître, ſi tu veux, la plante-là tout net;
Je n'ai qu'à l'avertir qu'elle t'a miſe au fait.

LISETTE.

Nous te planterons là le premier, je te jure.

Mais

Mais bon ! Il n'aime point : c'eſt de quoi je ſuis sûre.

PASQUIN.

Sois sûre du contraire ; il l'aime comme un fou.

LISETTE.

Par ma foi, ſon amour eſt donc bien loup-garou.

PASQUIN.

Parlez mieux, s'il vous plaît, de l'amour de mon Maître.
Vous ne connoiſſez, vous, qu'un gros amour champêtre,
Trop content quand il a les cinq ſens pour appui ;
Amour hurlubrelu qui va tout devant lui.
Fi, le vilain amour ! Il eſt vieux comme Hérode,
Celui-là ! mais le nôtre eſt un amour de mode ;
Un beau petit amour délicat & blondin ;
Mignard, gentil, léger, fin, ſubtil & badin :
Fredonnant la fleurette en termes diaphanes,
Et plein de ſentimens taillés en filigranes.
Cet amour, où pour rire, on ne voit pas le mot,
C'eſt l'amour de mon Maître.

LISETTE.

Et c'eſt l'amour d'un ſot.
Du portrait ſeulement je me ſens affadie.
Voilà plus qu'il n'en faut pour qu'on le congédie.
Et qui ne ſeroit pas de colère enflammé,
Depuis le tems qu'il aime, & qu'il eſt trop aimé
En être pour l'Hymen au premier pas encore !
Vouloir que, juſqu'à moi, tout le monde l'ignore !
Comment donc, s'il vous plaît, ce Monſieur l'entend-il ?

Croit-il, ce beau Galand, tendre, léger, ſubtil,
Avec ſon feu follet....

PASQUIN.

Autre délicateſſe ;
On eſtime ſa femme : on aime ſa maîtreſſe ;
Et, ſachant qu'il aura tout le temps d'eſtimer,
Il veut, tout à ſon aiſe, auparavant aimer.

LISETTE.

Fort bien ; & cependant pointilleux & ſévère,
Monſieur veut ſe donner le plaiſir du myſtère.

PASQUIN.

Oui ; mais ſous le prétexte honnête & ſpécieux,
De ce que votre ſexe a de plus précieux :
Du reſpect attentif qu'on ſe doit à ſoi-même ;
Et du ſoin de l'honneur délicat à l'extrême.

LISETTE.

L'homme eſt un grand maraud ; l'animal impudent,
Pour ſon profit, s'érige avec nous en Pédant ;
Et, voulant nous ſoumettre en tout à ſes caprices,
Couvre du nom d'honneur, l'intérêt de ſes vices.
Mais celui-ci ſe flatte, & je veux lui montrer...
Paſquin, me veux-tu plaire? Avant que de rentrer
Dans l'état violent du maſque & du ſilence,
A ta langue une fois donne pleine licence.
Quels ſecrets renfermoit l'écrit qu'en ce moment
Il vient de t'arracher ſi précipitamment ?

PASQUIN.

C'étoit..... Mais de ceci ma vertu s'effarouche.

Digitized by Google

LISETTE.

Ah, ah ! Monſieur Paſquin fait la petite bouche;
Je prétends avec lui faire aſſaut de vertus.
Nous verrons qui des deux en patira le plus.
Déjà le tête-à-tête eſt matière à ſcrupule.

(*Elle feint de s'en aller.*)

PASQUIN.

Attends ! tu fais la ſotte, & moi le ridicule.
Nos maîtres ne ſont pas des gens à copier.
Sache donc quel tréſor enfermoit ce papier.
Des couplets compoſés pour une ſérénade.

LISETTE.

Cette galanterie eſt bien vieille & bien fade.
Pour nous, ſans doute ?

PASQUIN.

Oui.

LISETTE.

Quand ?

PASQUIN.

Sitôt qu'il ſera nuit.

LISETTE.

Notre Myſtérieux n'a donc plus peur du bruit !

PASQUIN.

Célimène chez qui ſera pour lors mon Maître,
Vis-à-vis de chez vous l'aura ſous ſa fenêtre.
Et, s'en attribuant le régal en entier,
Va prendre ainſi le change avec tout le quartier.
Par ce cadeau bruyant, dont l'eſpèce l'étonne,
Il veut dépayſer quelqu'un qui le ſoupçonne;
Et le myſtère, habile à ſe jouer d'autrui,
Du manteau de l'éclat s'enveloppe aujourd'hui.

Mais un billet demain doit inſtruire Iſabelle
Que la fête *in petto* n'avoit d'autre objet qu'elle.

LISETTE.

Et nous enragerons attendant ce billet ?
Il ſeroit trop heureux : non, mon petit poulet,
Non : nous profiterons de cette découverte.

PASQUIN.

Tu ne ſaurois en faire uſage qu'à ma perte.
Mon Maître eſt ſoupçonneux ; & je crains le bâton.

LISETTE.

Je voudrois qu'il le prît avec toi ſur ce ton.

PASQUIN.

Tu le voudrois ? Oui-dà ! Peſte ! quelle tendreſſe !

LISETTE.

Ne me jures-tu pas qu'il aime ma Maîtreſſe ?
Moi, je t'aime : ainſi donc, qu'il tremble devant moi ;
Et que dorénavant il me reſpecte en toi.
Tu bleſſes mon honneur lorſque tu l'épouvantes ;
Quand on aime la Dame, on dépend des ſuivantes.
Sois tranquille. Ton Maître eſt, grace à ſes liens.
A mes ordres, cent fois plus que tu n'es aux ſiens.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

VAlère a, pour le coup, laſſé ma patience;
Je ne l'excuſe plus dans ſon extravagance,
Et j'en ai trop été la victime & l'appui;
Mais quel nouveau ſujet t'anime contre lui?

LISETTE.

C'eſt être bien hardi!

ISABELLE.

Que t'a-t-il fait encore?

LISETTE.

Si ma bile une fois s'échauffe & s'évapore!

ISABELLE.

T'a-t-il injuriée?

LISETTE

Il n'a qu'à s'en mêler!
Il trouveroit du moins alors à qui parler.

ISABELLE.

Pour mieux en faire accroire, auroit-il le courage
D'oſer parler lui-même à mon déſavantage?

LISETTE.

Le grand malheur! & quand il médiroit de vous,
Que nous font les propos qu'un homme tient de nous ?

ISABELLE.

Sachons quelle vapeur te paſſe par la tête ?
Tu pleures ; dis-moi donc pourquoi ?

LISETTE.

La pauvre bête!

ISABELLE.

La pauvre bête! à qui s'adreſſeroit cela ?
Eſt-ce moi que tu plains, ſous ce beau titre là ?

LISETTE.

Pas encor; mais un jour il faut bien que j'y vienne.

ISABELLE.

Pour qui donc ces ſanglots ?

LISETTE.

Pour Quinquin.

ISABELLE.

Pour ma chienne!

LISETTE.

Nous avons elle & moi belle affaire vraiment;
Au ridicule outré de votre ſot Amant!
Nous l'avons par malheur rencontré dans la rue;
Il a bien affecté de ne m'avoir pas vue :
Je le lui rendois bien. Quand la chienne a couru
Battre queue, & ſauter aux jambes du Bourru,
Maudiſſant dans ſon cœur cette queue indiſcrette,
Et craignant qu'elle n'eût quelque habile interprète,

Votre vilain Monſieur, moins homme que cheval,
Vous ſangle une ruade à ce pauvre animal,
L'eſtropie, &, pour prix de ſa flatteuſe joie,
Perçant l'air de ſes cris, ſur trois pieds le renvoie;
Il faut avoir le cœur bien faux, bien dur, bien bas,
Et j'en aurois bien peu, s'il ne le payoit pas.

ISABELLE.

Laiſſe-là ta vengeance, & ſongeons à le plaindre;
Son plus grand embarras ne ſera plus de feindre:
Philinte ſon rival a ſu le prévenir;
Mon père, en ſa faveur, vient de m'entretenir.
Peu s'en étoit fallu qu'il ne m'eût accordée,
Et c'étoit pour cela tantôt qu'il m'a mandée.

LISETTE.

Que je le plaigne lui? non, Madame, c'eſt vous
Qui ſeriez bien à plaindre avec un tel Epoux.
Un homme qui du maſque aime & preſcrit l'uſage;
Dont le cœur eſt toujours à cent pas du viſage;
De vos ſecrets avide, & ménager des ſiens!
Chuchotant, querellant, finaſſant ſur des riens.
Un vrai Sphinx hériſſé d'énigmes & de griffes,
Qui ne nous parleroit que par des Logogryphes;
Nous fermeroit la bouche, & qui, n'en doutez pas,
S'aviſeroit un jour d'y mettre un cadenas (1.)

ISABELLE.

Tu charges les portraits!

(1) Oh! que cela fut bien ſiffié!

LISETTE.

Je peins d'après nature.
A quoi bon, de plein gré, vous mettre à la torture ?
Choisissez mieux, Madame ; & pour votre repos,
N'épousez pas l'ennui, l'algèbre, & le chaos (2.)

ISABELLE.

Tu parles pour Valère, & fais voir sa prudence
A n'admettre en amour jamais de confidence (3) ;
En effet pour tirer des Amans d'embarras,
Les incapables gens que ceux qui n'aiment pas !
Clairvoyans sur le mal, sans yeux pour tout le reste (4),
Ils ne portent l'idée à rien que de funeste ;
Tandis que de l'espoir nous cherchons la douceur
Et voyons tout d'un œil bien différent du leur.

LISETTE.

L'heureux petit mortel ! poursuivez ! à merveille !
Les gens, après cela, veulent qu'on les conseille !

ISABELLE.

Valère a mérité de moi quelques efforts ;
Je ne disconviens pas qu'il n'ait eu de grands torts :
Mais hélas ! que l'Amour en pardonne bien d'autres !
Et que ses volontés nous laissent peu les nôtres !

---

(2) Cela ne fit point rire & j'y comptois.

(3) Mais est-ce que ces vers-là ne sont pas bons ? Ils ne firent point d'effet.

(4) Réflexion faite, je crois que l'idée pouvoit être un peu plus clairement rendue.

Digitized by Google

SCÈNE II.

VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

MOnſieur! Monſieur! un mot (1)!

LISETTE.

Madame, il eſt grand jour;
Monſieur veut me cacher l'objet de ſon amour, (2)
Et telle n'eſt pas loin, qui venant à paroître,
Par quelque émotion m'en feroit trop connoître.

VALÈRE.

Mais Liſette a raiſon; Madame, permettez....
Malgré tout le plaiſir que je reſſens....
Il veut ſortir.)

ISABELLE *l'arrêtant.*

Reſtez.

VALÈRE.

Je crains....

ISABELLE.

Reſtez, vous dis-je, & reprenons, Valère;

(1) *Bis in idem.* Faute inſupportable & honteuſe à l'imagination

(2) Quoiqu'il y ait après cela quelque mérite à la fineſſe du langage équivoque de Liſette; car Iſabelle croit qu'elle parle d'elle; & Valère, qu'elle parle de Célimène.

L'entretien que tantôt m'a fait rompre mon Père :
Pourquoi ſur la recherche avez-vous héſité ?
Contentez là-deſſus ma curioſité.
Je ne veux de vos feux que cette preuve unique.

VALÈRE.

Eh ! n'eſt-ce pas, Madame, être un peu tyrannique ?
N'eſt-il pas des ſecrets que pour un certain temps
On peut ſe réſerver, ſans offenſer les gens?

ISABELLE.

Mais le vôtre, Monſieur, n'eſt pas de cette eſpèce ;
Il importe un peu trop au feu qui m'intéreſſe :
Pour la dernière fois, le ſaurons-nous ? ou non?

VALÈRE.

De grace, encore un coup, Madame, trouvez-bon...

ISABELLE.

C'eſt aſſez ; ma foibleſſe à la vôtre s'ajuſte ;
Mais ne trouvez donc pas la repréſaille injuſte.
Je vous tais un projet qui vient de ſe former,
Et qui, ſi vous m'aimez, vous doit bien alarmer.
Souffrez à votre tour des autres ſans murmure,
Ce que vous prétendez que de vous on endure.
Et ſi le mal s'accroît, ne vous en plaignez pas.

VALÈRE.

Oh! mais ceci, Madame, eſt tout un autre cas.
Songez....

ISABELLE.

Que direz-vous, qu'en daignant vous entendre,

Digitized by Google

Mot-à-mot, pour réponſe, on ne puiſſe vous rendre ?

VALÈRE.

Madame !

ISABELLE.

Finiſſons ce fâcheux entretien :
Gardez votre ſecret ; je garderai le mien.

SCÈNE III.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

MA foi, prenez y garde au moins ; c'eſt votre affaire.
Encore une heure ou deux, elle n'a qu'à ſe taire :
Vous pourriez faire après en vain le chien couchant,
Et de ceci, Monſieur, être mauvais marchand.

VALÈRE.

Tu ſerois donc au fait de quelque circonſtance ?

LISETTE.

Non : ne m'avez-vous pas ſevré de confidence ?

VALÈRE.

Cela ne paroît pas à ton air inſultant.

LISETTE.

C'eſt que j'ai l'air malin quand j'ai le cœur content.

VALÈRE.

Si ton cœur eſt content comme il le fait paroître,
Ta curioſité, ſans doute, auſſi doit l'être.

LISETTE *à part.*

Par ma foi, n'en oſer railler effrontément,
Ne ſeroit pas pour moi parfait contentement.

(*haut.*)

Eh bien! oui je ſais tout.

VALÈRE.

Ah! perfide Iſabelle!

LISETTE.

Ne l'en aimez pas moins; je n'ai rien appris d'elle.

VALÈRE.

De qui donc?

LISETTE.

Ah! voyez! comme on le lui dira.

VALÈRE.

Elle ne t'a rien dit?

LISETTE.

Pas le mot.

VALÈRE.

On verra.
Mais, puiſque mon ardeur pour elle t'eſt connue,
Je te demande en grace un peu de retenue;
Garde-moi le ſecret qu'on ne m'a pas gardé.

LISETTE.

Tout franc, entre mes mains, il eſt bien haſardé.

VALÈRE.

Eh! prends un peu cela ſur toi, je t'en conjure.

Digitized by Google

LISETTE.

Oh! je ne promets rien, de peur d'être parjure.

VALÈRE.

Veux-tu me désoler?

LISETTE.

Vous le méritez bien.

VALÈRE.

Que t'en reviendra-t-il?

LISETTE.

Ne m'en revînt-il rien;
Ni perte, ni profit, ni louange, ni blâme,
Je ne cesserai pas pour vous d'être une femme.
Sur ses défauts, l'un l'autre on se doit excuser:
Le vôtre est de vous taire; & le mien de jaser.

VALÈRE.

Et de tourner aussi comme une girouette.
Vas, je sais le moyen de te rendre muette.

LISETTE.

Muette! moi!

VALÈRE.

Toi-même.

LISETTE.

Ah! je gage que non.

VALÈRE.

(*Il tire une bourse & lui donne quinze Louis.*)
Tu perdrois la gageure, heim!

LISETTE *les prenant.*

Vous avez raison.

Digitized by Google

VALÈRE.

C'eſt contre le babil un charmant ſpécifique:
Qu'en dis-tu maintenant ?

LISETTE.

Je reſte ſans réplique,
Et conviens que Monſieur entend le numéro.

VALÈRE.

Tu te tairas ?

LISETTE.

Oui.

VALÈRE.

Vrai.

LISETTE.

Vrai.

VALÈRE.

Jures-en.

LISETTE.

Juro.

VALÈRE.

Maintenant j'en reviens au projet que l'on forme,
Et qui me perd, dis-tu, pour peu que je m'endorme.
Ce ſecret, comme l'autre, eſt commis à ta foi?

LISETTE.

Oui : Monſieur.

VALÈRE.

Tu ſais tout ?

LISETTE.

Sans doute.

Digitized by Google

VALÈRE.

Dis-le-moi.

LISETTE.

Que je vous le diſe ?

VALÈRE.

Oui.

LISETTE.

Fi donc.

VALÈRE.

Fi ! qu'eſt-ce à dire ?

LISETTE.

Voulez-vous m'éprouver, ou ſi vous voulez rire ?

VALÈRE.

Ni l'un ni l'autre ; parle, & parle ingénument.

LISETTE.

Eh ! de quoi tout-à-l'heure ai-je donc fait ſerment ?

VALÈRE.

Que me vas-tu conter ?

LISETTE.

N'eſt-ce pas de me taire ?
Eſt-ce pour le fauſſer que je l'ai voulu faire ?
Oh ! telle que je ſuis & que vous me voyez,
J'ai plus d'honneur encor que vous ne m'en croyez.

VALÈRE.

Ce ſilence juré que ta malice oppoſe,
Tu le ſais mieux que moi, s'étend ſur une choſe
A laquelle on ſent bien qu'il ſe doit limiter.

Digitized by Google

LISETTE.

Soit : mais ſi mon plaiſir eſt de vous imiter?
Si je veux comme vous me rendre indéchiffrable?
Et pourquoi non, Monſieur? je vous trouve admirable;
Si c'eſt une vertu, mon cœur en eſt jaloux;
Les bonnes qualités ne vont-elles qu'à vous?
Des vôtres, avec moi, ſouffrez quelque partage!
Vous venez d'en tirer un ſi grand avantage!
Chacun ſon tour; allons! courage! à qui mieux mieux!
De l'incompréhenſible, & du myſtérieux!
Plus d'entretien, de voix, de mots, ni de paroles!
Un clin d'œil, une mine, un geſte, des ſymboles;
Ou, la plume à la main, des chiffres, du Phébus!
Et comme des écrans, quantité de rébus.

VALÈRE.

Tu commences fort bien, & je crois te comprendre:
Tu veux la bourſe entière? Eh bien! tu n'as qu'à prendre,
Tiens, & parle à cette heure.

LISETTE.

Encore des louis!
Comme de ce métal les yeux ſont éblouis!
Comme à la plus revêche il fait baiſſer la crête,
Et lève tout ſcrupule au cœur le plus honnête.

VALÈRE.

Laiſſe-là ta morale, & me déclare tout.

LISETTE.

Vis-à-vis de l'argent la morale eſt à bout.
Que je reſſerre donc ces deux moitiés enſemble.

Digitized by

VALÈRE.

Cette bourſe eſt d'un poid ſéduiſant ! Que t'en ſemble ?

LISETTE.

D'accord : mais un vrai monſtre eſt logé dans ſon flanc.
Une moitié veut noir, l'autre moitié veut blanc;
Entre ces deux moitiés, je ſuis comme en extaſe;
L'une me dit ? Tais-toi, & l'autre me dit : jaſe.
Savez-vous ce qu'en moi je conclus en ce point ?
L'argent n'eſt qu'un trigaud, Monſieur, je n'en veux point.

(*Elle lui rejette ſa bourſe & s'en va.*)

SCÈNE IV.

VALÈRE, *ſeul.*

LA ſuivante diſcrette & déſintéreſſée !
Cela fut-il jamais venu dans la penſée ?
Je n'admire pas moins l'embarras où je ſuis :
On me tait des ſecrets, & les miens ſont trahis.
Par qui ? Puis-je en douter ? ce n'eſt point Iſabelle :
Ce ſera donc Paſquin ? Le maraud nous décèle ;
Le ſcélérat ! le traitre !

Digitized by Google

SCÈNE V.

VALÈRE, PASQUIN.

PASQUIN.

OUF ! ouf ! je ſuis crevé !

VALÈRE.

D'où viens-tu ?

PASQUIN.

Du logis. Soyez le bien trouvé. J'apporte... J'apporte... Ouf ! J'ai perdu mon organe :

VALÈRE.

Vous m'auriez fait plaiſir de m'apporter ma canne !

PASQUIN.

Vous ne vous en ſervez que pour aller aux champs.

VALÈRE.

Pardonnez-moi, Monſieur ; j'en régale mes gens, Quand ils font plus ou moins que je ne leur commande.

PASQUIN.

Qu'ai-je fait qui mérite une faveur ſi grande ?

VALÈRE.

Vous avez fait le ſot.

Digitized by Google

PASQUIN.

Ne le fait pas qui veut ;
Et, dans ce monde, on prend le rôle que l'on peut.

VALÈRE.

Trève des ſots diſcours. D'où Liſette ſait-elle ?...

PASQUIN.

Quoi, Monſieur ?

VALÈRE.

Que je ſuis amoureux d'Iſabelle ?

PASQUIN.

Eſt-ce qu'elle le ſait ?

VALÈRE.

Là ! fais bien l'étonné !

PASQUIN.

Je le ſuis bien auſſi ; qui, diable ! eût deviné
Qu'Iſabelle jamais auroit fait l'équipée ?

VALÈRE.

Ne tergiverſons point ; elle eſt bien diſculpée.

PASQUIN.

Liſette ſeroit fille à dire que c'eſt moi ?

VALÈRE.

Elle ne le dit pas ; mais c'eſt le diable ou toi.

PASQUIN.

C'eſt auſſi le premier : car ſur un fait ſemblable ;
En pénétration le ſexe eſt un vrai diable.
D'une lieue à la ronde il ſent un amoureux :
Oui, Liſette eſt le diable habile & dangereux
Qui ſans doute à ſoi-même aura ſu ſe le dire,
Qui par vous même après ſe ſera fait inſtruire ;
Qui vous a fait parler, & qui de votre feu

A, de fil en aiguille, eſcamotté l'aveu.

VALÈRE.

Je rappelle en effet nos propos & ſa mine;
Cela pourroit bien être ainſi qu'il l'imagine.
Mais pour l'heure briſons là-deſſus; & me dis
Ce que tu m'apportois ſi vîte du logis.

PASQUIN.

Je ne ſais ſi c'eſt bonne ou mauvaiſe nouvelle.
Géronte...

VALÈRE.

Géronte?

PASQUIN.

Oui.

VALÈRE.

Le père d'Iſabelle?

PASQUIN.

Oui, lui-même, demain, s'il ſe peut aujourd'hui,
Veut vous entretenir ou chez vous, ou chez lui.

VALÈRE.

Géronte!

PASQUIN.

Eh oui! vous dis-je.

VALÈRE.

Eſt-il venu lui-même?

PASQUIN.

Non, mais un de ſes gens.

VALÈRE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.
Et l'on a vu cet homme entrer dans la maiſon?

PASQUIN.

Mais ſans doute.

VALÈRE.

En livrée ?

PASQUIN.

Oui.... Non...Si fait... Non, non !

VALÈRE.

Eſt-ce oui ? ou non ?

PASQUIN.

C'eſt non ; je le répète en forme ;
Il étoit ſans couleur ſous le gris uniforme,
Qui d'auteur du myſtère écarte les dangers,
Et dont l'amour ſouvent maſque ſes meſſagers.

VALÈRE.

A la bonne heure : où diable en veut venir le pere ?
Iſabelle menace : ouais ! ce nouveau myſtère
Seroit-il relatif à celui qu'on me fait ?

PASQUIN.

Quoi, Monſieur ! on vous cache ici quelque ſecret ?

VALÈRE.

Qui même étrangement m'alarme & m'inquiète.

PASQUIN.

Si la Dame ſe tait, corrompons la ſoubrette.

VALÈRE.

J'ai fait tous mes efforts ; mais elle a tenu bon.

PASQUIN.

Et l'argent s'en mêloit ?

VALÈRE.

Oui.

Digitized by Google

PASQUIN.

L'a-t-elle pris ?

VALÈRE.

Non.

PASQUIN.

Vu la profeſſion, cela ſemble impoſſible,
Et je me ſerois cru le ſeul incorruptible.

VALÈRE.

La Sotte a rejeté la bourſe avec mépris.

PASQUIN.

Vous vous y ſerez donc aſſurément mal pris.
Donnez-moi cet argent, que j'en faſſe l'offrande.
Si vous le revoyez, je veux bien qu'on me pende.

VALÈRE.

Je ne refuſe pas ton entremiſe.... Mais....

PASQUIN.

Je vous négocierai la choſe avec ſuccès.
Donnez-le moi, vous dis-je, & faites votre compte....

VALÈRE.

Voyons auparavant ce que nous veut Géronte.
Il vient avec Liſette, & ne m'apperçoit pas.
Sitôt qu'il ſera ſeul, tu m'en avertiras.
Je ne veux point de tiers dans notre conférence,
Et je me trouve bien d'agir avec prudence.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

GÉRONTE, PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN *à l'oreille de Liſette en s'en allant.*

REfuſer de l'argent pour garder un ſecret!
Lâche! & tu ne meurs pas de honte & de regret!

GÉRONTE.

Que te dit ce garçon?

LISETTE.

Il me parle d'affaire.

GÉRONTE.

Je l'ai vu quelque part.

LISETTE.

C'eſt un homme à Valère.

GÉRONTE.

Ah! cherchez votre Maître, & qu'il ſache au plutôt,
L'ami, ce que chez lui j'ai fait dire tantôt.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

VOilà, je vous l'avoue, un ordre qui m'étonne.

GÉRONTE.

Avant que de promettre Iſabelle à perſonne;
Je veux entretenir Valère à ſon ſujet.

LISETTE.

Mais ce n'étoit pas là tantôt notre projet.
Quand je vous ai parlé de Philinte pour Gendre,
Vous me preniez au mot, & ſans preſque m'entendre.
Mais votre choix n'a pas long-temps à varier.
Je le répète au moins; on veut le marier.
C'étoit fait, ſans l'amour qu'il a pour Iſabelle;
Et ſon Père eſt charmé de tout rompre pour elle;
De vous la demander: pourvu que, dès ce jour,
Il vous faſſe lui-même approuver ſon amour.
Ce jour donc, ou jamais, ſoyez-lui favorable.

GÉRONTE.

Sa recherche me plaît, & nous eſt honorable;
Tout ce qu'on dit de lui me le fait eſtimer;
Et j'ai cru que ſans peine il ſe feroit aimer.
Je connois ce qu'il vaut, ſes biens & ſa famille;
Et je le propoſois de bon cœur à ma fille.
Mais elle m'eſt bien chère, & je voudrois qu'elle eût,
Quand nous la marierons, un mari qui lui plût.
Je ne veux lui donner aucun ſujet de plainte.

LISETTE.

Comment donc? trouve-t-elle à redire à Philinte?

GÉRONTE.

Oui.

LISETTE.

Le dit-elle?

GÉRONTE.

Digitized by Google

GÉRONTE.

Non.

LISETTE.

Eh bien donc!

GÉRONTE.

Eh bien!

LISETTE.

Quoi?

GÉRONTE.

Elle n'en paroît pas ſi contente que toi.

LISETTE.

Bon, bon, cela viendra! l'hymen, ſans qu'on y penſe,
De l'amour très-ſouvent mène à l'indifférence:
L'hymen auſſi par fois prend tout un autre tour;
Et de l'indifférence il nous mène à l'amour.
Elle aimera Philinte & haïroit Valère.
Enfin c'eſt votre Fille, & vous êtes ſon Père;
Voyez. Mais ſuppoſez que Philinte déplaît;
Qui vous dit qu'à Valère elle prenne intérêt?

GÉRONTE.

Je crois m'être apperçu que ſon aſpect la frappe;
Et je la vois rougir lorſque ſon nom m'échappe.

LISETTE.

Cela peut ne rien dire: & puis ce n'eſt pas tout;
Valère peut ne pas la trouver de ſon goût.

GÉRONTE.

Oh! je lui vois ſans ceſſe arpenter cette rue;
Du plus loin qu'il me voit d'abord il me ſalue,
Et même, tous les jours, de plus bas en plus bas.
Je ſuis un vieux Renard: on ne m'y trompe pas.

LISETTE.

Il ſe déclareroit.

GÉRONTE.

Il en eſt bien le maître.

LISETTE.

Que ne le fait-il donc ?

GÉRONTE.

Timidité peut-être.

LISETTE.

Et vous le préviendrez ! Le cas ſera nouveau.

GÉRONTE.

Non pas : mais je prétends le lui donner ſi beau,
Que s'il aime Iſabelle, il ne pourra s'en taire.

LISETTE.

Vous ne ſavez, Monſieur, ce que vous allez faire ?
C'eſt un homme...

GÉRONTE.

Je ſais ce qu'il en faut ſavoir.

LISETTE.

Enfin croyez...

GÉRONTE.

Enfin,... Enfin je veux le voir.

LISETTE.

Mes ſoins lui préparoient l'alarme la plus vive ;
J'aurois eu du plaiſir ; cet incident m'en prive.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE *seul.*

DAns le cœur de ma Fille, outre qu'il n'eſt pas mal,
Je pencherois pour lui plus que pour ſon rival.
Philinte m'a tout l'air d'un jeune homme à ſaillie;
Et Valère a la mine un peu plus recueillie.
Quand on choiſit un Gendre, il faut le choiſir bien;
Et ce choix-là n'eſt pas une affaire de rien.
S'il eſt bon, vous gagnez un Fils à la Famille;
Et quand il eſt méchant, vous perdez une Fille.

SCÈNE IX.

GÉRONTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

JE ſais que je commets une incivilité:
Excuſez-moi, Monſieur, ſur mon peu de ſanté;
J'aurois été chez vous: mais l'âge & la foibleſſe....

VALÈRE.

Moi-même, accuſez-moi, Monſieur, d'impoliteſſe,
De rechercher ſi tard l'honneur que je reçoi.

GÉRONTE.

Nous étions bons amis feu votre père & moi.

VALÈRE.

Il me parloit ſouvent de vous avec eſtime.

GÉRONTE.

Si je l'aimois; pour vous le même eſprit m'anime

VALÈRE.

Auſſi je vous avois, ſans attendre aujourd'hui,
Voué les ſentimens que je n'eus que pour lui.

GÉRONTE.

Votre âge floriſſant me rappelle le nôtre;
Nous étions de la Cour les beaux fils, l'un & l'autre.
Nos pourpoints tailladés cachoient de verds galants,
Et ſur nous Benſerade exerça ſes talents.
Du reſte, votre père eut une bonne tête;
Et vous laiſſe, je crois, un bien aſſez honnête?
Combien?

VALÈRE.

Ma ſœur & moi, nos comptes bien rendus,
Nous pourrions poſſéder chacun cent mille écus.

GÉRONTE.

Nous nous ſommes en tout reſſemblés à merveille,
Ma fortune à la ſienne a même été pareille.
Quel âge a votre ſœur?

VALÈRE.

Environ dix-ſept ans.

GÉRONTE.

Nous nous reſſemblions encore en beaux enfans;

Car ma fille eſt jolie : au moins je la crois telle ;
Comment la trouvez-vous ?

VALÈRE (*embarraſſé.*)

Qui, Monſieur ?

GÉRONTE.

Iſabelle.

(*à part.*)

Il rougit ! bon !

VALÈRE *froidement.*

Charmante.

GÉRONTE.

Et mon fils ?

VALÈRE.

Des mieux faits :

GÉRONTE.

Et ma fille, à vos yeux, n'eſt donc pas ſans attraits ?

VALÈRE.

Non vraiment : il faudroit être bien difficile !

GÉRONTE (*à part.*)

S'il en eſt amoureux, c'eſt un grand imbécille.

VALÈRE (*à part.*)

Bon ! le père eſt pour nous ; je ne ſaurois manquer.

GÉRONTE.

J'ai, Valère, un deſſein à vous communiquer ;
Je voudrois qu'il vous plût.

VALÈRE.

Je ſuis prêt de l'entendre,

Et prêt ſans doute auſſi, Monſieur, d'y condeſcendre,

GÉRONTE.

Je brûle du deſir de m'allier à vous.

VALÈRE.

L'honneur & l'avantage en reſteroient pour nous.

GÉRONTE.

(*bas.*) (*haut.*)

Le maladroit! mon cœur a compté ſur le vôtre;
Mon fils & votre ſœur ſemblent faire l'un pour l'autre.

VALÈRE.

Dès ce ſoir à ma ſœur j'en fais le compliment;
Et je réponds déjà de ſon conſentement.

GÉRONTE.

Mon fils a, comme vous, vingt-cinq ans. A cet âge,
Quand on eſt raiſonnable, on ſonge au mariage.

VALÈRE.

Je ſuis de votre avis; on ne peut faire mieux.

GÉRONTE.

Le mari le plus jeune eſt toujours aſſez vieux.
L'union la plus longue eſt auſſi la meilleure;
Et l'on n'en peut ſerrer les nœuds de trop bonne heure.

VALÈRE.

C'eſt bien dit.

GÉRONTE.

De jouir on trouve tout le temps.

Digitized by Google

Se voir encore enſemble au bout de cinquante ans !
Quel plaiſir ? Heim ?

VALÈRE.

Sans doute.

GÉRONTE (*bas*).

Ouais ! ce froid-là m'aſſomme.

(*haut.*)

A combien de dangers s'expoſe un galant homme !
Combien s'apprête-il & de peine & de ſoin,
Quand il oſe pouſſer le célibat trop loin ?
Vient le fatal inſtant à la fin qui nous lie ;
Car ſouvent, ſur le tard, on en fait la folie.
Alors égards, douceurs, petits ſoins, amitié,
Contentent foiblement une jeune Moitié.
Et quel aſtre malin ! quelle affreuſe planète,
Qu'une jeune Moitié foiblement ſatisfaite !
On en ſait l'influence ; elle abonde ici bas ;
En garantir ſa tête eſt ce qu'on ne ſait pas ;
Je vous parle en ami.

VALÈRE.

Vous ne pouvez comprendre
Tout le plaiſir qu'auſſi je ſens à vous entendre.
Je veux en profiter.

GÉRONTE.

Et quand ?

VALÈRE.

Tout au plutôt.

GÉRONTE.

(*bas.*) (*haut.*)
Quel homme ? Mais encor ?

VALÈRE.

Dès demain, s'il le faut.
Mon cœur ne prétend plus qu'à finir cette affaire.

GÉRONTE.

Aucune belle encor n'a-t-elle ſu vous plaire!

VALÈRE.

Je ne dis pas cela.

GÉRONTE.

Vous faites le diſcret.
Mais moi-même c'eſt trop vous garder le ſecret;
J'ai pénétré le vôtre; & ſi je ne me trompe.....

VALÈRE.

Souffrez, Monſieur, ici que je vous interrompe.
Je me plais avec vous, j'aime à vous écouter;
Mais le jour qui finit me force à vous quitter.
Célimène ici près m'attend pour un quadrille;
Et même nous comptons ſur votre aimable fille.
La compagnie auſſi mérite bien....

GÉRONTE.

Oui-dà!
Célimène vaut bien ce ſacrifice-là.

VALÈRE.

Célimène, Monſieur, n'eſt pas ce qui m'attire;
Si c'eſt-là le ſecret que vous me voulez dire,
Vous êtes dans l'erreur.

GÉRONTE.

C'eſt parler de bon ſens;
Cette diſcrétion ſied bien aux jeunes gens.
Adieu.

VALÈRE.

Je ſuis vos pas.

Digitized by Google

GÉRONTE.

Continuez les vôtres.

VALÈRE.

Je veux vous détromper, & je vous jure....

GÉRONTE.

A d'autres!

VALÈRE.

Vous apprendrez dans peu qui j'aime.

GÉRONTE.

Serviteur.
Ne dites rien pourtant encore à votre ſœur.
Avant que pour mon fils votre bonté s'emploie,
Il faut que je lui parle & que je vous revoie.

VALÈRE.

Monſieur!

GÉRONTE.

Ne craignez rien, Monſieur; je ſuis diſcret

VALÈRE.

Mais....

GÉRONTE.

Mon Dieu! je ſuis d'âge à garder un ſecret.

SCÈNE X.

VALÈRE, *ſeul.*

IL faut, bon gré, mal gré, que bientôt je la nomme.
Du reſte, je ſuis bien dans l'eſprit du bonhomme;
Loin de rien voir encor qui ſerve à m'informer

D'un ſecret qui, dit-on, me devroit alarmer,
Tout ce que je découvre eſt d'un heureux préſage.
Quels ſont donc les malheurs qu'on veut que j'enviſage ?
Mais moins je le conçois, plus je ſuis agité ;
Ne négligeons donc rien en cette extrémité.
Et, joignant ſon adreſſe à l'offre que j'ai faite,
Voyons ce que Paſquin gagnera ſur Liſette.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PASQUIN *ſeul, & achevant de compter de l'argent dans une bourſe.*

Vingt-huit, vingt-neuf & trente : échapper un morceau
Si rare, ſi friand, ſi commode, & ſi beau !
Miſérables valets, ridicules eſpèces,
C'eſt bien pour nous qu'eſt fait le mépris des richeſſes !

Il ſerre la bourſe.

J'ai raccrochê l'aubaine en adroit Conſeiller,
Reſte à s'en rendre digne en faiſant babiller.
Ce ſeroit quelque choſe à moi de bien infame ;
Si je ne ſavois pas y réduire une femme !

Digitized by Google

SCÈNE II.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

MAdame, d'être à vous quand j'aurai le bonheur,
Comme vous, je n'aurai qu'à me piquer d'honneur;
Et nous ajuſterons joliment nos affaires!
Il eſt, en vérité, d'étranges caractères!
Préférer le ſilence à trente louis d'or!
Vas, il faut bien t'aimer pour t'épouſer encor.

LISETTE.

Déſormais, là-deſſus, vis ſans inquiétude:
Ce ne ſera jamais mon péché d'habitude;
Crois que je n'en ſuis pas à m'en mordre les doigts;
Et que c'eſt grand haſard, à la ſeconde fois,
Si ma fidélité s'en tire ſaine & ſauve.

PASQUIN.

Eh oui! mais ventrebleu, l'occaſion eſt chauve.
Trente beaux Louis d'or! ſuppute en enrageant,
Ce que dans un Ménage opére un tel argent.
Deux cents quarante écus manqués par tes caprices!
De quoi payer le mois à quatre-vingt Nourrices!

LISETTE.

Eh! laiſſe-moi jouir du prix de mes efforts;
Et d'un peu de vertu m'applaudir ſans remords.

Digitized by Google

PASQUIN.

Non pourtant que je veuille autoriſer les traîtres,
Ni vanter les valets prêts à vendre leurs maîtres.
Je diſtingue. Y va-t-il d'intérêts précieux ?
Marchons droit, ſoyons ſûrs & conſcientieux.
Mais de quoi s'agit-il ici ? d'un ſot myſtère,
Dont ta Dame ſe peut repentir la première.
Aujourd'hui le dépit l'emporte ſur l'amour ;
L'amour peut, dès demain, l'emporter à ſon tour.
Et la belle vertu qui nous coupe les vivres,
Nous aura cependant coûté ſept-cent-vingt livres.

LISETTE.

Sept cent-vingt livres ! oui, le ſacrifice eſt grand ;
Heureux qui les attrape ! & dupe qui les rend !
Auſſi, ceſſe de rien imputer au ſcrupule.
J'aurois tout accepté ; j'en brûlois ; & j'en brûle ;
Mais tu ſais à quel point ton maître me déplaît ;
Et la malignité ſubjuguant l'intérêt,
M'a fait trouver plaiſir à ſon dépit extrême ;
Au riſque d'en ſécher & d'en crever moi-même.

PASQUIN.

Ainſi la main, ſelon qu'on l'aime ou qu'on la hait,
Ote ou donne le prix aux préſens qu'on nous fait.
Reçois donc volontiers celui-ci de la mienne :
Ne foule plus aux pieds ma fortune & la tienne ;
Et de cet or, au nom de ma tendre amitié,
Pour un ſecret de rien partage la moitié.

LISETTE.

Ah ! la bourſe par toi ſoit la bien revenue :
Je me ſens d'autant mieux ſatisfaite à ſa vue,
Que mon ſecret, trop tard de Valère étant ſu,
Je vais être vengée, & n'aurai rien perdu ;

Digitized by Google

J'entrevois qu'il a fait la plus haute ſottiſe.
Iſabelle gémit : ſon père moraliſe :
La rage du myſtère a paſſé mon eſpoir ;
Et le temps eſt venu, de le lui revaloir.
Il eſt bien amoureux : du moins, l'on m'en aſſure.

PASQUIN.

Amoureux à ſe pendre, en cas d'une rupture.

LISETTE.

Bon! vas chez Célimène où, peut-être, Monſieur
Du cadeau ſuranné déjà ſe fait honneur.
Je ſais, pour un moment qu'Iſabelle y doit être ;
Dès qu'elle en ſortira, dis tout bas à ton Maître,
Que Philinte, ſans faute, eſt demain ſon Epoux ;
Et que pour le Contrat le Notaire eſt chez nous.
C'eſt le peu que pour l'heure il eſt bon qu'on lui diſe ;
Et des trente Louis voilà la marchandiſe.

PASQUIN.

Il s'évanouira.

LISETTE.

Tant mieux ! cours ſans délai.

PASQUIN.

Mais ce que je dirai ſera-t-il faux ou vrai ?
Ne me fais pas mentir innocemment.

LISETTE.

Qu'importe ?

PASQUIN.

Je n'ai point de plaiſir à mentir de la ſorte.

LISETTE.

Ce petit coin obſcur t'en prépare un plus grand :
Viens y voir à ton aiſe un joli différend.

Digitized by

Viens ! j'ai beſoin de toi, tu les verras aux priſes ;
Et quand tu jugeras les choſes à leurs criſes ;
Montre-toi ; ta préſence importe au dénouement.
Tes diſcours ſe ſauront ajuſter au moment.

PASQUIN.

J'ai mes inſtructions ; &, miniſtre fidèle,
Je vole exécuter les ordres de ma belle.

SCÈNE III.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE *à part.*

J'Avois tort, je l'avoue ; & Liſette a raiſon :
J'ai là dans le panneau donné comme un oiſon.
Je faiſois bonnement aux charmes d'Iſabelle
Les honneurs d'un amour qui n'étoit pas pour elle ; (*haut.*)
Ah ! Liſette ! c'eſt toi ! triomphe : je conviens
Que tes yeux pour le coup ſont meilleurs que les miens.
Sur Valère, en effet, je n'ai rien à prétendre ;
J'en reviens à ton choix, & Philinte eſt mon gendre.
Il n'a qu'à ſe montrer.

LISETTE.

Philinte, dites-vous ?
Oh ! Philinte, je crois, ne ſonge plus à nous ;

Digitized by Google

Voyant vos ſentimens aux miens ſi peu conformes,
Je viens de lui donner ſon congé dans les formes.
Cela vous apprendra, Monſieur, une autre fois
A négliger l'avis des perſonnes de poids!

GÉRONTE.

Tu m'as déſobligé d'en agir de la ſorte.

LISETTE.

A deux, tout à la fois, faut-il ouvrir la porte?
Valère nous refuſe! Il eſt bien délicat!
Mais encor, nous a-t-il refuſé tout à plat?

GÉRONTE.

Non pas, mais autant vaut. Je le mets ſur la voie;
Il eſt ſourd.

LISETTE.

Le butor!

GÉRONTE.

Tout mon art ſe déploie.
Je lui nomme Iſabelle; il demeure tranſi.
Je lui vante l'hymen: il me le vante auſſi;
Dit même qu'il y ſonge.

LISETTE.

Il en eſt bien le maître.

GÉRONTE.

J'inſiſte: pas le mot.

LISETTE.

Timidité peut-être.

GÉRONTE.

Et non! de par le diable! il a d'autres deſſeins;
Et s'il plaît à ma fille, entre nous, je la plains.

Digitized by Google

LISETTE.

Allez! vous ne ſerez ni l'un ni l'autre à plaindre.

GÉRONTE.

Plus long-temps avec moi ne ſe pouvant contraindre,
D'aller chez Célimène un mouvement l'a pris;
Et c'eſt de Célimène enfin qu'il eſt épris.

LISETTE.

En jureriez-vous bien?

GÉRONTE.

Mais ſi ce n'eſt pas d'elle;
En tout cas ce ſeroit encor moins d'Iſabelle.
L'Amant le plus timide & le moins éclairé,
Sur tout ce que j'ai dit ſe ſeroit déclaré.
Il n'y faut plus penſer, & je viens à ma fille,
De parler ſur Philinte en père de famille.
Avec ſoumiſſion elle a baiſſé les yeux;
Mais je n'en puis douter, l'autre lui plairoit mieux.

LISETTE.

(*bas.*)

Bien lui prend qu'à Madame il a l'honneur de plaire!

(*haut.*)

Tout ira bien, Monſieur; rentrez; laiſſez-moi faire.
Votre gendre n'eſt pas ſi loin que vous croyez,
Et vous allez le voir tout à l'heure à vos pieds.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

GÉRONTE, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

MOnsieur, sur votre choix j'ai gardé le silence;
Cela peut avoir eu quelque air de répugnance:
Je viens d'y réfléchir, & sur le champ j'accours
Vous jurer que je suis ce que je fus toujours;
C'est-à-dire, à vos loix soumise & résignée:
Je me destine à qui vous m'avez destinée:
Croyez même qu'ici j'obéis sans effort;
Et qu'en moi le devoir & le cœur sont d'accord.

GÉRONTE.

Ma fille, c'est assez; j'en ai l'ame ravie:
Ce choix fera, je crois, le bonheur de ta vie:
Lisette, soutiens-la de tes sages avis,
Et tiens nous au plutôt ce que tu m'as promis.

SCÈNE V.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

QUel changement soudain, Madame? est-il croyable?

ISABELLE.

Oui : Valère, à mes yeux, eſt un monſtre effroyable,
Un traître que j'abhorre ! oui, Liſette, aujourd'hui
J'étouffe tout l'amour qui m'aveugloit pour lui.

LISETTE.

Qu'eſt-il donc arrivé depuis ?.....

ISABELLE.

Je ſuis outrée !

LISETTE.

De quoi ?

ISABELLE.

Que je le hais ! que n'en ſuis-je adorée.
Je l'abandonnerois avec la même horreur,
Mais avec le plaiſir de lui percer le cœur.

LISETTE.

Ah ! le petit démon !

ISABELLE.

Mais non ! je ſuis trahie.
Son artifice, hélas ! m'a long-temps éblouie.
Ailleurs, ſans l'affliger je porterai ma foi,
Et toute ma fureur n'aura puni que moi.
Liſette !

LISETTE.

Vous pleurez ? Courage ! l'on s'explique ;
Auſſi voilà qui viſe un peu trop au tragique ;
Qu'a donc fait cet Amant pour mériter l'excès ?...

ISABELLE.

Ah ! ne l'appelle plus d'un nom qu'il n'eut jamais ;
Jamais il n'a ſenti qu'une fauſſe tendreſſe,
Qui, malgré tes conſeils, a joué ma foibleſſe.

Je viens de m'en convaincre ; & ma crédulité
M'a fait chercher l'affront qu'elle avoit mérité.
On veut abſolument que j'épouſe Philinte ;
Saiſie, à ce revers, de douleur & de crainte,
Je cours chez Célimène, où je n'ignorois pas
Que Valère, ce ſoir, devoit porter ſes pas.
Après les complimens qu'exige une viſite,
Il arrive en effet ; je l'aborde : il m'évite.
Je fais ſigne ſur ſigne, & touſſe coups ſur coups ;
Cent biais que j'ai pris ayant échoué tous,
Je lui gliſſe un billet dont je m'étois munie ;
Il le laiſſe tomber devant la Compagnie ;
J'empêche pluſieurs gens de me le ramaſſer ;
Lui ſeul pour cet office a peur de ſe baiſſer.
Un coup plus imprévu vient deſſiller ma vue ;
D'un grand bruit d'inſtrumens qu'on entend dans la rue,
Tout le monde à ſon air le déclare l'auteur.
Il ne ſe défend point d'un ſoupçon ſi flatteur.
Célimène triomphe & vole à ſa fenêtre ;
Il la ſuit ; & je prends ce temps pour diſparoître.
Le fuyant, puiſqu'il eſt coupable au dernier point ;
Prête à le fuir quand même il ne le ſeroit point.

LISETTE.

Son goût pour le myſtère en effet doit ſuffire,
Et juſtifie aſſez la haine qu'il s'attire.
Du reſte, vos ſoupçons ne ſont point une erreur ;
Je ſais que de la fête il eſt l'ordonnateur :
Vous allez être encor bien plus ſcandaliſée ;
Votre poſſeſſion lui devenoit aiſée.
Votre Père pour lui s'étant pris d'amitié,
Des premiers pas lui-même avoit fait la moitié :

Digitized by Google

Ils ſe ſont vus. Géronte a fait tout ſon póſſible
Pour voir à vos appas s'il n'étoit pas ſenſible :
Du choc, à ſon honneur, votre Amant eſt ſorti ;
Et cet Original ne s'eſt pas démenti.
Le voici. Comment donc ? Mais je crois qu'il s'ingère
Et prend auſſi les airs de ſe mettre en colère !
Vraiment, j'en ſuis d'avis, qu'il vienne quereller !

SCÈNE VI.

VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

VALÈRE.

MAdame ! (*Il en reſte là ſans pouvoir pourſuivre.*)

ISABELLE, *froidement*

Eh bien, Monſieur ?

VALÈRE, *étouffant de colère.*

Je ne ſaurois parler.

LISETTE, *ironiquement.*

C'eſt que je ſuis ici. *Elle feint de vouloir ſortir.*

ISABELLE.

Reſtez, Liſette.

VALÈRE.

A peine
Avez-vous mis le pied hors de chez Célimène,
Que Paſquin m'eſt venu.... m'eſt venu dire....

Digitized by Google

ISABELLE.

Quoi ?
Que mon Père à la fin a disposé de moi,
J'étois chez Célimène exprès pour vous l'apprendre,
Jusques-là mes bontés avoient daigné s'étendre.
A ma confusion mes soins ayant tourné,
J'ignore ce qui peut vous avoir amené.

VALÈRE.

Vous me le demandez avec cet air tranquille ?

ISABELLE.

Eh! débarrassez-vous de ce rôle inutile.
Je sais combien ma main vous intéresse peu.

VALÈRE.

Ah! vous ne croyez pas que ceci soit un jeu!
Pour mieux m'assassiner, vous feignez de le croire!
Ainsi donc le passé sort de votre mémoire?
Madame: & les sermens dont la foi nous unit...

ISABELLE.

Il faut bien oublier tout ce dont on rougit.

VALÈRE.

Adieu! ce dernier trait va me coûter la vie.

ISABELLE.

Voilà, quand on a tort, comme on se justifie.

LISETTE *à Isabelle.*

Ce qu'il vous répondra doit être curieux.
(*à Valère.*)
Ne vous en allez pas, Monsieur, sans mes adieux.
Je vous dois compliment sur l'heureuse prudence
Qui m'a ravi l'honneur de votre confidence.

Digitized by Google

VALÈRE.

Iſabelle m'oublie & rougit du paſſé.

ISABELLE.

De mon cœur à jamais pût-il être effacé !

VALÈRE.

Vous me faiſiez tantôt des menaces ſévères;
Je n'en ſuis plus ſurpris.

ISABELLE.

Ni moi, de vos myſtères.

VALÈRE.

Que vous jouiſſiez bien de ma ſimplicité !

ISABELLE.

J'ai fort à m'applaudir de ma ſubtilité.

VALÈRE.

Pour rompre, ainſi de loin, vous preniez des meſures ?

ISABELLE.

Et vous-même venez d'en prendre de plus sûres,
En recevant ſi mal un Père prévenu,
Qui, vous parlant de moi, s'eſt cru le bien venu.
Continuez, Monſieur, ſans craindre qu'on vous gronde.
Le ton myſtérieux vous va le mieux du monde.

VALÈRE.

Ceſſez de vous armer d'un prétexte ſi vain;
Sans cela, mon malheur n'étoit que trop certain.
La circonſpection ne fut jamais un crime;
Le reſpect & l'amour en dictent la maxime.
Célimène attentive à votre empreſſement,
Nous obſervoit tous deux impitoyablement.

Digitized by Google

J'ai plus de tort ſans doute auprès de votre Père,
D'avoir vu ſes deſſeins, & d'avoir pu me taire,
Mais je ne l'ai pas cru ſi près d'un autre choix;
Et sûr de ſon aveu, pour la dernière fois,
Avant d'en profiter, plus délicat qu'un autre,
J'ai voulu m'aſſurer & m'honorer du vôtre....

ISABELLE.

Pour aller ſur le champ immoler cet aveu
A l'eſtimable objet de votre nouveau feu!
C'eſt bien aſſez, Monſieur, de la pleine victoire
Dont ma préſence vient de relever ſa gloire;
Et Célimène, après ce qui vient d'arriver,
Auroit tort de vouloir encor vous éprouver.

VALÈRE.

Vous croyez....

ISABELLE.

Oui, je crois, oui, je ſuis convaincue
Qu'elle a voulu tantôt triompher à ma vue;
Et, lorſqu'elle m'a peint le peu d'émotion
Que vous cauſoit hier ſa converſation,
De ſon récit piquant la candeur affectée
Bravoit impunément ſa Rivale inſultée.
Du reſte, avis très-ſage (auſſi l'a-t-on ſuivi)
D'oublier un Amant que ſes yeux m'ont ravi.
Et c'étoient les raiſons où je devois ſouſcrire,
Qui vous fermoient la bouche, & que vous n'oſiez dire.

VALÈRE.

Ah! ne m'accablez pas, Madame: je le voi,
Toute apparence ici dépoſe contre moi.
Mais quand je vous aurai prouvé mon innocence;
Que mon ſang, que ma vie eſt en votre puiſſance:

Qu'il

Qu'il n'eſt rien des horreurs dont vous me ſoupçonnez ;
Que tout m'eſt odieux, ſi vous m'abandonnez....
Tout ſe reſſentira d'une ſi juſte haine !
Pour la dernière fois j'aurai vu Célimène !
Et cet Ami qui croit vous poſſéder demain,
M'arrachera la vie, ou mourra de ma main.

ISABELLE.

Liſette ! quel tranſport ! Si je m'étois trompée ?
S'il m'aimoit ?

LISETTE.

Vous ſeriez, ma foi, bien attrappée.

ISABELLE.

Valère ! eſt-il bien vrai que vous ſoyez conſtant ?

VALÈRE.

Madame, ſuivez-moi ; je le prouve à l'inſtant.
Venez chez Célimène ; &, devant elle-même,
Je jure que c'eſt vous, oui, vous ſeule que j'aime.
Plus de ménagement ; & s'il en eſt beſoin,
Je prends de mon amour tout le monde à témoin.
(*à Iſabelle.*)
Liſette ! fais ma paix ! Je cours chez votre Père.

LISETTE.

Et c'eſt ce que plutôt il auroit fallu faire.
Mais, Monſieur, c'eſt trop tard ; le Notaire eſt ici.

VALÈRE.

O Ciel !

LISETTE.

Et le Futur vient d'arriver auſſi.

ISABELLE *pleurant.*

C'eſt le fruit de vos ſoins & de tant de myſtères.

Je vous croyois coupable; &, rencontrant mon
Père,
Au plus affreux malheur mon cœur s'eſt réſolu;
Et j'ai paru vouloir tout ce qu'on a voulu.

SCÈNE VII.

VALÈRE, ISABELLE, PASQUIN, LISETTE.

LISETTE.

PAſquin, veux-tu de moi?

PASQUIN,

Du meilleur de mon ame.

LISETTE.

Tends la main! Touche là.

PASQUIN.

Tope!

LISETTE.

Je ſuis ta femme.

PASQUIN.

A de pareils marchés, il faut ſe prendre au mot.

LISETTE.

En effet, à quoi bon tourner autour du pot?
Six mois, un an, deux ans un Couple ſe chicane;
On s'approuve aujourd'hui, demain on ſe condamne,
On fuit, on ſe rapproche; on rompt, on ſe rejoint;

Elle eſt ſotte, il eſt fou, j'en veux, je n'en veux point.
A la fin on s'épouſe, & puis l'on ſe mépriſe :
Combien de temps perdu pour faire une ſottiſe !

PASQUIN.

Écoutez donc, ma foi, c'eſt parler en Docteur.

VALÈRE.

Eh quoi ! Liſette encore inſulte à mon malheur,
Quand même ſa Maîtreſſe avec moi le partage ?

ISABELLE.

Ah ! ma chère Liſette, aurois-tu le courage
De nous abandonner dans ce péril preſſant ?

LISETTE.

Monſieur, un jour de noce on fait quelque préſent.

PASQUIN.

Madame, c'eſt à vous à décider la nôtre.

LISETTE.

J'aime ces bonnes-Gens ; donnons-les l'un à l'autre.
Là, là ! vous en ſerez ſeulement pour la peur.
Que l'eſpoir le plus doux rentre dans votre cœur.
Pardonnez cependant ma petite vengeance :
(*à Iſabelle.*)
Tous deux la méritiez ; vous, pour votre indulgence ;
(*à Valère.*)
Vous, pour avoir cru ſeul faire votre bonheur ;

Et pour avoir voulu m'en dérober l'honneur.
Il vous ſied bien ſans moi de rien oſer prétendre !
Quand vous auriez été tout-à l'heure vous pendre,
Vous n'auriez fait, Monſieur, dans votre déſeſpoir,
Qu'un acte de juſtice & que votre devoir.
Me voler mon intrigue & mon droit authentique!
Sait-on bien que ce vol eſt un vol domeſtique ?
Pour aller juſqu'au cœur où vous voulez percer,
Voilà par quel chemin vos feux devoient paſſer *.

---

* Faiſant le geſte de quelqu'un qui compte de l'argent dans ſa main.

SCÈNE VIII & *dernière.*

GÉRONTE, *& les Acteurs de la Scène précédente.*

GÉRONTE.

venant tout furieux & s'adreſſant à Liſette.

COquine !

LISETTE.

Or admirez les effets du myſtère;
Perſonne ici ne vient qui ne ſoit en colère.

GÉRONTE.

Tu dis....

LISETTE.

Quoi ?

GÉRONTE.

Que Philinte aime Iſabelle ?

LISETTE.

Eh bien ?

GÉRONTE.

Qu'il ſonge à l'épouſer ?

LISETTE.

Après ?

GÉRONTE.

Il n'en eſt rien.

LISETTE.

Qu'en ſavez-vous ?

GÉRONTE.

J'apprends comme choſe certaine,
Qu'il recherche, & dans peu qu'il aura Célimène.
Je l'ai trouvé lui-même où l'on ſemoit ces bruits,
Sans qu'il ſemblât ſavoir ſeulement qui je ſuis.
Tu ris ?

LISETTE.

Comment veut-on qu'autrement je réponde ?
Je ne ſais ſeulement ſi Philinte eſt au monde.
Ce n'étoit qu'un fantôme apoſté de ma main
Pour engager Monſieur à faire ſon chemin.

GÉRONTE.

Monſieur ?

VALÈRE.

Oui. L'on a mal interprété mes vues ;
Mes projets n'ont par-tout cauſé que des bévues :
Oui, j'adore Iſabelle ; approuvez donc mes feux,
Et vos Enfans, ma Sœur & moi ſommes heureux.

Digitized by Google

GÉRONTE.

J'ai desiré toujours cette double alliance ;
Que ne m'honoriez-vous de plus de confiance.
Vous auriez eu déjà ce doux consentement,
Que je vous réitère en cet embrassement.

VALÈRE *à Isabelle en lui donnant la main.*

Puisse notre tendresse à tous enfin connue,
N'éprouver pour cela rien qui la diminue ?

LISETTE.

Ne se plaindra-t-il pas encore ?

PASQUIN.

Son chagrin,
C'est de n'avoir pu faire un hymen clandestin.

Fin du Tome premier.

UNIV. OF MICHIGAN.

APR 17 1914

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement & Conſeils Supérieurs, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur RIGOLEY DE JUVIGNY Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *les Œuvres de feu ALEXIS PIRON, recueillies & données avec la vie de l'Auteur, par le Sieur RIGOLEY DE JUVIGNY, notre Conſeiller Honoraire en notre Cour de Parlement de Metz*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance. Comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ; ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde-des-Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU ; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & en-

Digitized by Google

joignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le neuvième jour du mois de Mars, l'an mil ſept cent ſoixante-quatorze, & de notre Règne le cinquante-neuvième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LE BEGUE.

Je ſouſſigné, reconnois avoir cédé le préſent Privilége au ſieur MICHEL LAMBERT, Imprimeur-Libraire à Paris.

RIGOLEY DE JUVIGNY.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 2896, fol. 253, conformément aux Réglemens de 1723, qui fait défenſes, article 4, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'Article 108 du même Réglement.

A Paris, ce 20 Mai 1774.

Signé, C. A. JOMBERT père, Syndic.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un manuſcrit qui a pour titre : *Œuvres de feu ALEXIS PIRON, recueillies & données avec la Vie de l'Auteur, par M. RIGOLEY DE JUVIGNY, Conſeiller honoraire au Parlement de Metz*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 2 Juin 1774. CREBILLON.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google